N. H 1. R 1.
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
201
2 A
21

LES LEÇONS
DE L'HISTOIRE.

TOME HUITIÈME.

LES LEÇONS DE L'HISTOIRE,

OU

LETTRES

D'UN PÈRE A SON FILS,

SUR LES FAITS INTÉRESSANS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Par l'Auteur du COMTE DE VALMONT, *ou* LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

3 *liv. le volume broché.*

Historia lux veritatis,
Magistra vitæ.
Cic. l. II, de Orat.

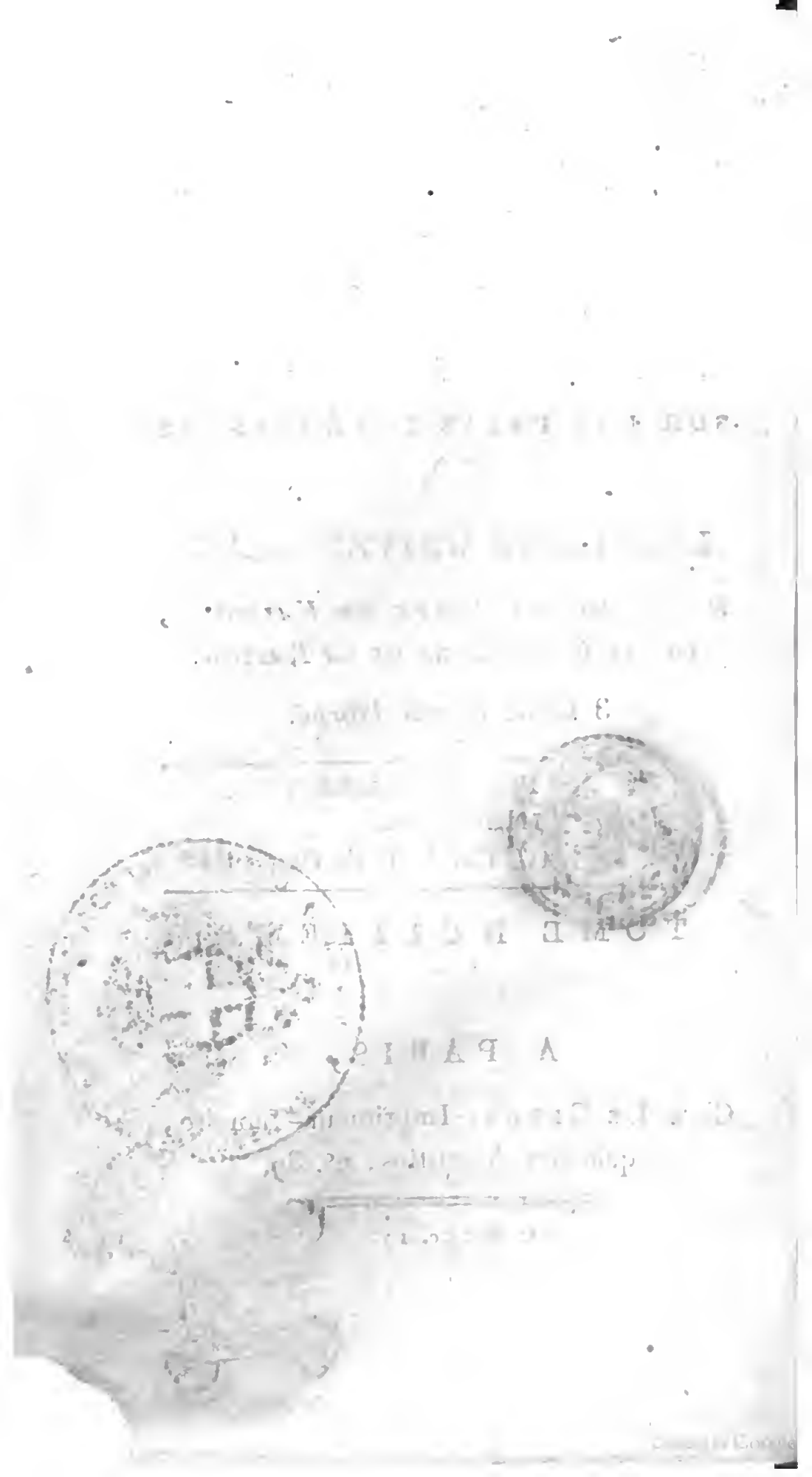
TOME HUITIÈME.

A PARIS,

Chez LE CLERE, Imprimeur-Libraire,
quai des Augustins, n°. 39.

M. DCCC. IV.

VITTORIO EMANUELE
BIBLIOTECA
IN ROMA



LES LECONS DE L'HISTOIRE,

OU

LETTRES

D'UN PÈRE A SON FILS,

SUR LES FAITS INTÉRESSANS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LETTRE LIII.

Suite des affaires de la Grèce, après la guerre du Péloponnèse, et de celle des Perses, sous la dixième époque. — Expédition du jeune Cyrus. — Retraite des dix mille.

Le conseil des Trente, établi à Athènes par Lysandre, au lieu de faire des lois pour régler le gouvernement, avoit commencé par composer un sénat, et par remplir toutes les autres magistratures, de gens sur les-

quels il pût compter. Pour ne pas donner lieu de présumer qu'il dût abuser de son pouvoir, il avoit fait la recherche des délateurs, qui étoient en horreur à tous les gens de bien par leurs calomnies, et les avoit fait condamner par arrêt; ce qui réjouit tous les bons citoyens, au lieu de les intimider. Mais désirant enfin de se rendre maîtres de la ville, les Trente dépêchèrent, bientôt après, deux d'entre eux à Lacédémone, pour avoir des gardes, sous prétexte de châtier les méchans et d'établir leur propre autorité. Callibius ayant été envoyé à Athènes pour gouverneur avec des troupes qu'ils promirent de payer, ils firent tout ce qu'ils purent pour se mettre bien dans son esprit, afin qu'il approuvât leur conduite, et à la faveur de ses soldats, se saisirent, non plus des méchans, mais de tous ceux qui étoient capables de s'opposer à leur tyrannie, ou dont les dépouilles pourroient les mettre en état de la soutenir. Ils recherchèrent les riches d'Athènes, en apportant pour raison, que ceux-ci vouloient innover; et après leur avoir fait perdre la vie, ils confisquèrent leurs biens.

Critias, le plus méchant de tous, multi-

plioit aussi les meurtres, pour se venger de ceux qui autrefois l'avoient banni. Théramène, un de ses collègues, mais imbu des maximes de Socrate, dont il avoit été le disciple, s'opposant à de telles violences, Critias lui dit, que, pour être les maîtres, il falloit se défaire, de droit ou de force, de tous ceux qui pouvoient leur nuire, et qu'ils ne devoient pas moins travailler à établir leur domination, que s'ils n'eussent été, tous ensemble, qu'un seul à gouverner. Mais s'apercevant à la fin qu'on formoit des ligues contre eux pour empêcher le massacre de tant d'innocens, les tyrans choisirent trois mille citoyens, pour autoriser leurs cruautés et leurs injustices. Ils allèrent plus loin encore; ils mirent tout le peuple sous les armes comme pour en faire la revue, et l'ayant faite des trois mille dans la place publique, et du reste des citoyens en d'autres endroits, ils envoyèrent désarmer ceux-ci par leurs soldats, dès qu'ils furent de retour dans leurs maisons, et firent porter leurs armes dans la forteresse.

Comme s'ils eussent eu, après cela, la liberté de tout faire, ils se portèrent à tous

les excès, ou par inimitié, ou pour avoir, par les meurtres et les confiscations, de quoi augmenter leurs richesses, et de quoi payer leurs satellites. Théramène redoublant ses plaintes, et ne cessant de marquer son opposition, ils publièrent qu'il vouloit bouleverser l'Etat, et ayant assemblé le sénat, Critias prit la parole, en disant : « Si quelqu'un de vous, Messieurs, croit que notre domination est trop violente, qu'il considère que c'est une chose ordinaire dans les changemens qu'opère une révolution; parce qu'on a plus d'ennemis à combattre, particulièrement dans une république nombreuse, et nourrie comme celle-ci, dans la liberté. Or, nous n'avons pu nous empêcher de changer un gouvernement qui donnoit de la jalousie aux Lacédémoniens, à qui nous devons notre salut, et qui étoit à charge à tous les honnêtes gens. Si quelqu'un donc maintenant s'y oppose, il mérite d'être puni, principalement s'il est de notre corps, comme Théramène, qui ne pense qu'à nous décrier, et qui ne semble maintenir les coupables que pour nous perdre. Je ne le condamnerois pas néanmoins,

s'il avoit fait cela avant que les choses fussent établies, je ne l'envisagerois pas tant comme criminel que comme notre ennemi; mais aujourd'hui, il ne mérite pas seulement d'être puni comme ennemi de l'Etat, il mérite encore qu'on le punisse comme un traître, avec qui l'on ne parle jamais de paix ni de réconciliation ».

Critias reprocha ensuite à Théramène d'avoir plusieurs fois changé de parti, depuis l'époque de l'établissement des quatre cents; ce qui lui avoit mérité le nom de *Cothurne*, parce qu'il s'accommodoit de tout, comme une chaussure à tout pied. Il ne faut pas, ajouta-t-il, céder à la tempête, mais redoubler ses efforts pour y résister, puisqu'en changeant à tout vent, on n'arrive nulle part. Il termina son discours, en disant au sénat, que, par la mort de ce rebelle, il falloit ôter toute espérance aux factieux, dont on accroîtroit les forces et le courage, si on le laissoit impuni.

Critias parloit à ses collègues et au sénat; s'il eût parlé au peuple, il eût pu, en finissant, s'exprimer ainsi : Nous ne voulons que votre bien, votre liberté, votre souve-

raineté, votre volonté toute entière; et quand le peuple, toujours imbécille, s'y fût trompé, Critias n'auroit d'ailleurs rien avancé que de très-vrai : car ils vouloient tout cela; et c'est toujours ce que veulent les tyrans, qui, après s'être rendus maîtres de tout, finissent par ne permettre à tous les citoyens d'autre volonté que la leur.

Théramène, se levant à son tour pour répondre aux accusations intentées contre lui, dit, entre autres choses : « Je tombe » d'accord avec Critias, qu'il est juste, Mes» sieurs, de punir ceux qui travaillent à la » ruine de votre autorité, pour établir celle » de vos ennemis; mais lequel des deux y » travailloit plus, de lui, ou de moi? Lors» qu'il a voulu perdre les gens de bien, je » m'y suis opposé, parce qu'en les faisant » mourir, on aliénoit l'esprit de tous les » autres, qui avoient un égal sujet de crain» dre. Je n'ai pas été d'avis de confisquer le » bien des plus riches habitans, parce que » c'étoit le moyen de perdre la confiance » et l'affection du plus grand nombre des » citoyens. J'ai été d'une opinion contraire, » relativement au désarmement qui s'est

» fait ; et je n'ai pas pensé que les Lacédé-
» moniens nous eussent épargnés pour nous
» perdre. Je n'ai pas trouvé à propos de
» bannir Thrasybule ni les autres, afin de
» ne pas fortifier le parti des mécontens,
» et de ne pas donner des chefs ni des ins-
» trumens à la révolte. Celui qui a dit cela
» tout haut, doit-il passer pour traître ou
» pour ami ? Fortifie-t-on le parti opposé, en
» vous acquérant des amis, et en diminuant
» le nombre de vos ennemis ? Ceux qui pren-
» nent injustement le bien d'autrui, et qui
» font mourir des innocens, ne sont-ils pas,
» dans le fait, ceux qui travaillent le plus
» efficacement à la ruine de votre autorité,
» et qui ne se montrent pas seulement traî-
» tres aux autres, mais à eux-mêmes ? Eh !
» que croyez-vous que vos ennemis aiment
» le mieux que vous fassiez, ou ce que je
» conseille de faire, ou ce que fait Critias ?
» Je suis assuré que, voyant sa manière de
» gouverner, ils pensent que toute la ville
» est pour eux, au lieu que si ce gouverne-
» ment étoit plus doux, ils perdroient à ja-
» mais l'espérance de leur rétablissement.
» Critias me nomme Cothurne, parce que,

» selon lui, je m'accommode à tout; mais » lui qui ne s'accommode à rien, comment » doit-on le nommer? Dans la démocratie, » il est ennemi du peuple, et dans l'aristo- » cratie, il l'est des gens de bien. Il croit » que le gouvernement populaire n'est pas » bon, si la lie des citoyens n'a autant ou » plus d'autorité que les honnêtes gens; ni » celui des hommes puissans, s'ils n'ont un » pouvoir absolu et tyrannique. Pour moi, » je suis d'avis contraire, et je crois, con- » formément à l'établissement de Solon, » que nul ne doit avoir part au gouverne- » ment de l'Etat, que celui qui peut le ser- » vir, et qui peut lui donner en quelque » sorte des gages de sa fidélité. J'estime en- » fin que ceux qui gouvernent, bien qu'ils » soient les maîtres, ne laissent pas d'être » sujets aux lois et à la raison ».

Théramène ayant parlé, l'assemblée fit assez voir qu'elle approuvoit ce qu'il venoit de dire. Critias craignant donc que s'il laissoit cette affaire à la disposition du sénat, il ne le renvoyât absous, sortit pour conférer avec ses collègues, et faisant ensuite approcher les jeunes gens qu'il avoit armés

de poignards, il dit que, puisque c'étoit le devoir d'un souverain magistrat d'empêcher que la justice ne fût surprise, il vouloit, dans une pareille rencontre, le remplir sans délai. « Car ceux que vous voyez, Messieurs, ajouta-t-il, en montrant ses satellites, ne sont pas d'humeur à souffrir qu'on fasse grâce à un homme qui sape les fondemens de l'Etat. Mais puisque la loi ne permet pas qu'on fasse mourir ceux qui sont du nombre des trois mille, autrement que par l'avis du sénat, j'efface Théramène de ce nombre, et le condamne à mort, en vertu de mon autorité et de celle de mes collègues ».

A ces mots Théramène courut à l'autel, placé dans la salle du sénat, moins, dit-il, pour se dérober à la mort, que pour montrer qu'en refusant de lui faire son procès, conformément à la loi, et en violant la franchise des autels, ses ennemis ne respectoient ni les dieux, ni les hommes. Eh! comment, dit-il encore, des hommes sages ne voient-ils pas qu'il n'est pas plus difficile d'effacer leur nom du rôle des citoyens, que celui de Théramène du rôle des trois mille?

Critias appelant les gardes, nous vous

livrons, s'écria-t-il, cet homme condamné à mort par les lois, faites votre devoir. On l'arracha de l'autel, et personne n'osant le secourir, Socrate, avec deux de ses disciples, entreprit sa défense ; mais Théramène les conjura de n'en rien faire, en leur témoignant sa reconnoissance du zèle et du courage qu'ils faisoient paroître en sa faveur. Il leur dit que sa destinée lui paroîtroit encore plus cruelle, s'il avoit donné lieu à la perte de ceux qui se montroient les plus dignes de son estime et de ses regrets. Socrate et les deux autres, voyant que personne ne se joignoit à eux, et que la colère des tyrans ne faisoit que s'enflammer par leur résistance, renoncèrent à leur projet et se tinrent en repos. Etoit-ce foiblesse ou raison ?

Théramène fut conduit, à travers la place publique, et au milieu des gémissemens de tous les spectateurs, au lieu où il devoit finir ses jours. Lorsqu'il eut bu la ciguë, jetant en l'air ce qui restoit ; voilà, dit-il en plaisantant, la part du beau Critias.

Le conseil des Trente, comme s'il n'eût plus rien à craindre, acheva de dépouiller,

d'emprisonner, de massacrer, à la faveur de fausses dénonciations, tous ceux qui leur faisoient ombrage, ou dont les possessions étoient à leur bienséance et à celle de leurs amis; en sorte que les citoyens, tant soit peu aisés, ne trouvant plus de retraite, ni dans la ville, ni dans le Pirée, se sauvèrent les uns à Mégare, les autres à Thèbes. Les Lacédémoniens, qui, pour empêcher que la République d'Athènes, ainsi abattue, ne se relevât, appuyoient la tyrannie, rendirent un décret par lequel il étoit permis aux Trente de réclamer par toute la Grèce les fugitifs. L'iniquité de ce décret révolta intérieurement toutes les villes, dont la plupart, redoutant la puissance de Sparte, ne laissèrent pas de s'y soumettre. Mais les Argiens, indignés de cette animosité barbare des Spartiates, et touchés de la triste situation de ces infortunés, dépouillés de tout, furent les premiers qui les reçurent avec toute sorte d'humanité. Les Thébains portant plus loin l'exemple qu'on leur donnoit, menacèrent de punition publique quiconque verroit seulement un fugitif d'Athènes, sans l'assister de tout son pouvoir.

Ici du moins l'humanité respire, et nous permet de donner, avec ces peuples sensibles et généreux, des larmes de compassion à tant de malheureux.

Mais bientôt, Thrasybule sortant de Thèbes, à la tête de soixante-dix hommes seulement, se saisit du fort de Philé. Les Trente y accoururent sur-le-champ, suivis de leur cavalerie et des trois mille; mais quelques braves de leur jeunesse furent blessés à l'attaque qu'ils en firent. Comme ils se disposoient ensuite à bloquer la place pour empêcher les secours et les vivres, il tomba pendant la nuit une telle quantité de neige, qu'ils furent contraints de se retirer, et ils perdirent une grande partie de leur bagage dans la retraite. Ils y renvoyèrent presque toute leur garnison avec deux corps de cavalerie, qui se campèrent à une demi-lieue de là, dans un endroit couvert de bois. Thrasybule l'ayant appris, sortit de nuit avec sept cents hommes qu'il avoit déjà, au nombre desquels étoient, sans doute, les cinq cents, que, selon Justin, Lysias, orateur de Syracuse, qui étoit alors en exil, avoit levés à ses frais, pour les faire mar-

cher au secours de la patrie commune de l'éloquence (1). S'étant arrêté à quatre ou cinq cents pas des ennemis, Thrasybule, au point du jour, les voyant écartés çà et là, tomba sur eux, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, et ayant tué plus de cent vingt soldats pesamment armés, et quelques cavaliers qui furent surpris dans leur lit, il poursuivit le reste quelque temps, puis se retira avec leurs armes et leurs dépouilles, après avoir dressé un trophée.

Le conseil des Trente ne voyant plus de sûreté pour lui, résolut de se saisir d'Eleusine, pour s'en faire un lieu de retraite, et ayant donné ordre à la cavalerie de le suivre, entra dans la place comme pour en faire la revue, et pour savoir le nombre des habitans, et de quelle garde on avoit besoin. Ils ordonnèrent donc à chacun de venir donner son nom, après quoi on les fit passer l'un après l'autre par une petite porte qui répondoit sur la mer, et aux environs de laquelle la cavalerie étoit rangée en bataille; et à mesure qu'ils passoient, on les

(1) Justin. l. V, c. 9.

arrêtoit. Les ayant tous pris, on commanda au général de la cavalerie de les livrer au magistrat criminel, et l'on assembla le lendemain l'infanterie pesamment armée, qui étoit du nombre des trois mille, et le reste de la cavalerie, à qui Critias dit, qu'ils devoient avoir autant de part au danger qu'eux, puisqu'ils en avoient aux récompenses, et que chacun, à leur tour, ils devoient prendre leur place dans le conseil des Trente; qu'il falloit donc qu'ils condamnassent aussi bien qu'eux les Eleusiniens, pour montrer qu'ils vouloient tous courir une fortune semblable. Il ordonna ensuite que chacun portât sa balotte à découvert, dans un lieu qu'il désigna. Céla ne déplaisoit pas à ceux qui ne songeoient qu'à leur intérêt particulier; et la garnison lacédémonienne étoit rangée en bataille dans la place, dont elle occupoit la moitié. Diodore prétend, ce qu'a passé néanmoins sous silence Xénophon, qu'ils furent tous égorgés, ainsi que tous les habitans de Salamine, auxquels les Trente imputèrent de s'entendre avec les bannis.

Une si sanglante exécution engagea la plupart de ceux qui étoient en fuite à se re-

tirer auprès de Thrasybule ; ce qui fut cause que les Trente lui envoyèrent des députés, sous prétexte de traiter avec lui de la restitution de quelques-uns de ces bannis ; mais en effet pour lui proposer de les livrer tous, sous la condition qu'ils l'associeroient lui-même au gouvernement ; qu'on lui donneroit la place que Théramène avoit occupée ; et que de plus on lui permettroit de ramener avec lui dix exilés à son choix : Thrasybule répondit qu'il préféroit son exil à toute la puissance des Trente, et que la guerre ne cesseroit point de sa part, qu'ils ne rappelassent tous les bannis sans exception, et que le pouvoir souverain ne fût rendu au peuple.

Sur ces entrefaites, suivi d'environ mille hommes, qu'il avoit rassemblés à Phile, il se saisit la nuit du Pirée, ce que le conseil des Trente ayant appris, il y accourut par le grand chemin avec ses soldats pesamment armés, la cavalerie et la garnison. Thrasybule se retira alors dans un autre endroit plus resserré, et où il lui étoit moins difficile de se défendre contre une troupe beaucoup plus nombreuse que la sienne.

Ensuite ayant harangué ses soldats, il les mena au combat, défit l'ennemi, et le poussa jusque dans la plaine. Critias, entre autres, fut tué dans l'action.

Quelques-uns des combattans s'étant rapprochés de part et d'autre, il y eut un pourparler; et Cléocrite, héraut des mystères, qui avoit la voix forte, parla ainsi : « Pourquoi vous armez-vous contre vos concitoyens et vos camarades, avec qui vous avez été élevés dans toutes les fonctions de la paix et de la guerre, et avec qui vous avez couru tant de dangers sur terre et sur mer, pour la défense de la liberté, et pour le salut de la patrie; qui ont avec vous mêmes droits, même religion, et mêmes sépulcres, et qui n'ont pas moins pleuré vos maux que vous ne l'avez fait vous-mêmes? Cessons, au nom des Dieux, de déchirer nos entrailles; respectons notre sang et nos alliances, sans obéir à trente tyrans, qui, pour leur intérêt particulier, ont déjà fait mourir plus de gens en huit mois de paix, que les ennemis n'en ont tué en trente années de guerre, et qui, dans le temps que nous pensions jouir de la douceur du repos,

nous ont jetés dans le trouble et les dissentions, au mépris des Dieux et des hommes (1) ».

A ces mots, les magistrats de la ville firent rentrer leurs gens, de crainte de quelque émeute; et le lendemain, les Trente s'assirent dans le conseil, tristes et désolés. Mais la division fut très-grande parmi les citoyens. Tous ceux qui appréhendoient le châtiment, ne vouloient pas qu'on parlât d'accommodement. Les autres en vouloient un, à quelque prix que ce fût, sans céder aveuglément à la passion de ceux qui n'écoutoient que leur intérêt personnel. A la fin, le conseil des Trente fut aboli, et l'on remit l'autorité publique entre les mains de dix hommes seulement, en leur confiant le soin d'étouffer la guerre civile.

Dès que ces décemvirs furent en place,

(1) Justin met, à peu de chose près, ce discours dans la bouche de Thrasybule; mais j'ai cru devoir préférer le récit de Xénophon, contemporain de ces événemens, et plus à portée que personne d'en être parfaitement instruit.

ils oublièrent les intérêts et les vues de leurs compatriotes ; tant s'échauffe promptement, dans quelques hommes réunis, la passion de dominer sur leurs semblables ! et, n'écoutant plus que leur ambition, comme l'avoient fait les derniers tyrans, et les quatre cents, ils ne se conduisirent pas mieux que leurs prédécesseurs, et se montrèrent aussi mal-intentionnés qu'eux.

Cependant les Trente qui s'étoient retirés à Eleusine, déchus de leur pouvoir et de leurs espérances, dépêchèrent à Lacédémone pour avoir du secours, accusant ceux du Pirée d'avoir quitté l'alliance de Lacédémone. Lysandre, qui, après s'être absenté quelque temps, pour des raisons que nous exposerons par la suite, étoit revenu à Sparte pour animer de plus en plus la haine des Spartiates contre les Athéniens, pensa qu'il étoit aisé de bloquer le Pirée, par mer et par terre, et se fit nommer avec son frère pour commander, chacun de son côté, après avoir fait prêter cent talens à ceux de la ville. Mais heureusement pour le parti de Thrasybule, Pausanias, roi de Sparte, jaloux de la grandeur de Lysandre, craignant

de plus que Lysandre ne se rendît de nouveau maître d'Athènes que pour opérer l'entière destruction de cette ville, autrefois si florissante, et sachant d'ailleurs la haine que les Spartiates s'étoient attirée depuis quelque temps de la part de tous les Grecs, se mit lui-même à la tête d'une armée nombreuse, après avoir gagné à son parti trois éphores, et étant venu jusque dans Athènes, il réconcilia et réunit les citoyens avec les exilés.

Ayant été informé dans la ville que les Trente levoient des troupes, on marcha contre eux. Mais ceux-ci ayant voulu se ménager une entrevue, ils furent tous égorgés, et scellèrent de leur sang la paix et la liberté. Thrasybule fit revivre les anciennes lois; il eut soin qu'on créât d'après elles des magistrats publics, et consommant son ouvrage par le plus grand service qu'il pût rendre à sa patrie, il fit oublier toutes les dissentions, et acheva de rapprocher tous les partis (1).

---

(1) Xenoph. Hellen. l. II. Diod. l. XIV, p. 235-238, 261-263. Plut. in Lys. et in Alcib. Justin. l. V, c. 7-10.

« Jamais tyrannie, dit à ce sujet M. Rollin, n'avoit été plus cruelle, ni plus sanglante que celle dont Athènes venoit de sortir. Chaque maison étoit en deuil; chaque famille pleuroit la perte de quelque parent. C'avoit été un brigandage public, où la licence et l'impunité avoient fait régner tous les crimes. Les particuliers sembloient avoir droit de demander le sang de tous les complices d'une si criante oppression; et l'intérêt de l'Etat paroissoit autoriser leurs désirs, pour arrêter à jamais, par l'exemple d'une sévère punition, de pareils attentats.

» Mais Thrasybule, s'élevant au-dessus de tous ces sentimens par une supériorité d'esprit plus étendu, et par les vues d'une politique plus éclairée et plus profonde, comprit que, de songer à punir les coupables, ce seroit laisser des semences éternelles de division et d'animosité, affoiblir par ces dissentions domestiques les forces de la République, qu'elle avoit intérêt de réunir contre l'ennemi commun, et faire perdre à l'Etat un grand nombre de citoyens qui pouvoient lui rendre d'impor-

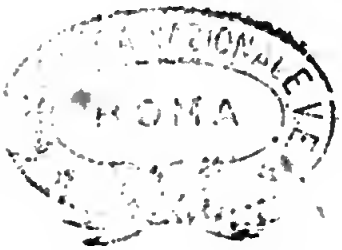
tans services, dans la vue même de réparer leurs premières fautes.

» Cette conduite, après de grands troubles, a toujours paru le moyen le plus sûr et le plus prompt de rétablir la paix et la tranquillité (1) ».

Nous venons de voir les Trente, porter, par une mort sanglante, la peine due à leurs crimes et à l'abus de leur pouvoir. Leur jouissance fut courte, si celle des tyrans en est une, leur punition prompte; et indépendamment des supplices réservés aux méchans par une justice suprême, qu'ils peuvent bien oublier ou méconnoître, mais à laquelle ils ne sauroient, tôt ou tard, se dérober, l'infamie attachée à leur mémoire sera éternelle.

Les Lacédémoniens, de leur côté, qui sembloient s'être assuré l'empire de toute la Grèce, le perdront absolument par leurs injustices à l'égard de leurs alliés. En effet, selon la sage réflexion de Diodore, comme le pouvoir de ceux qui gouvernent s'établit par la prudence et par la justice, il est aussi

(1) Rollin, Hist. anc. t. IV, p. 123, 124.



bientôt détruit par les vexations qu'ils font souffrir à ceux qui leur sont assujettis, et par la haine qu'elles excitent au fond de leur ame (1).

L'exemple de Lysandre, en particulier, confirme encore la juste remarque de Diodore. Ayant joui pendant long-temps de plus d'autorité et de puissance qu'aucun Grec n'en avoit eue avant lui, il s'étoit laissé emporter à une présomption et à une vanité plus grande encore que son pouvoir, et qui lui firent perdre, par ses propres excès, tout cet éclat de domination et de fausse grandeur, dont il étoit jaloux. Il avoit souffert que les villes grecques lui consacrassent des autels comme à un Dieu, qu'elles lui fissent des sacrifices, et qu'on chantât des hymnes et des cantiques en son honneur. L'arrogance et la cruauté s'étant glissées dans ses mœurs, il n'avoit plus gardé aucunes mesures dans les récompenses ni dans les punitions. Les gouvernemens absolus des villes, le pouvoir tyrannique de vie et de mort, étoient la récompense des liens d'ami-

(1) Diod. l. XIV, init.

tié ou d'hospitalité qu'on avoit contractés avec lui ; la mort de ceux qu'il haïssoit étoit l'unique terme de son ressentiment et de sa colère ; et il n'étoit pas possible de se soustraire à leur violence.

Ce qu'il fit à Milet en est une preuve. Craignant que ceux qui étoient à la tête du peuple ne lui échappassent, et voulant faire sortir de leur asile ceux d'entre eux qui s'étoient cachés, il jura qu'il ne leur feroit aucun mal. Ces infortunés se fièrent à ce serment et se montrèrent ; mais aussitôt il les donna à égorger aux nobles, qui les firent tous mourir, quoiqu'ils ne fussent pas moins de huit cents. Ainsi, imitant le tyran Polycrate, mettoit-il comme lui en pratique ce qu'on lui avoit entendu dire à lui-même, qu'il falloit amuser les enfans avec des osselets, et tromper les hommes par des sermens. C'est ce même Lysandre qui disoit encore, que partout où la peau du lion ne pouvoit atteindre, il falloit y coudre la peau du renard : détestables maximes de ruse et de duplicité, qui tournent presque toujours contre ceux qui en ont fait usage !

On ne sauroit, après tout, nombrer ceux

du peuple qu'il mit à mort dans les autres villes ; car il ne tuoit pas seulement pour des ressentimens personnels, puisqu'il servoit encore, comme on l'a déjà dit, les haines et l'avarice des amis qu'il s'y étoit faits, et les aidoit à assouvir leurs vengeances par la mort de leurs ennemis.

Les Lacédémoniens ne se mirent pas beaucoup en peine des plaintes des particuliers ; mais Pharnabaze, las d'essuyer les injustices de Lysandre, qui pilloit et ravageoit les provinces où il commandoit, ayant député à Sparte des ambassadeurs pour se plaindre des torts qu'il avoit reçus, les éphores, irrités de cette conduite, lui envoyèrent la scytale pour le rappeler.

Les scytales étoient deux bâtons ronds d'une longueur et d'une grosseur parfaitement égales. Quand les éphores faisoient partir un général pour commander leur armée de terre ou leur flotte, ils gardoient l'un de ces bâtons, et lui donnoient l'autre. Voulant ensuite lui écrire quelque chose de fort important et de fort secret, ils prenoient une longue bande de parchemin très-étroite, la rouloient autour de la scytale qu'ils s'étoient

toient réservée, sans laisser le moindre espace entre ces tours de cette bande; mais joignant les tours de si près que la superficie du bâton fût entièrement couverte et cachée. Après quoi ils écrivoient ce qu'ils avoient à notifier sur cette bande ainsi roulée, et l'envoyoient toute seule sans le bâton. Le général l'ayant reçue, ne pouvoit d'abord en lire un seul mot, les lettres étant toutes dérangées et séparées. Il prenoit alors la scytale ou bâton qu'il avoit emporté avec lui, et rouloit la lettre ou bande de parchemin sur ce même bâton, de manière que les tours, bien serrés et bien unis, remettant les lettres dans leur ordre, et les faisant quadrer, ce bâton présentoit dans son contour toute la suite de la lettre, telle qu'elle avoit été écrite.

Lysandre fut consterné à la lecture de celle qu'on lui adressoit, craignant plus que tout les accusations de Pharnabaze. Il se hâta de le voir, dans l'espérance qu'il l'adouciroit, et feroit sa paix avec lui. L'étant allé trouver, il le pria d'écrire aux éphores une autre lettre, où il leur déclareroit qu'il étoit maintenant satisfait de sa conduite, et

qu'il n'en avoit reçu dans le fond aucun tort réel. Pharnabaze, non moins rusé que lui, écrivit en sa présence une lettre telle qu'il la demandoit; mais il en avoit préparé une autre toute contraire; et quand il fallut la cacheter, comme ces deux lettres étoient de même grandeur et de même figure, il reprit adroitement la première, et mit à la place celle qu'il avoit écrite en secret, qu'il cacheta et qu'il lui donna.

Lysandre étant arrivé à Lacédémone, et étant allé descendre, selon la coutume, au palais où le sénat étoit assemblé, il rendit aux éphores la lettre de Pharnabaze, persuadé qu'elle détruiroit les plus grandes préventions formées contre lui; le général persan étant alors fort estimé et fort aimé des Lacédémoniens.

Quand les éphores eurent lu la lettre, ils la lui montrèrent, ce qui lui fit connoître qu'il avoit trouvé même un plus fin que lui, et ce qui le remplit de trouble et de confusion. Peu de jours après, il revint au sénat, et dit aux éphores qu'il étoit obligé d'aller en Lybie au temple de Jupiter Ammon, pour s'acquitter des sacrifices qu'il avoit voués à

ce dieu avant ses combats. Ce n'étoit vraisemblablement qu'un prétexte. Ce qui lui faisoit désirer de s'éloigner, étoit la crainte qu'il avoit des éphores. Il ne pouvoit souffrir d'être commandé, et aimoit mieux voyager. Ayant obtenu avec beaucoup de peine son congé, les rois, aussitôt après son départ, faisant réflexion qu'il dominoit sur toutes les villes de la Grèce, par les ligues qu'il y avoit établies, entreprirent d'y rétablir le gouvernement du peuple, et d'en chasser toutes ses créatures. C'est sur ces entrefaites que les Athéniens, sous la conduite de Thrasybule, ayant chassé les trente tyrans, Lysandre s'étoit hâté de revenir à Sparte, pour persuader aux Lacédémoniens de soutenir dans Athènes le parti des trente, de réprimer et de châtier le peuple; et que s'étant fait nommer général, il avoit vu échouer ses projets par la sage conduite de Pausanias (1).

Mais quelque temps après, les Athéniens s'étant encore soulevés, on en rejeta sur ce dernier toute la faute, et on releva plus que

(1) Voyez ci-dessus, p. 18 et suiv.

jamais le mérite de Lysandre, qui se montroit ferme et roide, disoit-on, pour tout ce qui étoit de l'intérêt de Sparte. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'il étoit terrible à l'égard de ceux qui s'opposoient à ses desseins, ou qui osoient seulement le contredire, et qu'il ne connoissoit guère d'autre droit que celui du plus fort. Un jour, dit Plutarque, que les Argiens plaidoient devant lui, pour les confins de leur terre, contre Sparte, et qu'ils se flattoient d'apporter des raisons bien supérieures à celles des Lacédémoniens, il leur dit, en leur montrant son épée : « Celui qui est le maître avec celle-ci, plaide mieux que les autres pour les confins de ses terres ». C'est avec la même hauteur et la même injustice qu'il traitoit quiconque étoit hors d'état de lui résister. Nous le verrons, par la suite, forcé de rabattre de sa fierté, vis-à-vis d'un des rois de Sparte, qui n'étoit pas d'humeur à se laisser dominer par un homme, auquel il avoit droit de commander (1).

Un événement important auquel pri-

(1) Plut. in Lys.

rent part les Lacédémoniens, et où les Grecs jouèrent un grand rôle par la fameuse retraite des dix mille, nous force de reporter notre attention sur ce qui se passoit en Perse depuis quelque temps.

L'année qui précéda la fin de la guerre du Péloponnèse, Darius Nothus mourut après un règne de dix-neuf ans, et eut pour successeur son fils Artaxerxès, appelé Mnémon par les Grecs, à cause de la mémoire prodigieuse qu'il avoit en partage. Son père avoit eu deux fils de Parysatis, Arsace, qui prit le nom d'Artaxerxès en montant sur le trône, et Cyrus, qu'on a nommé Cyrus le jeune, pour le distinguer de celui qui, le premier, rendit ce nom si célèbre. Artaxerxès étant allé à Pasargades, pour s'y faire inaugurer, Cyrus, doué de grandes qualités, mais dévoré d'ambition, et à qui les plus grands crimes ne coûtoient rien pour la satisfaire, avoit choisi la cérémonie de l'inauguration pour assassiner son frère, revêtu, pour cette cérémonie, de la robe que portoit l'ancien Cyrus, avant que d'être roi. Sa trame fut découverte; mais sa mère Parysatis, qui l'aimoit tendrement, le sauva

L'an 405 avant J. C.

par ses prières, et il fut renvoyé dans son gouvernement. Echappé de ce danger, il ne pensa plus qu'à s'assurer par les armes, ce qu'il n'avoit pu obtenir par la trahison. Il s'attachoit les Barbares, et les formoit au métier de la guerre; il levoit des troupes grecques, et surtout des Péloponnésiens, faisant semer le bruit qu'il se disposoit à les mener en Cilicie contre quelques gouverneurs, rebelles au roi. Sous ce prétexte, il envoya des députés aux Lacédémoniens, pour leur rappeler les secours qu'il leur avoit prêtés, dans leur dernière guerre contre Athènes, et les inviter à se joindre à lui dans celle qu'il alloit entreprendre. Les éphores, qui étoient dans le secret, jugeant que cette guerre convenoit à leurs intérêts, résolurent de s'y associer, et firent porter, sur-le-champ, au général de leur flotte, nommé Samus, l'ordre d'exécuter tout ce que Cyrus lui prescriroit. Samus, qui avoit alors vingt-cinq vaisseaux, mit aussitôt à la voile pour les conduire à Ephèse, où étoit Tamos, commandant la flotte de Cyrus, et originaire de Memphis, auquel il promit de le seconder en tout. Les Egyptiens four-

nirent aussi au prince huit cents hommes d'infanterie, sous la conduite de Chirisophus.

Après avoir nommé des gouverneurs en son absence, dans les diverses contrées qui étoient de son ressort, Cyrus partit de Sardes, et se porta vers la Pisidie et la Cilicie, en alléguant toujours pour motifs qu'il se fomentoit des rebellions dans ces provinces. Son armée, quand elle eut été fortifiée de toutes les troupes qu'on lui amenoit, étoit composée de soixante-dix mille Asiatiques, entre lesquels il y avoit trois mille hommes de cavalerie. Le Péloponnèse et les autres provinces de la Grèce lui fournirent treize mille hommes qu'il avoit soudoyés, dont onze mille étoient des Hoplites, ou soldats pesamment armés, ayant des cuirasses, des boucliers longs qui les couvroient tout entiers, des épées et de longues piques; et deux mille environ étoient des Peltastes et des Psiles (1). Cléarque, Lacédémonien, auquel il avoit écrit de ve-

(1) Les Psiles, ou troupes légères, dit en note M. Larcher, dans sa traduction de l'expédition de Cyrus, n'avoient ni cuirasses, ni boucliers, ni casques; ils tiroient de l'arc, lançoient des javelots, et jetoient des pierres

nir le joindre, commandoit toutes les troupes du Péloponnèse, à l'exception des Achéens et des Béotiens, qui avoient leurs chefs particuliers, comme les Thessaliens avoient le leur. Les Perses étoient conduits par leurs principaux officiers, chacun selon sa province; et Cyrus étoit à la tête de toute l'armée.

Parmi les commandans étrangers, Cléarque étoit celui en qui Cyrus avoit le plus de confiance pour le succès de son entreprise, et le seul de tous les Grecs à qui il eût communiqué son secret. Cet homme, banni de Sparte depuis ses crimes et sa révolte, avoit été envoyé précédemment, par les éphores, à Byzance, en qualité d'harmoste ou gouverneur, pour appaiser les troubles qui agitoient cette ville, et pour la défendre contre les Thraces, qui en infestoient le terri-

---

avec la fronde et la main. Les Peltastes tenoient le milieu entre les Hoplites et les Psiles; ils portoient une pelte, sorte de bouclier échancré, plus petit et plus léger que celui des Hoplites; leurs javelots étoient plus courts que les piques de ceux-ci, et plus pesans que ceux des Psiles.

toire ; mais dès qu'on eut déposé toute l'autorité entre ses mains, au lieu de suivre ses instructions, il se forma une garde de gens soudoyés, et changea en tyrannie la fonction de chef et d'arbitre qu'on lui avoit confiée. Il commença par faire égorger tous les magistrats, assemblés par son ordre, sous prétexte d'un festin de religion. La ville se trouvant par là sans aucun secours du gouvernement, ni de police, il fit étrangler avec de grosses cordes trente des citoyens les plus considérables, et s'appropria leurs biens, choisit dans tout le reste, les plus riches, et leur imputant des conspirations, des crimes imaginaires, il condamna les uns à la mort, et les autres au bannissement. Ayant amassé par cette voie de grandes richesses, il augmenta sa garde, et affermit son autorité. Tous ces crimes étoient d'autant plus horribles, qu'il étoit, comme nous l'apprend Xénophon (1), le proxène, c'est-à-dire, l'hôte des Byzantins. Cependant le bruit de ses cruautés et du pouvoir tyrannique qu'il exerçoit, s'étant répandu, les Lacédémo-

(1) Hellen. l. I.

niens lui envoyèrent des députés, pour lui conseiller de se démettre lui-même. Comme il ne se rendit pas à cette proposition, on fit marcher des troupes contre lui. Il osa en venir contre elles à un combat, et ayant été vaincu, il avoit pris le parti de se réfugier auprès de Cyrus, auquel son caractère hardi, entreprenant, porté à tous les excès, l'avoit rendu cher, en le lui faisant considérer comme un des instrumens les plus propres à ses desseins. Il lui avoit donné dix mille dariques (1), avec lesquelles il avoit levé une armée dont il s'étoit servi d'abord pour rendre de si grands services aux Grecs, en faisant la guerre aux Thraces qui habitoient au-dessus de l'Hellespont, que toutes les villes de cette

(1) Cette monnoie d'or frappée par Darius, équivaloit, selon le scholiaste d'Aristophane, et comme le remarque M. Larcher, dans sa traduction, à vingt drachmes d'argent. Cent drachmes faisoient une mine d'argent, et soixante mines un talent. Ainsi il y avoit trois cents dariques dans un talent. Les dix mille dariques faisoient, par conséquent, trente-trois talens un tiers, et quelque chose.

contrée s'étoient cotisées pour la subsistance de ces troupes. De retour auprès de Cyrus, il lui rendit tous les services qu'il pouvoit lui rendre, en appuyant une aussi mauvaise cause que la sienne.

Ce prince, après avoir traversé la Lydie, la Phrygie, la Lycaonie, la Cappadoce, pénétra en Cilicie, dont le roi, nommé Syennésis, étoit soumis à l'empire des Perses, et alla séjourner à Tarse, ville considérable et très-riche; tandis que, pour le joindre dans cette province, Tamos, qui commandoit sa flotte, qu'accompagnoient les vaisseaux de Lacédémone, faisoit le tour de l'Ionie. Cyrus passa vingt jours à Tarse, parce que les Grecs refusoient d'aller plus loin, soupçonnant déjà qu'on les menoit contre le roi de Perse, et disant tout haut qu'on ne les avoit point enrôlés pour ce dessein. Cléarque fit si bien, qu'après avoir éprouvé de grandes contradictions, et couru même des dangers réels pour sa propre vie, il détermina les soldats à suivre Cyrus partout où il les meneroit. Le prince s'engagea d'ailleurs à augmenter d'un tiers la paye qu'ils avoient déjà; c'est-à-dire, qu'au lieu d'une darique par

mois, il promettoit de leur donner une darique et demie. Etant parti de Tarse, il vint en quelques jours à la ville d'Issus, la dernière de la Cilicie, et qui étoit située sur les bords de la mer. Tamos étant arrivé avec la flotte qu'il conduisoit depuis Ephèse, les chefs de celle des Spartiates la présentèrent à Cyrus, aussi bien que les huit cents hommes de pied commandés par Chirisophus, en l'assurant de l'attachement sincère de la République à ses intérêts. Ils disoient cependant en public que ces troupes étoient envoyées au prince par ses amis particuliers, quoique, dans l'exacte vérité, rien ne se fût passé que par le conseil et par l'ordre des éphores. Mais les Lacédémoniens cherchoient encore à se mettre à couvert dans le commencement de cette guerre, en attendant les premiers succès pour se déclarer ouvertement. Ils étoient, à cet égard, d'autant moins excusables, que non-seulement ils étoient en paix avec Artaxerxès, mais qu'ils lui avoient les plus grandes obligations, ne s'étant rendus maîtres de la Grèce qu'avec les secours d'hommes et d'argent que ce prince leur avoit donnés. C'étoit donc, de

leur part, dit M. Larcher, à qui nous devons ces réflexions, une noire ingratitude de concourir à une expédition dont le but étoit de le détrôner, et, qui plus est, de lui ôter la vie. Les maximes de la morale, de puissance à puissance, de nation à nation, ne sont-elles donc pas les mêmes que de particulier à particulier? Mais jaloux des avantages qu'ils pouvoient espérer de Cyrus, ils consultoient plus leurs intérêts personnels que les règles de la droiture et de l'équité.

D'Issus, Cyrus vint, en un jour, aux portes (1) de la Cilicie et de la Syrie, qui n'en sont éloignées que de cinq parasanges (2). Il y avoit à ce défilé deux murs : l'un, en deçà et au-devant de la Cilicie, étoit occupé par Syennésis, qui y avoit mis une garnison de Ciliciens; l'autre, qui étoit au delà, et du

(1) On appeloit ainsi, quoiqu'avec quelque différence dans la dénomination, deux défilés, qui séparoient la Cilicie de la Syrie. L'un des deux se trouvoit tout contre la mer; et ce fut par lui que Cyrus pénétra en Syrie.

(2) La parasange, suivant M. Larcher, revient, à peu près, à la lieue commune.

côté de la Syrie, étoit, à ce qu'on dit, défendu par les troupes du roi. Le karsus, dont la largeur étoit d'un plèthre (1), traversoit par le milieu l'espace qui se trouvoit entre ces deux murs, et qui étoit de trois stades. Il n'y avoit pas moyen de s'ouvrir par force un passage; car le chemin étoit étroit, les murs s'étendoient jusqu'à la mer, et au-dessus étoient des rochers uniquement accessibles aux rayons du soleil. On avoit pratiqué des portes dans ces murs. Pour s'emparer de ce défilé, Cyrus fit venir ses vaisseaux, afin de débarquer des troupes entre ces deux murs et au delà, et de forcer le pas de Syrie, s'il étoit défendu par les ennemis. Il s'attendoit qu'Abrocomas, qui avoit avec lui une armée que l'on faisoit monter à trois cent mille hommes, lui disputeroit le passage; mais au lieu de le faire, il abandonna la Phénicie, dès qu'il eut appris que Cyrus avoit pénétré en Cilicie, et se retira vers le roi.

---

(1) Le plèthre étoit une mesure de cent pieds grecs. Le pied grec, dit M. Larcher, équivaloit à 11 pouces, 4 lignes. Ainsi le plèthre étoit de 94 pieds, 5 pouces, 4 lignes.

Au sortir de ces défilés, Cyrus s'avança dans la Syrie, et après cinq parasanges, qu'il fit en un jour de marche, il vint à Myrandrus, ville maritime habitée par des Phéaciens, et où se faisoit un grand commerce. On y resta sept jours, pendant lesquels deux des principaux officiers des Grecs s'embarquèrent avec ce qu'ils avoient de plus précieux, et s'en retournèrent. Ils n'eurent pas plutôt disparu, qu'il se répandit un bruit que Cyrus enverroit à leur poursuite. Mais Cyrus ayant convoqué les généraux des Grecs, leur dit : « Xénias et Pasion nous ont abandonnés; je sais toutefois où ils vont, et il m'est facile d'enlever leurs vaisseaux avec mes trirêmes. Mais je prends les Dieux à témoins que je n'ai point intention de les poursuivre, et personne ne pourra dire que je me sers de quelqu'un, tandis qu'il est avec moi, et que s'il désire de me quitter, je le maltraite et le dépouille de sa fortune. Qu'ils s'en aillent donc, et qu'ils sachent qu'ils en ont agi plus mal à mon égard que je n'en agirai avec eux. Leurs femmes et leurs enfans sont en ma puissance à Tralles ; ils n'en seront pas même privés, et ils les re-

cevront comme le prix de la valeur qu'ils ont montrée précédemment à mon service ». Ainsi parla Cyrus. Ceux des Grecs qui n'étoient pas portés pour cette expédition, ayant appris la belle action de ce prince, le suivirent dès lors avec plus de zèle et d'affection.

Après quelques jours de marche, on arriva à Thapsaque, ville grande et riche sur l'Euphrate, dont la largeur, en cet endroit, étoit de quatre stades. On y séjourna cinq jours, pendant lesquels Cyrus rendit public le dessein qu'il avoit de marcher à Babylone contre le roi. Les troupes grecques, accusant leurs généraux de leur en avoir fait un mystère, quoiqu'ils le sussent depuis longtemps, refusèrent d'aller plus loin, à moins qu'on n'augmentât leur paye. Cyrus promit à chaque soldat cinq mines d'argent (1) à leur arrivée à Babylone, et de leur payer leur solde entière, jusqu'à leur retour en Ionie. Après quoi, il passa l'Euphrate, et fut suivi de toute l'armée, qui n'eut de

(1) Nous avons dit que les soixante mines faisoient un talent, évalué, par M. Barthélemi, à 5,400 liv.

l'eau que jusque sous les bras. Les habitans de Thapsaque assuroient que le fleuve ne s'étoit rendu guéable que pour Cyrus, et qu'on ne pouvoit, en tout temps, le passer sans bateaux. Abrocomas, qui avoit pris les devans, les avoit brûlés, afin d'empêcher le passage du prince.

Cyrus ayant continué sa marche dans la Syrie, arriva sur les bords de l'Araxe. Il y avoit, en ce lieu, un grand nombre de villages, où l'on trouva beaucoup de blé et de vin. L'armée y fit des provisions; elle s'avança de là en Arabie, ayant l'Euphrate à sa droite, et fit trente-cinq parasanges en cinq jours, par un pays désert. De cette plaine, on arriva à une ville nommée Corsote, où l'armée s'étant pourvue de vivres, elle traversa, en treize jours, un vaste désert de quatre-vingt-dix parasanges, ayant toujours l'Euphrate à droite, et arriva à Pyles. On souffrit beaucoup de la disette jusqu'à une ville appelée Carmande. On marchoit à aussi grandes journées qu'il étoit possible, dans l'espoir de trouver le roi d'autant moins préparé, que l'attaque seroit plus subite, et qu'il lui seroit plus difficile, malgré la mul-

titude de provinces que renfermoit son empire, et leur grande population, de rassembler de nombreuses troupes, à cause de la longueur des chemins, et parce que ses forces étoient trop éloignées les unes des autres.

Ainsi se flattoit Cyrus; mais dès que Tissapherne avoit su qu'il levoit de toutes parts un si grand nombre de troupes, s'étant bien douté du vrai but de son entreprise, il avoit été en prévenir Artaxerxès, qui avoit eu tout le temps de se disposer à le recevoir. S'étant avancé dans la Babylonie, Cyrus apprit, après quelques journées de chemin, que le roi venoit à sa rencontre. Dans la bataille, qui ne tarda pas à se livrer, l'armée de ce monarque étoit de neuf cent mille hommes, avec cent cinquante chariots armés de faux. Cyrus n'avoit que vingt de ces chariots; et sans compter les Grecs qu'il avoit à sa solde, son armée, quant aux Barbares dont elle étoit composée, ne s'étoit point accrue dans le trajet au delà de cent mille hommes.

Auprès de l'Euphrate étoit un passage, étroit d'environ vingt pieds, entre le fleuve, et un fossé large et profond, qu'Artaxerxès

avoit fait creuser lorsqu'il avoit été prévenu de la marche de Cyrus, et qui s'étendoit l'espace de quatre cents stades jusqu'au mur de la Médie. Le passage ne se trouvant pas gardé, l'armée le traversa, et l'ennemi ne se présenta pas encore ce jour-là. Ce ne fut que le troisième jour, que, marchant avec beaucoup de négligence et sans ordre, on fut averti, vers les neuf heures du matin, qu'on auroit bientôt toute l'armée du roi sur les bras. On eut néanmoins le temps de se tenir prêt pour combattre. Sur les trois heures seulement, on put s'assurer de l'approche des ennemis. Ils s'avancèrent, non en poussant des cris, selon leur coutume, mais dans un profond silence, d'un pas égal et lent. Cyrus, qui passoit le long des bataillons avec son interprète, cria à Cléarque d'amener ses troupes vis-à-vis du centre de l'armée d'Artaxerxès, où ce monarque se trouvoit en personne, parce que tout seroit fini, si l'on venoit à l'enfoncer. Cléarque observant le corps qui étoit au centre, et apprenant de Cyrus que le roi s'étendoit au delà de l'aile gauche des Grecs, à cause du grand nombre de ses troupes, ne voulut pas retirer

l'aile droite des bords du fleuve, dans la crainte d'être enveloppé, et répondit à Cyrus qu'il auroit soin que tout allât bien.

Les deux armées n'étoient plus éloignées que de trois ou quatre stades, lorsque les Grecs entonnèrent l'hymne du combat, et s'ébranlèrent pour aller à l'ennemi, ménageant d'abord leur course, et se livrant ensuite à toute l'ardeur dont ils étoient animés. Mais avant qu'ils fussent à la portée du trait, les Barbares firent tourner leurs chevaux et s'enfuirent. Les Grecs les poursuivirent de toutes leurs forces, se disant l'un à l'autre de ne pas courir, mais de les suivre en gardant leurs rangs; et peut-être Cléarque eût-il mieux fait, après avoir dissipé les troupes qu'il avoit en tête, de prendre le reste des ennemis en flanc, et de pénétrer jusqu'au centre, où étoit Artaxerxès. Quoi qu'il en soit, les chars dépourvus de leurs conducteurs, étoient emportés les uns à travers leurs propres troupes, les autres à travers celle des Grecs qui s'ouvroient pour les laisser passer.

Cyrus, voyant les Grecs victorieux, se réjouissoit, et déjà ceux qui l'environnoient

lui rendoient leurs hommages, comme s'il eût été en possession de la couronne; mais au lieu de s'abandonner à la poursuite, il tint serrés autour de lui les six cents chevaux dont il étoit accompagné, observant les mouvemens du roi. Comme il n'y avoit personne qui attaquât Artaxerxès de front, ni qui chargeât les troupes qui étoient devant lui, ce monarque fit faire à ses soldats un mouvement qui sembloit annoncer le projet d'envelopper les Grecs. Cyrus craignit que prenant par les derrières, il ne les taillât en pièces; il marcha aussitôt à lui, le chargea avec sa petite troupe, battit ceux qui étoient devant Artaxerxès, mit en fuite le corps de six mille chevaux, qui étoient aussi devant le roi, et tua, dit-on, de sa propre main, celui qui les commandoit. Dès que ces six mille cavaliers eurent pris la fuite, les six cents qui accompagnoient Cyrus se dispersèrent à contre-temps pour les poursuivre: il n'en resta qu'un très-petit nombre auprès du prince. Sur ces entrefaites, il aperçut son frère, et ceux dont il étoit environné. Quoique si mal accompagné lui-même, ne pouvant se retenir, il

s'écrie, je vois l'homme, court à lui, le frappe à la poitrine, et le blesse à travers sa cuirasse. Les deux frères, acharnés l'un contre l'autre, comme autrefois Etéocle et Polynice, en vinrent ensuite aux mains, soutenus l'un et l'autre de ceux qui leur étoient le plus attachés. Dans le feu de l'action, Cyrus, en butte à une foule de traits, tombe mort, et ne perd l'espérance de vaincre et de régner qu'en perdant la vie.

Ainsi mourut ce prince, qui eût mérité une plus heureuse fin, s'il eût fait un plus digne usage des qualités dont il étoit doué. Il avoit l'ame grande et élevée, si l'on peut regarder comme telle celle que les grands crimes, pour parvenir au rang suprême, ne sauroient effrayer. Il se montroit affable, généreux, incapable de manquer à sa parole, dans les simples promesses, comme dans les traités les plus solennels : en sorte qu'il n'y avoit point d'homme au monde auquel on eût consenti plus volontiers à confier ses possessions, ses villes, et sa propre personne. Si quelqu'un se faisoit remarquer par un grand attachement à la justice, il prenoit un soin tout particulier de sa

fortune, et vouloit qu'il fût plus riche que ceux qui cherchoient à faire la leur par des voies injustes. Autant prenoit-il en main la cause et les intérêts de ceux qui avoient droit à sa protection, autant le trouvoit-on inexorable à l'égard des méchans, qu'il ne laissoit point commettre le mal avec audace, ni triompher impunément. Bien éloigné de cette fausse pitié, qui, pour épargner les coupables, expose les jours de tant d'innocens, et cause le malheur d'un si grand nombre de familles, privées par le vol et la rapine, par l'incendie et le massacre, de leurs biens, d'un époux, d'un père, d'un ami, leur unique soutien, Cyrus vouloit que les plus terribles châtimens, devenus la juste peine de leurs crimes, servissent de frein aux malfaiteurs, et d'exemple mémorable à ceux qui seroient tentés de le devenir. Il n'étoit pas rare, dit Xénophon, de trouver sur les grandes routes de ces hommes, le fléau de leurs semblables, les uns sans pieds, d'autres sans mains, et quelques-uns sans yeux. Aussi, dans son gouvernement, tout le monde, Grec ou Barbare, pouvoit-il voyager partout où il

lui plaisoit, porter avec lui ce qu'il vouloit, et pourvu qu'il ne fît tort à personne, être sûr que personne ne lui en feroit. Ce qui achève le portrait flatteur que Xénophon fait de Cyrus, c'est le prix qu'il attacha toujours à l'amitié. Nul prince ne sut mieux aimer que lui, et par une suite naturelle, nul prince ne posséda mieux le talent de se faire aimer. Il apportoit le plus grand soin à bien choisir ses amis, et quand ce choix étoit fait, il pouvoit compter sur eux pour la vie. La preuve qu'en donne Xénophon, c'est qu'au moment où il fut tué, tous ses amis et ceux qui mangeoient à sa table périrent en combattant pour lui.

Le lieu où se donna la bataille se nommoit Canaxa, et étoit distant de Babylone d'environ cinq cents stades. Aussitôt après la mort de Cyrus, le roi lui fit couper la tête et la main droite, et entra dans son camp en poursuivant ses troupes. Artaxerxès étoit alors éloigné des Grecs d'environ trente stades. Ceux-ci poursuivoient les troupes qui fuyoient devant eux, comme s'ils eussent remporté une victoire complète, et les troupes du roi pilloient leur camp,

comme

comme si elles eussent été partout victorieuses. Mais lorsque les Grecs eurent été informés que le roi étoit dans leur camp avec son armée, et que ce prince eut appris aussi de Tissapherne, qu'après avoir vaincu de leur côté, ils poursuivoient les fuyards, il rallia ses soldats pour les mener à leur rencontre. Quand les Grecs le virent s'approcher en ordre de bataille, ils entonnèrent de nouveau l'hymne du combat, et fondirent sur lui avec encore plus d'ardeur qu'auparavant. Les Barbares ne les attendirent pas, et se sauvèrent plus loin qu'ils n'avoient fait la première fois. Les Grecs les ayant poursuivis jusqu'à un village, s'arrêtèrent en cet endroit, parce qu'il étoit dominé par une colline, où les troupes du roi avoient fait volte-face. Ce prince n'avoit point avec lui d'infanterie, et la colline étoit tellement couverte de cavalerie, qu'il n'étoit pas possible aux Grecs de voir ce qui se passoit; on dit cependant qu'on remarqua l'étendard du roi, qui étoit un aigle d'or au haut d'une pique, avec les ailes déployées.

Les Grecs s'étant avancés, la cavalerie

abandonna la montagne ; et ceux qu'on y envoya, ayant vu les ennemis fuir de toutes leurs forces, en vinrent faire leur rapport au général. Il fit reposer les troupes, qui regagnèrent ensuite leur camp vers l'heure du souper, et n'y trouvant plus ni leurs effets, dont la plus grande partie avoit été pillée, ni les provisions qu'on y avoit laissées, elles restèrent à jeun, malgré la fatigue de la journée (1).

Le lendemain matin, l'armée apprit enfin la mort de Cyrus. Elle se procura des vivres, et comme elle se disposoit à partir par une route plus longue, mais plus sûre et plus facile que la première, pour retourner en Grèce, elle reçut des hérauts de la part du roi, qui ordonnoit aux Grecs de rendre leurs armes, comme à leur vainqueur, puisqu'il avoit tué Cyrus ; car Artaxerxès vouloit que tout le monde crût qu'il l'avoit tué de sa main. On fut indigné d'une telle proposition ; cependant Cléarque se contenta de dire, que ce n'étoit point aux victorieux

(1) Xenoph. in expedit. Cyr. l. I. Diod. l. XIV, p. 249-255. Plut. in Artax.

à rendre les armes. Après quelques discours de part et d'autre, il conclut par ces paroles : « Tel est notre avis, et ne manquez pas d'en instruire le roi ; s'il veut être notre ami, nous lui serons beaucoup plus utiles en conservant nos armes, et s'il faut lui faire la guerre, nous la ferons avec plus d'avantage en les gardant qu'en les livrant ».

Artaxerxès, d'après les conseils de Tissapherne, ne pensa plus qu'à se défaire des Grecs par les embûches et la perfidie. Ce général leur proposa, au nom du roi, de les reconduire sains et saufs dans leur patrie, de les faire traiter sur la route en amis, et de leur procurer des vivres, en leur permettant d'en prendre eux-mêmes dans les lieux où on ne leur en fourniroit pas, à condition qu'ils marcheroient partout comme dans un pays ami. Le traité fut juré des deux côtés, et parut s'exécuter avec assez de bonne foi, pendant plusieurs journées ; mais quelques soupçons ayant commencé à naître, Cléarque voulut s'en éclaircir avec Tissapherne, dont les troupes marchoient toujours à quelque distance des Grecs. Dans cette entrevue, le satrape sut inspirer de la

confiance au général, et l'engagea à venir conférer publiquement avec lui, en se faisant accompagner des autres généraux et de ses principaux officiers. Cléarque donna dans le piége, et obtint de son armée la liberté d'aller retrouver Tissapherne, comme il le lui avoit promis, et de mener avec lui cinq généraux et vingt capitaines. Deux cents soldats le suivirent aussi, sous prétexte d'aller au marché.

Lorsqu'ils furent arrivés à la tente de Tissapherne, on n'y fit entrer que les généraux. Peu après, à un certain signal, on arrêta ceux qui y étoient, et on les envoya enchaînés à Artaxerxès, qui les fit mourir. On tailla en pièces ceux qui étoient dehors; et les cavaliers, courant çà et là dans la plaine, tuèrent tous les Grecs qu'ils rencontrèrent, libres ou esclaves. Les troupes de ceux-ci ayant été informées de ce qui venoit de se passer, coururent aux armes, s'attendant à être incessamment attaqués; mais il ne se présenta que quelques Perses, qui avoient témoigné beaucoup de fidélité à Cyrus, lorsqu'il vivoit, et qui depuis sa mort, n'avoient joué que le rôle des traîtres

auprès des Grecs. Ils étoient suivis d'un détachement peu nombreux, et à peine fut-on à portée de les entendre, qu'Ariée, le plus perfide d'entre eux, leur dit : « Grecs, Cléarque ayant été convaincu d'avoir violé les sermens et les articles de la paix, a été justement puni de mort. Quant à vous, le roi exige vos armes ». Sur les reproches qu'on lui fit de ses trahisons, de celle en particulier qu'on venoit de faire à Cléarque et à ceux qui l'accompagnoient, Ariée ajoute : « Cléarque a été convaincu (car les ames fourbes et atroces, quand elles accusent, ne parlent jamais que de conjuration et de conviction) d'avoir formé une conspiration contre Tissapherne et contre nous »; et sans répliquer à la réponse que fit, en cette rencontre, Xénophon, se retira, lui et les autres Perses, après avoir conféré entre eux (1).

Les Grecs se trouvoient dans le plus grand embarras; environnés, de tous côtés, de nations et de villes ennemies, éloignés de la

(1) Xenoph. in exped. Cyr. l. II. Diod. l. XIV, p. 255-257. Plut. in Artax.

Grèce de quatre à cinq cents lieues, sans guides pour les conduire, sans cavalerie, Cyrus n'ayant eu dans son armée que celle que commandoit Ariée, qui s'étoit tourné contre eux, ils ne voyoient aucuns moyens d'échapper aux périls dont ils étoient menacés. Xénophon, né à Athènes, et dont la plume élégante nous a transmis l'histoire de l'expédition de Cyrus et de la retraite des dix mille, servoit dans l'armée, en qualité de volontaire. Proxène de Béotie, l'un des généraux que Tissapherne avoit fait arrêter, et auquel Xénophon étoit uni par les liens de l'hospitalité, lui avoit écrit dans le temps où il s'étoit mis au service de Cyrus, pour l'engager à suivre son exemple, ne sachant pas encore quels étoient les desseins de ce prince. Notre historien avoit montré à Socrate, dont il suivoit en tout les leçons et les avis, la lettre de son ami. Socrate, si faussement accusé d'irréligion, lui avoit conseillé d'aller à Delphes consulter Apollon sur ce voyage. L'oracle lui ayant paru d'accord avec l'invitation de Proxène, Socrate lui dit qu'il devoit obéir au Dieu. Après avoir offert un sacrifice à Jupiter roi,

comme l'oracle le lui avoit prescrit, il avoit été joindre son ami et Cyrus, à Sardes, où ils étoient alors; et attaché à ce dernier, il se trouvoit maintenant dans la même situation et la même perplexité que les autres Grecs. Se réveillant dans la nuit, après avoir pris un léger repos, tandis que tous les autres, qui ne pouvoient fermer l'œil, étoient plongés dans les plus tristes réflexions, il se leva tout rempli des idées que la position actuelle lui suggéroit, et ayant assemblé les capitaines qui avoient servi sous Proxène, il leur fit sentir de quelle conséquence il étoit de ne pas se livrer au découragement, qui finiroit, pour eux tous, par la mort, et par les plus honteux supplices; tandis qu'ayant les armes à la main, exercés aux fatigues, et faisant encore trembler les Barbares, ils pouvoient, à force de prudence et de courage, s'assurer une glorieuse retraite.

Tous les assistans applaudirent à ce discours, excepté Apollonide, jeune homme qui affectoit une certaine manière de parler, à peu près, comme quelques-uns de nos jeunes gens, qui, par des expressions singu-

lières, ou une sorte de grasseyement, croient se rendre importans ou agréables, et ne font que se rendre souverainement ridicules. Cet Apollonide prétendit qu'il y avoit de l'extravagance à se proposer de retourner en Grèce autrement qu'en tâchant de persuader le roi d'y donner son consentement, et se mit en même temps à discourir sur les difficultés où l'on se trouvoit engagé. Xénophon releva en peu de paroles l'extravagance de ses propos, et s'adressant ensuite aux autres capitaines : « Je ne vois pas, leur dit-il, que nous devions désormais admettre cet homme en notre compagnie, et pour le traiter comme il le mérite, il faut lui ôter son commandement, et l'employer à porter notre bagage. Un Grec, avec un tel caractère, est l'opprobre de son pays, et le déshonneur de la Grèce entière ». Quelqu'un fit remarquer sur-le-champ qu'il avoit les oreilles coupées comme un Lydien; peut-être n'étoient-elles que percées, et y portoit-il des anneaux. Les capitaines le chassèrent ainsi que l'avoit conseillé Xénophon, et se dispersèrent dans tous les quartiers de l'armée, appelant à haute voix

les généraux, partout où il en étoit resté, et à leur défaut, leurs lieutenans, ainsi que les capitaines qui n'avoient point péri. Quand ils furent tous assemblés, ils prirent place au nombre de cent ou environ dans le quartier où se gardoient les armes. On étoit vers le milieu de la nuit. Le plus ancien des capitaines, qui avoient servi sous Proxène, portant la parole, leur dit : « Généraux et capitaines, nous avons jugé à propos, dans la conjoncture présente, de vous convoquer, pour prendre, si nous le pouvons, un bon conseil. Et vous, Xénophon, représentez-leur ce que vous nous avez proposé ».

Xénophon ne se borna pas alors à leur exposer les motifs qui devoient les déterminer à se mettre en état de franchir, les armes à la main, tous les obstacles, pour retourner dans leur patrie; il y joignit les avis qui lui paroissoient les plus sages; ceux d'établir de nouveaux chefs et de nouveaux officiers à la place de ceux qui avoient péri, d'assembler ensuite les soldats, et de ranimer leur courage. Les élections se firent, et Xénophon, entre autres, fut élu à la place de Proxène. Le jour étant prêt à paroître,

les chefs se rendirent au centre du camp, et ayant commencé par poser des gardes avancées, ils convoquèrent les soldats. Chirisophe de Lacédémone se leva, et parla le premier; un autre après lui; et Xénophon, qui parla le dernier, insista particulièrement sur l'assistance que l'armée devoit se promettre des Dieux pour retourner sains et saufs dans la Grèce, après le parjure et la trahison des Barbares. En ce moment quelqu'un étant venu à éternuer, les soldats, flattés, selon l'opinion des Grecs, de cet augure qui leur paroissoit favorable, adorèrent tous à la fois le Dieu suprême. « Soldats, reprit Xénophon, puisque tandis que nous parlions de retourner sains et saufs, Jupiter sauveur nous a envoyé un heureux présage, je pense que nous devons faire vœu de sacrifier à ce Dieu, au premier pays allié où nous arriverons, en action de grâces de ce qu'il nous aura conservés, et promettre de faire aussi aux autres Dieux des sacrifices selon nos facultés. Quiconque, ajouta-t-il, est de cet avis, qu'il lève la main ». Tout le monde la leva. On fit ensuite le vœu; et l'on chanta l'hymne en l'honneur du Dieu. Il reprit la

parole, et acheva par son discours de remplir les soldats de confiance dans les Dieux, dans leurs chefs, dans la supériorité qu'ils avoient sur les Barbares, du côté de la valeur et de la discipline, dont il leur fit un des points les plus essentiels en toute circonstance, et bien plus encore dans celle où ils se trouvoient.

Quant aux mesures qu'on devoit prendre pour marcher avec plus de sécurité et combattre avec plus d'avantage, « Je pense, dit encore Xénophon, qu'il nous faut brûler toutes les voitures, afin de n'en être point esclaves, et de pouvoir aller partout où le bien de l'armée l'exigera. Il nous faudra ensuite brûler nos tentes; elles sont embarrassantes à porter, et ne nous sont d'aucune utilité pour les combats, ni pour nous procurer des provisions (1). Débarrassons-nous

(1) On voit cependant par un endroit du IIIe. liv., § 27, de la traduction, et par une note de M. Larcher, que les Grecs ne restèrent pas entièrement dépourvus de tentes. Sans doute que les Grecs en avoient beaucoup trop, et qu'ils ne brûlèrent que celles qui étoient superflues.

aussi du superflu de notre bagage, et ne réservons que les choses utiles à la guerre ou à notre nourriture, afin de combattre en plus grand nombre. Les vaincus, vous le savez, n'ont rien à eux; et si nous sommes victorieux, nous devons regarder, dans le besoin, les ennemis comme autant d'esclaves ».

Chirisophe se levant, et reprenant la parole, « Nous n'avons rien de mieux à faire, dit-il, que de ratifier ce que Xénophon vient de proposer. Quiconque est de cet avis, qu'il lève la main ». Tous la levèrent.

Xénophon proposa encore, pour assurer leur marche, de se former en bataillon carré, et de nommer d'avance ceux qui devoient commander le front, les flancs, et la queue. « Que Chirisophe, ajouta-t-il, commande le front, puisqu'il est Lacédémonien (on sait que Lacédémone avoit alors l'empire sur la Grèce). Que les plus âgés, parmi les généraux, prennent soin des flancs; Timasion et moi, qui sommes les plus jeunes, nous nous tiendrons, à présent, à la queue. Quand nous aurons fait l'essai de cette disposition, nous considérerons, selon

les occurrences, ce qu'il y aura de mieux à faire; si l'on voit quelque chose de plus avantageux, qu'on le propose ».

Personne ne l'ayant contredit, et tous ayant levé la main, le décret passa. « Maintenant, reprit Xénophon, il faut partir, et exécuter ce qui a été résolu. Quiconque souhaite de revoir ses parens, qu'il se ressouvienne de combattre avec courage; c'en est le seul moyen. Quiconque aime la vie, qu'il tâche de vaincre; car le vainqueur donne la mort, et le vaincu la reçoit. Si quelqu'un, parmi vous, désire des richesses, qu'il fasse ses efforts pour remporter la victoire; car non-seulement on conserve par là son bien, mais on s'empare encore de celui des vaincus ».

Ce discours fini, tout le monde se leva, et alla brûler les voitures et les tentes. Quant au surplus du bagage, on le donna à ceux qui en avoient besoin, et l'on jeta le reste au feu. Cela fait, ils prirent leur repas. Dans ce moment parut Mithridate, avec environ trente chevaux; et ayant prié les généraux de se rendre dans un lieu d'où il pût se faire entendre, il prit le langage

d'un homme qui leur étoit, disoit-il, constamment attaché, ayant suivi en effet le parti de Cyrus, et finit par vouloir leur montrer qu'il leur étoit impossible de retourner avec sûreté, sans le consentement du roi. C'en fut assez pour le rendre suspect. On le renvoya, et il fut décidé par les généraux que désormais on feroit une guerre déclarée, sans admettre personne de la part des ennemis pour traiter de la paix ou de trève, tant qu'on seroit dans leur pays; parce que dans leurs entrevues ils débaucheroient les soldats.

Les troupes ayant pris leur repas et passé le fleuve Zabatus, ou Zabus, appelé aussi par les Grecs Lycus, marchèrent en ordre de bataille, les bêtes de somme au centre, avec ceux qui les accompagnoient. On n'avoit pas fait encore beaucoup de chemin, lorsque parut de nouveau Mithridate avec deux cents chevaux, et quatre cents archers et frondeurs très-lestes. Il venoit au-devant des Grecs comme leur ami; mais dès qu'il fut près d'eux, sa cavalerie et ses gens de pied lancèrent leurs flèches, les frondeurs lancèrent des pierres; quelques-uns des sol-

dats furent blessés, et l'arrière-garde souffrit, sans pouvoir faire aucun mal aux ennemis. Xénophon se laissant emporter par trop d'ardeur, les poursuivit avec les Hoplites et les Peltastes de l'arrière-garde, et ne put les atteindre. Les cavaliers Barbares tiroient en arrière et blessoient les Grecs, même en fuyant. Les troupes furent de nouveau découragées. Chirisophe, et les plus âgés des généraux, blâmèrent Xénophon de s'être éloigné de la phalange pour poursuivre les ennemis, et de s'être exposé lui-même inutilement. Il convint qu'ils avoient raison de le blâmer; mais il leur proposa, pour parer à l'avenir à de pareilles attaques, de se pourvoir de frondeurs et de cavalerie; puisque même les archers crétois de l'armée tiroient moins loin que les archers et les frondeurs des Barbares, et que ceux qui lançoient des javelots ne les atteignoient pas. Il y avoit, parmi les troupes grecques, des Rhodiens, très-habiles pour la plupart à se servir de la fronde, et dont les frondes portoient deux fois aussi loin que celles des Perses; parce que ceux-ci se servoient de trop grosses pierres, et que d'ailleurs les Rhodiens

faisoient aussi usage de balles de plomb. Il y avoit encore des chevaux dans l'armée, dont quelques-uns appartenoient à Xénophon; d'autres avoient été laissés par Cléarque; d'autres enfin avoient été enlevés à l'ennemi, et servoient à porter les bagages. D'après le conseil qui venoit d'être donné, on se procura deux cents frondeurs, et le jour suivant cinquante chevaux bien choisis, et autant de cavaliers à qui l'on fournit un habillement de peau avec un corselet.

A peine se fut-on pressé de passer un ravin, où l'on craignoit d'être attaqué, que Mithridate, tout fier de sa dernière expédition, parut avec mille chevaux, et quatre mille archers et frondeurs qu'il avoit demandés à Tissapherne. On avoit donné ordre à un certain nombre de Peltastes et d'Hoplites d'aller aux ennemis, et à la cavalerie de les poursuivre hardiment, en les assurant qu'on enverroit après eux un nombre suffisant de troupes pour les soutenir. Mithridate les ayant atteints, et ses archers et ses frondeurs étant déjà à la portée du trait, la trompette sonna. A l'instant, ceux qui en avoient reçu l'ordre, coururent les attaquer, et la cavalerie les

chargea en même temps. Les Perses ne soutinrent pas le choc, et s'enfuirent vers le ravin. Les Barbares perdirent dans cette déroute beaucoup d'infanterie, et on leur prit dix-huit cavaliers dans le ravin. Les Grecs mirent, d'eux-mêmes, en pièces les cadavres de ceux qu'ils avoient tués, afin d'inspirer plus de terreur aux ennemis.

Deux jours après, Tissapherne parut avec une armée considérable. Quand il fut proche, il plaça quelques-uns de ses bataillons contre l'arrière-garde des Grecs, quelques autres contre les flancs; mais il n'osa pas courir les risques d'un combat. Il ordonna seulement à ses gens de trait de se servir de l'arc et de la fronde. Les frondeurs rhodiens, disposés par intervalles, et les archers crétois ayant fait leur décharge, sans perdre un seul coup, Tissapherne et les autres divisions se retirèrent promptement hors de la portée du trait. Les Grecs continuèrent leur route, et établirent leur camp dans des villages où ils se pourvurent de provisions, comme ils faisoient ordinairement dans ces sortes d'endroits, quand ils en avoient besoin. Y ayant séjourné le lendemain, ils

reprirent leur marche le jour d'après, quoiqu'inquiétés par Tissapherne, qui les harceloit de loin. Ils reconnurent, en cette occasion, que, soit qu'on se trouvât engagé dans un chemin étroit, soit qu'on eût à passer un défilé entre deux montagnes, ou un pont, le carré équilatéral, qu'ils avoient choisi pour la disposition des troupes, ne convenoit pas à une armée suivie de l'ennemi, et ils modifièrent cette disposition, selon les circonstances qui se présentoient. Le cinquième jour, ils eurent beaucoup à souffrir pour parvenir au sommet d'une montagne, trouvant, de colline en colline, des troupes qu'on forçoit à coups de fouet, selon la discipline militaire et avilissante des Perses, de faire pleuvoir, d'un lieu élevé, une grêle de dards, de pierres, et de flèches; en sorte qu'on eut un très-grand nombre de blessés, et qu'on ne fut en repos que lorsque les troupes légères qu'on avoit détachées, parvinrent à gagner les hauteurs. Les mêmes difficultés renaissoient de temps à autre; mais enfin les précautions que l'on prenoit, obviant aux plus grands dangers, et contraignant toujours les Barbares de

tourner le dos, Tissapherne se lassa vraisemblablement de poursuivre les Grecs; car il n'est plus question de lui dans le récit de Xénophon. Quoique débarrassés de Tissapherne, ils n'en eurent pas moins de nouveaux obstacles à surmonter (1).

Avant que d'aller plus loin, on sacrifia, dans la vue de bien choisir un temps propre au départ; et l'on prit de la nourriture et du repos, pour être prêts à partir au premier ordre. Lorsqu'après un trajet assez court, on fut arrivé sur les bords du Tigre, qu'il étoit impossible de traverser, à cause de sa largeur et de sa profondeur, et qu'on ne put apercevoir aucune route, les montagnes escarpées des Carduques aboutissant au fleuve, les généraux résolurent de passer les montagnes. Ils avoient su, par les prisonniers qu'on avoit faits, qu'après les avoir franchies, ils pourroient traverser, s'ils le vouloient, le Tigre à sa source en Arménie, ou tourner autour, s'ils l'aimoient mieux. On disoit aussi, ce qui étoit vrai, que la source de l'Euphrate n'étoit pas éloignée de celle

(1) Xenoph. exped. l. III.

du Tigre. Voulant prévenir les Carduques, avant qu'ils se fussent emparés des hauteurs, on décampa, vers le temps de la dernière veille (1), lorsqu'il restoit encore assez de nuit pour suivre le reste de la plaine pendant l'obscurité; et l'on arriva à la montagne à la pointe du jour. On gagna le sommet, avant que d'être aperçu des Carduques; et l'on parvint aux villages qui étoient dans l'enfoncement. On trouva, dans les maisons, des vivres en abondance; mais on ne toucha point au reste, se flattant que ces peuples, étant ennemis du roi, seroient portés, par ces ménagemens, à laisser passer les Grecs, comme amis. Cependant s'étant enfuis sur les montagnes avec leurs femmes et leurs enfans, ils disputèrent le terrain avec beaucoup d'opiniâtreté, faisant voler, de toute part, avec beaucoup de force et d'adresse, des traits, des pierres; et quand ils étoient sur les hauteurs, faisant rouler de celles-ci des quartiers énormes, qui tom-

(1) C'étoit la troisième veille pour les Grecs, qui partageoient la nuit en trois parties. Les Romains la partageoient en quatre.

boient sur les rochers, se brisoient, et voloient en éclats. Pendant sept jours que l'on passa à travers le pays des Carduques, on combattit continuellement, et tout ce qu'on avoit souffert de la part du roi et de Tissapherne n'étoit rien en comparaison.

Parvenue aux bords du Centrites, rivière qui sépare l'Arménie du pays des Carduques, et que M. Larcher croit être une branche du Lycus, l'armée se reposa dans les villages de ses fatigues, et on trouva le séjour délicieux. Mais lorsque les ombres de la nuit se dissipèrent, elle aperçut de l'autre côté de la rivière de la cavalerie armée de pied en cap, disposée à s'opposer à son passage, et derrière cette cavalerie un corps d'infanterie rangée en bataille sur les hauteurs. L'ennemi vouloit, par ces préparatifs, empêcher les Grecs de pénétrer en Arménie, pays vaste et fertile, dont Orontas, qui tenoit la plupart de ces troupes à sa solde, étoit gouverneur. Les Carduques en armes s'étoient aussi rassemblés sur la montagne, où l'on avoit campé la nuit précédente, tout prêts à tomber sur l'arrière-garde, quand on voudroit passer la rivière. Rien n'étoit

plus effrayant pour les soldats qu'une pareille position. Aussitôt que l'aurore parut, tous les généraux qui partageoient leurs inquiétudes, s'empressèrent à offrir un sacrifice; il fut favorable, dit l'historien, dès la première victime.

Pendant que les troupes prenoient leur repas, deux jeunes gens qui n'ignoroient pas que chacun avoit la liberté d'interrompre Xénophon à toute heure, et même durant son sommeil, vinrent lui donner avis qu'ils avoient trouvé un gué où l'on n'avoit de l'eau que jusqu'à la ceinture. Regardant cette nouvelle comme l'accomplissement d'un songe heureux qu'il avoit eu dans la nuit, il fit lui-même des libations, et ordonna qu'on versât du vin à ces jeunes gens, leur disant d'adresser leurs prières aux Dieux pour leur rendre grâces, et pour obtenir, par leur assistance, un entier succès; après quoi il les mena à Chirisophe, qui fit aussi des libations, et qui assembla les autres généraux, afin de prendre avec eux les mesures nécessaires pour la sûreté du passage. Dès que les prêtres eurent offert des sacrifices sur le bord de la rivière, ce passage s'effectua, quant

à la plus grande partie des troupes, non sans beaucoup de peine, les Grecs ayant en effet les Carduques à dos, qu'il fallut dissiper, et en face, de la cavalerie ennemie, qui s'étoit avancée à la hauteur des Grecs sur la rive opposée. Mais un mouvement que fit Xénophon, pour leur faire croire qu'il alloit traverser le Centrites plus près des montagnes avec l'arrière-garde, fit craindre aux Barbares d'être enveloppés. Ils prirent la fuite, et Xénophon rejoignit le gué par où Chirisophe avoit passé.

Marchant en ordre de bataille, on fit au moins cinq parasanges dans la plaine d'Arménie, entre-mêlée de petites collines, sans y rencontrer de villages proche de la rivière, à cause des guerres continuelles que se faisoient les Perses et les Carduques. Celui vers lequel on se dirigea étoit considérable. Il y avoit un palais pour le satrape, des tours à la plupart des maisons, et on y trouva beaucoup de provisions. De là on fit dix parasanges en deux jours, et l'on passa au-dessus des sources du Tigre. On fit ensuite quinze parasanges en trois marches, et l'on vint au Télibous, petite rivière, mais agréable, et

sur les bords de laquelle il y avoit beaucoup de villages. On appeloit ce pays l'Arménie occidentale. Téribaze, qui en étoit gouverneur, vint au-devant de l'armée avec de la cavalerie, et ayant fait demander aux commandans, par un interprète, d'être entendu, il s'engagea par un traité à ne faire aucun mal aux Grecs, à condition qu'ils ne brûleroient point les maisons, et qu'ils se contenteroient de prendre les provisions dont ils auroient besoin. Il les suivit néanmoins avec ses forces, à dix stades de l'armée.

Après quelques jours de marche, on arriva à un palais environné de plusieurs villages, où il y avoit une grande quantité de subsistances, du bétail (1), du blé, d'excellent vin vieux, des raisins secs, et toutes sortes de légumes. On y fut surpris par une grande quantité de neige, fort ordinaire dans

(1) Le texte grec dit : *des victimes*. Comme on ne tuoit chez les anciens aucun animal, sans en offrir les prémices aux Dieux, on les désignoit en général, et surtout le bétail, sous les noms de victimes. (*Note de M. Larcher*).

l'Arménie,

l'Arménie, où l'on éprouve des froids excessifs, quoique ce pays soit situé entre le quarantième et le quarante-troisième degré de latitude. Comme on rapporta aux généraux qu'on avoit aperçu une armée, et que la nuit on voyoit beaucoup de feux, on crut à propos de réunir les troupes, et l'on campa en plein air; mais la nuit suivante, il tomba une neige si considérable, que les soldats qui étoient couchés par terre en furent couverts, et les bêtes de somme en furent tellement engourdies, qu'on eut de la peine à les faire lever. Les soldats allumèrent du feu, et se frottèrent avec du safindoux, de l'huile de sérame, et d'autres drogues; ce qui leur tint lieu d'huile d'olive.

On sut par un Perse qui s'étoit écarté, et que l'on arrêta, que Téribaze se disposoit, avec différens peuples joints à ses propres troupes, à attaquer les Grecs, lorsqu'ils se trouveroient engagés dans les défilés des montagnes, où il n'y avoit qu'un seul passage. Sur cette nouvelle, on se hâta de franchir le haut des montagnes, ayant le prisonnier pour guide. Les Peltastes, qui avoient pris les devans, n'eurent pas plutôt

découvert le camp des ennemis, qu'ils y coururent, jetant de grands cris, sans attendre l'infanterie pesamment armée. A ce bruit les Barbares s'enfuirent. On leur tua cependant quelques hommes, et l'on prit environ vingt chevaux avec la tente de Téribaze, des lits à pieds d'argent, et d'autres ustensiles de luxe. On fit aussi quelques prisonniers, qui se disoient ses boulangers et ses échansons.

Ayant passé la hauteur sur laquelle Téribaze avoit eu dessein d'attaquer les Grecs, on marcha trois jours le long de l'Euphrate sans trouver d'habitations. On traversa ensuite le fleuve, dont la source n'étoit pas éloignée, sans avoir de l'eau plus haut que la ceinture. On fit après cela quinze parasanges en trois jours, à travers une plaine couverte de neige, jointe à un vent de nord qu'on avoit en face. On immola des victimes aux vents. La neige avoit six pieds de profondeur, de sorte qu'il périt un grand nombre d'esclaves, de bêtes de somme, et trente soldats. Plusieurs furent attaqués d'une espèce de maladie, qui ne leur permettoit plus de se soutenir; mais ils se relevèrent et con-

tinuèrent leur route, dès qu'on leur eut donné à manger. On fut forcé de laisser derrière des soldats, qui avoient perdu la vue à cause de la neige, ou les doigts des pieds qui avoient été gelés. On garantissoit la vue de l'éclat de la neige en portant devant les yeux quelque chose de noir, et les pieds en s'agitant continuellement. Les ennemis harceloient toujours l'armée; beaucoup de soldats s'asseyoient de lassitude, et ne pouvoient plus marcher. Xénophon crut n'avoir rien de mieux à faire, que d'épouvanter, s'il se pouvoit, les Barbares, de crainte qu'ils ne tombassent sur ces gens fatigués. Il faisoit une nuit très-noire, et les ennemis s'avançoient avec grand bruit, se querellant l'un l'autre, au sujet de quelques chevaux de bagage qui ne pouvoient pas suivre et qu'ils avoient pris; lorsque ceux de l'arrière-garde, qui se portoient bien, s'étant tout à coup levés, fondirent sur eux, tandis que les soldats fatigués frappoient sur leurs boucliers avec leurs piques, en poussant de grands cris. L'ennemi alarmé se jeta dans le vallon à travers la neige, et on ne le revit plus.

Chirisophe s'étoit établi dans un village

avec une partie de l'armée. On y envoya les malades, et d'autres villages aux environs servoient à délasser le reste des troupes. Dans celui qui étoit échu à Xénophon, on trouva dix-sept jeunes chevaux qu'on nourrissoit pour le roi, et qui étoient un tribut des habitans. Leurs maisons, qui étoient pratiquées sous terre, avoient une ouverture qui ressembloit à celle d'un puits. L'intérieur en étoit vaste. On y descendoit avec des échelles; mais on avoit creusé une entrée pour le bétail. On y trouva des chevaux, des brebis, des vaches, et de la volaille, de l'orge, des légumes, et de la bière. Il y avoit aussi des endroits où l'on avoit enfoui du vin. Les soldats, dans leurs divers cantonnemens, vivoient dans la joie et l'abondance. Leurs tables étoient couvertes d'agneaux, de chevreaux, de porcs, de veaux, et de toutes nos viandes de basse-cour, avec du pain autant qu'ils en vouloient, soit de froment, soit d'orge.

Après avoir séjourné huit jours en ces lieux, un guide conduisit les troupes à travers la neige. On arriva au Phase (1). De là,

(1) Le Phase dont parle Xénophon, est

on fit dix parasanges en deux jours, et l'on trouva les Chalybes, les Toaques, et les Phasiens sur les montagnes, au défilé qui conduisoit dans la plaine. On parvint à s'emparer des hauteurs, et ayant battu l'ennemi, on offrit un sacrifice, et on érigea un trophée. On descendit ensuite dans la plaine, où il y avoit des villages et des provisions.

De là encore, après avoir fait trente parasanges en cinq marches, on arriva au pays des Toaques, où l'on ne put se procurer des subsistances qu'en attaquant un fort construit sur leur montagne, et qu'on ne put emporter qu'en courant de grands dangers. On marcha ensuite à travers le pays des Chalybes, peuple très-belliqueux, avec lesquels on en vint aux mains, et que l'on contraignit enfin de se retirer dans leurs forteresses. Ils avoient un corselet de lin, un bouclier, et portoient à la ceinture un coutelas, dont ils égorgeoient ceux qui tomboient entre leurs mains. Ils leur coupoient la tête

---

certainement l'Araxe, comme l'avoit conjecturé M. Delile. Voyez note 52 de M. Larcher sur le quatrième livre.

et la portoient en triomphe : c'étoit aussi leur coutume de chanter et de danser, quand ils pouvoient être aperçus des ennemis.

Ayant traversé le pays des Scythiens, on aperçut la mer, de la cime d'une montagne, et cette vue excita, parmi les Grecs, les transports de la joie la plus vive. Ils s'embrassèrent les uns les autres, les larmes aux yeux, ainsi que les généraux et les capitaines ; et les soldats élevèrent un tertre sur lequel ils placèrent un grand nombre de boucliers d'osier enlevés à l'ennemi. On traversa bientôt après le pays des Macrons, qui s'étant d'abord présentés en armes, firent cependant un traité où l'on prit les dieux à témoin, et où l'on s'engagea, de part et d'autre, à ne se causer aucun dommage. Parvenu aux montagnes de la Colchide, on ne put les franchir sans combattre et sans mettre en fuite les Colchidiens.

Quelques jours après, on arriva sur les bords de la mer à Trébisonde, ville grecque très-peuplée, située sur le Pont-Euxin, et dont les habitans reçurent les troupes avec beaucoup d'hospitalité. Il étoit venu assez de bœufs pour faire à Jupiter sauveur, à

Hercule, et aux autres dieux, les sacrifices qu'on avoit promis d'offrir dans le premier pays allié. On célébra aussi des jeux gymniques sur la montagne où l'armée campoit, et qui étoit encore sur les terres des Colchidiens. Il y eut même une course de chevaux: ceux qui les montoient étoient obligés de descendre jusque sur les bords de la mer, et de revenir, en montant, à l'autel d'où l'on étoit parti. La plupart se précipitoient en quelque sorte par la rapidité de leur course en descendant; mais quand il fallut gravir la montagne, la roideur du terrain les força de marcher à pas lents; cependant les clameurs, les ris, et les exhortations mutuelles se faisoient entendre de toute part (1).

On auroit bien désiré s'embarquer, pour revoir la Grèce plus promptement, et avec moins de périls et de fatigues; mais il n'y avoit pas assez de vaisseaux pour transporter les troupes. Chirisophe s'offrit pour en aller demander à Anaxibius, alors amiral de Lacédémone, et fit voile sur-le-champ. Tré-

(1) Xénoph. l. IV.

bisonde en donna un à cinquante rames, dont on confia le commandement à Deuxippe de la Laconie pour aller en chercher d'autres; mais, au lieu de s'acquitter de sa commission, il s'enfuit du Pont-Euxin avec celui qu'il montoit. Cette même ville en donna un à trente rames, avec lequel on en prit un petit nombre, dont on ôta les marchandises, pour faire servir ces bâtimens au passage qu'on se proposoit d'effectuer, lorsqu'on en auroit rassemblé une quantité suffisante pour le transport. Les vivres commençant à manquer, on se vit forcé de renoncer à ce projet. On avoit tenté auparavant de s'en procurer par la force chez les Driles, peuples les plus vaillans de ceux qui habitent le Pont-Euxin. Après avoir mis le feu à tous les lieux qu'ils croyoient faciles à prendre, ils s'étoient tous rendus à une place qu'on appeloit leur Métropole, dont les avenues étoient très difficiles, et autour de laquelle régnoit un ravin très-profond. On pénétra néanmoins, par une attaque très-vive, jusque dans la place. Mais il y avoit, au milieu d'elle, un fort d'où l'ennemi fit une sortie, qui força les Grecs de se retirer, en mettant

le feu aux maisons de la ville pour faciliter leur retraite.

Chirisophe ne revenant point, on se détermina au départ. On fit monter, sur le peu de vaisseaux qu'on avoit, les malades, les soldats âgés de plus de quarante ans, les enfans, les femmes, avec tout le bagage inutile; et l'on chargea les plus âgés des généraux d'en prendre soin. Le reste de l'armée continua la route par terre.

On arriva, le troisième jour, à Césaronte, ville grecque située en Colchide, sur la mer. On y séjourna dix jours, pendant lesquels on fit la revue et le dénombrement des seuls Hoplites ou troupes pesamment armées. Ils se montoient à six mille six cents hommes. C'étoient les restes d'environ dix mille hommes de ces troupes; les autres ayant été détruits par les ennemis, par la neige, et quelques-uns par les maladies, sans parler de ceux qu'on avoit fait embarquer. On partagea l'argent provenant de la vente des prisonniers, le dixième en ayant été prélevé, et mis en réserve pour Apollon et Diane d'Ephèse. Les généraux divisèrent entre eux

ce dixième, afin de l'approprier au service des dieux.

Xénophon ayant fait faire, de la part qui lui étoit échue en partage, une offrande pour Apollon, la plaça à Delphes dans le trésor qu'y avoient les Athéniens, ainsi que plusieurs autres peuples. Quant à la part destinée à Diane d'Ephèse, il la confia à Mégabyse, néocore (1) de la déesse, lorsqu'il partit d'Asie avec Agésilas, dans le dessein de se rendre en Béotie. Ce dépôt lui ayant été remis, après son bannissement d'Athènes pour avoir suivi les étendards de Cyrus le jeune qui avoit aidé les Lacédémoniens dans leurs guerres contre les

---

(1) Ce terme de néocore, qu'on a eu raison de faire passer en notre langue pour faire passer aussi la bassesse qui paroît attachée à sa signification, veut dire proprement *Balayeur du Temple*. C'étoit un titre, une dignité, que briguoient, à l'envi l'un de l'autre, les plus grands princes et les villes les plus considérables de l'Asie. On le trouve sur leurs monnoies. Note de M. Larcher sur le cinquième livre.

Athéniens, et pour avoir dans la suite accompagné Agésilas, Xénophon acheta, de cet argent, des terres en l'honneur de la déesse, près du chemin qui alloit de Lacédémone à Olimpie, y fit bâtir un temple, un autel, et depuis ce temps, lui offrit toujours la dîme des productions de ces terres, avec des sacrifices. Les habitans du voisinage, hommes et femmes, participoient à la fête annuelle qui s'y célébroit, et l'on fournissoit à ceux qui y assistoient de la farine d'orge, du pain, du vin, du dessert, et une portion des victimes engraissées dans les pâturages sacrés, avec du gibier pris à la chasse, que faisoient toujours, pour cette fête, les fils de Xénophon, auxquels se joignoient ceux des autres habitans, et tous les hommes qui désiroient d'y prendre part. On voyoit, en ce lieu, des bocages, des montagnes couvertes d'arbres, de quoi nourrir des cochons, des chèvres, des moutons, des chevaux, et tout ce qui étoit propre à fournir du fourrage pour les montures de ceux qui venoient à cette fête. Près du temple étoit une colonne avec cette inscription : CES TERRES SONT CONSACRÉES A DIANE : QUE CELUI

QUI EN SERA POSSESSEUR, ET QUI EN RETIRERA LES FRUITS, OFFRE TOUS LES ANS A LA DÉESSE LA DÎME DE LEUR PRODUIT, ET QUE, DU RESTE, IL ENTRETIENNE CE TEMPLE. S'IL Y MANQUE, LA DÉESSE Y POURVOIRA.

On partit de Césaronte, et on arriva sur les frontières des Mosynœques. Ces peuples avoient des boucliers d'osier, couverts de peaux de bœufs, et à la main droite un javelot de six coudées de long, arrondi par un bout, avec une pointe à l'autre. Ils portoient de petites tuniques qui ne leur alloient pas jusqu'aux genoux, avec un casque de cuir sur la tête, tel que ceux des Paphlagoniens, du centre desquels sortoit une touffe de cheveux tressés, qui s'élevoit en pointe comme une tiare. Dans leur marche guerrière, ils mesuroient leurs pas sur l'air qu'ils chantoient. Ils étoient venus les premiers tout armés au-devant des Grecs, quoiqu'ils fussent d'un canton assez éloigné. On obtint cependant de former un traité d'alliance avec eux, par lequel ils s'engagèrent à laisser passer les Grecs chez eux comme amis, à condition que ceux-ci entreroient avec eux

dans le pays d'autres Mosynœques plus voisins, qui étoient leurs ennemis, et qui alloient devenir ceux des confédérés. Il s'agissoit d'emporter sur eux un fort, qui couvroit leur ville principale, dans laquelle étoit un château, le plus considérable de tous parmi ces peuples, et tel que ceux qui l'avoient en leur pouvoir, étoient toujours regardés comme les maîtres des autres. Cette espèce de citadelle devoit être commune aux deux nations; et celle contre laquelle on s'armoit, s'en étoit, disoit-on, emparée injustement. Quand on fut près du fort, les ennemis firent une sortie, mirent en fuite les Barbares, avec lesquels s'étoient mêlés des Grecs qui vouloient avoir part au butin, et les poursuivirent jusqu'à ce qu'ils vissent l'armée marcher à leur secours. Ils s'en retournèrent alors, et ayant coupé les têtes de ceux qu'ils avoient tués, ils les montrèrent aux Grecs et aux Mosynœques, en dansant et en chantant un certain air. Les Grecs furent très-affligés de ce malheur, parce qu'il encourageoit les ennemis, et parce que ceux d'entre leurs propres soldats qui avoient suivi leurs alliés en grand nombre, avoient

pris la fuite; ce qui n'étoit point encore arrivé dans toute cette expédition. Xénophon harangua à ce sujet les troupes, et engagea ses soldats à profiter de cette leçon, en ne s'écartant plus de la discipline accoutumée, en ne croyant pas pouvoir faire seuls avec les Barbarès d'aussi grandes choses, qu'avec leurs propres troupes, et en ne voulant plus combattre qu'avec elles.

Le lendemain l'armée se mit en marche, s'étant rangée en colonnes, et les Barbares s'étant placés à sa gauche. L'ennemi étoit en bataille devant le fort. Il soutint le choc des Peltastes, et en vint aux mains avec eux; mais il s'enfuit à l'approche des Hoplites. Le fort fut emporté; on gagna le sommet de la montagne, et lorsqu'on fut presque aux portes de la capitale, les ennemis, qui s'étoient tous réunis, faisant face de nouveau, combattirent à coups de javelots, et tâchèrent, lorsqu'on en venoit aux mains, de se défendre avec des piques longues et épaisses, qu'un homme avoit peine à porter. Les Grecs les serrant de près, ils abandonnèrent la ville; et leur roi se laissa brûler avec tout son monde dans une tour de

bois construite sur un lieu très-élevé, qui étoit le château dont nous avons parlé. On remit la place aux alliés. Il se trouva encore sur la route quelques villes ennemies, qui furent abandonnées ou qui se rendirent d'elles-mêmes. On arriva enfin chez les Mosynœques qu'on avoit si bien servis. Ils montrèrent aux Grecs les enfans des gens riches engraissés de châtaignes bouillies. Ces peuples avoient la peau très-blanche. Ils se peignoient le dos de diverses couleurs, et portoient par-devant des stigmates qui représentoient des fleurs. La nature étoit, en eux, tellement brute et dégénérée, qu'ils avoient perdu, sur les mœurs et l'honnêteté publique, jusqu'à cet instinct de pudeur, qui s'est conservé presque généralement chez les nations même les plus abâtardies et les plus sauvages. Du reste, ils se parloient, ils rioient et dansoient partout où ils se trouvoient, comme s'ils eussent voulu donner, à des spectateurs, une preuve de leurs talens.

Du pays des Mosynœques, les Grecs passèrent par celui des Chalybes et des Tibariniens, voisins de la Paphlagonie. Sur le

territoire de ces derniers, chez lesquels on s'arrêta, étoit Cotyore, ville grecque et colonie de Sinope, dont il vint au camp des députés, avec lesquels on délibéra sur la route que l'on devoit prendre. Il fut décidé que les habitans de Sinope fourniroient une assez grande quantité de vaisseaux pour que les troupes pussent s'embarquer. On séjourna encore quelque temps près de Cotyore, et dans cet intervalle, Xénophon fit, en présence de l'armée, de justes représentations sur la conduite que des soldats avoient tenue en certaines rencontres, ce qui étoit capable d'aliéner entièrement l'esprit des Barbares, et de faire perdre, de la part des Grecs de ces contrées, les mieux disposés, toute la confiance, et toute l'estime dont on avoit besoin. On tomba d'accord de ces désordres, ainsi que des maux qu'ils entraînoient à leur suite, par le relâchement de la discipline; et après avoir pris des mesures pour y remédier, on décréta qu'il se feroit des purifications pour toute l'armée. Il fut aussi arrêté que les généraux rendroient compte de leur conduite passée. Le compte rendu devant un tribunal qu'on avoit établi,

il y en eut deux qui furent condamnés à vingt mines, le tiers d'un talent, pour des effets détournés à leur profit. Un autre le fut à dix mines, parce qu'ayant été élu général, il s'étoit acquitté négligemment de ses fonctions. Quelques soldats accusèrent ensuite Xénophon de les avoir frappés. Mais en exposant les raisons pour lesquelles il avoit été obligé de le faire, il se justifia pleinement et à la satisfaction commune. Son discours fini, l'assemblée se leva, et non-seulement il fut absous, mais on loua de concert les belles actions qu'il avoit faites (1).

Comme on alloit souvent piller des provisions en Paphlagonie, et que les Paphlagoniens, de leur côté, dépouilloient ceux qui se dispersoient dans les campagnes, ces violences les avoient animés les uns contre les autres. Le gouverneur de cette province envoya aux Grecs des députés, avec ordre de leur dire, qu'il étoit disposé à ne leur faire aucun tort, pourvu qu'on ne lui en fît point à lui-même. Les députés furent très-bien reçus; on leur donna un grand repas, ac-

(1) Xénoph. l. V.

compagné de danses guerrières, et d'exercices, où des Thraces firent paroître beaucoup d'adresse et d'agilité. Le traité fut ensuite ratifié.

Les Grecs trouvant qu'on leur avoit fourni assez de vaisseaux, s'embarquèrent par un vent favorable, ayant la Paphlagonie à gauche. On arriva à Sinope, colonie de Milet, et ville célèbre du Pont, et l'on jeta l'ancre dans un de ses ports. Les habitans envoyèrent aux Grecs, en signe d'hospitalité, assez de farine d'orge pour les nourrir environ deux semaines, et quinze cents mesures de vin. Chirisophe les joignit dans ce port avec quelques trirêmes, mais sans leur apporter d'argent. Il leur apprit seulement que les Lacédémoniens, et Anaxibius leur amiral, leur donnoient de grandes louanges, et que celui-ci leur promettoit une paye, dès qu'ils seroient hors du Pont.

Les soldats séjournèrent cinq jours, et désirant n'avoir qu'un seul général, pour mieux réussir à se procurer, pour leur retour en Grèce, des richesses et du butin, ils jetèrent les yeux sur Xénophon. Ayant consulté, par un sacrifice, Jupiter roi, à qui l'o-

racle de Delphes lui avoit ordonné de s'adresser, il se crut, d'après l'inspection des victimes, obligé de refuser. On élut alors Chirisophe.

Le jour suivant, on leva l'ancre, et ayant côtoyé le rivage pendant deux jours, on arriva à Héraclée, colonie de Mégare. Le Lycus, qui venoit de l'Arménie, traversoit la plaine des Héracléens. Ils envoyèrent beaucoup de provisions aux Grecs.

Les soldats, peu reconnoissans d'un tel don, leur firent demander, par une députation, un mois de paye. Chirisophe, et après lui Xénophon, avoient refusé d'accepter cette commission, ne croyant pas qu'on dût contraindre une ville grecque, et amie, à donner quelque chose contre son gré. Les habitans d'Héraclée, sur la proposition que leur firent les députés, répondirent qu'ils en délibéreroient; et sur-le-champ ils transportèrent dans leur ville tous les effets qu'ils avoient à la campagne, ainsi que toutes les provisions de bouche, fermèrent leurs portes, et parurent en armes sur les murs. Les auteurs de ces troubles accusèrent leurs chefs d'avoir fait échouer leurs

projets, et se partagèrent en trois corps, chacun sous leurs propres généraux. Les Arcadiens et les Achéens, qui, les premiers, avoient conçu le plan, si mal concerté, de se séparer les uns des autres, et en avoient donné l'exemple, formoient le corps le plus considérable. Ils mirent aussi les premiers à la voile, afin de tomber à l'improviste sur les Bithyniens, et abordèrent à Calpé, port situé vers le milieu de la Thrace asiatique. Chirisophe, qui commandoit un autre corps, coupa à travers les terres; mais lorsqu'il fut arrivé en Thrace, il marcha le long de la mer. Quant à Xénophon, il s'embarqua avec le troisième corps, qui étoit sous ses ordres, et étant descendu sur les frontières de la Thrace et du pays appartenant à Héraclée, il prit à travers les terres, dans l'intention de joindre les Arcadiens. Ceux-ci ayant abordé la nuit au port de Calpé, se répandirent, dès qu'il fit jour, dans les villes voisines, où ils firent beaucoup de prisonniers, et enlevèrent une grande quantité de bétail. Mais les Thraces qui avoient échappé, se rassemblèrent en très-grand nombre, défirent une partie des Ar-

cadiens et des Achéens, et enveloppèrent l'autre, qu'ils tenoient assiégée sur une colline, lorsque Xénophon arriva à temps pour les délivrer, les Thraces s'étant retirés d'eux-mêmes à son approche.

Chirisophe étoit arrivé, de son côté, à Calpé, sans danger. Les forces se trouvèrent réunies. On donna la sépulture aux morts, à qui les troupes firent les plus belles obsèques qu'elles purent, selon leurs facultés. A l'égard de ceux dont on ne put trouver les corps, on leur éleva un vaste cénotaphe, avec un grand bûcher couronné de guirlandes. Le lendemain il se tint une assemblée générale des soldats, dans laquelle il fut décrété, que quiconque, à l'avenir, proposeroit de partager l'armée, seroit puni de mort. On y décida de plus qu'elle seroit commandée par les mêmes généraux que par le passé. Chirisophe, qui étoit indisposé depuis quelque temps, mourut dans ces entrefaites, et fut remplacé par Néon.

Comme on manquoit de vivres, Néon, souhaitant de se rendre agréable aux troupes dont il voyoit la disette, s'offrit d'en aller prendre dans les villages voisins, avec ceux

qui voudroient le suivre. Près de deux mille soldats sortirent du camp dans ce dessein. Tandis que dispersés dans les villages, ils étoient occupés à piller, la cavalerie de Pharnabaze tomba sur eux. Elle étoit venue au secours des Bithyniens, afin d'empêcher de concert avec elle, s'il étoit possible, les Grecs d'entrer en Phrygie. Ce corps de cavalerie ne leur tua pas moins de cinq cents hommes. Le reste se réfugia sur une colline.

Cette nouvelle ayant été apportée au camp, Xénophon, suivi d'une partie de l'armée, courut les dégager, et ne tarda pas à faire donner la sépulture à ceux qui avoient été tués. Se proposant d'attaquer les Barbares, il offrit un sacrifice, avant que d'aller à l'ennemi, comme on en offroit avant de se mettre en marche. On donna le mot, Jupiter sauveur et Hercule conducteur. Les ennemis, qui avoient beaucoup de cavalerie et d'infanterie, enhardis par l'avantage du lieu qu'ils occupoient, attendirent les Grecs de pied ferme. Les Peltastes coururent à eux avant que d'en avoir reçu l'ordre, et la cavalerie envoyée par Pharnabaze étant allée au-devant de ceux-ci, avec le corps de

Bithyniens, les mit en fuite. Mais la ligne des Grecs, composée d'Hoplites, marcha promptement à leur secours. Au même instant, la trompette se fait entendre; les Hoplites entonnent l'hymne du combat, suivi du cri de guerre, et baissent la pique. L'ennemi ne put soutenir leur choc, et s'enfuit. L'ayant vu se rallier, on l'attaqua de nouveau, et ne l'ayant pas totalement défait, on retourna encore à la charge, jusqu'à ce que se précipitant du haut de la colline, il se mît à couvert dans un vallon marécageux, où on ne crut pas devoir continuer à le poursuivre. Les Barbares s'occupèrent après cela à transporter le plus loin qu'ils purent leurs familles et leurs effets; en sorte que l'on put aller prendre impunément ce dont on avoit besoin, le pays produisant toutes choses en abondance, excepté de l'huile d'olive.

Les soldats se remirent en chemin à travers la Bithynie, après avoir vendu le butin qu'ils avoient fait. S'étant enrichis encore sur la route par la prise de beaucoup de bétail, et par la capture d'un grand nombre de prisonniers, ils arrivèrent le sixième

jour, en continuant à côtoyer le Pont-Euxin, à Chrysopolis en Chalcédoine, où ils demeurèrent sept jours, pendant lesquels ils vendirent leur nouveau butin (1).

L'armée se rendit de là à Byzance, où étoit l'amiral Anaxibius, que Pharnabaze, dans la crainte où il étoit que cette armée n'entrât dans son gouvernement, avoit fait prier de la faire transporter d'Asie en Europe, lui promettant de lui accorder tout ce qu'il exigeroit de lui. Anaxibius ayant mandé les généraux et les capitaines, s'engagea à donner une paye aux soldats, s'ils passoient le détroit. Ils répondirent tous, excepté Xénophon, qu'ils en délibéreroient, et lui feroient ensuite savoir leur résolution.

Dans le même temps, Seuthès, roi de Thrace, fit conjurer, à son tour, Xénophon de se servir de tout son crédit pour faire passer les troupes grecques en Europe, l'assurant que, s'il s'y employoit avec zèle, il n'auroit jamais sujet de s'en repentir. Xénophon répondit : « L'armée passera certai-

(1) Xénoph. l. VI.

nement.

nement. Il est donc inutile qu'il me donne quelque chose à moi ou à tout autre ».

Cependant Anaxibius ne donna point de paye à l'armée. Il fit publier qu'elle eût à sortir de la ville avec ses armes et son bagage, comme s'il eût eu dessein de la renvoyer après qu'il en auroit fait la revue. L'armée ayant obéi, quoiqu'avec peine, parce qu'elle appréhendoit de ne pas avoir, sur ses fonds communs, assez d'argent pour se procurer les subsistances dont elle manquoit; Anaxibius assembla les généraux et les capitaines, et leur dit : Prenez des vivres dans les villages de Thrace; vous vous rendrez ensuite dans la Chersonnèse, où Cyniscus vous donnera une paye. Des soldats, qui avoient entendu ce discours, en instruisirent l'armée : tous prennent les armes, et courent de toutes leurs forces vers la ville, pour y rentrer: on ferme les portes, et on met les barres. Les soldats frappent aux portes, se récriant sur l'injustice qu'on leur fait, et menacent de les briser. D'autres courent du côté de la mer, et pénètrent dans la ville par-dessus le môle; tandis que ceux d'entre eux qui n'étoient point encore

sortis, voyant ce qui se passoit aux portes, mettent en pièces les barres qui les fermoient, et les ouvrent. Les soldats se précipitent à l'instant dans la ville.

Xénophon ne s'en fut pas plutôt aperçu, que, craignant que l'armée ne se mît à piller, et qu'il n'en résultât des maux irrémédiables pour la ville et pour les troupes elles-mêmes, il leur fit sentir toutes les suites funestes auxquelles on s'exposoit, et le ressentiment qu'on éprouveroit en particulier de la part des Lacédémoniens, maîtres alors de la Grèce. On fit en conséquence les satisfactions qu'on crut devoir à Anaxibius, qui parut les agréer. Les troupes allèrent camper dans des villages appartenant aux Thraces, et Xénophon se disposa à quitter l'armée, pour passer avec lui en Grèce.

Anaxibius s'étant embarqué à Byzance, rencontra à Cizique Aristarque, Lacédémonien, qui alloit dans la même ville qu'il venoit de quitter, pour y remplacer Cléandre, en sa qualité d'hermostate ou gouverneur. Aristarque informa Anaxibius que Polus étoit sur le point d'arriver dans l'Hellespont pour prendre le commandement de

la flotte. Anaxibius ayant abordé à Parium, dépêcha un envoyé à Pharnabaze pour lui rappeler ses engagemens. Le satrape sachant que Polus alloit commander la flotte à sa place, ne tint aucun compte de sa promesse. Anaxibius offensé de ce manque de parole, pressa Xénophon de se mettre sur-le-champ en mer, pour se rendre à l'armée, de la tenir réunie, en rassemblant ceux des soldats qui s'étoient dispersés, et de la mener à Périnthe, pour la faire repasser au plutôt d'Europe en Asie. Il lui donna, en même temps, un vaisseau à trente rames, avec une lettre pour les Périnthiens, et le fit accompagner par un homme qui devoit leur ordonner de sa part de lui fournir sans délai des chevaux pour qu'il se rendît à l'armée. Xénophon traversa la Propontide, et arriva vers les troupes, dont il fut reçu avec joie. Les soldats le suivirent volontiers, dans l'espérance qu'ils alloient quitter la Thrace. Mais ayant éprouvé les plus grandes contradictions de la part d'Aristarque, qui avoit Périnthe dans son gouvernement, ils furent contraints d'écouter les propositions de Seuthès, qui leur offrit de les prendre à sa solde, pour l'aider à re-

couvrer des Etats plus considérables qu'occupoient ses ancêtres, et que des Thraces de ses voisins lui avoient enlevés. Il fit de magnifiques promesses aux soldats, aux capitaines, aux généraux, et particulièrement à Xénophon, mais qu'il remplit très-mal, lorsqu'ils eurent remis, de concert avec ses troupes, les Thraces de ces contrées sous sa domination, quoiqu'ils eussent essuyé dans la saison la plus rigoureuse, les plus rudes fatigues. Ils avoient éprouvé entre autres, dans la plaine des Thyniens, une grande quantité de neige, et un froid si vif, que l'eau qu'on apportoit pour le repas, geloit, ainsi que le vin même, et qu'un assez grand nombre de soldats eurent le nez et les oreilles brûlés. Aussi les Thraces s'enveloppoient-ils la tête et les oreilles avec des peaux de renard, et se couvroient-ils avec soin des vêtemens les plus propres à les garantir.

Il y avoit déjà près de deux mois d'écoulés, lorsque Charminus de Lacédémone arriva, de la part de Thymbron, avec Polynicus. Ils dirent que les Lacédémoniens avoient résolu de faire la guerre à Tissa-

pherne, et que Thymbron avoit mis à la voile dans ce dessein. Ils ajoutèrent que ce général avoit besoin de l'armée; que les soldats auroient chacun une darique par mois, les capitaines deux, et les généraux quatre. Seuthès se fit amener les députés de Lacédémone, et leur dit qu'il leur remettroit l'armée, n'ayant rien plus à cœur que d'être leur ami et leur allié.

On convoqua l'armée, à l'assemblée de laquelle se rendirent les députés. Seuthès s'y rendit aussi. Quelques Arcadiens prirent à partie Xénophon, en se plaignant amèrement de ce qu'il les avoit amenés dans ce pays, où Seuthès l'avoit seul enrichi. Rien n'étoit moins vrai. Seuthès lui avoit manqué de parole, encore plus qu'aux autres, et avoit fini par user dés plus mauvais procédés envers lui. C'est ce que releva, en sa présence, Xénophon. Il reprocha ensuite à ses détracteurs leur ingratitude à son égard, s'étant sacrifié également pour tous.

Son discours fit une telle impression, que Charminus de Lacédémone se leva dès qu'il eut parlé, prit sa cause en main, et

ayant dit aux soldats qu'ils n'avoient point de justes raisons de lui en vouloir, il ajouta : « Je puis rendre moi-même ce témoignage en sa faveur : Polynicus et moi ayant demandé à Seuthès quelle espèce d'homme il étoit ; il ne lui a reproché que d'aimer trop ses soldats ; ce qui lui fait beaucoup de tort, a-t-il dit, auprès des Lacédémoniens, et auprès de moi ».

Toutes les plaintes retombèrent sur Seuthès, qui ne crut pas pouvoir mieux faire que de monter promptement à cheval et de retourner à son camp. Lorsqu'il fut arrivé, il fit prier Xénophon de rester à son service, avec mille hommes pesamment armés, lui promettant de tenir tous les engagemens qu'il avoit pris avec lui, et lui faisant dire, comme un secret que lui avoit confié Polynicus, que, s'il se mettoit en la puissance des Lacédémoniens, Thymbron le feroit certainement mourir. Plusieurs personnes avec lesquelles Xénophon étoit uni par les liens de l'hospitalité, lui mandèrent aussi de se tenir sur ses gardes, parce qu'on l'avoit calomnié auprès d'eux. En conséquence de ces avis, Xénophon immola deux victimes à Jupiter roi,

pour savoir (1) lequel de ces deux partis lui seroit le plus avantageux, de rester avec Seuthès aux conditions que ce prince lui offroit, ou de partir avec l'armée. Le Dieu, dit Xénophon, lui témoigna qu'il devoit partir.

Seuthès alla camper plus avant dans les terres, et les Grecs se rendirent dans des villages où il y avoit des vivres en abon-

---

(1) Xénophon suivoit en cela la maxime de Socrate, dont il avoit été disciple. « Quant aux choses certaines, dit Xénophon, (*Memorab. Socrat. dict. p.* 413), Socrate conseilloit à ses amis de les faire de la manière qu'ils croiroient la meilleure; mais dans celles dont l'événement étoit incertain, il les envoyoit consulter l'oracle pour savoir s'ils devoient les entreprendre..... En un mot, il pensoit qu'il falloit s'instruire de toutes les choses que les dieux ont permis aux hommes d'apprendre; mais qu'il falloit recourir à eux, par le moyen de la divination, dans toutes celles qui n'étoient point connues des hommes ». Voyez la note entière de M. Larcher, t. II de sa traduction, l. VII, p. 255, note 60.

dance, afin de s'en emparer, et de s'en retourner ensuite sur les bords de la mer, après avoir fait leurs provisions. Médosade, à qui Seuthès avoit donné ces villages, s'en plaignit en vain, au nom de Seuthès et de Médocus, roi des Odrysses, et qui régnoit sur la Thrace supérieure, menaçant, de leur part, de traiter les Grecs en ennemis. Xénophon ne tint aucun compte de ces représentations et de ces menaces, et se contenta de faire observer à Médosade, en présence d'un Odrysse, le plus puissant de tous ceux qui, de la Thrace supérieure, étoient venus joindre Seuthès, qu'il avoit mauvaise grâce de se plaindre du pouvoir dont on usoit dans les villages voisins, puisqu'il n'osoit même y paroître ou s'y arrêter, avant que les Grecs fussent venus dans cette contrée, et en eussent fait la conquête, qu'ils avoient bien voulu céder de leur plein gré; en sorte que l'ingratitude étoit toute entière de la part de ceux qu'on avoit si bien servis et si généreusement obligés.

L'Odrysse ayant entendu le discours de Xénophon, s'adressa à Médosade : « Je meurs de honte, lui dit-il. Si j'eusse eu con-

noissance de vos procédés, je me serois bien gardé de vous accompagner. Le roi Médocus ne me sauroit point gré, si je chassois ses bienfaiteurs ».

Après qu'il se fut retiré, Xénophon engagea les députés Lacédémoniens, Charminus et Polynicus, à appuyer la demande qu'il se proposoit de faire à Seuthès de ce qui étoit dû encore à l'armée, et alla trouver ce prince de leur part avec quelques personnes chargées de l'accompagner. Seuthès dit à Xénophon qu'il n'avoit pas tenu à lui que ses troupes ne fussent entièrement payées, mais que n'ayant plus qu'un talent qu'il lui abandonnoit, il prioit qu'on voulût bien recevoir en compensation ce qu'il pouvoit leur offrir, six cents bœufs, quatre mille moutons, et cent vingt esclaves, avec les ôtages de Thynicus qui avoient manqué à leur foi, en attaquant de nuit les Grecs.

La proposition ayant été agréée, il livra le lendemain ce qu'il avoit promis; et l'on vendit le tout, pour en distribuer le prix à l'armée, sans que Xénophon s'en mêlât, et sans qu'il pût empêcher que ceux qui avoient fait la vente, n'en détournassent une partie

à leur profit. Il se disposoit ouvertement à retourner dans sa patrie, lorsqu'on le pria instamment de ne point se séparer des troupes, qu'il ne les eût ramenées et remises à Thymbron.

L'armée s'embarqua pour Lampsaque, d'où elle se rendit à Ophrynium. Byton et Euclides y arrivèrent avec de l'argent pour les troupes. Ayant appris que Xénophon avoit vendu son cheval à Lampsaque, pour cinquante dariques, ils le soupçonnèrent de s'en être défait par nécessité; ayant entendu dire qu'il l'aimoit beaucoup. Ils rachetèrent ce cheval, et le lui rendirent, sans vouloir en recevoir le prix.

L'armée traversa ensuite le territoire de Troye, et après avoir passé le mont Ida, elle arriva d'abord à Antandrus, d'où ayant continué sa route le long de la mer de Lydie, elle vint à la plaine de Thèbes, ville de Cilicie. De là elle se rendit dans la plaine du Caïque, et arriva à Pergame en Mysie. Les Lacédémoniens, les capitaines, le reste des généraux y concoururent, avec les soldats, à faire présent à Xénophon de chevaux, de bœufs, et autres choses qu'on

choisit sur tout le butin, sans les tirer au sort; en sorte qu'il se vit en état, dit-il, d'obliger aussi un ami.

Thymbron étant arrivé vers ce même temps, prit le commandement de l'armée, et l'ayant jointe au reste des forces grecques, il fit la guerre à Tissapherne et à Pharnabaze (1).

Ainsi se termina cette retraite des dix mille, qui sera éternellement la gloire des Grecs et la honte des Perses. Ce morceau d'histoire, tel que nous l'a détaillé Xénophon, est si célèbre et si intéressant, que je n'ai pas cru, mon fils, devoir vous en donner un extrait trop abrégé et trop rapide, qui ne vous eût presque rien appris. Ce n'est pas que si vous preniez, un jour, le parti des armes, vous fussiez dispensé, d'après ce seul extrait, de recourir à l'historien même, pour tout ce qui tient le plus directement à l'art militaire, sur lequel vous puiserez, dans tout son ouvrage, les plus grandes instructions. Mais du moins, quelqu'autre état que vous embrassiez, j'en aurai dit as-

(1) Xénoph. l. VII.

sez pour étendre vos connoissances sur le caractère, les usages, et la discipline des Grecs; sur les obstacles qu'ont eu à vaincre les dix mille, et les périls auxquels ils ont échappé; sur les pays où ils ont fait la guerre et qu'ils ont parcourus; sur les mœurs des Barbares, partout où en parle Xénophon. Je n'ai point négligé de vous remettre sous les yeux les actes de religion, si fréquemment usités parmi les Grecs, et jusque dans la licence des camps. Vous avez vu le grand nombre de sacrifices offerts par Xénophon lui-même, ses opinions religieuses et sa piété envers les dieux. Notre siècle appellera tout cela de la superstition, et, sans doute, la religion des Grecs en étoit nécessairement remplie; mais, après tout, ces hommes, qui, sous tant de rapports, nous valoient bien, étoient au fond plus éclairés et plus sages que ceux qui, ne voulant reconnoître ni divinité, ni providence, ni culte, et attribuant tout au hasard, heurtent sans cesse de front la nature et la raison, rompent tous les liens de la société civile, brisent le premier ressort des gouvernemens, enlèvent aux hommes leurs plus chères et leurs plus

douces espérances, ne laissent aucun frein suffisant aux vices et aux passions, aucuns motifs vraiment efficaces, aucun appui solide à la vertu, et avec toute la pompe de leurs maximes et tout l'appareil de leur prétendue philosophie, nous plongeroient bientôt, s'ils parvenoient généralement à nous persuader, dans un état d'abrutissement et de barbarie, pire mille fois que celui des peuples les plus sauvages, qui croient du moins à un Etre suprême, que, malgré leurs fétiches, ils invoquent presque tous sous le nom du Grand-Esprit.

La retraite des Grecs, qui, après avoir perdu Cyrus, et la plupart de leurs généraux et de leurs capitaines, n'avoient pas laissé d'échapper au roi de Perse, et de se sauver, les armes à la main, du fond de son royaume, et, pour ainsi dire, comme parle Plutarque, du fond de son palais, firent connoître par expérience que tous les biens et la puissance d'Artaxerxès et des Perses n'étoient, dit le même écrivain, qu'or et argent, luxe, délices, belles femmes, et du reste faste et vaine ostentation. Cela inspira à toute la Grèce une merveilleuse con-

fiance en ses propres forces, et lui donna un très-grand mépris pour les Barbares, conjurés en vain contre une poignée d'hommes, comparée à cette multitude, qui, pendant un si long trajet, n'avoit pu les vaincre et les exterminer. Les Lacédémoniens trouvèrent donc qu'il leur seroit honteux de ne pas profiter de la conjoncture si glorieuse et si favorable que le retour de cette partie de l'armée de Cyrus leur fournissoit, pour délivrer de la servitude de ces Barbares les Grecs d'Asie, qui réclamoient leur secours, et pour faire cesser les insolences et les outrages dont Tissapherne et Pharnabaze ne cessoient de les accabler. C'est ce qui les avoit engagés à envoyer des troupes, sous la conduite de Thymbron, contre ces satrapes, avec le renfort des Grecs revenus de Perse, à la fin de l'hiver. Mais ce commandant n'ayant enlevé que quelques villes à Tissapherne, de si médiocres succès le firent rappeler par les éphores, qui lui donnèrent pour successeur Dercyllidas. Thymbron, de retour, fut condamné à l'amende, et contraint de quitter le pays, pour avoir donné trop de liberté aux soldats sur les terres des alliés.

Dercyllidas ayant pris le commandement de l'armée à Ephèse, qui est à trois journées de Sardes, et ayant su que Tissapherne et Pharnabaze n'étoient pas bien ensemble, fit trève avec le premier, et entra dans la province de l'autre, pour ne pas les avoir tous deux sur les bras en même temps. Il montra, dès le premier instant, tout l'avantage qu'il avoit sur son prédécesseur; car il conduisit son armée jusqu'en Eolie, qui étoit du gouvernement de Pharnabaze, sans aucune plainte des alliés. Il enleva dans cette campagne neuf places en huit jours; et pour n'être pas à charge à ceux qu'il venoit secourir, il voulut prendre ses quartiers d'hiver dans le pays ennemi. Mais de peur que Pharnabaze ne vînt ravager la côte, il lui envoya demander s'il vouloit la paix ou la guerre. Comme son pays étoit ouvert, depuis la prise de l'Eolie, il aima mieux accepter la paix; et Dercyllidas alla hiverner dans la Bithynie, abondante en vivres pour ses troupes, sans que Pharnabaze l'en empêchât.

Au commencement du printemps, Dercyllidas vint à Lampsaque, où se rendirent

trois députés de Lacédémone, pour voir l'état du pays et de l'armée, et lui prolonger le commandement pour un an. Un d'entre eux lui dit qu'ils avoient laissé à Lacédémone des députés de la Chersonnèse, qui se louoient beaucoup de la bonté du pays, mais qui se plaignoient de ce qu'on ne pouvoit le cultiver, à cause des courses des Barbares, et ajoutoient qu'en fermant d'un mur le détroit, le pays seroit fort peuplé et de grand rapport. Dercyllidas ne laissa pas tomber ce propos. Se voyant continué dans le commandement des troupes, il demanda à Pharnabaze s'il vouloit prolonger la trève jusqu'à la fin de la campagne. Ce satrape y ayant acquiescé volontiers, le général Lacédémonien passa en Thrace, et arriva dans la Chersonnèse. Ayant pris la mesure de l'isthme, qui n'étoit que de quatre mille six cents pas de large, il résolut d'y faire construire une muraille. Ayant eu des sacrifices favorables, il distribua l'ouvrage entre les soldats, et proposa des prix pour ceux qui se montreroient les plus diligens. Le travail ayant été achevé, l'automne de la même année, après avoir commencé au

printemps, il repassa en Asie, où faisant la revue des villes, il trouva tout en bon état. Mais les bannis de Chio s'étant saisis d'une place forte, d'où ils ravageoient toute l'Ionie, il assiégea cette place, quoiqu'elle fût bien pourvue de vivres, et la prit en huit mois. Il eut ordre ensuite d'entrer par terre dans le pays de Tissapherne avec son armée, tandis que l'amiral s'y rendroit par mer avec sa flotte. Tissapherne et Pharnabaze réunirent leurs troupes; mais redoutant les troupes grecques, surtout le premier qui avoit éprouvé leur valeur, on convint d'une entrevue, où Dercyllidas ayant demandé que les villes grecques demeurassent libres, et Tissapherne que l'armée se retirât, on conclut une trève, jusqu'à ce qu'on pût avoir réponse de part et d'autre.

Tandis que ces choses se passoient en Asie, les Lacédémoniens se disposoient à châtier l'insolence des Eléens, qui, non contens de s'être alliés avec leurs ennemis dans la guerre du Péloponnèse, les empêchoient, sous divers prétextes, de disputer le prix aux jeux olympiques. Agis fut chargé de cette expédition. Il ravagea le

pays des Eléens, qui, dans la crainte trop bien fondée, qu'il ne s'emparât de leur ville, se soumettant aux conditions qu'il leur prescrivoit, renoncèrent à l'autorité dont ils jouissoient dans des villes originairement libres. On voulut bien leur laisser du moins l'intendance du temple de Jupiter olympien, ceux qui leur disputoient cet honneur n'en étant pas jugés dignes.

Agis, à son retour, tomba malade, et mourut en arrivant à Sparte. On lui rendit des honneurs plus qu'humains, et après avoir laissé passer quelques jours, selon la coutume, Léotychide et Agésilas, l'un fils et l'autre frère d'Agis, se disputèrent la couronne. Le premier alléguoit en sa faveur que ce n'étoit pas l'usage que le frère du roi défunt régnât, quand il restoit un fils. Le second nioit que Léotychide le fût, s'appuyant sur ce que nous avons dit, en parlant des amours de la reine et d'Alcibiade (1); mais le devin Diopite soutenoit son parti, et

(1) Voyez tome VII, p. 557, et Plut. in Alcib. et in Lysand.

disoit qu'il étoit défendu par un ancien oracle de laisser régner à Sparte un roi boiteux, ainsi que l'étoit Agis. Lysandre, au contraire, employoit tout son crédit en faveur d'Agis, et répondoit au devin, que l'oracle n'entendoit pas parler d'un roi boiteux, mais d'une royauté boiteuse, ce qui arriveroit, en laissant régner un prince qui n'étoit pas légitime, ni de la race d'Hercule. Plus que toute autre chose, le crédit de Lysandre l'emporta, et Agésilas fut préféré. Comme il ne paroissoit pas, en naissant, destiné à porter le sceptre, qui, selon les lois, devoit être le partage de son frère Agis, l'aîné des enfans d'Archidamus, et passer ensuite à sa postérité, il eut l'avantage d'être élevé, avec les autres enfans, dans la discipline dure, laborieuse et sévère des Lacédémoniens, et d'apprendre ce que, par-dessus tout, on apprenoit à Sparte, appelée par Simonide la *dompteuse d'hommes*, à se renoncer soi-même, et à obéir avant que de commander. Aussi fut-il, de tous les rois de Sparte, celui qui sut le mieux se faire estimer et aimer de ses sujets, ayant ajouté à la grandeur d'ame vraiment royale, et aux

nobles inclinations qu'il avoit reçues de la nature, l'affabilité, la douceur, et l'humanité, qu'il avoit acquises par l'éducation.

Nous avons vu en parlant de Lycurgue (1), que le sénat avoit été institué pour servir de contre-poids, et maintenir l'équilibre entre les rois et le peuple, fortifiant le parti de celui-ci, quand les premiers tendoient à la tyrannie, et se rangeant, au contraire, du côté des rois, quand le peuple vouloit se rendre trop puissant. Nous avons vu aussi (2) que les éphores qui ne restoient en charge qu'un an, au lieu que les sénateurs y restoient toute leur vie, avoient été institués également pour servir de frein à la trop grande puissance des rois et du sénat. Mais comme les éphores jalousoient plus sans doute la puissance royale que celle des sénateurs, il s'étoit établi entre eux et les rois une espèce de lutte; en sorte que les rois de Sparte avoient pour ce corps, comme une haine héréditaire, et étoient toujours en querelle et en différend

(1) Ci-dessus, t. III, p. 199.

(2) Ibid. p. 202.

avec lui. Agésilas avoit pris une voie toute opposée. Au lieu de faire aux éphores une guerre continuelle, et de heurter toutes leurs volontés, il les ménageoit en toutes choses, n'entreprenoit rien sans le leur avoir communiqué, et leur marquant toujours la plus grande considération et une extrême déférence, il quittoit tout, pour se rendre à leur invitation, lorsqu'ils le mandoient pour conférer avec lui. Toutes les fois qu'assis sur son trône, il rendoit la justice, et que les éphores entroient, il ne manquoit pas de se lever pour leur faire honneur. Toutes les fois aussi que quelqu'un venoit à être aggrégé dans le corps des sénateurs, il lui envoyoit toujours quelques dons, comme des marques honorables de distinction qu'il donnoit à leur vertu. Par toutes ces déférences, il paroissoit augmenter la dignité de leurs charges; mais il augmentoit en effet, sans qu'on s'en aperçût, sa propre puissance, et ajoutoit à la royauté une grandeur d'autant plus ferme et plus solide, qu'elle étoit le fruit de la bienveillance qu'on avoit pour lui. Il en avoit jeté les premiers fondemens par la noblesse de ses procédés envers la famille de

Léotychide, lorsqu'il avoit été déclaré roi. On l'avoit mis en possession de tous les biens de son frère Agis, dont Léotychide se trouvoit privé comme bâtard. Mais voyant que les parens de ce prince, du côté de sa mère, tous gens de bien, étoient très-pauvres, il partagea avec eux les biens dont il avoit hérité; ce qui lui concilia tous ceux que l'envie et la haine auroient aliénés.

Dans sa manière de vivre avec les citoyens, on peut dire qu'il se gouverna mieux en un sens, avec ses ennemis, qu'avec ses amis. Car il ne fit jamais à ses ennemis la moindre injustice; et ce qui afflige, dans un homme tel qu'Agésilas, il eut la foiblesse de violer la justice en faveur de ses amis. Il auroit eu honte de ne pas honorer et récompenser ses ennemis, quand ils avoient bien fait, et il n'avoit pas la force de reprendre ses amis, quand ils avoient fait des fautes. Il se faisoit au contraire un faux honneur de les défendre en tout et contre tous; ce qui, dans certaines occasions, le rendoit en quelque sorte leur complice.

Plutarque rapporte à ce sujet un petit billet qu'il écrivit à un juge en ces termes :

« Si Nicias n'est pas coupable, déchargez-le de l'accusation, à cause de son innocence; s'il est coupable, déchargez-le à ma considération; de quelque manière que ce soit, déchargez-le ». En quoi il connoissoit bien mal quel est le terme qu'on doit mettre même aux priviléges et aux droits de l'amitié (1). Sans aller jusque-là en faveur de ses ennemis, au moins, lorsqu'ils étoient tombés dans quelque malheur, étoit-il le premier à y compatir, et à leur marquer la part qu'il y prenoit; et s'ils imploroient son secours, il s'employoit tout entier pour eux. Une semblable conduite lui gagnoit tout le monde, au point que les éphores, voyant les progrès qu'il faisoit par cette voie, et craignant sa trop grande puissance, le con-

(1) M. Rollin rapporte sur cela un beau mot de Cicéron. La loi fondamentale de l'amitié, c'est de ne jamais rien demander à ses amis, et de ne leur jamais rien accorder qui soit contraire à la justice ou à l'honnêteté. *Hæc prima lex in amicitiâ sanciatur, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati.* De Amicit. n. 40.

damnèrent à une amende, et alléguèrent, pour toute raison, qu'il s'attiroit à lui seul les cœurs de tous les citoyens, qui devoient être partagés.

Malgré toutes les qualités qui le rendoient si cher aux Spartiates, Cénadon, un des plus braves de la jeunesse de Sparte, mais qui n'étoit pas de la plus haute condition, trama une conjuration contre ses jours, dans la première année de son règne. Il fut dénoncé; et les éphores l'ayant fait arrêter, lui demandèrent quel étoit le sujet de son mécontentement. Il répondit qu'il ne pouvoit souffrir de plus grand que lui. Dès que son crime eut été avéré, on lui passa les mains et le cou dans une pièce de bois; on le promena en cet état par toute la ville, et après mille outrages, il fut exécuté avec ses complices.

Dans cette même année, et peu de temps après qu'Agésilas eut pris possession de la royauté, on apprit que le roi de Perse préparoit une grosse flotte pour venir ôter aux Lacédémoniens l'empire de la mer : Lysandre, qui désiroit ardemment d'être encore envoyé en Asie, afin d'y rétablir, dans le gouvernement

gouvernement des places, la plupart de ses amis, qui en avoient été dépossédés par les habitans, à cause de leurs violences, sans parler d'un grand nombre de ces commandans à qui leurs vexations en tout genre avoient coûté la vie, ne négligea rien pour engager Agésilas à se charger en personne de cette guerre, et à prévenir Artaxerxès, en allant l'attaquer fort loin de la Grèce, avant qu'il eût achevé ses préparatifs. Il écrivit en même temps en Asie à ceux qui lui étoient le plus affidés, d'envoyer promptement à Sparte demander Agésilas pour leur général. Sur cette demande qu'ils firent aussitôt, et qui lui fut exposée en pleine assemblée, il consentit avec joie à se mettre à la tête de cette expédition, à condition néanmoins qu'on lui donneroit trente capitaines spartiates pour l'assister et former son conseil, deux mille citoyens d'élite, tirés des hilotes, parmi lesquels on en choisissoit depuis quelque temps, auxquels on accordoit le droit de bourgeoisie, et six mille hommes de troupes des alliés. Soutenu par Lysandre, il obtint tout ce qu'il demandoit. On lui don-

na, de plus, pour six mois de vivres ; et Lysandre fut nommé le premier des trente capitaines, tant en faveur de la grande réputation qu'il s'étoit acquise, qu'à cause de l'amitié qu'Agésilas avoit pour lui. Ce prince, avide de gloire, lui étoit, en ce moment, plus obligé encore du commandement qu'il venoit de lui procurer, que de ce qu'il l'avoit fait parvenir à la royauté.

Après qu'il eut fait les sacrifices accoutumés, et réglé, pour chaque ville, les soldats qu'elle devoit fournir, il voulut sacrifier en Aulide, à l'exemple d'Agamemnon. Les Béotiens l'ayant appris, envoyèrent leur cavalerie pour l'empêcher, et renversèrent tout l'appareil du sacrifice. Piqué de cet affront, il remonta sur son vaisseau, après avoir pris à témoin contre eux les Dieux et les hommes ; et étant arrivé à Géreste, s'embarqua avec toutes les troupes qu'il put rassembler, et passa en Asie.

Tissapherne ayant appris qu'il étoit arrivé à Ephèse, lui envoya demander le sujet de sa venue ; à quoi il répondit que c'étoit pour affranchir les Grecs d'Asie, aussi-bien que ceux de l'Europe. Le satrape repartit

que s'il vouloit attendre qu'il en eût averti le roi, il y avoit lieu de penser que son dessein s'accompliroit, pourvu qu'il ne se fît de part et d'autre aucun acte d'hostilité. La trève fut jurée solennellement. Mais Tissapherne, au préjudice de sa parole, fit venir des troupes de tous côtés, à la vue d'Agésilas, qui ne laissa pas pour cela de tenir la sienne.

Tandis qu'il demeuroit à Ephèse sans rien faire, il avoit le déplaisir de voir qu'on rendoit à Lysandre les assiduités et les honneurs qui n'étoient dus qu'à lui. Il sembloit qu'on le regardoit comme celui en qui seul résidoit toute l'autorité; aussi retrouvoit-on toujours en lui la même fierté et le même ton de domination qu'il avoit affectés dans le temps de sa plus grande puissance. Croyant donc obtenir par son canal toutes les grâces, la foule étoit tous les jours à sa porte, et lorsqu'il sortoit, tout le monde s'empressoit pour l'accompagner; au lieu qu'on négligeoit Agésilas, qui paroissoit n'avoir le titre de général que pour la forme. Quoique ce prince ne fût pas naturellement envieux, et qu'il se fît même un plaisir des honneurs

qu'on rendoit au mérite, cet amour même qu'il avoit pour la gloire, lui laissa craindre que s'il venoit à faire quelques exploits éclatans, on ne les attribuât à Lysandre.

Cette seule considération le jeta dans un excès qu'on ne sauroit approuver, et qui marque bien le foible des plus grands hommes, quand ils souffrent que l'amour-propre les domine, quelques couleurs qu'ils lui donnent. Oubliant tout ce qu'il devoit à Lysandre, qu'il eût pu, comme l'observe Plutarque, ramener par des voies plus douces et des procédés plus honnêtes, il parut mépriser tous ses avis, et c'étoit assez qu'il proposât quelque entreprise, pour qu'il fît tout le contraire. En second lieu, de tous ceux qui avoient affaire à lui, s'il s'en trouvoit quelqu'un qui s'appuyât du crédit de Lysandre, c'en étoit assez pour qu'il le renvoyât sans lui rien accorder. Dans les jugemens mêmes, cessant d'être impartial, et devenant injuste, il donnoit toujours gain de cause à ceux pour lesquels se déclaroit Lysandre; tandis que ceux qu'il protégeoit avoient toujours tort, et qu'il leur étoit très-difficile de ne pas encourir l'amende. Agésilas

alla plus loin encore; pour le mortifier davantage, il le fit commissaire des vivres et distributeur des viandes; puis ajoutant la raillerie à l'insulte, il dit, en présence de beaucoup de gens : « Qu'on aille maintenant faire, tant qu'on voudra, la cour à mon boucher ».

Lysandre, très-affligé de cette commission qui le déshonoroit, dit à Agésilas : « Seigneur, vous savez mieux que personne rabaisser vos amis ». Dites plutôt, lui répondit Agésilas, que je sais connoître mieux que personne ceux qui veulent être plus puissans que moi. Mais, seigneur, repartit Lysandre, peut-être vous en a-t-on dit plus que je n'en ai fait. Désignez-moi donc un lieu et donnez-moi un rang, dans lesquels, sans vous apporter le moindre ombrage, je puisse vous rendre quelque service. Le roi l'envoya dans l'Hellespont, où il attira au parti des Lacédémoniens un seigneur persan, nommé Spithridate, qui avoit reçu quelque déplaisir de Pharnabaze, et que Lysandre amena lui-même à Agésilas, avec des troupes paphlagoniennes, que ce seigneur avoit sous ses ordres. Lysandre n'en

conservoit pas moins le souvenir de l'injure qu'il avoit reçue; et il chercha les moyens d'ôter aux deux maisons des Eurytionides et des Agides le droit de succéder à la couronne de Sparte, pour l'étendre à tous les Spartiates qui en seroient dignes; ce qui, pour satisfaire son ressentiment et ses intérêts particuliers, car il visoit par là à parvenir lui-même à la royauté, eût causé un grand trouble dans l'Etat, si, dans la suite, sa mort n'eût prévenu à temps l'exécution de ce dessein.

Tissapherne, encouragé par de plus grandes forces qu'il reçut du roi son maître, envoya commander à Agésilas de se retirer de l'Asie, et lui déclara la guerre en cas de refus. Cela déconcerta un peu les alliés et les Lacédémoniens, qui étoient présens, parce qu'ils se sentoient les plus foibles; mais Agésilas répondit avec un air de contentement, qu'il étoit bien aise que Tissapherne se fût rendu ennemis les Dieux mêmes, et les eût liés au parti des Grecs, par son parjure. Aussitôt il ordonna à l'armée de se tenir prête pour marcher, et aux villes grecques, qui étoient sur son passage,

de fournir l'étape; après avoir mandé des troupes d'Ionie, d'Eolie, et de l'Hellespont. Tissapherne crut que le fort de la guerre alloit être dans la province où il demeuroit, c'est-à-dire, dans la Carie, et qu'Agésilas tourneroit de ce côté-là, quand ce ne seroit que pour se venger de la tromperie qu'il lui avoit faite. Mais Agésilas prenant une autre route, tomba à l'improviste sur la Phrygie, où il s'empara de quelques villes, et fit un grand butin. N'ayant pas assez de cavalerie pour s'opposer à celle des Perses, il retourna vers la mer, et afin d'augmenter la sienne, il enjoignit aux plus riches du pays de lui fournir chacun un cavalier tout monté.

A l'entrée du printemps, il rassembla toutes ses forces à Ephèse, et pour exercer ses soldats, il proposa des prix, tant à la cavalerie qu'à l'infanterie; en sorte que la ville entière étoit comme une école de guerre. On voyoit revenir Agésilas des exercices, suivi d'une foule d'officiers et de soldats, tous ayant sur leurs têtes des guirlandes qu'ils alloient poser dans le temple de Diane; ce qui inspiroit à tout le monde de l'admiration et de la joie tout à la fois; car où l'on voit fleurir

la piété et l'art militaire, dit Xénophon, on ne doit concevoir que de belles espérances. Mais pour redoubler la valeur des soldats par le mépris des ennemis, Agésilas fit vendre tout nus les captifs, afin que voyant leurs corps blancs et sans vigueur, on n'en fît pas plus d'état que si c'eussent été des femmes. Aussi ne s'exerçoient-ils jamais à la lutte, ni à d'autres exercices militaires, et n'alloient-ils qu'à cheval ou en chariot.

Après qu'Agésilas eut été un an en Asie, les trente capitaines spartiates qu'on lui avoit donnés pour l'accompagner, s'en retournèrent sous la conduite de Lysandre, et il en revint d'autres sous celle d'Hérippidas. Le roi de Sparte dit à ses soldats, que pour se refaire, il les meneroit bientôt vers le meilleur quartier des ennemis. Mais Tissapherne croyant qu'il ne disoit cela que pour le surprendre, et que son dessein étoit enfin d'entrer dans la Carie, il y fit passer son infanterie, comme il avoit fait la première fois, et mit sa cavalerie dans la plaine du Méandre. Agésilas ne manqua pas de tirer du côté de Sardes, ainsi qu'il l'avoit dit, et ayant trouvé partout abondance de vivres, et

marché trois jours sans rencontrer les ennemis, leur cavalerie parut le quatrième jour, et l'obligea de camper, après avoir passé le Pactole.

Comme leur infanterie n'étoit pas sur les lieux, il crut devoir profiter d'une si belle occasion. Il rassembla toutes ses forces, culbuta la cavalerie ennemie, et devenu maître du camp, y fit un riche butin.

Tissapherne fut accusé de trahison, pour ne s'être pas trouvé au combat; de sorte que le roi de Perse lui imputant un si funeste échec, lui fit trancher la tête. Tithrauste, après avoir exécuté cette commission, envoya dire à Agésilas, que la cause de guerre étant ôtée, rien n'empêchoit plus l'accommodement, et que le roi laisseroit aux villes d'Asie la liberté, en lui payant le tribut ordinaire, à condition que l'armée grecque se retirât. Agésilas répondit qu'il ne pouvoit rien conclure sans l'ordre de Sparte. Mais Tithrauste lui ayant donné trente talens pour le payement de ses troupes, il tourna vers la province de Pharnabaze. Comme il étoit dans la plaine située au delà de Cumes, ville maritime d'Eolie,

on lui apporta une lettre des magistrats de Sparte, par laquelle on le nommoit commandant de la flotte, ainsi que de l'armée de terre, honneur que Sparte n'avoit jamais fait qu'à lui, avec pouvoir de mettre à sa place, pour la première, celui qu'il lui plaisoit de désigner, afin que tout se fît avec plus d'accord, sous l'autorité dominante d'un seul chef. Il ordonna aussitôt aux villes maritimes, tant des îles que de terre ferme, d'équiper autant de vaisseaux qu'elles pourroient, sans leur en prescrire le nombre; en sorte que l'armée navale fut renforcée de cent vingt galères, tant aux dépens du public, qu'aux frais des particuliers qui cherchoient à se signaler. Agésilas, écoutant un peu trop les liaisons de famille, donna le commandement de cette flotte à Pilandre, frère de sa femme, plein de courage, il est vrai, et de résolution, mais qui n'étoit pas capable d'un si haut emploi. Pour lui, il établit son armée dans la Phrygie, qui étoit du gouvernement de Pharnabaze, où il trouva toutes sortes de provisions, et amassa de grosses sommes d'argent.

De là, s'avançant dans la Paphlagonie, il

attira à son alliance Cotys, qui régnoit sur ce pays, et qui avoit conçu pour Agésilas la plus grande estime. Celui-ci, pour reconnoître les services que Spithridate, le seigneur persan dont nous avons parlé, venoit de lui rendre dans cette occasion, réussit à faire épouser au roi Cotys, sa fille, qui étoit d'une rare beauté. Spithridate avoit de plus un fils, nommé Mégabate, jeune homme de la figure la plus intéressante. Les mœurs abominables des Grecs, dans un genre qui fait honte à la raison, et le plus grand outrage à la nature, devinrent, au moins, un sujet d'épreuve pour la vertu d'Agésilas. Plutarque, qui, dans ses Vies des Hommes illustres, ne donne que trop d'exemples des indignes penchans de ses héros à cet égard, nous répète, il est vrai, ce qu'il a dit dans la vie de Lycurgue, qu'à Sparte ces sortes d'amours, comme il les appelle, n'avoient rien de honteux; qu'on y voyoit, au contraire, éclater toute sorte de pudeur, d'honnêteté et de continence; que ce n'étoit qu'une ambition, et un ardent désir de rendre ceux qu'on aimoit plus aimables encore et plus vertueux : mais pourquoi donc, dans cette

vie d'Agésilas, dont ceci est tiré, tant de détails de sa passion à l'égard du jeune Mégabate, qui décèlent un sentiment qu'il avoit tant de peine à combattre? Pourquoi voit-on ce prince favoriser, dans ses amours pour un athlète, un jeune Perse, le fils de Pharnabaze, qui, par la suite, alla le joindre à Sparte? et à quoi bon lui faire dire, dans une occasion qui le concernoit lui-même, et où il s'agissoit de décamper à la hâte, en laissant un jeune garçon qu'il aimoit, qui étoit malade, et qui le conjuroit de ne pas l'abandonner, « qu'il étoit difficile d'accorder toujours l'amour avec la sagesse (1) »!

Après avoir conclu le mariage de Cotys, Agésilas entra dans la Dascylie, où étoit le palais de Pharnabaze, environné de grand nombre de villages avec des parcs, des bois et des rivières, où l'on pouvoit prendre à son aise les plaisirs de la chasse et de la pêche. Il y établit son quartier d'hiver, et les soldats y fourrageoient et y pilloient impunément, sans se défier de rien, parce que l'en-

(1) Xénoph. Hist. Grec. l. III et IV, init. Plut. in Ages. Artax. et Lysand.

nemi n'avoit point encore paru ; quand Pharnabaze survint avec quatre cents chevaux et deux chariots armés de faux, et rompant un bataillon de sept cents hommes qui s'étoient ralliés pour lui résister, en tua cent, et contraignit le reste de se sauver vers Agésilas, qui s'avança pour les soutenir avec son infanterie pesamment armée.

Trois ou quatre jours après, Hérippidas, le chef du conseil des trente qui avoient été envoyés à Agésilas, ayant su que Pharnabaze étoit campé dans un grand village à quelques lieues de là, demanda un corps de troupes au roi de Sparte, et, avec la cavalerie de Spithridate et de ses Paphlagoniens, attaqua le satrape si à propos et si vigoureusement, qu'ayant mis les troupes en fuite, il s'empara de son camp, et de toutes les richesses dont il étoit rempli. Mais, au retour, comme Spithridate et ses soldats se retiroient avec leur part des dépouilles, Hérippidas s'érigeant en contrôleur avare et inexorable, leur fit enlever par ses officiers ce qui avoit été soustrait du butin ; ce qui irrita si fort Spithridate, qu'il se retira à Sardes avec ses Paphlagoniens. Ce départ pré-

cipité toucha extrêmement Agésilas ; car outre qu'il étoit très-fâché d'avoir perdu un aussi brave homme et les troupes qu'il avoit à sa suite, il avoit honte du reproche qu'on pourroit lui faire d'une avarice sordide, lui qui en étoit si éloigné, et qui s'étoit toujours piqué de la plus grande générosité.

Au bout de quelque temps, Pharnabaze, désolé de voir son pays ravagé comme il l'étoit, se ménagea, pour ce sujet, une entrevue avec Agésilas. Ce prince se trouva le premier au rendez-vous, accompagné des trente Spartiates qui formoient son conseil, et s'assit avec eux sur l'herbe. Les gens appartenant au satrape vinrent étendre à terre des peaux très-douces et à longs poils, et de magnifiques tapis de diverses couleurs ; mais, à son arrivée, voyant Agésilas assis tout simplement au pied d'un arbre, il rougit de sa mollesse, et s'assit comme lui sur l'herbe, tout le faste asiatique lui paroissant éclipsé par la simplicité lacédémonienne. Dans cette conférence, Pharnabaze se plaignit de ce qu'ayant tant fait pour Sparte contre Athènes, il n'en recevoit, pour toute récompense, que le pillage et la dévastation des

terres de son gouvernement. Agésilas lui répondit qu'étant armé contre le roi de Perse, il étoit forcé de traiter en ennemis tous ceux qui étoient à son service; mais que si Pharnabaze vouloit, non pas changer de maître, en obéissant aux Lacédémoniens plutôt qu'à son prince naturel, mais s'affranchir de la servitude, il lui offroit son appui, et lui promettoit de le rendre très-puissant, et d'étendre son domaine aux dépens des autres satrapes, qui partageoient son esclavage. Pharnabaze repartit que, dans le cas où Artaxerxès lui ôteroit son gouvernement pour le donner à un autre, il prendroit de bon cœur le parti qu'on lui offroit; qu'au contraire, tant qu'il lui conserveroit les mêmes avantages, il ne se départiroit pas de la fidélité qu'il lui devoit : ce n'étoit pas là, sans doute, avoir pour son roi une fidélité à toute épreuve; mais il faut convenir aussi qu'à en juger d'après certaines règles d'honneur, d'équité, et d'un droit des gens, écrit aussi profondément, dans une ame probe et droite, que le droit de chaque particulier, le procédé d'Agésilas n'étoit ni bien juste, ni bien noble et bien délicat; et qu'il

est toujours d'un mauvais exemple de chercher à corrompre les sujets d'une autre puissance, et à les arracher à leurs devoirs envers elle, pour mieux servir les intérêts de celle à laquelle on est lié.

Sur la réponse de Pharnabaze, Agésilas lui prit la main, et regrettant de ne pas l'avoir pour ami, il lui promit de sortir de son gouvernement, et de n'y point rentrer, tant qu'il pourroit subsister ailleurs. Pharnabaze ayant pris congé de lui, remonta à cheval et se retira; mais l'un de ses fils, demeuré un peu derrière, courut à Agésilas, et lui dit : « Seigneur Agésilas, je contracte aujourd'hui avec vous les sacrés nœuds de l'hospitalité »; et pour sceau de cette union, il lui donna un beau dard qu'il avoit à la main. Agésilas le reçut avec joie, et charmé des grâces de ce jeune prince, il paya son présent d'un harnois magnifique qu'il demanda à quelqu'un des siens. Ce fut lui qui, dans la suite, ayant été chassé par un fils que Pharnabaze avoit eu d'un autre lit, et qui s'étoit emparé du même gouvernement qu'avoit eu son père, se retira à Sparte, où il fut si bien reçu et si favorisé par Agésilas,

Le roi de Sparte étant sorti de la Phrygie, selon sa promesse, et se voyant à l'approche du printemps, rassembla de nouvelles forces pour pénétrer plus avant, dans la confiance que toutes les villes qu'il laisseroit derrière prendroient son parti. Il y avoit déjà deux ans qu'il étoit à la tête de son armée, et on ne parloit que de lui dans les hautes provinces de l'Asie; tout y retentissoit du bruit de sa profonde sagesse, de son désintéressement, de sa modération, de sa patience, et de son courage à supporter les plus rudes fatigues. Dans son camp, de tous les soldats qu'il commandoit, il n'y en avoit pas un seul qui eût une paillasse plus dure que celle sur laquelle il couchoit. Il se montroit si indifférent sur le froid ou sur le chaud, que lui seul paroissoit fait à supporter les saisons les plus rigoureuses.

Le plus agréable de tous les spectacles, pour les Grecs qui habitoient en Asie, étoit de voir les lieutenans du roi de Perse, ses satrapes, et tant de grands seigneurs, qui étoient autrefois si fiers, et qui nageoient dans les richesses, dans le luxe, et dans les délices, obéir et faire leur cour à un homme

qui alloit couvert d'une méchante cape, et se réformer, ou plutôt se transformer, en quelque sorte, à une seule parole très-laconique qu'il leur disoit.

Déjà il avoit remis l'ordre et le calme dans la plupart des villes grecques de l'Asie, et il se préparoit à aller attaquer le grand roi dans le cœur de ses Etats, à le forcer même de craindre pour sa personne, et pour les plaisirs dont il jouissoit dans les villes d'Ecbatane et de Suses, et à lui susciter tant d'affaires, qu'il n'eût plus le loisir, assis tranquillement sur son trône, de proposer des récompenses à tous ceux qui se présenteroient pour faire la guerre aux Grecs, ni de corrompre pour cet effet les orateurs, et ceux qui avoient le plus d'autorité dans les villes. Il en étoit à ce haut point de gloire, de prospérité, et d'espérances plus glorieuses encore, lorsqu'il se vit tout à coup arrêté dans l'exécution de ses projets. Mais c'est ce que nous ne pouvons bien exposer, qu'en reprenant les choses de plus loin.

Tithrauste, qui commandoit pour le roi de Perse à la place de Tissapherne, jugeant très-bien des desseins ultérieurs d'Agésilas,

n'avoit pas trouvé de plus sûr moyen pour en empêcher l'effet, que d'envoyer Timocrate de Rhodes avec cinquante talens pour gagner les principaux des villes, afin de les faire soulever contre Lacédémone, qui, se regardant comme maîtresse de la Grèce depuis qu'elle n'avoit plus Athènes pour rivale, avoit repris plus que jamais son caractère naturel de hauteur et de dureté. Timocrate, trouvant tous les esprits indisposés, n'eut pas de peine à détacher les alliés du parti des Lacédémoniens. Thèbes, Argos, Corinthe, entrèrent dans ses vues, et les Thébains dépêchèrent à Athènes des députés pour l'engager à faire cause commune avec eux; ce qui, sur l'avis de Thrasybule, leur fut bientôt accordé. Les Lacédémoniens, de leur côté, se mirent en campagne, sans perdre de temps, ayant confié une partie de leurs troupes à Lysandre pour aller soutenir les Phocéens que les Thébains avoient attaqués, et entrèrent presqu'en même temps dans la Béotie sous le commandement de leur roi Pausanias, avec toutes les troupes du Péloponnèse, à la réserve de celles de Corinthe. Lysandre écrivit à Pau-

sanias pour l'inviter à se rendre devant Haliatte, où il se rendroit lui-même à la pointe du jour, dans le dessein de l'assiéger. La lettre fut interceptée. Les Thébains accoururent pour défendre Haliatte, et livrèrent à Lysandre un combat dans lequel ils remportèrent la victoire, et où Lysandre fut tué.

Ce fut un peu de temps après sa mort, que, sur quelques différens qui s'élevèrent entre Sparte et ses alliés, Agésilas ayant été obligé d'aller visiter les papiers qu'il avoit laissés, tomba sur un cahier où étoit écrite une harangue que Lysandre avoit fait composer par Cléon d'Halicarnasse, et que, dans le dessein de se venger, comme nous l'avons dit plus haut (1), de l'affront que lui avoit fait Agésilas, et de parvenir à régner lui-même, il avoit préparée sur l'élection des rois, pour engager ses concitoyens à ôter aux deux maisons régnantes le droit de succéder seules à la couronne, à l'étendre à tous les Spartiates, et à n'élire pour leurs rois que ceux qui, par leurs vertus, se montreroient les plus dignes de l'être.

(1) Ci-dessus, p. 126.

Beau rêve philosophique, dont tout le résultat eût été, d'échauffer l'ambition de chaque particulier, de fomenter des dissentions, des intrigues, et des cabales au sein de la République, et de faire donner presque toujours, par une multitude séduite et égarée, à des vertus apparentes et relevées par un faux éclat, le prix destiné aux vertus réelles!

Frappé de la lecture de la harangue de Cléon, Agésilas quitta tout, et sortit brusquement pour aller la communiquer à ses concitoyens, et leur faire voir quel étoit le caractère de Lysandre. Mais Lacrotidas, homme sage et prudent, qui étoit le président des éphores, le retint, en lui disant qu'il ne falloit pas déterrer Lysandre, mais enterrer avec lui sa harangue, comme une pièce très-dangereuse par le grand art avec lequel elle étoit composée.

Cet homme si vain, si fourbe et si ambitieux, ne devoit pas se borner à la pièce d'éloquence qu'il avoit fait faire par Cléon, et qu'il avoit apprise par cœur, pour la débiter devant ses concitoyens assemblés; il avoit de plus tissu une longue trame, ourdie de-

puis tant d'années qu'il paroît assez clair que l'envie de monter un jour sur le trône ne lui étoit pas née seulement à l'occasion des mauvais procédés d'Agésilas à son égard, mais qu'elle datoit d'une époque bien antérieure. Il n'y avoit point de fictions qui n'entrassent dans la fable inventée pour amener le dénouement que Lysandre se proposoit; de faux oracles, des prêtres et prêtresses gagnés à prix d'argent, une femme qu'on supposoit avoir été anciennement honorée des bonnes grâces d'Apollon, son fils Silène élevé pour jouer le premier rôle de toute cette pièce, et arrivé à l'âge où, comme fils du Dieu, il devoit rendre publics ces anciens oracles imaginés tout exprès, tenus jusque-là dans un religieux et profond silence, et dont la lecture ne pouvoit être faite que par lui seul; tels étoient les principaux ressorts de la grande machine si artistement arrangée par Lysandre, et qu'il avoit déjà essayé de faire jouer dans plusieurs rencontres, sans pouvoir réussir à les mettre en action. Ainsi l'ambition a-t-elle presque toujours mis en œuvre, avec plus ou moins de succès, la fourbe et l'intrigue pour arriver à ses fins.

Quoiqu'il se fût répandu quelque bruit du discours trouvé parmi les papiers de Lysandre, on ne laissa pas de rendre de grands honneurs à sa mémoire. Rien n'y engagea plus fortement que les marques authentiques de désintéressement qu'il avoit au moins laissées après lui. On fut forcé de convenir que, de tant d'or et d'argent qui lui avoient passé par les mains, d'une puissance si grande qu'il avoit eue, de tant de villes qui lui avoient été soumises, et qui lui avoient fait la cour, en un mot, de cette espèce de souveraineté qu'il avoit toujours exercée, il n'avoit tiré aucun profit pour avancer sa maison, et pour en augmenter le lustre par ses richesses. Ainsi parle Plutarque. Avouons, toutefois, qu'il n'est nullement d'une ame probe, d'un bon citoyen, d'employer des sommes immenses à séduire, à corrompre, à machiner, par toutes sortes de voies, des moyens d'agrandissement, à gagner les principaux des villes, pour se faire partout des amis et des créatures.

La nouvelle de la défaite et de la mort de Lysandre fut portée à Pausanias, lorsqu'il étoit en marche pour le joindre. Il

continua sa route, et s'approcha d'Haliatte. Thrasybule y vint de Thèbes avec les Béotiens et les Athéniens. Pausanias voyant qu'il seroit difficile de les vaincre, animés comme ils l'étoient par la victoire qu'ils venoient de remporter, et que d'ailleurs il seroit plus difficile encore, quand même ils seroient vaincus, d'enlever le corps de Lysandre, qui avoit été battu sous les murs d'Haliatte, envoya un héraut, obtint une trève, enleva les morts, et se retira avec son armée. Dès qu'ils eurent passé les montagnes de la Béotie, ils enterrèrent Lysandre dans la terre des Panopéens, alliés de Sparte.

Pausanias, de retour à Lacédémone, fut accusé publiquement de ne pas s'être trouvé, à point nommé, au rendez-vous que Lysandre lui avoit donné, ce qui avoit été la cause de sa défaite, et d'avoir redemandé honteusement des morts qu'il pouvoit reprendre à main armée. On lui fit encore un autre chef d'accusation, celui d'avoir trop ménagé le peuple d'Athènes, lorsqu'il le tenoit assiégé au Pirée. Il fut condamné à mort, sans avoir osé se trouver au jugement, et se

retira

retira à Tégée, où il mourut de maladie (1).

C'est dans ces circonstances fâcheuses, où se trouvoit Lacédémone, à l'égard, non-seulement des Thébains, mais des autres Grecs, dont la plupart, comme les Athéniens, les Argiens, les Corinthiens, les Eubéens, les Locriens, s'étoient ligués contre elle, que les éphores rappelèrent Agésilas, et lui ordonnèrent de venir au secours de sa patrie. Telle fut, à l'instant, sa réponse, que Plutarque nous a conservée (2). « Agésilas aux éphores, salut. Nous avons soumis une partie de l'Asie, mis en déroute les Barbares, et fait dans l'Ionie de grands préparatifs de guerre. Mais puisque vous m'ordonnez de retourner, je suis de près votre lettre, et je la préviendrois, s'il m'étoit possible. J'ai reçu le commandement, non pour moi, mais pour ma ville et pour les alliés. Je sais qu'un commandant ne mérite et ne remplit véritablement ce nom, que lorsqu'il se laisse conduire par les lois et par les éphores, et qu'il obéit aux magistrats ».

(1) Xénop. Hist. grec. l. III, in fin. Plut. in Ages. et in Lys.

(2) In Apophtheg. Lacon. t. II, p. 211.

On ne peut trop admirer cette réponse d'Agésilas, qui lui attira, de la part de ses concitoyens, les plus grands éloges, et qui prouva si bien ce que l'on avoit coutume de dire, *qu'à Sparte c'étoient les lois qui commandoient aux hommes, et non les hommes qui commandoient aux lois.*

Agésilas ne put néanmoins, à la lecture de la lettre qui lui étoit écrite, s'empêcher de s'écrier, en rappelant le passage d'un poëte: *O malheureux Grecs, qui vous faites à vous-mêmes des maux plus que barbares!* Et comme la monnoie des Perses avoit d'un côté la figure d'un archer, il dit, en partant, que *dix mille archers du roi le chassoient d'Asie*, à cause des dix mille pièces de monnoie qu'on avoit répandues parmi les orateurs d'Athènes et de Thèbes, pour exciter les peuples de ces deux puissantes villes à prendre les armes contre Sparte.

Sur ces entrefaites, les Lacédémoniens ayant levé une armée sous le commandement d'Aristodème, prince du sang, et tuteur du jeune roi Agésipolis, furent au-devant des ennemis, qu'ils rencontrèrent près de Némée, ville assez voisine de Corinthe,

et sur lesquels ils remportèrent une victoire signalée, qui ne leur coûta que très-peu d'hommes, et qui en fit perdre beaucoup à l'ennemi. Agésilas, qui l'apprit à Amphipolis, dit encore à ce sujet : « O malheureuse Grèce, qui viens de tuer de tes propres mains tant de braves gens, qui, étant conservés, auroient suffi pour défaire en bataille tous les Barbares » !

A peine étoit-il arrivé en Béotie, où il prit le commandement de l'armée, qu'il y reçut la nouvelle que Pisandre, son beau-frère, avoit été défait dans un combat naval près de Cnide par Pharnabaze et par Conon, et qu'il y avoit été tué. Conon avoit été solliciter lui-même, à la cour d'Artaxerxès, tout l'argent nécessaire pour cette expédition, et n'ayant pas voulu se prosterner devant lui, selon la coutume ordinaire, il n'avoit pu s'expliquer en personne ; il n'en avoit pas moins mis tant de force dans ses remontrances, libres et sensées tout à la fois, que le roi lui avoit accordé tout ce qu'il désiroit, et l'avoit nommé amiral de la flotte. Après avoir été cause en quelque sorte de la perte d'Athènes, par la

malheureuse issue du combat naval près d'Ægos-Potamos, il effaça dans cette occasion, par une victoire éclatante, la honte de sa première défaite.

La perte que Lacédémone venoit d'essuyer affligea sensiblement Agésilas; mais de peur qu'un si grand échec ne décourageât ses troupes qui marchoient au combat, il fit répandre un bruit tout contraire, et lui-même paroissant en public, couronné d'un chapeau de fleurs, offrit un sacrifice d'actions de grâces, comme s'il eût eu à remercier les dieux du plus heureux succès.

Le combat se donna dans la plaine de Chéronée. Agésilas y courut bien des dangers, et dut son salut à la valeur de cinquante jeunes Spartiates, que les Lacédémoniens avoient envoyés auprès de sa personne, pour reconnoître et honorer avec plus d'éclat la prompte obéissance qu'il avoit marquée aux ordres de sa patrie. Ces jeunes gens lui firent un rempart de leur corps, et plusieurs perdirent la vie dans ce combat, pour défendre la sienne. Les Argiens ayant été rompus, et s'étant retirés sur le mont Hélicon, Agésilas n'auroit pas

couru de si grands risques, et auroit épargné bien des hommes, si, au lieu de laisser passer les Thébains, qui, pour aller les joindre, s'étoient serrés en un bataillon carré, il n'avoit pas voulu, dit Xénophon, les choquer de front, avec plus de courage que de prudence, sans pouvoir parvenir à les enfoncer. Il fut forcé d'en venir à ce qu'il eût dû faire d'abord ; il ouvre sa phalange pour leur donner passage ; et comme ils marchoient ensuite avec plus de désordre, il tourna sur eux, et les attaqua par les flancs et par la queue. Il ne put cependant les rompre ni les mettre en fuite. Ces braves Thébains firent leur retraite en combattant toujours, et gagnèrent l'Hélicon, bien fiers de ce combat, où, de leur côté, ils s'étoient maintenus invincibles.

Agésilas étant de retour de la poursuite, couvert de blessures, apprit que quatre-vingts des ennemis s'étoient réfugiés dans un temple, et ordonna qu'on les laissât aller, pour ne pas perdre, au rapport de Xénophon, le respect qu'il devoit aux dieux, par un désir de vengeance. Le lendemain, il fit dresser un trophée au son des instrumens,

tous les soldats ayant la tête couronnée de fleurs à l'honneur des dieux. Ensuite les morts ayant été rendus aux Thébains, afin qu'ils pourvussent à leur sépulture, il alla à Delphes, où l'on célébroit les jeux pythiques. Il y fit une procession solennelle, qui fut suivie d'un sacrifice d'action de grâces, et consacra au Dieu le butin qu'il avoit fait en Asie, qui montoit à cent talens.

Après la fête, il s'en retourna par mer à Sparte, où il fut reçu de ses concitoyens avec les marques de la joie la plus vive, et où on ne se lassa point d'admirer en lui sa vie pleine de frugalité et de tempérance, ses mœurs simples, modestes, et telles qu'elles étoient avant son départ pour l'Asie; ne changeant rien à ses bains, à ses repas, qu'il prenoit, selon sa coutume, avec l'autre roi, qui étoit alors le jeune Agésipolis, à l'entretien de sa femme et de sa fille, aux ornemens de ses armes et aux meubles antiques de sa maison. Il avoit avec lui Xénophon, auquel il faisoit les plus grands honneurs, et dont la société avoit pour lui les charmes les plus doux. Il n'épargnoit rien, tant qu'il étoit à Lacédé-

mone, pour orner et embellir les chœurs, les jeux, et les fêtes qu'on y célébroit. Il honoroit de sa présence les exercices propres à développer les forces, et à rendre les corps plus robustes; mais il n'avoit nul goût pour tous les autres divertissemens.

Un jour le comédien Callipidas, qui étoit un merveilleux acteur pour le tragique, et qui, par l'excellence de son art, s'étoit acquis une grande réputation parmi les Grecs, l'ayant abordé, et s'étant mêlé avec beaucoup d'ostentation parmi ceux qui se promenoient avec lui, l'orgueil de cet acteur fut blessé du peu d'attention que le roi sembloit faire à sa personne. Seigneur, lui dit-il, est-ce que vous ne me connoissez pas? A ces mots, Agésilas jetant les yeux sur lui; *mais n'es-tu pas*, lui répondit-il, *Callipidas le farceur?* Une autre fois on le pressoit d'aller entendre un homme qui contrefaisoit parfaitement le rossignol; et il le refusa, en disant qu'*il avoit entendu plus d'une fois le rossignol même.*

Autant estimoit-il une noble simplicité, et cette modestie qui, comme on l'a si bien dit, est le cachet du vrai mérite, autant

méprisoit-il tout ce qui ressentoit le faste et l'orgueil. Le médecin Ménécrate, ayant réussi dans quelques cures de maladies désespérées, fut appelé Jupiter; et non-seulement il reçut ce grand titre, mais il l'employoit lui-même fort insolemment; jusque-là qu'il eut l'audace d'écrire un jour à Agésilas en ces termes: *Ménécrate-Jupiter, au roi Agésilas, salut.* Agésilas, pour punir son arrogance, et lui faire sentir sa folie, lui répondit: *Le roi Agésilas, à Ménécrate, santé.*

Agésilas, rappelé bientôt au dehors par la guerre entre Lacédémone et les Grecs qui s'étoient ligués contre elle, alla mettre le siége devant Corinthe avec son armée de terre, et prit ce que l'on nommoit les Longues-Murailles, tandis que Télentius, son frère utérin, qu'il avoit eu le crédit de faire nommer amiral de la flotte, assiégeoit cette ville par mer. Il arriva alors auprès de lui des ambassadeurs de Thèbes, pour lui proposer de faire amitié et alliance avec les Thébains. Agésilas feignit de ne pas les apercevoir, et de ne pas entendre ce qu'ils lui disoient; mais il fut puni à l'instant de

ce trait de hauteur, qui n'étoit pas dans son caractère, comme par une permission divine, dit Plutarque; car avant que les Thébains se fussent retirés, un courrier vint à toute bride lui apporter la nouvelle qu'une des bandes des Lacédémoniens, qui étoit dans le Léchée, arsenal des Corinthiens, avoit été taillée en pièce par Iphicrate, général athénien, qui, âgé seulement de vingt ans, se distinguoit par un rare mérite, et réunissoit en sa personne, non-seulement les qualités d'un grand capitaine, mais les talens des plus grands orateurs. La perte que les Lacédémoniens venoient de faire étoit une des plus grandes qu'ils eussent essuyées depuis long-temps, ayant perdu un grand nombre de leurs plus braves soldats; et à cette perte se joignoit encore la honte; leur infanterie pesamment armée ayant été défaite par des troupes armées à la légère, et les Lacédémoniens par des troupes mercenaires.

Les ambassadeurs des Béotiens prirent alors un ton plus fier, et ne parlèrent plus de paix; mais Agésilas, pour rabattre leur fierté, fit en leur présence le dégât autour de Corinthe. Il s'avança jusqu'auprès des murs

de la ville; et content de leur avoir montré que les Corinthiens n'avoient osé sortir pour défendre leur pays, il les renvoya. Ayant ensuite recueilli ceux qui étoient échappés de la défaite, il reprit le chemin de Lacédémone, décampant le matin avant le jour, et n'arrivant le soir au lieu où il vouloit se reposer qu'après la nuit close, pour empêcher que les Arcadiens, qui haïssoient les Spartiates, et qui leur portoient envie, ne se réjouissent de leur malheur.

Agésilas remporta depuis quelques avantages sur les Acarnaniens, et Agésipolis sur les Argiens; mais ils ne furent pas d'une assez grande importance, pour mériter que nous nous y arrêtions.

Pendant que ces choses se passoient dans la Grèce, Pharnabaze et Conon, après leur victoire, voguant, avec la flotte d'Artaxerxès le long des îles et des villes de la côte d'Asie, en chassoient les gouverneurs lacédémoniens; et promettant de laisser aux peuples la liberté, et de ne pas les brider par des citadelles, ils furent bien reçus partout où ils se présentèrent. Le printemps suivant, ils ravagèrent toute la côte de la Laconie;

après quoi Pharnabaze, voulant retourner dans son gouvernement de Phrygie, laissa le commandement de l'armée navale à Conon, et lui fournit tout ce qui étoit nécessaire pour rebâtir les murs d'Athènes. Conon y fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive; mais le triste état où il voyoit réduite une ville autrefois si florissante, lui causa plus de douleur qu'il ne ressentit de plaisir en se retrouvant dans sa patrie, après un si long espace de temps. On se mit à l'ouvrage sans délai; et non-seulement les Athéniens et leurs alliés, mais les matelots et les soldats de la flotte du roi de Perse, mêlés parmi les maçons, travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'ils eurent bientôt relevé les murs, et rétabli les édifices qui avoient été ruinés.

Telle fut, comme l'observe Justin (1), la destinée des Athéniens, que les Perses mêmes réparèrent, de leurs propres mains, ce qu'anciennement les Perses avoient brûlé; que les édifices qui avoient été renversés par les Lacédémoniens, furent rebâtis des

(1) Justin. l. VI, c. 5.

dépouilles qu'on avoit prises sur ces mêmes Spartiates; et qu'enfin, par une révolution toute particulière, ils eurent pour alliés ceux qu'ils avoient eus auparavant pour ennemis; tandis qu'ils comptèrent au nombre de leurs ennemis ceux qui autrefois avoient été liés le plus étroitement avec eux.

Les Lacédémoniens, désolés de voir leur rivale reprendre son ancienne splendeur, envoyèrent Antalcide à Téribaze, qui commandoit les armées du roi de Perse, pour proposer la paix à ce monarque, en lui abandonnant, avec autant de lâcheté que d'injustice, le gouvernement des villes grecques d'Asie, pour la liberté desquelles Agésilas avoit si long-temps combattu. Les Athéniens l'ayant appris, envoyèrent aussi leurs députés avec Conon; et leurs alliés en firent autant. Antalcide étoit le premier qui avoit formé ce projet de paix, et l'avoit fait agréer aux Spartiates, par un effet de la jalousie qu'il avoit conçue contre Agésilas, dont la guerre augmentoit chaque jour l'autorité et la réputation.

Téribaze fut charmé de la proposition faite par Antalcide au nom des Lacédémoniens,

et avant que de se rendre à la cour pour en faire part au roi, il fit arrêter Conon, parce qu'il étoit contraire à ce dessein. On ne sait si, comme quelques-uns l'ont écrit, il fut mené à Artaxerxès, qui le fit mourir, ou si l'on doit s'en rapporter au témoignage de Dinon, très-instruit, selon Cornélius Népos, des affaires de la Perse, et qui marquoit dans son histoire qu'il s'étoit sauvé de sa prison (1). On trouve, au reste, dans les attiques de Pausanias, que son tombeau étoit placé, avec beaucoup d'autres, dans le chemin qui conduisoit d'Athènes à ce jardin célèbre appelé l'Académie. Mais Conon, dont il n'est plus parlé dans l'histoire, étoit-il revenu dans sa patrie, ou ce tombeau n'étoit-il qu'un monument élevé à sa gloire?

Dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'à la conclusion du traité, il y eut une action entre les Lacédémoniens et les troupes du roi de Perse, sous les ordres de Struthas, à qui ce prince avoit donné le commandement de la mer et des provinces maritimes. Les Lacédémoniens furent défaits, et la plupart

(1) Corn. Nepos. in Conone.

d'entre eux périrent en se sauvant. Thimbron, leur général, qui, après son dîner, s'étoit amusé dans sa tente avec un excellent joueur de flûte, au lieu de veiller sur son armée, fut tué, en partant trop tard pour la secourir.

Je dirai peu de chose de quelques autres affaires qui se passèrent entre les Athéniens et les Spartiates. Thrasybule, à qui Athènes avoit confié le commandement de quarante galères, rendit encore de grands services à sa patrie; mais ce brave chef eut une fin malheureuse, ayant été tué dans sa tente par des Aspadiens, habitans de la Pamphilie, irrités du pillage qu'on avoit fait sur leurs terres, quoiqu'ils en eussent été dédommagés en partie. Comme il avoit eu de grands succès dans l'Hellespont, les Lacédémoniens y envoyèrent Anaxibie, qui étoit aimé des éphores, et qui promettoit, avec peu de troupes et de galères, de ruiner la puissance des Athéniens dans l'Hellespont. Ceux-ci lui opposèrent Iphicrate, avec huit galères et douze cents soldats. Ce général dressa une embuscade à Anaxibie, et le surprit dans un défilé où il ne pouvoit ranger ses troupes

en bataille, et où il périt avec un grand nombre de ses soldats, en signalant son courage (1). Les Athéniens éprouvèrent ensuite plusieurs échecs, ce qui leur fit désirer la paix aussi vivement que la souhaitoient les Spartiates.

Téribaze, qui avoit été communiquer au roi de Perse les articles du traité proposé par Antalcide, manda, dès qu'il fut de retour, les députés des villes grecques, et leur lut ses dépêches, qui portoient, que le roi trouvoit juste que les villes grecques d'Asie lui demeurassent, et que toutes les autres, tant petites que grandes, fussent libres. Il retenoit, outre cela, la possession des îles de Cypre et de Clazomène, laissoit celles de Scyros, de Lemnos et d'Imbros aux Athéniens, à qui elles appartenoient depuis longtemps, déclaroit la guerre à tous ceux qui refuseroient d'accéder à ce traité, et en confioit aux Athéniens l'exécution. Les députés qui étoient présens, en ayant fait leur rapport aux villes qui les avoient envoyés, l'ac-

(1) Xénoph. Hist. gr. liv. IV. Diod. l. XIV, p. 302, 303. Plut. in Ages.

ceptèrent ; les Thébains seuls firent difficulté d'y souscrire ; mais se voyant trop foibles pour appuyer leur résistance, ils finirent par le ratifier.

Ainsi la rivalité de Sparte et d'Athènes, les dissentions et les guerres continuelles entre les peuples de la Grèce, l'or de Perse semé parmi leurs orateurs, l'affoiblissement trop sensible de l'amour de la gloire et de la patrie, firent ce que les armes des Barbares n'avoient jamais pu faire. Par la paix d'Antalcide, ainsi appelée du nom de celui qui l'avoit préparée et hâtée par toutes sortes de voies, ces mêmes Perses, à qui Cimon, général des Athéniens, avoit dicté, sous Artaxerxès Longuemain, des conditions si humiliantes pour eux, si avantageuses à la liberté des Grecs de l'Asie, et si glorieuses pour la Grèce entière, lui enlevèrent tout à coup l'empire qu'elle avoit sur l'Asie mineure ; dont ils faisoient rentrer les Grecs dans la servitude, tandis qu'ils resserroient la Grèce elle-même dans les bornes les plus étroites (1).

(1) Xénoph. Hist. gr. l. V.

L'année où se conclut la paix d'Antalcide est d'autant plus remarquable, que c'est vers le même temps que les Gaulois, sous la conduite de Brennus, prirent la ville de Rome, sans pouvoir néanmoins s'emparer du Capitole.

LETTRE LIV.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS SOUS LA DIXIÈME ÉPOQUE.

Guerre d'Artaxerxès Mnémon contre Evagore, roi de Cypre. Son expédition contre les Cadusiens. Histoire de Datame. Continuation et fin de celle de Denys-le-Tyran.

ARTAXERXÈS MNÉMON, n'ayant plus rien à craindre des Grecs, s'occupa, plus sérieusement qu'il n'avoit pu le faire jusqu'alors, de la guerre qu'il avoit déclarée à Evagore, roi de Salamine, capitale de l'île de Cypre.

Evagore descendoit de Teucer le Salaminien, qui, au retour de la prise de Troie, avoit bâti la ville dont nous venons de parler, et lui avoit donné le nom de sa patrie, étant né dans cette petite île de Salamine, près d'Athènes, devenue si célèbre par le combat naval dans lequel fut défaite la flotte de Xerxès. Ses descendans avoient toujours régné depuis sur le petit Etat qu'il avoit

fondé, jusqu'à ce qu'un étranger ayant dépossédé le roi légitime, eût rempli la ville de ses cruautés, et soumis toute l'île de Cypre à la domination du roi de Perse, pour se maintenir dans son usurpation.

C'est sous ce tyran que naquit Evagore. A mesure qu'il avançoit en âge, on voyoit briller en lui les plus grandes vertus; et il sut par sa modestie, sa droiture, et son désintéressement, inspirer de la confiance à ceux mêmes qui tenoient les rênes du gouvernement. Un autre tyran, l'un des principaux citoyens de Salamine, prit la place du premier qu'il égorgea, et résolut de se défaire d'Evagore, pour s'assurer la royauté. Evagore s'étant retiré en Cilicie, s'en revint bientôt dans sa patrie, accompagné seulement de cinquante hommes déterminés comme lui à vaincre ou à mourir. Il parvint à chasser du trône celui qui s'en étoit emparé, et qui étoit soutenu par la protection du roi de Perse. Son royaume ne tarda pas à devenir très-florissant; il fit le bonheur de ses sujets, les rendit actifs, laborieux, les enrichit par la culture des terres et par le commerce, et en fit d'excellens soldats.

Ce fut vers ce prince que Conon se retira, après sa défaite, près d'Ægos-Potamos. Ayant du crédit à la cour d'Artaxerxès, il s'en servit pour le réconcilier avec Evagore, qui, de son côté, agit efficacement pour faire nommer Conon général de la flotte du roi de Perse, et le mit ainsi à portée d'abaisser la puissance des Lacédémoniens, par la victoire remportée sur Pisandre, près de Cnide, et de rendre à Athènes les plus grands services.

Evagore ne négligeoit pas, en même temps, tout ce qui pouvoit affermir et augmenter sa puissance. Son dessein étoit de soumettre l'île de Cypre toute entière. Il s'étoit déjà saisi de quelques-unes de ses villes par la force, et poussoit de jour en jour ses conquêtes, tandis qu'il gagnoit d'autres villes par ses caresses. Elles étoient enfin toutes à lui, à l'exception d'Amathuse, de Solis et de Cite. Ces trois dernières envoyèrent demander du secours à Artaxerxès. Ce prince, qui ne souhaitoit pas qu'Evagore devînt trop puissant, et qui trouvoit cette île avantageusement située pour s'en servir à tenir en bride l'Asie mineure, leur

accorda ce qu'ils désiroient. Il envoya contre Evagore, sous le commandement d'Oronte, gendre du roi de Perse, une armée de terre qui se montoit à plus de trois cents mille hommes, en y comprenant la cavalerie, et une flotte de trois cents vaisseaux, à la tête de laquelle il mit Téribaze. Ces deux généraux ayant réuni leurs forces, se présentèrent devant l'île de Cypre.

Evagore prévoyant assez combien il lui seroit difficile de se défendre seul contre l'ennemi qu'il alloit avoir sur les bras, avoit fait alliance avec le roi d'Egypte, alors ennemi des Perses, et en avoit tiré du secours pour grossir ses troupes. Il étoit aidé aussi par quelques autres ennemis des Perses, et étoit outre cela maître de Tyr, et de quelques autres villes de la Phénicie. Il n'avoit pu néanmoins réunir que quatre-vingt-dix galères, qui composoient toute sa flotte, et son armée ne montoit guère à plus de vingt mille hommes.

Comme il avoit beaucoup de frégates légères, il les mena d'abord au-devant des vaisseaux de charge, qui portoient les provisions des ennemis, en coula à fond quel-

ques-uns, en prit d'autres, et empêcha le reste de joindre leur flotte. Il arriva de là que les vaisseaux de guerre des Perses ayant déjà débarqué un grand nombre de soldats dans l'île de Cypre, ces derniers tombèrent en peu de jours dans la disette, par la crainte qui détournoit les entrepreneurs de vivres d'en approcher : la faim produisit bientôt la révolte ; les troupes soudoyées des Perses se soulevèrent contre leurs officiers, et en ayant tué quelques-uns, le camp fut rempli tout entier de sédition et de trouble, que l'on eut beaucoup de peine à appaiser. Les officiers principaux, et Egoas, commandant en second et gendre de Téribaze, ramenèrent toute la flotte vers la côte de Cilicie, d'où elle étoit partie, et s'y pourvurent abondamment de ce qui leur étoit nécessaire.

A l'égard du roi de Salamine, il fit équiper encore soixante vaisseaux, et en demanda cinquante autres au roi d'Egypte : de sorte que sa flotte se montoit à deux cents voiles. L'ayant préparée, et exercée avec un soin continuel, il se crut assez fort pour se jeter sur celle du roi de Perse, lorsqu'elle passoit à la hauteur de Citium, ville de Cy-

pre. Il eut d'abord tout le succès qu'il pouvoit attendre d'une attaque bien disposée, et à laquelle l'ennemi ne s'attendoit pas. Mais Egoas, et les autres officiers perses, ayant eu le temps de se reconnoître, rétablirent si bien le combat, que le désavantage passa du côté d'Evagore. Il perdit un grand nombre de vaisseaux, et fut obligé de prendre la fuite. Les Perses abordèrent à Citium, y firent le débarquement de leurs troupes, et y établissant leur place d'armes, partirent de là pour Salamine, qu'ils assiégèrent par terre et par mer. Téribaze, après le gain de la bataille, repassa en Cilicie, d'où il se rendit à la cour, pour y porter au roi la nouvelle de la victoire que sa flotte venoit de remporter.

Evagore résolu de se défendre, malgré sa défaite, et quoiqu'enfermé dans sa capitale, confia la garde de la ville et de l'île entière à son fils Pythagore; et lui-même, accompagné de dix galères, partit la nuit, à l'insu des ennemis, et arriva en Egypte, où il demanda au roi de nouveaux secours contre les Perses, et en reçut une somme d'argent, mais moins considérable qu'il ne l'avoit espéré.

A son retour, il trouva sa capitale extrêmement pressée par l'ennemi, et ne pouvant plus compter sur ses alliés, il fut contraint d'entrer en négociation avec Téribaze, qui étoit revenu de la cour de Perse, et qui avoit la conduite du siége. Les conditions que Téribaze lui proposa étoient trop dures pour pouvoir être acceptées. Il exigeoit, non-seulement qu'Evagore, abandonnant toutes les autres villes de Cypre, se contentât de demeurer roi de Salamine, et qu'il payât un tribut annuel au roi de Perse, mais qu'il lui fût soumis comme un serviteur à son maître. Ce dernier article fut le seul auquel Evagore refusa de souscrire.

Sur ces entrefaites, Oronte, jaloux de Téribaze, écrivit à Artaxerxès une lettre contre lui, dans laquelle il l'accusoit de prolonger le siége par des négociations, tandis qu'il auroit pu déjà prendre Salamine de force, de tramer avec les Lacédémoniens une alliance particulière et personnelle, et de gagner les principaux officiers de l'armée par des honneurs, par des présens, et par des promesses.

Le

Le roi de Perse ayant reçu cette lettre, ajouta foi aux accusations d'Oronte, et lui écrivit de se saisir de Téribaze, et de le lui envoyer. Téribaze amené devant le roi, demanda qu'on instruisît son procès dans les formes; et il fut conduit aussitôt en prison. Mais comme le roi étoit occupé d'autres soins, il suspendit la suite de cette affaire, et en renvoya l'examen à un autre temps.

Oronte, qui avoit été chargé de continuer le siége, voyant que les troupes mécontentes de la disgrâce de Téribaze, respectoient peu ses ordres, et qu'Evagore se défendoit avec vigueur, commença à craindre quelque événement fâcheux pour lui-même, et lui envoya proposer la paix aux conditions que ce prince avoit déjà trouvées convenables, et en retranchant celle qui l'avoit porté à la refuser. Ainsi se termina, dans l'espace de près de deux années, la guerre de Cypre.

Evagore réduit à un petit Etat n'en fut pas moins un grand prince, et le modèle des grands rois. Attentif à bien connoître les hommes, à juger par lui-même de leur mérite, et à ne mettre en place que ceux qui en étoient dignes; quoique très-éclairé, ne

se fiant point à ses propres lumières, mais ayant recours en toute occasion aux conseils des hommes les plus graves et les plus sages; affable, populaire, sans jamais rien perdre de sa dignité; aussi bon roi, qu'il se montroit dans l'intérieur de sa maison, bon père, bon parent, bon ami; il fit les délices de ses sujets. Il rendit Salamine aussi florissante qu'elle pouvoit l'être, amie des sciences et des arts, de grossière et presque barbare qu'elle étoit avant lui, et l'une des villes les plus opulentes de la Grèce, sans y laisser régner le luxe et la mollesse. Il s'attira la confiance de ses voisins et de ses ennemis mêmes par sa sincérité, sa bonne foi, son respect pour les engagemens qu'il avoit pris, et s'acquit une si grande réputation de sagesse et de vertu, par celles qu'il fit paroître dans tout le cours de son règne, qu'Isocrate ne craint pas de dire, que, dans les éloges qu'il lui donne, bien loin de rien exagérer, il reste toujours au-dessous de la vérité. Ce qui contribua peut-être le plus à faire d'Evagore un si grand prince, c'est que, né pour le trône par les droits de sa naissance, il avoit vécu long-temps comme

particulier, sous le joug de la tyrannie; qu'il avoit éprouvé tous les maux qu'on peut attendre d'un mauvais prince et d'un mauvais gouvernement; et qu'avec une raison exercée, un cœur droit, et un jugement exquis, il avoit été plus que personne en état d'apprécier les véritables causes des maux d'un Etat, et d'en étudier les remèdes.

Evagore, depuis le traité qu'il fut obligé de conclure avec Oronte, tint encore le sceptre à Salamine pendant douze à treize ans. Il jouissoit, dans une heureuse vieillesse, de tout le bien qu'il faisoit à son peuple, lorsqu'il fut assassiné par un de ses eunuques. Cette perte eût été irréparable pour ses sujets, s'il n'eût laissé un fils nommé Nicoclès (1), qui, non-seulement lui succéda au trône, mais qui hérita de ses vertus. A son avénement à la royauté, trouvant le

(1) Diod. l. XV, p. 363, a fait à ce sujet une méprise, comme il ne laisse pas de lui en échapper quelquefois. Il fait de Nicoclès l'eunuque et l'assassin d'Evagore. Il faut le corriger ici par le témoignage authentique d'Isocrate.

trésor public absolument épuisé par les grandes dépenses que son père avoit été obligé de faire dans la guerre qu'il avoit eue à soutenir contre le roi de Perse, il acquitta peu à peu les dettes de l'Etat, sans fouler le peuple par des impôts excessifs, se bornant à retrancher toutes les dépenses superflues, et usant d'une sage économie dans l'administration de ses revenus. On n'entendit parler, sous son règne, ni d'exil, ni de taxes, ni de confiscations de biens. « Je suis sûr, disoit-il, qu'il ne se trouvera aucun citoyen qui se plaigne que je lui ai fait le moindre tort; et j'ai la consolation d'en avoir enrichi plusieurs, et de les avoir comblés de bienfaits ». Outre la justice et la bonté, qui étoient ses vertus favorites, il se piquoit encore, quoique dans un âge ouvert à la séduction et à tous les attraits de la volupté, de la plus exacte tempérance. Nicoclès faisoit gloire de n'avoir jamais connu d'autre femme que la sienne, et il s'étonnoit que tous les autres contrats étant respectés dans la société, celui de mariage, le plus sacré de tous, fût impunément violé; en sorte qu'on ne rougît point de commettre à l'é-

gard de son épouse une infidélité, dont, avec tant soit peu de délicatesse, on seroit au désespoir qu'elle se rendît elle-même coupable.

Isocrate qui nous a transmis ce que nous venons de rapporter de Nicoclès, adresse à ce prince, dans un autre discours, d'excellens avis sur les devoirs qu'entraîne la royauté. Après lui avoir parlé de la religion et du culte qu'il doit rendre à la divinité, spécialement par la justice et la bonté, il ajoute: Montrez, en toute occasion, un tel respect pour la vérité, qu'on se fie plus à une simple parole de votre part qu'au serment des autres. Soyez guerrier par l'habileté dans le métier des armes, et par un appareil de guerre capable d'intimider vos ennemis; mais pacifique par inclination, et par une rigide exactitude à ne rien prétendre et à ne rien entreprendre d'injuste. L'unique preuve certaine que vous aurez bien régné, sera de pouvoir vous rendre ce témoignage, que sous votre règne, votre peuple est devenu plus sage et plus heureux.

Nicoclès reçut ces avis avec joie, quoiqu'ils ne fussent accompagnés d'aucunes

louanges, ni d'aucuns de ces ménagemens dont on se sert pour faire entendre aux princes le langage de la vérité; et il fit présent de vingt talens à Isocrate, pour lui marquer sa reconnoissance.

A peine la guerre de Cypre fut-elle finie, qu'Artaxerxès fit reprendre l'affaire de Téribaze, et lui donna pour juges trois hommes les plus estimés dans la Perse, par leur intégrité. L'accusé fit si bien valoir ses moyens de défense, et les services qu'il avoit rendus à son souverain, que tous les juges, après avoir mûrement délibéré entre eux, crurent devoir se déclarer en sa faveur. Au nombre de ses services, il y en avoit un surtout qui avoit excité l'admiration générale, et lui avoit procuré l'amitié particulière du roi même. Ce fut, lorsque le roi étant à la chasse sur un char à quatre chevaux, fut attaqué par deux lions qui mirent d'abord en pièces deux de ses chevaux, et qui alloient se jeter sur sa personne. Alors Téribaze qui parut, tua sur-le-champ les deux lions, et sauva le roi d'un si grand danger. Il ajouta, qu'à la guerre il s'étoit toujours signalé par son courage, et que ses conseils avoient été si heureux, que

le roi ne s'étoit jamais repenti de les avoir suivis. Sur cette apologie, les juges, d'une commune voix, déchargèrent pleinement Téribaze de l'accusation intentée contre lui. Le roi les ayant fait venir l'un après l'autre dans son palais, leur demanda à chacun quel avoit été le motif de son avis. Le premier répondit, que c'étoit parce que les services de l'accusé étoient certains, et que l'accusation lui avoit paru extrêmement douteuse. Le second dit, que, quand l'accusation seroit vraie, les services de l'accusé l'emporteroient de beaucoup sur sa faute; la réponse du troisième fut, que, sans comparer les services de Téribaze avec le nombre et la grandeur des bienfaits dont le roi l'avoit comblé, il n'avoit point trouvé, en examinant les différens chefs d'accusation, qu'il fût juridiquement convaincu. Le roi approuva et loua les trois juges, comme ayant parfaitement rempli leur fonction, et il revêtit Téribaze des dignités les plus considérables de l'Etat; au lieu qu'Oronte, regardé comme calomniateur, vit tomber sur lui tout le poids de son indignation. Quel exemple pour tous ceux qui gouvernent; et qu'une pareille con-

duite feroit bientôt cesser les maux incalculables qu'entraînent, pour l'Etat et pour les particuliers, les fausses délations (1) !

Nous avons dit plus haut qu'Artaxerxès étoit en guerre avec les Cadusiens, en même temps qu'il la faisoit à Evagore. Plutarque, de qui nous tenons les détails de cette guerre, ne nous apprend pas quelle en fut la cause. On conjecture seulement qu'elle fut occasionnée par leur révolte, et par le refus qu'ils faisoient de payer le tribut dont ils étoient redevables aux Perses. Les Cadusiens, peuple belliqueux et plein de courage, habitoient des montagnes situées entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, dans la partie septentrionale de ce qu'on appeloit la Médie Atropotaine. Ce pays, âpre, difficile, et toujours couvert d'épais nuages, ne produisoit point de blé, et ne nourrissoit ses habitans que de poires et de pommes sauvages. Artaxerxès alla en personne contre eux, avec une armée de trois cents mille hommes de pied, et de dix mille chevaux.

(1) Isocr. in Evag. et in Nicocl. Diod. l. XIV, p. 310-311; l. XV, p. 328, 330, 333, 335.

Il paroît, d'après Cornélius Népos (1), qu'il y eut d'abord une action assez vive, dans laquelle périrent des milliers de Cadusiens et de Perses, et entre autres du côté de ceux-ci, Camissare, Carien de nation, qui, de garde d'Artaxerxès qu'il avoit été d'abord, s'étoit élevé par sa bravoure, son expérience dans la guerre, et son attachement pour son roi, à la place importante de gouverneur de cette partie de la Cilicie, qui touchoit à la Cappadoce. Son fils Datame, dont nous parlerons bientôt, fit paroître, aux yeux du monarque, tant de valeur dans ce combat, qu'il donna au fils le gouvernement du père.

Le plus grand danger que courut Artaxerxès, ne lui vint pas tant de la défense et de la bravoure des Cadusiens, que de la situation des lieux et de la pauvreté du pays où il se trouvoit engagé. Enfermé dans ces montagnes qu'il avoit eu tant de peine à franchir, il se trouva dans une disette affreuse; et les chemins étant impraticables, il ne lui étoit pas possible de faire venir des vivres

(1) Corn. Nep. in vit. Datam. et in Nicocl.

pour son armée. Tout le camp ne vivoit donc que de bêtes de somme qu'on tuoit; et elles devinrent si rares, que la tête d'un âne valoit soixante drachmes (1), encore avoit-on bien de la peine à s'en procurer. La table du roi vint même à manquer, et il ne restoit que peu de chevaux, tous les autres ayant été assommés.

Dans cette position si fâcheuse, Téribaze sauva le roi et l'armée par un stratagême dont il s'avisa. Il y avoit deux rois des Cadusiens, tous deux campés séparément avec leurs troupes, et que la mésintelligence, la jalousie qui régnoient entre eux, empêchoient d'agir de concert. Téribaze, après en avoir parlé au roi, et lui avoir communiqué son dessein, va trouver l'un de ces deux rois, et envoie à l'autre son fils. Chacun fit entendre à celui à qui il parloit, que l'autre roi envoyoit à son insu des ambassadeurs à Artaxerxès pour traiter avec ce prince, et lui conseilla de prendre les devans, afin de rendre ses conditions meilleures, lui promettant de l'aider de tout son

(1) 54 liv.

crédit. La fraude réussit. Les ambassadeurs partirent chacun de leur côté, les uns avec Téribaze, les autres avec son fils.

Comme cette double négociation dura un peu de temps, Artaxerxès commença à concevoir quelques soupçons contre Téribaze; et ses ennemis, profitant de cette occasion, n'oublièrent rien pour le calomnier et pour achever de le perdre : déjà même le roi se repentoit de s'être fié à lui, et par là donnoit lieu à ses envieux de l'accuser avec plus d'acharnement, lorsque Téribaze arrivant de son côté, et son fils de l'autre, tous deux avec les ambassadeurs des Cadusiens, et le traité de paix ayant été conclu, le satrape devint plus puissant dans l'esprit de son maître qu'il ne l'avoit jamais été, et partit avec lui.

Le roi se fit beaucoup admirer dans cette retraite de chez les Cadusiens. Ni l'or dont il étoit couvert, dit Plutarque, ni les pierreries qui brilloient sur sa personne, et qui montoient à la somme de douze mille talens, ne l'empêchoient pas de travailler, et de se livrer à la fatigue comme le moindre soldat. On le voyoit le carquois sur l'épaule

et le bras chargé de son bouclier, laisser son cheval, et marcher le premier dans des chemins raboteux et difficiles; en sorte que tous les soldats, considérant sa force, sa patience, et son courage, excités par son exemple, devenoient si légers, qu'il sembloit qu'ils eussent des ailes, faisant chaque jour plus de deux cents stades. Il arriva enfin à une de ses maisons royales, où il y avoit des jardins parfaitement bien tenus, et un parc d'une grande étendue, et d'autant plus merveilleux, que toute la campagne des environs étoit nue et sans aucun arbre. Comme on étoit au cœur de l'hiver, et qu'il faisoit un froid excessif, il permit à ses soldats de couper du bois dans son parc, sans épargner les plus beaux arbres, ni les pins, ni les cyprès. Mais les soldats ne pouvant se résoudre à abattre des arbres dont ils admiroient la beauté et la grandeur, le roi prit la cognée lui-même, et commença à couper l'arbre qui lui parut le plus beau et le plus grand; après quoi les soldats ne ménagèrent plus rien, et coupèrent tout le bois qui leur étoit nécessaire.

Le roi ne soutint pas jusqu'au bout ce ca-

ractère de sensibilité, qui l'avoit rendu cher à tous ceux qui l'environnoient. Il ne se vit de retour dans sa capitale qu'après avoir perdu dans ce voyage un grand nombre de braves gens, et presque tous ses chevaux; et s'imaginant qu'on le méprisoit à cause de ses grandes pertes et du mauvais succès de son expédition, il eut pour suspects les plus grands de sa cour, en fit mourir un grand nombre par des accès de colère, et un plus grand nombre encore par défiance et par crainte. Car la crainte, selon la réflexion de l'historien, est une passion très-meurtrière dans des hommes en place, d'une ame étroite et peu stable, ombrageux et soupçonneux, dans les princes, surtout, de ce caractère, et dans tous les tyrans; au lieu que le véritable courage est doux, humain, éloigné de toute crainte et de tout soupçon, que la bonté même et la douceur de leur gouvernement suffisent pour écarter (1).

L'expédition du roi de Perse contre les Cadusiens n'avoit été favorable qu'à Téribaze, par l'heureuse issue qu'eut pour lui-

(1) Plut. in Artax.

même, comme pour l'armée, le stratagême dont il s'étoit servi, et à Datame, par la grande idée que le roi y avoit prise de sa valeur, qu'il avoit recompensée, ainsi que nous l'avons dit, par le gouvernement qu'avoit son père, pour prix de ses services. Datame mérite d'autant plus d'être connu, qu'il a été moins redevable de ses succès au nombre de ses troupes, qu'à la sagesse de sa conduite, qualité par laquelle il surpassoit tous les capitaines de son temps; et qu'au rapport de Cornélius Népos, de tous les généraux barbares, il ne s'en est point trouvé de plus courageux, de plus habile, et de plus prudent que lui, si l'on en excepte les deux Carthaginois, Amilcar et Annibal.

Antophradate ayant été chargé par Artaxerxès de la poursuite de quelques peuples révoltés, Datame, sur qui le satrape s'étoit reposé d'une partie du commandement, tailla en pièces les rebelles, qui avoient déjà pénétré dans le camp des Perses, et sauva le reste de l'armée. Cette action lui fit confier de plus grandes entreprises. Thyus, prince très-puissant, et gouverneur de la Paphlagonie, ayant refusé au roi l'obéis-

sance qu'il lui devoit, il chargea Datame de le réduire. Comme Thyus étoit son proche parent, Datame voulut tenter d'abord toutes les voies de la douceur pour le ramener à son devoir, et il pensa en être la victime par les embûches que ce prince perfide lui tendit. Echappé au péril, il l'attaqua à force ouverte, et quoiqu'abandonné d'Ariobarzane, satrape de la Lydie, de l'Ionie et de toute la Phrygie, qui avoit ordre de le soutenir, il poursuivit le Paphlagonien avec tant de chaleur, qu'il le fit prisonnier avec sa femme et ses enfans. Il le conduisit aussitôt à la cour d'Artaxerxès, et marcha à si grandes journées, qu'il y arriva avant que cette nouvelle y fût parvenue. Thyus étoit d'une très-haute taille; un œil hagard et terrible, un teint noirâtre, une longue chevelure, une grande barbe, lui donnoient je ne sais quoi d'affreux et de féroce. Datame le revêtit d'une robe superbe, pareille à celle des satrapes, lui mit au cou et aux bras un collier et des bracelets d'or, et lui donna tout l'équipage d'un roi, ainsi qu'il l'étoit en effet. Quant à lui, couvert d'une grosse casaque de paysan et d'une camisole velue, ayant

sur la tête un casque tel que le portoient les chasseurs, et la main droite armée d'une massue, il tenoit de la gauche une laisse avec laquelle il menoit Thyus, comme si c'eût été une bête sauvage qu'il eût prise. La nouveauté de ce spectacle attira un concours prodigieux; mais personne ne fut plus surpris ni plus content que le roi, quand il les vit paroître, l'un et l'autre, devant lui dans ce singulier appareil. Plus il avoit été inquiet des suites de la révolte du prince paphlagonien, plus sa joie étoit grande de le tenir en son pouvoir, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Après avoir magnifiquement récompensé Datame, dont cette heureuse et si prompte expédition lui faisoit mieux connoître que jamais tout le mérite, il l'envoya joindre l'armée que Pharnabaze et Tithrauste rassembloient alors pour porter la guerre en Egypte, et l'associa à ces deux généraux pour le commandement des troupes. Ayant depuis rappelé Pharnabaze, il lui donna le commandement en chef.

Pendant que Datame faisoit tous les préparatifs nécessaires pour cette nouvelle expédition, il reçut une dépêche du roi, qui

lui ordonnoit de marcher contre Aspis, qui s'étant rendu maître d'une province située au-dessus de la Cilicie, et limitrophe de la Cappadoce, désoloit les provinces voisines, et enlevoit tous les tributs qu'on portoit au roi. Quoique la commission fût au-dessous d'un homme qui venoit d'être nommé général, qu'elle le détournât d'une expédition plus importante, et qu'elle dût l'exposer à plus de dangers qu'elle ne pouvoit lui procurer de gloire, le pays où on l'envoyoit étant non-seulement éloigné, mais plein de bois et de défilés, et défendu par des forts, Datame ne balança pas à remplir les ordres qu'on lui avoit donnés. Il s'embarqua avec un petit nombre de braves gens, prévoyant qu'il accableroit plutôt Aspis avec une poignée de monde, en le surprenant sans défense, qu'avec une grande armée, s'il étoit en état de résister. Abordé en Cilicie, il marche jour et nuit, passe le mont Taurus, arrive enfin sur les lieux, et épiant le moment favorable, surprend en effet Aspis, et se rend maître de sa personne. Pendant que ces choses se passoient, Artaxerxès ayant fait réflexion que Datame le serviroit plus

utilement dans la guerre d'Egypte que dans la commission qu'il venoit de lui donner, avoit dépêché un courrier à l'armée destinée pour l'Egypte, croyant qu'il y étoit encore, et lui faisant dire de ne pas la quitter. Le courrier n'alla pas jusque-là. Il rencontra en chemin les gens qui menoient Aspis au roi. Une telle diligence mit Datame si avant dans ses bonnes grâces, et excita à un tel point l'envie des courtisans, que ces derniers, voyant que le prince avoit plus d'estime pour lui seul que pour eux tous, se liguèrent ensemble et conjurèrent sa perte.

Un de ses amis lui écrivit au camp, où il étoit de retour, et l'instruisit en détail de la conspiration formée contre lui. Il n'avoit pas alors de meilleur parti à prendre que de quitter le service, pour s'envelopper dans cette heureuse obscurité, qui fait les délices du sage, et son plus sûr asile, et Datame se retira en effet; mais ce qui ne répond point à ce que l'on étoit en droit d'attendre de sa fidélité, amenant avec lui dans la Cappadoce ceux qui lui étoient le plus affidés, il s'empara de la Paphlagonie, qui confinoit à sa province, ramassa des troupes, et mit les

places fortes entre les mains de ses amis. Les Pisidiens se disposoient à l'attaquer; il envoya contre eux l'un de ses fils, qui fut tué dans le combat. Quoiqu'avec des troupes assez peu nombreuses, et en cachant la perte qu'il venoit de faire, il sut occuper, à son arrivée dans la Pisidie, des postes si avantageux, que, sans pouvoir être enveloppé par le nombre, il avoit la faculté de charger les ennemis avec un camp volant. Mithrobarzane, son beau-père, étoit avec lui, et commandoit la cavalerie; croyant son gendre perdu sans ressource, il passa avec elle chez les Pisidiens. Datame en ayant été informé, sentit que, si le reste de l'armée venoit à apprendre la désertion d'un si proche parent du général, elle imiteroit bientôt son exemple. Il fit courir le bruit parmi ses soldats, que c'étoit par son ordre que Mithrobarzane jouoit le rôle de transfuge, pour être plus facilement reçu par les ennemis, et pour l'aider à les tailler en pièces. A l'instant il lève le camp et le suit de près, comme pour se mettre en état d'attaquer en même temps les Pisidiens des deux côtés. Ceux-ci, voyant Datame s'avancer avec tant de confiance,

s'imaginent eux-mêmes que les transfuges sont des traîtres, et leur livrent un combat sanglant. Datame tombe également sur les uns et sur les autres. Mithrobarzane et tous ses soldats sont massacrés. Les Pisidiens qui veulent résister encore, sont enfoncés, et obligés de prendre la fuite. Le vainqueur en tue un grand nombre, et demeure maître de leur camp.

Une manœuvre si habile, et une victoire si complète, n'empêchèrent pas que l'aîné des fils de Datame n'abandonnât son père pour aller se rendre son dénonciateur auprès d'Artaxerxès, en lui faisant considérer ce qui venoit de se passer, non comme une guerre particulière de satrape à satrape, ainsi qu'elle avoit lieu souvent entre les gouverneurs de provinces voisines, mais comme une désertion, ou plutôt comme une véritable rebellion. Alarmé de cette nouvelle, le roi fit marcher Autophradate en Cappadoce, avec une armée bien supérieure à celle de Datame, qui n'avoit pas la vingtième partie de ses troupes. Autophradate n'en fut pas moins vaincu dans une première action, tant son ennemi déployoit à propos les plus grandes res-

sources de l'art militaire, et savoit choisir l'assiette des lieux les plus favorables! Dans d'autres actions moins importantes, Datame eut toujours le dessus, et cette guerre traînant en longueur, Antophradate ne crut pas pouvoir mieux faire que de l'engager à traiter avec lui, et à se remettre entièrement dans les bonnes grâces du roi. Datame y consentit, quoiqu'il regardât cette réconciliation comme peu sûre pour lui. Il envoya des députés à Artaxerxès, et Antophradate se retira dans la Phrygie.

L'amitié du monarque pour Datame s'étoit changée en une haine implacable. Ne pouvant s'en défaire par les armes, il ne rougit pas d'employer contre lui les moyens les plus indignes de tout homme d'honneur, à plus forte raison d'un roi, l'artifice et la trahison. Datame sut échapper à plusieurs piéges qui lui furent tendus : mais il fut enfin surpris par le fils d'Ariobarzane, qui après s'être concerté avec le roi, sembla lever l'étendard de la révolte, prit des places fortes, fit un grand butin, dont il envoya une partie à Datame, à qui il livra même plusieurs forts. En agissant long-temps de la

sorte, il viut à bout de lui persuader qu'il avoit rompu pour jamais avec le monarque; et s'étant abouché avec lui, sous prétexte de réunir leurs forces, et de traiter de leurs intérêts communs, il profita d'un moment où Datame considéroit avec attention un endroit propre au campement de leurs troupes, et le perça par derrière avant qu'on pût venir à son secours.

Ainsi périt, par la plus affreuse noirceur, et dans les piéges d'une amitié dissimulée, cet homme distingué par les qualités les plus héroïques, et qui, incapable d'une basse et honteuse perfidie, n'avoit jamais triomphé de ses ennemis que par sa valeur, son habileté et sa prudence. Heureux, mon fils, s'il n'eût pas terni l'éclat de son mérite, en tournant ses armes contre son souverain! Heureux le monarque, si sa crédulité ombrageuse, et l'infâme jalousie de ses courtisans, ne lui avoient pas fait perdre un sujet unique parmi les Perses, et dont il eût pu tirer les plus grands services (1)!

Avant que de reprendre les affaires de la

(1) Corn. Nepos, in vit. Datam.

Grèce, si souvent mêlées avec celles des Perses, jetons un coup d'œil sur les événemens qui s'étoient passés en Sicile, depuis que Denys s'étoit emparé de la souveraineté à Syracuse (1). Les Carthaginois, sous la conduite d'Imilcar, ayant attaqué la ville de Géla, Denys marcha au secours de cette ville; mais il seconda si mal la vigoureuse défense des habitans, dont les femmes mêmes voulurent partager les travaux du siége avec leurs maris, qu'il donna lieu de soupçonner qu'il avoit été d'intelligence avec l'ennemi. Imilcar s'empara de la ville, et la livra au pillage; tandis que Denys, qui en étoit sorti, arrivant avec ses soldats à Camarine, obligeoit tous ceux qui y étoient, jusqu'aux femmes et aux enfans, de le suivre à Syracuse. Le spectacle de tous ces infortunés, de ceux qui s'étoient aussi échappés de Géla, portoit l'émotion dans tous les cœurs. Fuyant les Carthaginois, qui dans les villes de Sélinunte, d'Himère, et d'Agrigente, qu'ils avoient prises, avoient exercé

(1) Voyez ci-dessus, t. VII, p. 646 et suiv.

envers leurs captifs toutes sortes de cruautés, mettant les uns en croix, faisant essuyer aux autres les outrages les plus sanglans; ces malheureux, pressés en même temps par Denys, remplissoient les chemins de leurs cris, et de l'image de la plus affreuse désolation et de la plus accablante misère. Les soldats mêmes de Denys avoient compassion de leur sort, s'indignoient contre lui, en s'entretenant des soupçons qu'ils avoient formés, et s'excitoient mutuellement à s'affranchir de sa tyrannie. La cavalerie des Syracusains se proposa d'abord d'égorger le tyran; mais voyant que ses soudoyés ne s'écartoient jamais de sa personne, elle se hâta d'arriver avant lui à Syracuse. Les cavaliers allèrent de ce pas à la maison de Denys, remplie d'or et d'argent, et de toutes sortes de richesses qu'ils pillèrent, et s'étant saisis de sa femme, ils lui firent essuyer de si mauvais traitemens qu'elle en mourut. Denys, qui les avoit suivis de près, trouva la porte de la ville fermée, y fit mettre le feu, et s'étant ouvert un passage, il massacra tout ce qu'il trouva à sa rencontre, arracha de leurs maisons ceux qui lui étoient contraires,

traires, fit égorger les uns, et chassa les autres de la ville. Ceux des malheureux fugitifs de Géla et de Camarine qui avoient pu s'échapper, pleins d'horreur pour le tyran, s'étoient retirés chez les Léontins.

La trahison de Denys fut bientôt manifeste, Imilcar ayant envoyé un héraut pour déclarer aux Syracusains, que, s'ils vouloient la paix, Syracuse demeureroit sous la domination de Denys. A l'égard du reste de la Sicile, il vouloit qu'outre le pays qui, dans cette île, appartenoit déjà aux Carthaginois, ils eussent encore à eux tout le territoire des Sicaniens, Sélinunte, Agrigente et Himère. Il permettoit que les habitans de Géla et de Camarine pussent habiter dans leurs villes, pourvu qu'elles fussent sans murailles, et qu'elles payassent tribut aux Carthaginois. Quant aux citoyens de Léontium, de Messine et de toutes les autres villes de la Sicile, ils se gouverneroient eux-mêmes. A ces conditions, on signa le traité, par lequel le tyran se trouvoit affermi dans son usurpation. Les Carthaginois s'en retournèrent ensuite chez eux, après avoir perdu plus de la moitié de leur armée par la ma-

ladie; et la peste, continuant dans l'Afrique après leur retour, emporta encore un très-grand nombre, tant de leurs propres soldats que de ceux de leurs alliés (1).

L'an 405 avant J. C.

Tout ceci arriva la même année que celle où mourut Darius Nothus. L'année d'auparavant, l'an 406, étoit mort Sophocle, âgé de 90 ans, et vers le même temps, ou peu de temps avant, Euripide (2). L'an 403 fut celui de la mort de Démocrite, à l'âge de 104 ans, et selon d'autres, 109 ans; et deux années après, l'an 401, les Athéniens firent mourir Socrate, âgé de 70 ans. Nous reviendrons en détail sur ces hommes célèbres, en parlant des littérateurs et des philosophes de la Grèce.

Denys ne doutant pas que Syracuse, délivrée d'une guerre étrangère, n'employât tous ses soins à recouvrer sa liberté, et considérant que cette partie de la ville qu'on appeloit l'Ile, étoit avantageusement placée pour s'en faire un lieu de sûreté et très-aisée à fortifier, il la fit environner d'un grand

(1) Diod. l. XIII, p. 226, 231.

(2) Ibid. p. 222.

mur, flanqué de distance en distance de tours très-hautes et très-fortes. Il garnit ce mur en dedans de boutiques et de casernes propres à recevoir de nombreuses troupes. Il fit élever dans l'espace intérieur une puissante citadelle, où l'on pût se retirer dans le cas d'un tumulte subit, et trouva le moyen d'enfermer dans son enceinte le bassin d'un petit port appelé le Lac. Ce port pouvoit néanmoins contenir soixante vaisseaux; mais l'entrée du bassin n'en laissoit passer qu'un à la fois. Au reste, Denys distribua le meilleur territoire de Syracuse à ses amis et à ses propres soldats, et il fit des parts égales de tout le reste, tant aux étrangers qu'aux citoyens. Il comprit même, dans cette dernière classe, les esclaves affranchis, distingués seulement par le nom de citoyens nouveaux. Il laissa les maisons de la ville au peuple; et pour celles de l'Ile, il n'y voulut recevoir que ses amis et les soldats attachés à sa personne.

Après avoir pris toutes ces mesures, il conduisit ses troupes contre les Siciliens, naturels ou originaires, souhaitant de soumettre les peuples de l'île entière à sa domination, mais particulièrement ceux-ci,

parce qu'ils avoient eu des liaisons avec les Carthaginois. Alors les Syracusains se voyant armés, se reprochèrent en secret les uns aux autres de ne s'être pas joints aux cavaliers, qui songeoient à se défaire du tyran. Les esprits s'étant échauffés, ils envoyèrent chercher de la cavalerie dans la forteresse d'Ætna, où s'étoient réfugiés des Syracusains, dès le commencement de la tyrannie. Denys effrayé de cette révolte, quitta une ville qu'il tenoit assiégée pour revenir précipitamment à Syracuse, afin d'en contenir les habitans. Les conjurés s'étant donné des chefs, vinrent l'assiéger dans sa forteresse, dont ils lui fermèrent toute sortie. Ils envoyèrent ensuite des députés aux citoyens de Messine et de Rhège, pour les prier de les aider, par mer, à recouvrer la liberté. Ces deux villes n'avoient pas alors moins de quatre-vingts vaisseaux de guerre qu'elles prêtèrent à Syracuse, pour avoir part à sa délivrance. Elles allèrent même jusqu'à mettre la tête du tyran à prix, et assurèrent de plus le droit de bourgeoisie aux étrangers qui viendroient à bout de cette entreprise. On dressoit cependant des machines pour

battre la forteresse ; on environnoit exactement toute l'île, et on recevoit avec l'accueil le plus favorable les étrangers qui se présentoient au service des assiégeans.

Denys, abandonné d'une grande partie de ses soldats, et se voyant enfermé de toutes parts, assembla ses amis pour les consulter sur sa situation présente. Il avoit tellement perdu toute espérance de conserver son autorité, qu'il ne songeoit plus aux moyens de se défendre, et ne vouloit délibérer que sur le genre de mort qu'il lui conviendroit le mieux de choisir. Les avis se réunirent pour l'engager à tout risquer plutôt que de renoncer au pouvoir suprême. S'y étant résolu, il envoya aux assiégeans des députés, pour leur demander la permission de sortir de Syracuse avec sa famille, et en même temps il dépêcha secrètement un courrier aux Campaniens, qu'Imilcar, général des Carthaginois, avoit laissés à la garde des places qu'il avoit conservées en Sicile, leur promettant tout l'argent qu'ils voudroient pour venir à son secours.

Les Syracusains accordèrent sur-le-champ à Denys la permission de se retirer avec cinq

vaisseaux ; et regardant la domination du tyran comme finie, ils se relâchèrent dans les travaux du siége. Cependant les Campaniens, gagnés par les grandes promesses qu'on leur avoit faites de la part de Denys, se rendent en toute diligence à Syracuse, au nombre de douze cents cavaliers. S'étant présentés tout à coup aux Syracusains surpris, ils en tuent un grand nombre, entrent dans la citadelle, et parviennent jusqu'à Denys. Il lui arriva en même temps, par mer, trois cents hommes qui offrirent de se mettre à sa solde. Ces secours ranimant son espoir, il tombe sur les habitans, déjà divisés entre eux, et les pousse jusque dans le quartier qu'on appeloit la Ville-Neuve. Il ne périt pas néanmoins, en cette occasion, beaucoup de monde, parce que Denys, courant à cheval de tous côtés, empêchoit que l'on ne tuât ceux qui avoient pris la fuite. Ainsi les Syracusains se répandirent d'abord dans la campagne, et bientôt après se réunirent en assez grand nombre, pour former un corps de sept mille cavaliers. Denys commença par faire ensevelir tous les morts ; après quoi il envoya des députés à Ætna,

pour inviter les Syracusains qui s'y étoient réfugiés, à déposer leur haine, et à revenir dans leur patrie, ajoutant à cette invitation une promesse inviolable de tout oublier. Plusieurs de ceux qui avoient leurs femmes et leurs enfans à Syracuse, se virent en quelque sorte contraints de se fier à cette promesse; mais les autres, sur le récit que les députés leur faisoient du soin que Denys avoit pris d'ensevelir les morts, répondirent qu'il étoit juste de lui tenir compte de cette bonne action, et qu'ils prioient les dieux de les mettre bientôt en état de lui rendre le même devoir. En un mot, ces derniers s'obstinèrent à demeurer dans leur forteresse, d'où ils attendoient le temps et l'occasion de surprendre le tyran, qui, de son côté, faisoit toutes sortes d'amitiés aux fugitifs revenus à Syracuse, afin de ramener tous les autres par l'exemple qu'il donnoit à l'égard de ceux qui avoient paru compter sur sa parole.

Vers ce même temps, les Lacédémoniens qui venoient d'anéantir la liberté à Athènes; députèrent à Syracuse un de leurs concitoyens, nommé Aristus, chargé en

apparence de détruire la tyrannie, mais ayant en effet une commission secrète de la rendre encore plus absolue; parce qu'ils se flattoient que, n'ayant alors à faire qu'à Denys, ils le gagneroient, et pourroient tirer de lui de très-grands secours. Aristus, arrivé à Syracuse, s'ouvrit en secret à Denys de l'objet de sa députation, et à l'extérieur flatta le peuple par l'espérance qu'il lui fit concevoir de sa liberté prochaine. Pendant le mouvement qu'il excita par ce moyen, il fit tuer Nicotelis Corinthiens, que le peuple regardoit comme son chef; et trahissant ensuite tous ceux qui s'étoient fiés à lui, il diffama par cette conduite la République qui l'avoit envoyé. Qu'on juge par ce trait, et par mille autres semblables, de ce qu'on doit penser du caractère lacédémonien et de la politique de Sparte.

Peu de temps après, tandis que les Syracusains étoient, pour la plupart, occupés, soit à la moisson, soit à d'autres soins relatifs aux biens qu'ils possédoient hors de la ville, Denys, entrant dans leurs maisons pendant leur absence, en fit enlever toutes leurs armes. Il fit faire ensuite un second mur

à la citadelle, et il équipa une flotte : il grossit considérablement le nombre de ses soudoyés, et prit toutes les mesures qu'il crut les plus propres au maintien de son autorité, convaincu par ce qu'il avoit éprouvé, que les Syracusains étoient capables de tout entreprendre pour s'y soustraire (1).

Ne craignant plus les projets qu'ils pourroient former contre lui, ayant autant de ruse que de courage, possédant d'ailleurs tous les talens d'un grand capitaine, il se proposa d'occuper les Syracusains au dehors et d'étendre sa domination. Après s'être emparé de la petite ville d'Ætna et de sa citadelle, que les fugitifs qui s'y étoient réfugiés n'étoient pas en état de défendre contre lui, il prit, par force ou par trahison, Naxe, Catane, Léontium, qui pouvoient servir à l'affermissement de sa puissance, comme étant peu éloignées de Syracuse, où les Léontins furent transportés. Les habitans de Rhège et de Messine, voyant les progrès qu'il venoit de faire, et appréhendant d'être assujettis à leur tour, s'ar-

(1) Diod. l. XIV, p. 238-242.

mèrent contre Denys ; mais la division s'étant mise entre eux, ils conclurent la paix avec lui (1).

Délivré de toute inquiétude, il ne songea plus qu'à faire la guerre aux Carthaginois, étant instruit que plusieurs Grecs de la Sicile, passant dans les villes occupées par ceux-là, y acquéroient le droit de bourgeoisie, ainsi que des possessions, et se flattant que, s'il étoit en guerre avec Carthage, il augmenteroit au contraire les forces de tous les Grecs, qui, asservis ou maltraités par ces Barbares, viendroient se réfugier auprès de lui. Il cacha quelque temps son dessein, pour se livrer tout entier aux préparatifs qu'exigeoit une entreprise aussi longue et aussi difficile. Denys ayant rassemblé de toutes parts une grande quantité d'ouvriers, attirés par l'espoir des récompenses qu'il leur promettoit, fit bâtir une citadelle sur une éminence qui dominoit toute la ville. Il se mêloit parmi eux comme un simple particulier, leur distri-

(1) Diod. l. XIV, p. 245, 246, 267, 268.

buoit des prix, admettoit à sa table ceux qui se distinguoient entre tous les autres par leur industrie et leur activité, et leur inspiroit tant d'émulation, que la muraille très-haute, très-épaisse, et soutenue d'espace en espace par des tours, se trouva élevée et finie en vingt jours de temps, à la longueur de trente stades. Il se munit d'armes et de traits de toute forme et de toute espèce. Ayant fait venir d'Italie, et ayant fait couper sur le mont Ætna, très-fertile alors en pins et en sapins, une grande provision de bois, il fit construire deux cents galères, les unes à trois rangs de rames, d'autres à cinq, espèce de bâtimens qu'on n'avoit pas encore mis fort en usage, et en fit réparer cent dix qu'il avoit auparavant. On inventa pour lui des armes, et des machines singulières et capables des plus grands effets, et entre autres des catapultes, machine jusqu'alors inconnue. Tout étoit en mouvement à Syracuse. A contempler ce qui se faisoit pour la marine, on auroit cru que toute la ville s'y employoit; et à la quantité de machines, d'armes, et d'autres instrumens de fer qu'on y fabriquoit en même

temps, on auroit dit que la ville entière n'étoit qu'une communauté d'ingénieurs, d'artisans, surtout de forgerons et de fourbisseurs.

A l'égard des troupes, Denys choisit, parmi les citoyens, ceux qui lui parurent les plus propres à porter les armes, et en envoya chercher de semblables dans les villes qui lui étoient soumises. Ses soudoyés étoient tirés de toute la Grèce, et particulièrement des terres de Lacédémone; car cette République favorisant son usurpation, lui avoit permis de prendre chez elle autant de soldats qu'il lui plairoit. Il lui vint d'ailleurs un grand nombre d'étrangers de toutes les nations. Pour le succès même de la guerre qu'il méditoit, il crut devoir se concilier l'amitié des villes de la Sicile ou de celles qui en étoient voisines, mais surtout des habitans de Rhège et de Messine, qui, placés aux deux côtés du détroit, et ayant par eux-mêmes des forces capables de donner un grand poids au parti qu'ils embrasseroient, pouvoient se joindre aux Carthaginois, dès que ceux-ci seroient entrés dans l'île. Inquiété de ce soupçon, il céda aux Messinois, pour les gagner, une

grande partie d'un territoire qui étoit à leur bienséance, et envoya des ambassadeurs aux habitans de Rhège, ville située dans le pays des Aratiens, à l'extrémité de l'Italie, pour leur faire des offres avantageuses, et pour demander une de leurs citoyennes en mariage, à la place de sa première femme, fille d'Hermocrate, qu'il avoit perdue dans la révolte dont nous avons parlé. Sachant, dit M. Rollin, que rien n'affermit si bien un trône que la vue d'un héritier, qui peut entrer dans les mêmes desseins, qui a les mêmes intérêts, qui peut suivre le même plan, et garder les mêmes maximes de gouvernemens, il vouloit avoir un successeur auquel il transmît la souveraineté, qu'il n'avoit acquise que par tant de périls et de travaux.

Ceux de Rhège, à qui il s'étoit d'abord adressé, s'étant assemblés, dédaignèrent son alliance, et répondirent qu'ils n'avoient point d'autre fille à lui donner que celle du bourreau; mot outrageant, qui leur coûta cher par la suite (1).

(1) Diod. l. XIV, p. 268-271-317.

Denys, refusé par les Rhégeois, envoya pour le même sujet d'autres ambassadeurs à Locres, qui ne se montra pas si difficile. Les Locriens lui accordèrent Doris, fille d'un de leurs plus illustres citoyens. Il prit aussi pour épouse Aristomaque, fille d'Hipparinus, l'un des principaux habitans de Syracuse. Ce fut, dit encore M. Rollin, contre les mœurs et contre la coutume universelle et immémoriale de tous les peuples de l'occident qu'il épousa deux femmes en même temps, usant en cela, comme dans tout le reste, de la liberté que prend la tyrannie de se mettre au-dessus de toutes les lois.

A l'occasion de ce double mariage, il donna des repas somptueux, et à son armée et à des villes entières qu'il y invitoit. Il avoit adouci pour lors, selon le témoignage de Diodore de Sicile, toute la dureté et l'amertume de son genre de gouvernement cruel et despotique ; et les ayant changés en humanité et en douceur, il ne s'agissoit plus de meurtres ni de bannissemens. Tant de sang avoit été versé, un si grand nombre des plus honnêtes citoyens et des plus recommandables avoient été maltraités, ou-

tragés, dépouillés de leurs biens, et chassés de leur patrie, qu'il craignoit d'envenimer de plus en plus les haines, d'augmenter sans cesse le nombre de ses ennemis, d'armer de nouveau contre lui la multitude, fatiguée, exaspérée par le dégoûtant et horrible spectacle de ses cruautés, de ses vexations, et de ses injustices, et d'être enfin lui-même la victime de cet état violent, qui ne peut jamais durer long-temps. Ainsi commença-t-il à sentir que son intérêt le plus pressant étoit de faire oublier, s'il se pouvoit, ses proscriptions, de rendre son autorité douce, modérée, et de la faire aimer du plus grand nombre, en même temps qu'il la feroit respecter au dehors par ses exploits.

Après les premiers jours de ses noces, Denys convoqua l'assemblée du peuple, et l'invita à faire la guerre aux Carthaginois, en lui représentant que cette nation ennemie de tous les Grecs en général, en vouloit particulièrement aux Siciliens; que si elle les laissoit en repos depuis quelque temps, il n'en falloit attribuer la cause qu'à la peste, qui, dans ces dernières années, avoit désolé la Libye; et qu'au lieu d'atten-

dre qu'ils eussent recouvré leurs forces, il étoit bien plus avantageux de les attaquer les premiers dans la langueur de leur convalescence. Les Syracusains applaudirent à ce discours, et ne se portèrent pas avec moins de zèle que Denys à cette guerre, haïssant souverainement les Carthaginois, par la raison même que c'étoit la crainte qu'ils avoient d'eux qui les forçoit de se soumettre à leur tyran.

Les Carthaginois avoient commis précédemment tant de perfidies et de cruautés, que, dès que la guerre fut déclarée, toutes les villes grecques soumises à Carthage firent éclater leur animosité contre ces vainqueurs barbares. Non contens de piller toutes leurs richesses, les Grecs se saisirent de leurs personnes, et leur firent éprouver toutes sortes d'ignominies et de mauvais traitemens, pour se venger de ce qu'ils avoient souffert eux-mêmes dans le temps de leur captivité. Ces représailles allèrent si loin, que les Carthaginois, comme le prétend Diodore, profitant de cette leçon terrible, traitèrent avec plus de douceur ceux que la victoire fit tomber entre leurs mains. L'expérience de tous les

siècles ne devroit-elle pas en effet, selon la réflexion du même historien, instruire les hommes, que le sort de la guerre étant journalier et incertain entre deux partis qui combattent l'un contre l'autre, celui qui sera vainqueur ne manquera pas de rendre au vaincu le traitement qu'il aura reçu de lui dans une circonstance pareille (1).

Le tyran de Syracuse ayant tout disposé conformément à ses vues, envoya à Carthage un héraut, chargé d'une lettre pour le sénat. Elle portoit que les Syracusains avoient résolu de faire la guerre aux Carthaginois, s'ils ne se retiroient pas de toutes les villes grecques de la Sicile. Cette lettre lue dans l'assemblée du sénat, et ensuite en présence de tout le peuple, les remplit de consternation. La peste leur avoit enlevé un grand nombre de leurs concitoyens, et rien n'étoit prêt pour une guerre de cette importance. On choisit cependant quelques-uns des sénateurs, auxquels on délivra de grosses sommes d'argent pour aller faire des levées en Europe.

(1) Diod. l. XIV, p. 267-273.

Denys, sans les attendre, marcha vers Erix. C'étoit auprès de cette montagne qu'étoit située, sur la côte occidentale de la Sicile, la ville de Motye, occupée par une colonie de Carthaginois, qui regardoient cette place comme une citadelle, et un entrepôt d'où ils pourroient bientôt envahir toute l'île. Les troupes que Denys menoit à sa suite se montoient à quatre-vingt mille hommes de pied et trois mille chevaux, et elles étoient côtoyées par une flotte, qui n'alloit à guère moins de deux cents voiles. Elle étoit de plus accompagnée d'un grand nombre de vaisseaux de charge, remplis de toutes sortes de machines de guerre. La ville de Motye, qui attendoit incessamment des secours de Carthage, ne se laissa point effrayer. Imilcon, alors général des Carthaginois, se montra en effet pendant le siége. Mais n'ayant pu réussir à dégager Motye, et n'osant risquer un combat naval contre une flotte qui étoit le double de la sienne, il se retira en Afrique. La défense de la ville assiégée n'en fut pas moins vigoureuse, les Carthaginois qui y étoient enfermés ne pouvant espérer aucune commisération de la

part des Syracusains. Après bien des pertes qu'elle leur fit essuyer, elle fut prise enfin, et livrée au pillage et au massacre. Femmes, enfans, vieillards, rien ne fut épargné, excepté ceux qui se réfugièrent dans les tentes, et qui furent vendus comme esclaves. Parmi les prisonniers, il se trouva quelques Grecs, qui étoient au service de l'ennemi, et que Denys fit mettre en croix.

L'année suivante, les Carthaginois ayant rassemblé des forces considérables, et armé une flotte de quatre cents vaisseaux, indépendamment des vaisseaux de charge, débarquèrent en Sicile. Imilcon, auquel ils avoient donné le titre de roi, selon leur usage en de pareilles circonstances, reprit la ville de Motye, et, malgré une forte résistance, s'empara de Messine, une des villes les plus florissantes de la Sicile, qu'il rasa de manière qu'on ne pouvoit plus même y rencontrer la place de tant de superbes édifices dont elle étoit ornée. Il ordonne ensuite à Magon, général de sa flotte, de la faire passer jusqu'au promontoire, appelé Taurus. Des Siciliens occupoient ce promontoire au nom d'Imilcon, s'étant laissés

gagner par ses promesses, et y avoient bâti une citadelle. Imilcon, suivi de son infanterie, se hâta pour y arriver en même temps que Magon, dont la flotte le côtoyoit dans sa marche. Mais comme le mont Ætna vomissoit alors des feux et des flammes qui s'étendoient jusqu'à la mer, il n'étoit plus possible à l'armée de terre, forcée à faire un grand tour pour prendre une autre route, d'avancer autant que la flotte, qui cingloit vers Catane, le lieu du rendez-vous. Denys, qui s'étoit mis en campagne, voyant cette flotte séparée des troupes d'Imilcon, donna ordre à Leptine, son frère, auquel il avoit confié la sienne, de l'attaquer, en prenant soin de tenir tous ses vaisseaux ensemble; ce qui étoit le seul moyen de se défendre contre des ennemis bien supérieurs en nombre. Denys se flattoit que toute son armée de terre paroissant sur le rivage pendant qu'on se battroit sur mer, inspireroit de la crainte aux Carthaginois, et redoubleroit la confiance des Syracusains, puisque dans le cas même où quelques-uns de leurs vaisseaux seroient maltraités, ils apercevroient du secours ou un asile sur le rivage.

Ce projet si bien concerté n'eut aucun succès par la faute de Leptine, qui s'avança à la tête de trente des plus forts vaisseaux, et s'éloignant trop des autres, commença l'attaque avec plus de valeur que de prudence. Il fut enveloppé, et trouva seul moyen d'échapper par la fuite au péril où il s'étoit jeté. Il en résulta pour les Syracusains une défaite entière, la perte de cent trente vaisseaux, et celle de plus de vingt mille hommes, dont la plupart périrent, sans que l'armée de terre pût leur donner aucun secours.

Denys, après cette défaite, se pressa de retourner à Syracuse, dans la crainte que Magon, fier déjà de sa victoire, ne s'avançât vers cette ville et ne s'en rendît maître. Les Siciliens, qui auroient voulu, au contraire, que l'on tombât sur Imilcon au moment où il s'y attendoit le moins, et où les troupes de terre devoient être harassées de la marche pénible qu'elles venoient de faire, voyant que Denys ne s'étoit point rendu à leurs conseils et à leurs instances, l'abandonnèrent pour la plupart, et se retirèrent, les uns dans leurs provinces, et les autres dans des forts voisins.

Cependant Imilcon ayant décoré ses vaisseaux des dépouilles qu'il avoit faites sur la flotte des ennemis, se présenta devant Syracuse, et fit entrer dans le principal port un si grand nombre de vaisseaux, que, quelque vaste qu'il fût, les voiles des bâtimens le couvroient, en quelque sorte, tout entier. A peine cette flotte étoit-elle rangée, qu'on vit paroître, d'un autre côté, une armée de terre, composée, au rapport de quelques historiens, de trois cent mille hommes de pied, et de trois mille chevaux, et accompagnée d'une flotte de deux cents voiles, qu'Imilcon fit entrer en partie dans quelques-uns des autres ports. Il fit dresser sa tente dans un temple de Jupiter, et le reste de l'armée campa aux environs de la ville. L'ayant rangée ensuite en bataille, et s'approchant encore davantage, il sembloit appeler au combat les habitans de Syracuse, remplis de consternation et d'effroi, à la vue d'un si formidable appareil. Voyant que personne ne venoit au-devant de lui, il conduisit son armée dans son camp, d'où ses soldats, pendant trente jours, coururent la campagne, coupant tous les arbres, et por-

tant partout la désolation. Le général carthaginois s'empara, vers le même temps, d'un faubourg de la ville, et pilla le temple de Cérès et de Proserpine. Ce fut le terme de ses prospérités, et les Syracusains se crurent bientôt autorisés à attribuer à cette profanation, à celle du temple de Jupiter, à la démolition des tombeaux élevés aux environs de la ville, tous ses désastres.

Denys ranimant son courage, fit à son tour des insultes au camp ennemi, de sorte que Syracuse reprenoit visiblement le dessus. Polixène, beau-frère de Denys, lui amena, sur ces entrefaites, de la part de ses alliés du Péloponnèse et de l'Italie, trente vaisseaux longs, commandés par Pharacide, de Lacédémone. Les Syracusains, qui faisoient, de leur côté, des courses sur mer, allant au-devant d'un vaisseau chargé pour les Carthaginois, ceux-ci s'avancèrent avec quarante galères. D'autres vaisseaux de Syracuse se joignirent aux premiers, et le combat s'étant engagé, ils coulèrent à fond vingt-quatre galères des ennemis, et prirent leur principal vaisseau.

Flattés de ce succès, les habitans de Sy-

racuse se vantoient de ce que Denys ayant été battu plus d'une fois étant à leur tête, ils avoient eu ce dernier avantage en son absence, et s'excitoient mutuellement à secouer le joug du tyran. Denys arriva au moment où ils étoient le plus animés, et faisant assembler le peuple, il donna d'abord de grandes louanges aux Syracusains; après quoi, les invitant à persévérer dans leur courageuse résolution, il leur promit de mettre au plutôt fin à la guerre par de nouveaux succès. Il alloit congédier l'assemblée, lorsqu'un citoyen de Syracuse, nommé Théodore, qui s'étoit distingué dans la cavalerie, et qui passoit pour très-intelligent dans les affaires publiques, prit la parole: par un discours plein de force et d'éloquence, et qui mériteroit d'être lu tout entier dans Diodore de Sicile, l'orateur retraça tous les crimes du tyran, mit sa conduite en opposition avec celle de Gélon qui avoit rendu de si grands services à Syracuse et à toute la Sicile, qu'il avoit délivrée des Carthaginois, lui reprocha la bassesse de son extraction, et en faisant souvenir ses concitoyens de la gloire que leurs ancêtres

s'étoient

s'étoient acquise en différens temps, et de celle qu'en dernier lieu ils avoient obtenue eux-mêmes dans leur défense contre les Athéniens, il les exhorta, dans les termes les plus pressans, à tourner sur-le-champ les armes qu'ils avoient en main, contre le plus vil et le plus cruel des tyrans, étant soutenus, comme ils l'étoient, dans cet instant, par les plus puissans alliés.

Théodore ayant ainsi parlé, les Syracusains, profondément affectés, fixoient les yeux sur ceux dont ils pouvoient attendre du secours pour leur délivrance, lorsque Pharacide de Lacédémone, commandant de la flotte auxiliaire, monta sur la tribune, où l'on crut qu'il alloit se déclarer le chef de l'entreprise proposée par Théodore; mais, trompant l'attente générale, il dit qu'il avoit été envoyé pour soutenir les Syracusains et Denys contre les Carthaginois, et non pour ôter à Denys la souveraine puissance. Pendant sa harangue, les soudoyés du tyran s'assembloient autour de lui, et les Syracusains étonnés demeuroient dans le silence, en chargeant d'imprécations les Spartiates, au fond de leur ame. Cependant Denys ex-

trêmement effrayé de la proposition que Théodore venoit de faire, rompit l'assemblée. Mais ensuite il parloit obligeamment à tout le monde, se familiarisoit avec le peuple, faisoit à quelques-uns des présens, et en invitoit d'autres à sa table, comme il avoit déjà fait précédemment.

La peste s'étoit mise alors parmi les Carthaginois, et quoique les causes en fussent très-naturelles, vu les chaleurs excessives de l'été, plus ardentes encore cette année-là, et l'humidité, qui, avant le lever du soleil, s'élevoit du sol sur lequel étoient campés les soldats, on crut de nouveau devoir l'attribuer à la vengeance des dieux. Les ravages qu'elle fit dans le camp ennemi réduisirent aux abois l'armée des Carthaginois. Denys en profita pour faire attaquer leur flotte par quatre-vingts vaisseaux, sous les ordres de Leptine et de Pharacide, tandis que lui-même, avant le lever de l'aurore, se mettoit en marche vers le camp. Il avoit fait partir auparavant quelques cavaliers, et mille hommes de son infanterie soudoyée, pour attaquer la partie du camp qui regardoit la campagne. Ces soudoyés étoient, de tou-

tes les troupes de Denys, celles qui le haïssoient le plus; et ils avoient souvent excité des querelles et du tumulte dans son armée. C'est pourquoi Denys avoit averti secrètement ses cavaliers de s'en revenir au premier choc, et de laisser les soudoyés seuls dans la mêlée. Les cavaliers exécutèrent cet ordre si ponctuellement, que ces mutins, abandonnés, furent taillés en pièces. Denys, comme il se l'étoit proposé, attaqua le camp d'un autre côté et les forts qui l'environnoient. Les Barbares, surpris et en désordre, ne purent empêcher que les forts ne fussent emportés. Aussitôt après toute la flotte sicilienne s'avança en bon ordre. Les Carthaginois, qui s'étoient presque tous jetés de l'autre côté de leur camp, par où les troupes de terre étoient venues fondre sur eux, revinrent à la hâte pour défendre leurs vaisseaux; mais ils en étoient encore à se placer sur leurs ponts et à garnir leurs chiourmes de rameurs, que les galères siciliennes, heurtant les leurs de leurs éperons, les mettoient en pièces. Tout le rivage fut couvert en peu de temps de débris de vaisseaux et de corps morts. L'infanterie de terre, voulant parti-

ciper au zèle des gens de mer, se porta, ainsi que Denys lui-même, vers l'endroit du port où les Carthaginois avoient encore des vaisseaux en réserve. Trouvant là quarante vaisseaux à cinquante rames, avec des vaisseaux de charge et quelques galères, ils y mirent le feu, sans que les ennemis pussent se mettre en devoir de l'éteindre. Tout ce qu'il y avoit de citoyens dans Syracuse voulurent être témoins de ce désastre. Les uns, levant les mains au ciel, lui rendoient grâces de leur délivrance, et les autres croyoient voir, dans cet événement, un effet sensible de la colère des dieux. En général, on poussoit des cris de joie extraordinaires, à la vue d'un succès si décisif et si inespéré; tandis que les Barbares étoient dans une désolation, qu'ils exprimoient par les cris les plus lamentables.

Les Carthaginois, vaincus ainsi par terre et par mer, firent à Denys une députation secrète et à l'insu des Syracusains. Ils le prioient de laisser retourner en Afrique le peu de gens qui leur restoient, et lui offroient trois cents talens qu'ils avoient actuellement dans leur camp. Denys, qui ne souhaitoit

pas la perte totale des Carthaginois, dont le nom seul tiendroit en bride les Siciliens, accepta les trois cents talens, qui lui furent délivrés, et fit réponse qu'il permettoit d'emmener par mer, secrètement et de nuit, les seuls citoyens de Carthage, les Siciliens et les alliés ne pouvant pas se prêter à laisser sauver une armée entière.

Imilcon, cédant aux conditions que Denys lui imposoit, fit embarquer, à l'heure dont on étoit convenu, les Carthaginois en quarante galères, et abandonna tout le reste de son armée. Les Siciliens qui avoient été de leur parti se retirèrent dès le premier instant à travers les terres, chacun dans leur ville ou dans leur province. Tous les autres, qui étoient ou alliés, ou à la solde des Carthaginois, furent massacrés ou faits prisonniers. Les Ibériens seuls, ceux dont le pays a été connu depuis sous le nom d'Espagne, prenant le parti de demeurer armés, envoyèrent proposer, par un héraut, leur alliance au vainqueur. Denys leur accorda ce qu'ils désiroient, et après avoir reçu leur serment, il les incorpora dans la troupe de ses soudoyés.

Tel fut, selon les sages réflexions de Diodore de Sicile, le triste revers de la fortune des Carthaginois, lequel apprend aux hommes, que les prétentions outrées et sans bornes ne servent le plus souvent qu'à leur faire sentir leur foiblesse. En effet, les Carthaginois, maîtres d'une grande partie de la Sicile, ayant porté leur ambition jusqu'à vouloir l'être aussi de Syracuse, furent bientôt réduits à soupirer après leur retraite, et à l'acheter à un très-haut prix. Ces mêmes Barbares, après avoir renversé les monumens les plus respectés dans le pays dont ils vouloient s'emparer, laissèrent sans sépulture cent cinquante mille hommes des leurs que la peste leur avoit enlevés. Ils avoient désolé et ruiné, par le fer et par le feu, toute la campagne qui étoit aux environs de Syracuse, et ce fut par le feu qu'ils perdirent leur flotte entière. Ils avoient fait une vaine ostentation de leurs forces en entrant dans le port de cette ville, et ils ne prévoyoient pas que peu de jours après, fuyant à la faveur de la nuit, ils livreroient honteusement leurs propres alliés à leurs ennemis. Le général lui-même qui avoit osé

placer sa tente dans le temple de Jupiter, où il s'étoit enrichi des dépouilles sacrées, ne se sauva, par la plus humiliante retraite dans sa patrie, que pour y traîner le reste de ses jours dans la misère, les opprobres, et l'infamie, laissant après lui, non-seulement un exemple mémorable de la vicissitude des choses humaines, et des châtimens réservés aux hommes impies et superbes, mais encore une suite de guerres funestes.

Les mauvais succès des Carthaginois ayant été publiés dans toute l'Afrique, leurs tributaires, et tous ceux à qui la dureté de leur gouvernement étoit déjà insupportable, outrés du lâche abandon qu'ils avoient fait de leurs compagnons de guerre, pour se sauver eux-mêmes, conçurent une haine irréconciliable contre eux; et se concertant les uns avec les autres, ils formèrent un corps d'armée de deux cents mille hommes. Avec ces troupes ils s'emparèrent de Tunis, ville voisine de Carthage, et de là se mettant en campagne, ils obligèrent les habitans de Carthage même à se renfermer dans leurs murs. Les Carthaginois firent des vœux publics pour appaiser la colère du ciel. Ils éta-

blirent un culte en l'honneur de Cérès et de Proserpine, et, relativement à ce culte, des sacrifices conformes aux rites des Grecs. Ils firent ensuite des préparatifs de guerre; mais, heureusement pour eux, la division se mit parmi les révoltés : outre cela, leur grand nombre les réduisant à manquer de vivres, tandis qu'il en venoit continuellement à Carthage de la Sardaigne, ils s'en retournèrent chacun dans leur pays, et délivrèrent ainsi les Carthaginois d'un véritable sujet de crainte.

Le tyran de Syracuse, qui apercevoit beaucoup de mécontentement dans ceux qu'il soudoyoit, et qui appréhendoit qu'ils ne se tournassent contre lui, se saisit d'abord de leur chef, qui s'appeloit Aristote. La soldatesque irritée courut aux armes, et demanda sa paye avec hauteur. Denys déclara qu'il alloit envoyer Aristote à Lacédémone, pour y être jugé dans sa patrie même; et à l'égard des soldats, qui se montoient à dix mille hommes, il leur donna la ville et le territoire de Léontium, dont les habitans avoient été transférés à Syracuse. Il enrôla aussitôt d'autres étrangers, et leur associant

tous les esclaves qu'il avoit affranchis, il leur confia la conservation de son autorité (1).

Denys venoit de rétablir Messine, peu éloignée de Rhège, ces deux villes n'ayant de distance entre elles que celle d'un large canal; ce qui faisoit croire que c'étoit en cet endroit que la Sicile avoit été séparée autrefois de l'Italie, avec laquelle elle ne faisoit qu'un même continent. Les habitans de Rhège reprochoient à Denys qu'en relevant Messine, il élevoit une forteresse contre eux. Son dessein étoit en effet d'attaquer cette ville; mais il fit auparavant en Sicile plusieurs autres tentatives, qui l'arrêtèrent quelque temps. Il eut aussi à repousser les Carthaginois, qui s'étant relevés peu à peu des pertes qu'ils avoient essuyées devant Syracuse, revinrent sous la conduite de Magon, et firent de nouveaux efforts, qui n'ayant pas mieux réussi que les précédens, se terminèrent par un accommodement.

Avant même que Denys fût délivré des Carthaginois, ayant équipé une flotte de cent voiles, il la mena contre Rhège; mais

(1) Diod. l. XIV, p. 273-296.

n'ayant pu s'en emparer, il fit une trève d'un an, et revint à Syracuse. Les Grecs établis en Italie, voyant qu'il portoit ses prétentions jusque sur leurs provinces, firent une ligue entre eux pour se défendre contre lui (1). Lorsqu'il eut étendu et assuré sa domination sur presque toute la Sicile, dont Carthage, par le traité que Magon fut obligé de conclure, le reconnoissoit pour souverain, sans renoncer toutefois à ce qu'elle y possédoit encore, il fit un nouvel armement contre la ville de Rhège, toujours animé par le ressentiment de l'injure qu'il en avoit reçue, et par le désir de soumettre les villes grecques d'Italie. Celles-ci armèrent, de leur côté, une flotte, pour soutenir ceux de Rhège, et pour le chasser de leur continent. Il y avoit entre ces villes un traité, par lequel elles étoient tenues à se prêter un secours mutuel; et si quelqu'une d'entre elles manquoit à ce devoir, le chef de sa milice devoit être puni de mort. Ce traité avoit été dirigé contre les Lucaniens, peuple puissant de ces contrées, qui souvent ravageoit

(1) *Ubi supr.* p. 304-306, 308-310.

leur territoire ; mais il pouvoit aussi leur être utile contre d'autres ennemis. Les succès de cette campagne ayant été assez égaux de part et d'autre, Denys retourna encore à Syracuse. L'année suivante, il remporta sur ces Grecs ligués une victoire si complète et les réduisit à une telle extrémité, qu'il les contraignit de rendre leurs armes et de se remettre entièrement à sa discrétion. Denys, une baguette à la main, les fit passer devant lui comme des esclaves, et les comptant tous un à un, il en trouva plus de dix mille. Quoique tout le monde s'attendît à quelque cruauté de sa part, il se montra, en cette occasion, le plus doux de tous les vainqueurs; car il renvoya les captifs sans exiger d'eux aucune rançon, et accordant ensuite la paix à la plupart des villes qu'il avoit paru menacer du joug le plus dur, il leur permit de se gouverner par leurs propres lois. Il s'attira, de la part de toutes, de grandes louanges, et quelques-unes lui envoyèrent des couronnes d'or. En un mot, on regarda ce procédé comme le plus beau trait de sa vie.

Continuant la guerre contre ceux de Rhège, il se préparoit à l'assiéger avec une puissante

armée. Les habitans alarmés lui députèrent des ambassadeurs. Il leur demanda trois cents talens; il exigea de plus qu'ils lui envoyassent tous leurs vaisseaux, qui étoient au nombre de soixante et dix, et lui remirent, outre cela, cent de leurs citoyens pour ôtages de leur fidélité. Ils lui accordèrent toutes ces demandes, et il leva le siége; mais son dessein n'étoit que de les perdre plus sûrement, après les avoir affoiblis.

L'année suivante, sous les plus injustes prétextes, il les assiégea de nouveau, après leur avoir renvoyé leurs ôtages. N'attendant plus de sa part que les traitemens les plus rigoureux, ils nommèrent pour leur commandant Python, homme intrépide, et se préparèrent à la résistance la plus opiniâtre. Python faisoit de fréquentes et rudes sorties, dans l'une desquelles Denys reçut un coup de lance qui pensa lui coûter la vie, et dont il ne guérit qu'avec beaucoup de peine. Le siége traînoit en longueur et avoit déjà duré onze mois. La disette étoit devenue si grande parmi les assiégés, qu'ils étoient contraints de sortir de la ville pour aller, comme des animaux, brouter l'herbe autour des murailles.

Denys apprenant cet excès de misère, non-seulement n'en fut point touché, mais il fit mener en ce même endroit les chevaux de son armée, afin qu'ils y consommassent toute l'herbe qui pouvoit y croître. Enfin les assiégés, vaincus par l'excès de leurs maux, se livrèrent à la discrétion du tyran.

En entrant dans la ville, il y trouva des monceaux de morts entassés par la famine; et ceux qui leur avoient survécu ressembloient plutôt à des squelettes qu'à des hommes. Il fit encore néanmoins plus de six mille prisonniers, qui furent tous transportés à Syracuse. Là il rendit la liberté à ceux qui furent en état de payer une mine, c'est-à-dire, quatre-vingt-dix livres; et tous les autres furent vendus à l'encan. S'étant saisi de Python leur général, il fit précipiter son fils dans la mer, et pour lui, il le fit attacher le lendemain à une très-haute machine, pour le donner en spectacle à toute l'armée. Là, il voulut qu'on lui annonçât que, la veille, son fils avoit été jeté dans la mer. « Il a été plus heureux que moi d'un jour », répondit ce père infortuné. Denys le fit promener ensuite par toute la ville, suivi d'un homme

qui le battoit de verges en lui faisant essuyer mille outrages, et précédé d'un héraut, qui crioit à la multitude que Denys châtioit ainsi très-justement un homme qui avoit excité sa ville à la rebellion. Dites plutôt, s'écrioit ce généreux défenseur de la liberté, dont toute la vie avoit été sans reproche, et que la vue d'une mort prochaine rendoit encore plus intrépide, dites que c'est ainsi qu'on traite un fidèle citoyen, pour avoir refusé de livrer sa ville et sa patrie à un tyran. Ce discours, ce spectacle tiroient les larmes des yeux de tous les spectateurs, et même des soldats de Denys, parmi lesquels on apercevoit déjà quelques mouvemens. Craignant que son prisonnier ne lui fût enlevé avant qu'il eût assouvi sur lui sa vengeance, il le fit, sur-le-champ, précipiter dans la mer avec toute sa famille. Telle fut la cruelle et indigne fin de cet homme vertueux. La plupart d'entre les Grecs déplorèrent long-temps son malheur, qui, dans la suite, servit même de sujet de lamentation ou d'élégie à différens poëtes.

L'an 387 avant J. C. Ce fut dans cette même année que les Gaulois, sous la conduite de Brennus, après

avoir vaincu les Romains près du fleuve Allia, assiégèrent le Capitole (1).

Selon le rapport de Justin, pendant que Denys faisoit la guerre aux peuples de la grande Grèce, et vraisemblablement lorsqu'il étoit sur le point de prendre Rhège, les Gaulois, qui avoient brûlé la ville de Rome, quelques mois auparavant, lui envoyèrent des ambassadeurs, pour lui demander son alliance. Ils lui firent représenter que leur nation étant placée au milieu de ses ennemis, pourroit lui rendre de grands services, ou en les attaquant de front, ou en les prenant en queue, pendant qu'ils seroient aux mains avec lui. Cette ambassade flatta beaucoup Denys, qui conclut un traité d'alliance avec eux (2). On ne voit pas au reste, qu'après la prise de Rhège, et la manière dont il se conduisit avec les Grecs ligués d'Italie, il ait fait de nouvelles expéditions dans leur pays.

Dans le temps même que Denys étoit occupé du siége de Rhège, il manifesta un

(1) Diod. l. XIV, p. 312-321.

(2) Justin. l. XX, c. 5.

autre genre d'ambition que celle de la puissance et des conquêtes, et voulut se signaler par des victoires remportées aux jeux olympiques. Il envoya, pour cet effet, plusieurs chariots à quatre chevaux de front, qu'il fit accompagner de tentes superbes, et il joignit à cela des déclamateurs de profession, qui devoient réciter des vers que Denys lui-même, fort entêté de la poésie, avoit composés. Le nombre des chevaux et l'éclat des tentes, attirèrent d'abord tous les regards. Les déclamateurs, dont la voix étoit pleine, harmonieuse et sonore, excitèrent en même temps l'admiration d'une foule d'auditeurs; mais avec plus d'attention, le ridicule des vers qui contrastoit avec la pompe et la majesté des récits, changea l'admiration publique en risée, et l'on porta le mépris et l'indignation jusqu'à renverser et à déchirer ces riches tentes sous lesquelles on s'étoit placé. Pour comble de malheur, dans la course, les chars de Denys, emportés par des chevaux fougueux, sortirent de la lice, ou se brisèrent les uns contre les autres. Ce mauvais succès, et surtout par rapport à ses poésies, l'eût dégoûté pour

toujours, si les flatteurs, dont sa cour étoit remplie, ne l'eussent attribué à l'envie, qu'un mérite supérieur, comme le sien, forceroit tôt ou tard à se taire (1).

Ces fades adulations ne faisant qu'augmenter la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, il se remit, de retour à Syracuse, à faire des vers, et enflé des louanges que ses présens ne manquoient pas de lui attirer de la part de ceux qui avoient quelque célébrité en ce genre, et qu'il rassembloit dans son palais, il mettoit la gloire de son talent poétique bien au-dessus de celle que lui avoient acquise ses exploits guerriers. Entre les poëtes admis à sa table, Philoxène, homme célèbre dans le genre dithyrambique, ayant entendu la lecture qu'il venoit de faire pendant le repas, d'un mauvais poëme, le tyran lui en demanda son avis. Philoxène le lui ayant dit avec un peu trop de sincérité, Denys irrité lui reprocha de n'en parler ainsi que par jalousie, et donna ordre sur-le-champ à ses officiers de le mener aux carrières. Par la suite, les amis du poëte ayant

(1) Diod. l. XIV, p. 318, 319.

obtenu sa grâce, il lui fut même permis de se présenter de nouveau à la table du tyran. Quand le vin eut un peu animé la conversation, Denys exaltant toujours ses vers, récita un morceau dans lequel il croyoit avoir parfaitement réussi. Après quoi, il demanda à Philoxène comment il le trouvoit. Celui-ci ne lui répondit rien; mais regardant les officiers qui servoient à table, il leur dit ce bon mot si connu, *qu'on me remène aux carrières*. Cette saillie ingénieuse fit rire tout le monde; et Denys lui-même, qui en sentit tout le sel, ne parut pas lui en savoir mauvais gré (1).

Ce prince, qui aspiroit à toutes sortes de célébrité, voulut aussi se faire un nom auprès des sages, et un mérite de les attirer à sa cour. Il invita Platon à s'y rendre, et lui fit, à son arrivée, l'accueil le plus distingué. Non-seulement il lui témoigna beaucoup d'estime, mais il parut même respecter d'abord en lui cette liberté franche digne de la vraie philosophie.

Il y avoit alors à la cour de Denys un

(1) Diod. l. XV, p. 331, 332.

jeune homme, appelé Dion, frère d'Aristomaque, l'une des femmes du tyran. Né avec les plus heureuses dispositions, doué d'une ame naturellement grande, pleine de force et de courage, mais, par un triste contraste, élevé dans des mœurs basses et serviles, telles que les forme le joug de la tyrannie, accoutumé à une vie lâche et timide, nourri dans le faste et dans la mollesse, et ne recevant, de tout ce qui l'environnoit, d'autres exemples et d'autres principes que ceux qui nous portent à faire consister le bonheur dans les richesses et dans la volupté, il n'eut pas plutôt entendu le discours de Platon, et goûté de cette philosophie qui mène à la vertu, qu'il sentit son ame enflammée d'amour pour elle. Aussi Platon lui rendit-il lui-même ce glorieux témoignage, qu'il n'avoit point trouvé de jeune homme sur qui ses paroles eussent fait une si prompte et si vive impression (1).

---

(1) Platon, dans sa septième lettre, dit, en propres termes : « Pour moi, en conversant avec Dion, qui étoit alors fort jeune, en lui expliquant les choses que je croyois les plus

Dion voyant la facilité avec laquelle Platon avoit changé ses inclinations, et l'avoit porté à aimer les choses honnêtes et vertueuses, eut la simplicité de croire que les mêmes raisons feroient le même effet sur l'ame de Denys, et dans cette vue, il n'eut aucun repos qu'il ne l'eût engagé à donner à Platon plus de momens pour l'entendre, et à lier avec lui des conversations plus étendues et plus suivies.

Denys, qui avoit une affection toute particulière pour Dion, consentit à ce qu'il désiroit. Dans un de ses entretiens, il fut parlé de la vertu, et l'on disputa beaucoup sur la véritable force, dans laquelle la vertu consiste essentiellement. Platon fit voir qu'il n'y avoit point d'homme moins courageux

---

belles et les plus dignes de l'homme, et en l'exhortant à les pratiquer, je ne me doutois pas que je préparois insensiblement la ruine totale de la tyrannie; car Dion, étant un esprit très-docile, sentit si vivement, et reçut avec tant d'ardeur ce que je lui disois, que je n'ai jamais trouvé de jeune homme qui puisse lui être comparé.

et moins fort que le tyran; et il faut dire la même chose de tous ceux qui, ne sachant prendre aucun empire sur eux-mêmes, montrent en tout une volonté opiniâtre et tyrannique, au lieu de la soumettre à la raison. La conversation étant tombée ensuite sur la justice, Platon prouva que la vie des hommes justes est seule heureuse, et que la vie des hommes qui ne le sont pas est nécessairement malheureuse. Le tyran, qui se sentit convaincu, ne put soutenir ces discours, et il fut très-fâché de voir que ceux de ses amis, qui étoient présens, admiroient ce philosophe, et étoient merveilleusement touchés de ses raisons. Enfin transporté de colère et plein de ressentiment, il demanda à Platon ce qu'il étoit venu faire en Sicile; Platon répondit, qu'*il y étoit venu chercher un homme de bien. Comment! de par tous les dieux*, reprit le tyran, *à t'entendre, on diroit que tu ne l'as pas encore trouvé.*

Denys ne s'en tint pas là. Offensé de sa fermeté et de sa constance, qui ne se démentirent jamais, il le prit véritablement en haine, et l'ayant fait conduire dans le marché des esclaves, il le vendit pour vingt

mines. Quelques philosophes, qui se réunirent à ce dessein, le rachetèrent, et le renvoyèrent dans la Grèce, en lui disant en amis, qu'un philosophe ne devoit voir les tyrans que très-rarement, s'il ne savoit pas employer à leur égard la douceur des paroles.

Plutarque raconte la chose un peu différemment. Selon lui, les amis de Platon l'ayant fait embarquer sur une galère qui remenoit en Grèce le Spartiate Pollis, Denys pria celui-ci en secret, avec de très-grandes instances, de tuer Platon dans le voyage, ou, si cela lui faisoit trop de peine, de le vendre au moins; car, ajouta Denys, il ne lui en arrivera aucun mal, puisque, selon ses propres maximes, étant un homme juste, il sera aussi heureux esclave que libre. Pollis, dit-on, arriva à Egine, y vendit en effet Platon, les Eginètes, qui étoient en guerre avec Athènes, ayant décrété que les Athéniens qui aborderoient chez eux, et qu'on prendroit dans leur île, seroient vendus comme esclaves (1).

(1) Diod. l. XV, p. 332. Plut. in Dion.

Après le départ de Platon, Denys ne laissa pas de donner toujours à Dion les mêmes marques d'estime et de confiance, jusque-là qu'il supportoit, sans se fâcher, la liberté avec laquelle il lui parloit. Denys, raillant un jour sur la manière de gouverner de Gélon, et disant, par une froide allusion à son nom, et d'après le sens qu'il comporte en grec, que ce prince avoit été *la risée* de la Sicile, tous les courtisans se mirent à admirer la prétendue finesse de cette plaisanterie. Mais Dion, prenant la chose sérieusement, lui dit : « C'est à cause de Gélon qu'on s'est fié à vous; et à cause de vous, on ne se fiera plus à personne ». Gélon avoit fait voir, selon la réflexion de Plutarque (1), que le plus beau de tous les spectacles est celui d'une ville gouvernée par un monarque juste et bon ; et Denys montra que le plus odieux et le plus horrible de tous est de la voir gouvernée par un tyran.

Rien n'ayant pu guérir la passion de Denys pour la poésie, il envoya de nouveau des déclamateurs aux jeux olympiques, pour

(1) Plut. in Dion.

y réciter ses vers. N'ayant pas mieux réussi que la première fois, il en conçut un chagrin, qui, s'augmentant de jour en jour, dégénéra en une espèce de frénésie. Pour sortir de cet état, il lui falloit de l'occupation : il forma le dessein d'entrer dans la Phocide, et de se rendre maître du temple de Delphes, dont les trésors immenses devoient subvenir aux dépenses qu'il faisoit à Syracuse, pour fortifier le port et la ville. Il fit avant tout une irruption dans la Toscane, où il pilla un temple fort riche. Il fit ensuite plusieurs tentatives pour chasser entièrement les Carthaginois de la Sicile; mais après le gain d'une bataille, dans laquelle périt Magon, qu'ils avoient élu pour général, en lui donnant le nom de roi, il en perdit une, qui fit échouer tous ses projets, et rendit à l'ennemi ce qu'il s'étoit vu au moment de perdre. Ils durent leur victoire au fils de Magon, qui, dans une grande jeunesse, donnoit déjà les plus hautes espérances. Rien ne contribua davantage à consoler Denys de ce mauvais succès, que le prix qui lui fut adjugé par les Athéniens, pour une de ses tragédies qu'il fit représenter dans leur ville; ce qui prouve

que

que ce prince, à force de faire des vers, réussissoit quelquefois. Cette nouvelle lui causa une si grande joie, qu'il voulut que toute la ville y prit part, et qu'il fit rendre aux dieux, par de nombreux sacrifices, des actions de grâces solennelles. Traitant ensuite magnifiquement ses amis, il s'abandonna tellement aux excès de la table, et surtout du vin, qu'ils le plongèrent dans une maladie violente, dont il mourut, après trente-huit ans de règne. Son fils, connu sous le nom de Denys le jeune, lui fit de superbes funérailles, et succéda tranquillement à l'autorité que son père avoit usurpée (1). L'an 368 avant J. C.

On ne peut disconvenir que Denys ne se soit distingué du côté de la politique et de la science militaire; mais on lui a reproché, avec raison, son ambition, son avarice, sa cruauté, et son impiété. Ce prince, qui offroit des sacrifices aux dieux pour leur rendre grâces du prix qu'une de ses pièces lui avoit mérité, ne craignoit pas de les insulter hautement par les plaisanteries qu'il mêloit

(1) Diod. l. XV, p. 332, 336-340, 384, 385. Plut. in Dion.

à ses sacrilèges. Un jour qu'il pilloit un temple de Jupiter, et qu'il faisoit ôter de la statue de ce dieu un manteau d'or, il dit que ce vêtement étoit trop pesant en été, et trop froid en hiver, et il lui fit mettre un manteau de laine, disant qu'il seroit bon pour toutes les saisons. Une autre fois, il fit ôter à l'Esculape d'Epidaure sa barbe d'or, sous prétexte qu'il ne convenoit pas au fils d'avoir de la barbe, puisque son père n'en avoit pas (1). Il fit aussi enlever de tous les temples les tables d'argent; et comme on y avoit mis, selon l'ancien usage de la Grèce, cette inscription, AUX BONS DIEUX, il vouloit, disoit-il, profiter de leur bonté. Pour ce qui étoit des petites victoires, des coupes et des couronnes d'or, que les statues tenoient à la main, il les emportoit sans façon, disant que ce n'étoit point les prendre, mais seulement les recevoir; que les dieux à qui l'on demande sans cesse des biens, ne pouvoient être refusés que par des fous, lorsqu'ils étendoient eux-mêmes la main pour nous donner. Enfin ces dépouilles fu-

(1) On peignoit Apollon sans barbe.

rent, par son ordre, portées au marché, et vendues à l'encan; puis en ayant touché l'argent, il fit publier que tous ceux qui auroient chez eux des choses tirées des lieux saints, eussent, dans le temps prescrit, à les restituer toutes aux temples d'où elles venoient : de sorte, dit Cicéron en rapportant ces différens traits, qu'à l'impiété envers les dieux, il ajouta l'injustice envers les hommes (1).

Le long règne de Denys, et la souveraine autorité dont il jouit pendant tant d'années, pourroient flatter d'un vain espoir de bonheur un cœur ambitieux, qui seroit tenté de marcher sur ses traces, si l'histoire ne nous avoit appris à quelles inquiétudes et quelles frayeurs il étoit livré. Exposé sans cesse à des conjurations secrètes, il portoit une cuirasse de fer sous sa robe (2). Il étoit forcé de donner sa confiance à de vils esclaves, n'osant la mettre dans des hommes libres. Pour la garde de sa personne, dit l'Orateur romain, qui nous peint ses sollicitudes con-

(1) Cic. de Nat. Deor. l. III, n. 83, 84.
(2) Diod. l. XIV, p. 235.

tinuelles et ses tourmens, il avoit choisi des étrangers féroces et barbares. Enfin la crainte de perdre son injuste domination, l'avoit réduit, en certain temps, à s'emprisonner, en quelque sorte, dans son palais (1). Une parole échappée à son barbier, qui se vanta, en plaisantant, de porter toutes les semaines le rasoir à la gorge du tyran, lui coûta la vie (2); et, depuis ce temps, n'osant plus confier sa tête à tout autre que ses filles, il leur avoit fait apprendre à raser. Ces princesses s'abaissant ainsi, par ses ordres, à cette fonction, faisoient la barbe et les cheveux à ce malheureux père : encore dit-on que, quand elles furent un peu plus âgées, craignant le rasoir jusque dans leurs mains, il imagina de se faire brûler par elles les cheveux et la barbe avec des coquilles de noix. Jamais il n'alloit passer la nuit chez l'une de ses deux femmes, Aristomaque de Syracuse et Doris de Locres, qu'il ne commençât, en entrant dans leur appartement, par les perquisitions les plus exactes; et comme

(1) Cic. Tuscul. l. V, n. 57, 58.

(2) Plut. de Garrul.

il avoit fait entourer leurs chambres d'un large fossé, sur lequel il y avoit un petit pont de bois, il le levoit aussitôt qu'il étoit avec elles, après avoir pris la précaution de fermer la porte en dedans (1). Ni son frère, ni son fils même, n'entroient dans sa chambre, sans avoir changé d'habits, et sans avoir été visités par ses gardes (2). Fallait-il parler au peuple, dans des circonstances un peu critiques; comme il n'eût osé paroître dans la tribune ordinaire, il ne le haranguoit que du haut d'une tour. Etant obligé de se déshabiller pour jouer à la paume, qu'il aimoit beaucoup, il ne confioit son épée qu'à un jeune homme son favori. Sur quoi, un de ses amis lui ayant dit un jour en riant : *Voilà donc une personne à laquelle vous confiez votre vie*, et le tyran s'étant aperçu que le jeune homme en sourioit, il les fit mourir tous deux, l'un pour avoir indiqué un moyen de l'assassiner ; l'autre parce qu'il sembloit avoir approuvé la chose par un sourire. La mort de ce jeune homme

(1) Cic. Tuscul. l. V, n. 58, 59.
(2) Plut. in Dion.

qu'il avoit tendrement aimé, lui causa la plus vive douleur. Tant il est vrai, ajoute Cicéron, que ceux qui écoutent leurs passions ne sont jamais d'accord avec eux-mêmes! Vous avez obéi à l'une, il en renaît à l'instant une autre toute différente (1).

Mais pour juger, mon fils, si Denys étoit heureux, il ne faut que s'en rapporter à lui-même. Un de ses flatteurs, nommé Damoclès, l'ayant un jour félicité sur sa puissance, sur ses troupes nombreuses, sur l'éclat de sa cour, sur ses trésors immenses, et sur la magnificence de ses palais, ajoutant que jamais prince n'avoit été si heureux que lui: « Damoclès, lui dit le tyran, puisque mon sort te paroît si doux, serois-tu tenté d'en goûter un peu, et de te mettre en ma place »? Damoclès ayant témoigné qu'il en feroit volontiers l'épreuve, Denys le fit asseoir sur un lit d'or, couvert de riches carreaux, et d'un tapis, dont l'ouvrage étoit magnifique. Il fit orner ses buffets d'une superbe vaisselle d'or et d'argent. Ensuite ayant fait approcher la table, il ordonna que Damoclès y fût servi

(1) Cic. Tuscul. l. V, n. 59, 60.

par de jeunes esclaves, les plus beaux qu'il eût, et qui devoient exécuter ses ordres au moindre signal. Parfums, couronnes, cassolettes, mets exquis, rien n'y fut épargné. Damoclès se croyoit le plus fortuné des hommes, lorsque tout à coup, au milieu du festin, il aperçut au-dessus de sa tête une épée nue, que Denys y avoit fait mettre, et qui ne tenoit au plancher que par un crin de cheval. Aussitôt les yeux de cet homme si heureux se troublèrent; ils ne virent plus ni ces beaux garçons qui le servoient, ni la magnifique vaisselle qui étoit devant lui; ses mains n'osoient plus toucher aux plats qu'on lui avoit servis : sa couronne tomba de sa tête. Il demanda au tyran de s'en aller, ne voulant plus être heureux à ce prix. Est-il rien qui prouve mieux, que ce trait, jusqu'à quel point Denys lui-même sentoit qu'avec de continuelles allarmes on ne peut goûter de vrais plaisirs (1) ?

Il en est un, surtout, le plus doux de la vie, qu'un tyran, que toutes les ames viles, ne peuvent connoître; c'est celui de l'amitié.

---

(1) Cic. ubi sup. n. 61, 62.

Denys, qui ne vivoit qu'au milieu d'esclaves tremblans et de lâches flatteurs, et qui n'avoit jamais éprouvé la douceur d'aimer et d'être aimé, n'apprit enfin ce que c'étoit qu'un ami que par un événement qu'on ne peut se lasser de rapporter.

Damon et Pythias, tous deux de la secte de Pythagore, étoient liés par les nœuds sacrés de la plus étroite amitié. L'un d'eux, et l'on croit que c'est Damon, condamné à mort par le tyran, sans doute pour avoir parlé avec trop de franchise et de liberté, demanda en grâce qu'il lui fût permis de faire un voyage dans sa patrie pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un temps marqué; et l'autre s'offrit généreusement pour caution. Le premier, dit Valère Maxime, en obtenant ce qu'il demandoit, se voyoit ainsi arraché à la mort, s'il eût été assez lâche pour la craindre; et le second sembloit en prendre sur lui tous les risques. Les courtisans, et Denys surtout, attendoient avec impatience quelle seroit la fin d'une aventure si extraordinaire, et qu'ils regardoient comme si critique pour tous deux. Le jour marqué approchoit; Da-

mon ne revenoit pas, et tout le monde blâmoit le zèle imprudent de celui qui s'étoit rendu sa caution. Pythias, qui connoissoit l'amitié mieux que les flatteurs d'un tyran, répondoit avec assurance du retour de son ami. Il arriva en effet au jour et à l'heure qu'il avoit fixés. Ravi d'une fidélité si rare, et touché d'une union si étroite, le tyran lui accorda la vie, et demanda lui-même d'être admis en tiers dans leur amitié (1). C'étoit, dit un historien moderne dont l'ouvrage est digne d'être cité (2), exiger d'eux plus qu'ils ne pouvoient lui accorder.

Nous avons vu combien étoit malheureuse la vie d'un tyran, au milieu de toutes les jouissances d'un pouvoir sans bornes, et de toutes les apparences de la félicité. Cicéron, qui nous a fourni la plupart des traits que nous avons rapprochés, en joint d'autres dans son traité *des Offices*, sur des tyrans

---

(1) Cic. de Offic. l. III, n. 4; Val. Maxim. l. IV, c. 7.

(2) Histoire de la Grèce, par M. Cousin Despréaux, auteur des *Leçons de la Nature*; veuve Nyon, seconde édition.

non moins connus que Denys, et qui prouvent tous également, ainsi que le confirment encore quelques traits de l'histoire de Cromwel, et de celle d'autres tyrans modernes, que le bonheur ne peut se trouver dans la cruauté et l'injustice, qui suivent presque toujours un pouvoir usurpé (1).

N'ayant pas cru devoir interrompre la suite de l'histoire de Denys l'ancien, et remettant à d'autres temps celle de Denys le jeune, pour ne pas trop anticiper sur les dates, nous allons reprendre les événemens relatifs à l'histoire générale de la Grèce.

---

(1) Cic. ubi supr. l. III, n. 25, 26.

LETTRE LV.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS SOUS LA DIXIÈME ÉPOQUE.

Conduite des Lacédémoniens depuis la paix d'Antalcide. Guerre des Thébains contre les Spartiates, sous la conduite d'Epaminondas et de Pélopidas. Bataille de Leuctres. Pélopidas marche contre le tyran de Phères. Victoire de Mantinée remportée par Epaminondas sur les Lacédémoniens. Affaires des Perses et des Grecs en Egypte. Mort d'Artaxerxès Mnémon. Règne d'Ochus, Arsès, Darius Cadoman.

LE traité d'Antalcide (1) avoit excité dans la Grèce de grands mécontentemens contre les Lacédémoniens. Les Thébains avoient été contraints, par ce traité, d'abandonner les villes de Béotie qui étoient sous leur dépendance, pour les laisser jouir de leur li-

(1) Voyez ci-dessus, p. 156 et suiv.

berté, et les Corinthiens de faire sortir leur garnison d'Argos, qu'ils s'étoient assujettie; tandis que Lacédémone ne cherchoit qu'à étendre sa domination, retenoit sous le joug des villes qu'elle eût dû aussi déclarer libres, et affectoit sur les autres un air de supériorité qui sembloit commander à tous les Grecs la sujétion et l'obéissance : elle força les habitans de Mantinée d'abattre leurs murailles et de se disperser dans des villages; elle réduisit Olynthe, après un long siége, et la contraignit de devenir son alliée, c'est-à-dire, un des instrumens de sa puissance et de sa tyrannie. Phébidas, qu'elle avoit envoyé avec un autre général contre les Olynthiens, passant près de Thèbes, se saisit par surprise, et contre la foi du traité, de la citadelle appelée Cadmée, et l'on bannit, par un décret public, quatre cents citoyens, qui, outrés de cette violation du droit des gens, étoient sortis de Thèbes pour se retirer à Athènes. De ce nombre étoit Pélopidas, à qui Thèbes dut ensuite son salut et sa gloire, ainsi qu'elle les dut à Epaminondas, qu'on laissoit pour lors en paix dans la ville, comme un homme uniquement oc-

L'an 382 avant J. C.

cupé de la philosophie, ne se mêlant d'aucune affaire, et dont la pauvreté permettoit d'ailleurs de ne rien craindre de sa part.

La nouvelle de l'entreprise de Phébidas excita, même à Sparte, de grandes plaintes contre lui. Elles retombèrent en partie sur Agésilas, qu'on soupçonnoit d'être entré dans ce complot, vu l'esprit d'ambition et de conquête dont il étoit animé; au lieu que l'autre roi, Agésipolis, porté naturellement à la paix, et rigide observateur de la justice, vouloit que Sparte, fidèle aux conventions, les observât à l'égard de tous les peuples de la Grèce. Agésilas ne confirma que trop les soupçons qui s'étoient élevés contre lui. Il osa soutenir Phébidas, et dit hautement qu'il falloit considérer l'action qu'on lui reprochoit, sous le rapport principal de l'utilité dont elle pouvoit être, et que tout ce qui étoit expédient pour Lacédémone, il étoit beau de le faire de son propre mouvement, et sans attendre les ordres de personne. Maxime bien étrange dans la bouche d'un prince qui vantoit sans cesse la justice, et dont nous avons cité cette belle réponse, faite à un homme qui faisoit valoir, en sa

présence, la grandeur du roi de Perse, appelé communément *le grand roi* : « Ce roi que vous appelez grand, comment est-il plus grand que moi, à moins qu'il ne soit plus juste » ?

L'affaire néanmoins fut discutée dans l'assemblée de Sparte ; et par une inconséquence monstrueuse, qui, à la honte des Lacédémoniens, contraste d'une manière si frappante avec ce que nous avons rapporté du peuple d'Athènes au temps d'Aristide, ils dépouillèrent Phébidas du commandement, le condamnèrent à une amende de dix mille drachmes, et ne laissèrent pas de retenir la citadelle. Ils écrivirent en même temps aux Athéniens, pour leur ordonner de chasser les bannis de Thèbes, qui s'étoient retirés parmi eux. Les Athéniens, quoiqu'abandonnés de leurs alliés, qui craignoient la puissance de Sparte, et réduits presqu'à eux seuls, ne crurent pas, pour le moment, devoir déférer à de pareils ordres, tant par humanité que par reconnoissance des services que les Thébains leur avoient rendus en de pareilles circonstances.

L'orgueilleuse Lacédémone montroit d'au-

tant plus de fierté qu'elle sembloit être remontée au plus haut point de grandeur et de prospérité. Sa tyrannie pesoit en quelque sorte sur toute la Grèce, comme celle de Denys pesoit, dans le même temps, sur Syracuse; mais cette puissance, fondée sur l'injustice, devoit trouver sa ruine dans ses propres excès. Les deux Thébains dont nous avons parlé, Pélopidas et Epaminondas, indignés de la conduite de Sparte et de l'assujettissement de leur patrie, lui rendirent, et à la Grèce entière, la liberté, qu'une seule ville avoit entrepris de leur ravir (1).

Ces deux hommes, qu'il est si intéressant de bien connoître, avoient une naissance également distinguée, mais une fortune très-différente. Pélopidas, nourri dans l'opulence, et devenu, encore jeune, seul héritier d'une maison très-riche et très-florissante, fit part, dès le premier instant, de ses biens, à ceux qui en avoient besoin, et qui en étoient dignes : montrant par-là, dit Plutarque, qu'il étoit le maître de ses richesses,

(1) Xenoph. Hellen. l. V. Diod. l. XV, p. 341-344. Plut. in Agesil. et in Pelopid.

au lieu d'en être l'esclave. Tous les Thébains, pleins de reconnoissance, profitoient, dans l'occasion, de l'humanité et de la générosité de Pélopidas; mais il ne put jamais porter Epaminondas à accepter ses offres, et à faire quelque usage de son bien. Il lui fut plus aisé de se rendre lui-même son émule, en imitant sa pauvreté; à son exemple, il ne se fit gloire que d'être modeste dans ses habits et frugal dans sa table, que d'aimer le travail, et de se montrer simple, ouvert et affable dans les grands emplois.

Pour Epaminondas, la pauvreté lui étoit naturelle, l'ayant reçue comme un héritage de ses pères; et la philosophie la lui avoit rendue aimable. Cornélius Népos fait de cet homme illustre un si beau portrait, que vous ne pourriez que perdre, mon fils, à ne pas le trouver ici tel qu'il est. Ses parens, en sacrifiant à son éducation le peu qu'ils possédoient, lui en avoient procuré une digne de sa naissance. On n'avoit rien négligé pour cultiver son esprit, pour former son cœur, pour lui donner des talens agréables, et pour fortifier son corps par tous les exercices publics en usage alors chez les Grecs. Doué

de tous ces avantages, il brilloit surtout par les qualités de l'ame. Il étoit modeste, prudent, grave, habile à profiter des conjonctures, profond dans l'art de la guerre, brave de sa personne, et rempli de magnanimité. Il aimoit si fort la vérité, qu'il ne mentoit jamais, pas même en riant et par manière de jeu. Il étoit, de plus, tempérant, plein de clémence, et d'une patience admirable; il supportoit les injustices du peuple à son égard, et celles mêmes de ses amis; taisoit avec le plus grand soin les secrets qu'on lui confioit; silence aussi utile quelquefois que le talent de la parole; il écoutoit volontiers, persuadé que c'étoit le meilleur moyen de s'instruire. Aussi, lorsqu'il se trouvoit dans un cercle où l'on agitoit quelque question politique ou philosophique, il ne se retiroit jamais que l'entretien ne fût terminé.

Il lui coûtoit si peu d'être pauvre, que, de tous les services qu'il rendit à la république, il ne voulut recueillir d'autre fruit que la gloire. Jamais il ne recourut à la bourse de ses amis dans ses propres besoins; mais, pour soulager ceux d'autrui, il savoit si bien faire valoir auprès d'eux les droits de

l'amitié, qu'on jugeoit aisément qu'il pouvoit disposer comme eux de toute leur fortune. Lorsqu'un de ses concitoyens avoit été fait prisonnier de guerre, ou qu'un homme avec lequel il étoit lié avoit une fille nubile, et n'étoit pas en état de lui donner une dot pour l'établir, il assembloit ses amis, les taxoit chacun suivant leurs facultés, et après avoir fait la somme, avant que de toucher l'argent il amenoit celui qui cherchoit la fille, devant ceux qui fournissoient la dot, et la lui faisoit compter à lui-même; de manière qu'il pût connoître ceux à qui il en étoit redevable, et savoir combien il avoit reçu de chacun d'eux en particulier.

Plutarque (1) raconte qu'un des amis d'Epaminondas se trouvant fort à l'étroit, il l'envoya chez un des citoyens de Thèbes les plus opulens, avec ordre de lui demander, de sa part, un talent. Ce dernier étant venu chez lui pour s'informer du motif qui l'avoit porté à lui adresser cet ami, *c'est*, lui répondit Epaminondas, *que cet homme de*

(1) De Præcept. Reip. ger.

bien est dans le besoin, et que vous êtes riche.

Deux hommes tels qu'Epaminondas et Pélopidas étoient faits pour se lier de l'amitié la plus étroite et la plus constante: aussi les Grecs ne voyoient-ils, dans toute la vie de ces illustres Thébains, rien de si beau et de si glorieux pour eux, que d'avoir conservé jusqu'à la mort leur union entière et sans reproche, malgré tous les sujets de rivalité les plus propres à les désunir.

Plutarque oppose l'administration d'Aristide et de Thémistocle, celle de Cimon et de Périclès, celle de Nicias et d'Alcibiade, remplies également de dissentions et de jalousie, à l'affection mutuelle d'Epaminondas et de Pélopidas, quoique tous deux à la tête de la république, et au respect qu'ils se portoient réciproquement: il nous fait admirer la vertu qui leur étoit commune, et qui les disposoit à chercher en tout, non leur avantage personnel, mais la gloire et le bien de leur patrie; qui leur faisoit regarder le succès de l'un ou de l'autre comme celui de chacun d'eux en particulier, et comme la source réelle de leur propre gloire.

On dit que leur amitié prit naissance dans le cours d'une expédition qu'ils firent ensemble, et où les Thébains avoient envoyé du secours aux Spartiates, encore leurs amis et leurs alliés. Dans le combat qui se donna alors, se trouvant l'un près de l'autre dans le corps de l'infanterie, et ayant à combattre contre les Arcadiens, l'une des ailes des Lacédémoniens, où ils étoient, fut rompue. Joignant dans cet instant leurs boucliers, et se serrant l'un contre l'autre, ils repoussèrent avec la plus grande valeur ceux qui s'adressèrent à eux; mais enfin Pélopidas, ayant reçu sept blessures, tomba sur un monceau de morts. Epaminondas, quoiqu'il le crût sans vie, se mit au-devant de lui pour défendre son corps et ses armes, et combattit long-temps contre un grand nombre d'Arcadiens, résolu de mourir, plutôt que d'abandonner les dépouilles de Pélopidas à l'ennemi; jusqu'à ce que blessé lui-même d'un coup de pique dans l'estomac, et le bras percé d'un coup d'épée, il fût délivré de tout danger par Agésipolis, roi de Sparte, qui, de l'autre aile volant au secours de celle-ci, sauva nos deux illustres Thébains contre

toute espérance. Conservés ainsi pour le salut de Thèbes, la prise de la Cadmée servit à mettre dans tout leur jour les grandes qualités dont ils étoient ornés. Pélopidas, réfugié à Athènes, fit si bien auprès des bannis retirés comme lui dans cette ville, que, quoique jeune encore, il sut les engager à s'unir à lui pour sauver leur patrie, à l'exemple de Thrasybule, qui étoit parti d'Athènes pour sauver la sienne. Ils lièrent une correspondance secrète avec ceux de leurs amis qui partageoient leur civisme, sans avoir été forcés de partager leur exil. Charon, un des plus distingués d'entre eux, promit sa maison pour les recevoir; tandis qu'Epaminondas travailloit à enflammer par ses discours le patriotisme et le courage des jeunes gens. Le jour pris pour l'exécution du projet étant arrivé, douze des plus déterminés, parmi lesquels étoit Pélopidas, entrèrent sur le soir par différentes portes dans la ville, vêtus de simples vestes, menant avec eux des chiens de chasse, et tenant à la main des pieux à soutenir des rets, afin qu'on les prît en effet pour des chasseurs. La saison les favorisoit. On étoit alors au

commencement de l'hiver; il régnoit un petit vent de bise, et il tomboit de la neige; ce qui portoit les habitans à demeurer renfermés dans leurs maisons. Le reste des conjurés étoit demeuré au bourg de Thriasie, à peu de distance de Thèbes, pour y attendre l'événement. Pélopidas et sa troupe, reçus par Charon avec quelques autres conjurés, se trouvèrent chez lui au nombre de quarante-huit. Dans ce complot étoit entré Philidas, qui, pour les mieux servir, étoit parvenu à se faire greffier d'Archias et de Philippe, béotarques, c'est-à-dire, commandans ou gouverneurs de la Béotie. Quelque temps auparavant, il avoit invité ces derniers à souper pour ce jour-là, et leur avoit promis de leur donner un grand repas, pendant lequel ils auroient la visite des plus grandes et des plus belles dames de Thèbes. Comme ils étoient à table et déjà en pointe de vin, ils ouïrent une nouvelle assez vague, que les bannis étoient cachés dans la ville. Philidas fit tous ses efforts pour détourner la conversation; mais Archias envoya un de ses officiers à Charon pour lui ordonner de venir le trouver sans délai. Il étoit déjà tard : les

domestiques de Charon entendent frapper à la porte, et l'officier se contente de lui faire dire par le premier qui se présente, qu'Archias le demande sur-le-champ. Les conjurés qui étoient tout armés et prêts à partir, se crurent trahis. Cependant, pour mieux s'assurer du fait, et résolus de vendre chèrement leur vie, ils furent tous d'avis que Charon allât se présenter avec assurance, comme ne craignant rien, et n'ayant rien à se reprocher. Charon, avant son départ, voulant leur laisser un gage de sa fidélité, va dans l'appartement de sa femme, prend son fils unique, qui étoit encore enfant, et qui, en beauté et en force, surpassoit tous les enfans de son âge, le remet entre les mains de Pélopidas, et lui dit : « Si vous venez à découvrir que je vous aie fait quelque trahison, traitez cet enfant en ennemi, et vengez-vous sur l'enfant de la perfidie du père, sans avoir de l'un et de l'autre aucune pitié ». La plupart ne purent s'empêcher de verser des larmes, en voyant la vive douleur de ce père affligé, et la grandeur de son courage. Tous lui dirent, de concert, qu'ils étoient trop sûrs de lui pour

garder un otage de sa foi, et qu'ils le prioient au contraire d'éloigner son fils, pour le mettre à couvert de ce qui pourroit arriver. Leurs instances sont vaines; il fait sa prière aux dieux, embrasse l'un après l'autre les conjurés, et court se présenter aux béotarques. Arrivé à la maison du festin, il est questionné par Archias, qui vient au-devant de lui avec Philidas. Ses réponses le rassurent, et le magistrat se repose sur lui du soin de faire des informations plus précises.

Sur ces entrefaites, il arriva d'Athènes un courrier de la part d'Archias, grand pontife de cette ville, qui écrivoit à Archias de Thèbes, son hôte et son ami, non une nouvelle fausse et fabriquée sur des soupçons, mais un détail circonstancié de toute la conjuration, comme on le reconnut ensuite. Ce courrier fut mené aussitôt à Archias, qui étoit déjà noyé de vin, et en lui rendant sa dépêche, il dit : « Seigneur, celui qui vous adresse ces lettres vous conjure de les lire à l'instant, parce qu'il vous écrit pour des affaires très-importantes ». Archias se mettant à rire : *à demain les affaires*, dit-il, et prenant les lettres, il les mit sous son chevet,

et

et continua la conversation qu'il avoit commencée avec Philidas. Ce mot, *à demain les affaires*, passa en proverbe, et resta en usage parmi les Grecs.

Les conjurés, de leur côté, sortent de la maison de Charon et se partagent en deux bandes. Les uns, sous la conduite de Pélopidas et de Damoclide, vont surprendre Léontide, un des plus dangereux ennemis de la liberté, et des plus attachés au parti des Lacédémoniens. Les autres, ayant à leur tête Charon et Melon, vont contre Archias et Philippe. Ils mettent sur leurs cuirasses des robes de femmes, et sur leurs têtes des couronnes de pin et de peuplier, qui leur cachoient tout le visage. Dès qu'ils furent à la porte de la salle du festin; tous les convives firent un grand bruit et poussèrent des cris de joie, croyant que c'étoient les dames qu'ils attendoient. Les conjurés ayant bien regardé autour de la salle, et bien remarqué tous ceux qui étoient assis, tirent leurs épées, et se jetant, au travers des tables, sur Archias et sur Philippe, ils se montrent ce qu'ils étoient. Philidas obligea un petit nombre des conviés à se tenir

en repos, leur promettant qu'on ne leur feroit aucun mal. Tous les autres, qui voulurent se lever, et se mettre en défense avec les béotarques, furent tués avec d'autant moins de peine, qu'ils étoient presque tous pleins de vin.

Pélopidas éprouva plus de résistance. Léontide étoit couché et endormi. Les conjurés ayant heurté à la porte, un esclave se lève, tire le verrou, et ne l'a pas plutôt entr'ouverte, que, se précipitant tous ensemble, ils renversent l'esclave, et montent à la chambre à coucher de leur maître. Réveillé en sursaut, et sa lampe de nuit étant allumée, il saute de son lit, saisit son épée, étend mort à ses pieds celui qui entre le premier, et se défendant avec la plus grande bravoure contre Pélopidas qui le suivoit, tombe enfin sous ses coups.

Cette grande affaire étant terminée, les conjurés dépêchent des courriers aux bannis qui étoient restés à Thriasie, forcent les prisons et en tirent les prisonniers au nombre de cinq cents, appellent les Thébains à la liberté, et arment tous ceux qu'ils rencontrent, enlevant des portiques les dépouil-

les qui y étoient attachées, et enfonçant les boutiques des armuriers et des fourbisseurs. Epaminondas et Gorgidas se joignent à eux, accompagnés d'un assez grand nombre de jeunes gens, et d'autres citoyens non moins brûlans de zèle et d'ardeur dans un âge avancé.

Déjà toute la ville étoit remplie de trouble et de frayeur; toutes les maisons étoient éclairées de flambeaux, et les rues pleines de gens qui alloient et venoient de tous côtés. Le peuple, encore dispersé et incertain de son sort, attendoit le jour avec impatience. On trouva que les Lacédémoniens avoient fait une grande faute de ne pas tomber sur la multitude pendant ce désordre, et de s'être contentés de garder la citadelle, dont la garnison étoit de quinze cents hommes, sans compter beaucoup de gens de la ville, qui ayant embrassé leur parti, s'y étoient retirés.

A la pointe du jour, arrivent tout armés les bannis qu'on avoit envoyé chercher à Thriasie; on convoque une assemblée du peuple; Epaminondas et Gorgidas y mènent Pélopidas et sa troupe, environnée de tous

les sacrificateurs, qui portent dans leurs mains les bandelettes sacrées, et qui exhortent les citoyens à secourir leur patrie et leurs dieux. A ce spectacle, toute l'assemblée applaudit par de grands cris et des battemens de mains, et reçoit ces hommes comme ses bienfaiteurs et ses libérateurs. Pélopidas est nommé gouverneur de la Béotie, avec Melon et Charon. Ils formèrent aussitôt le siége de la citadelle. Athènes leur envoya, sous la conduite de Démophon, cinq mille hommes de pied et cinq cents cavaliers. D'autres troupes arrivoient de toutes les villes de la Béotie; ce qui forma en tout une armée de douze mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux. La garnison se défendit plusieurs jours; mais la faim l'obligea de capituler. On lui permit de se retirer; et, à peu de distance, elle rencontra Cléombrote, qui, à la tête d'une puissante armée, venoit à son secours avec la lenteur lacédémonienne. On fit à Sparte le procès aux trois harmostes ou commandans, qui avoient capitulé: deux furent punis de mort; le troisième, condamné à une forte amende, n'ayant pu la payer, se bannit du Péloponnèse.

L'an 378 avant J. C.

De tous les exploits exécutés par surprise et par ruse, il en est peu d'aussi éclatant que celui qui affranchit les Thébains du joug de Sparte. La gloire en rejaillit avant tout sur Pélopidas, et cette action mémorable fut assimilée par les Grecs à celle de Thrasibule. On trouveroit difficilement, dit Plutarque, d'autres hommes, qui, avec une si petite poignée de gens, et aussi dénués de forces, aient heurté une si grande puissance, et qui, ayant vaincu par leur seule audace et leur seul courage, aient procuré à leur patrie de plus grands biens. Cette action fut rendue plus glorieuse encore par le changement qu'elle produisit bientôt après dans les affaires générales de la Grèce; car la guerre qui rabaissa l'orgueil de Sparte, et qui lui ôta l'empire de la terre et de la mer, fut l'ouvrage de cette seule nuit, dans laquelle Pélopidas, sans prendre ni château ni place, mais entrant lui douzième dans une maison, brisa les chaînes de l'Empire lacédémonien, qui sembloient ne pouvoir désormais être rompues (1).

(1) Xenoph. Hellen. l. V. Diod. l. XV,

La république de Sparte ne voyant rien de plus pressé que de se venger de Pélopidas et des Thébains, donna ordre qu'on levât promptement des troupes. Agésilas, craignant qu'on ne lui reprochât de s'être chargé d'une expédition, dont l'objet étoit de soutenir la tyrannie, s'excusa sur quarante ans de service, qui pouvant exempter les particuliers de toute guerre étrangère, devoient aussi en dispenser le prince. Agésipolis étoit mort de maladie au siége d'Olynthe, après quatorze ans de règne, et son frère Cléombrote lui avoit succédé. Ce fut lui qui commanda l'armée. Il partit dans le cœur de l'hiver, entra sur les terres de la Béotie, et après quelques ravages qu'il y fit, il remit une partie de ses troupes à Sphodrias, qui commandoit à Thespies, et retourna à Sparte.

Les Lacédémoniens, qui s'étoient rendus enfin maîtres d'Olynthe, inspiroient encore tant d'effroi, que les Athéniens, contraints

---

p. 341-346. Plut. in Ages. et Pelopid. Cornel. Nepos. in Epamin. et Pelopid.

de plier, firent le procès à ceux qui les avoient engagés à secourir Thèbes, et les punirent par l'exil ou par la mort. Pélopidas, qui voyoit sa patrie hors d'état de soutenir le poids de la guerre, si elle se trouvoit réduite à ses seules forces, usa d'un stratagême qui lui réussit. Il fit dire sous main à Sphodrias que rien ne lui seroit plus glorieux ni plus facile que de se rendre maître du Pirée. Sphodrias le crut, fit une tentative inutile; et n'osant ensuite se montrer à Sparte, où, indigné de cette perfidie, plus encore que les gens de bien ne l'avoient été de celle de Phébidas, on étoit disposé à le condamner, il trouva cependant le moyen de se faire absoudre par la protection d'Agésilas, toujours peu délicat sur de pareilles entreprises.

Les Athéniens, irrités, renouvelèrent leur alliance avec les Thébains, et équipèrent une flotte de soixante voiles, dont ils donnèrent le commandement à Timothée, fils de Conon, et digne héritier des vertus de son père. Il ravagea la Laconie, s'empara de l'île de Corcyre, et excita tant de jalousie par ses exploits, que ses envieux,

au rapport de Plutarque (1), le firent peindre endormi, avec la fortune à ses pieds, qui prenoit pour lui des villes dans des filets. « Si je prends des villes pendant mon sommeil, leur répondit-il fièrement, que ferai-je étant éveillé » ? Chabria, autre amiral athénien, acquit aussi beaucoup de gloire par la défaite de Pollis, qui commandoit pour les Lacédémoniens une flotte de soixante et dix voiles.

A Sparte, on avoit obtenu d'Agésilas qu'il se mettroit à la tête des troupes qui devoient marcher contre Thèbes. Entré dans la Béotie, il ne se passa presque pas de jours que ses soldats ne fussent aux prises avec les Thébains. Par tous ces petits combats et ces escarmouches, ceux-ci acquéroient chaque jour plus d'expérience et d'audace; ce qui fit dire au Spartiate Antalcide, en parlant à Agésilas, qu'on ramenoit de la Béotie couvert de blessures : « Vous recevez des Thébains le salaire de l'apprentissage que vous leur avez fait faire, en leur enseignant à faire la guerre malgré eux » : quoi-

(1) Plut. in Syll.

qu'à proprement parler, le véritable maître des Thébains ne fût point Agésilas; mais les sages et illustres chefs, qui, par degrés, les formoient à la victoire. Ce fut dans les campagnes suivantes, qu'arrivèrent les défaites et les déroutes des Lacédémoniens, à Platée, à Thespies où périt Phébidas, à Tanagre où Pélopidas tua de sa main leur général, à la bataille de Tégyre, qui fut comme le prélude de celle de Leuctres, et où Pélopidas, à la tête de six cents hommes, défit un corps de troupes ennemies trois fois plus nombreux que le sien. Son dessein avoit été de surprendre la ville d'Orchomène, qui avoit pris parti contre Thèbes, et qu'il croyoit sans défense; mais s'en étant approché, et ayant trouvé que de nouvelles troupes avoient relevé la garnison, il ramenoit son armée par le côté de la ville de Tégyre, qui étoit le seul chemin qu'il pût prendre en côtoyant la montagne, lorsqu'il rencontra sur sa route les Lacédémoniens qui revenoient de la Locride. Les Thébains les ayant aperçus hors des défilés, quelqu'un, courant à Pélopidas, lui dit: « Nous sommes tombés entre les mains des ennemis. Eh pourquoi, répondit-il, serions-

nous tombés entre leurs mains, plutôt qu'eux ne sont tombés entre les nôtres » ? Le choc commença par l'endroit où étoient les chefs des deux partis, et il fut très-rude. Pélopidas avoit fait un bataillon serré de son infanterie, qui étoit de trois cents hommes, et que les Thébains appeloient le *bataillon sacré*. C'étoit un corps entretenu par la ville, et nouvellement établi, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'on en ait dû l'établissement à Gorgidas. Bientôt les généraux lacédémoniens s'étant jetés sur Pélopidas, qui étoit toujours à la tête de ce corps d'élite, furent tués; et tous ceux qui étoient autour d'eux étant en fuite, ou morts, ou hors de combat, l'armée des Lacédémoniens fut tellement épouvantée, qu'elle s'ouvrit pour donner passage aux Thébains qui auroient pu continuer leur route, et se sauver, s'ils l'eussent voulu. Mais Pélopidas dédaignant ce moyen de salut, marcha contre ceux qui étoient encore en bataille, et en fit un si grand carnage, que tout le reste effrayé se mit à fuir honteusement et dans le plus grand désordre. Les Thébains ne les poursuivirent pas fort loin, parce qu'ils crai-

gnoient les Orchoméniens qui étoient fort voisins du lieu du combat, et la nouvelle garnison qui étoit arrivée de Lacédémone à Orchomène. Ils se contentèrent de les avoir rompus, et de faire une retraite glorieuse au travers d'une armée dissipée et défaite.

Après avoir donc érigé un trophée et dépouillé les morts, ils retournèrent à Thèbes, le courage très-exalté, et pleins d'une noble fierté; car, parmi tant de guerres qu'avoient eues les Lacédémoniens, et contre les Grecs et contre les Barbares, il n'étoit jamais arrivé qu'un si grand nombre de Spartiates eût été défait par un si petit nombre de gens, ni même qu'à forces égales ils eussent été vaincus en bataille rangée. Aussi leur réputation seule étonnoit-elle leurs ennemis, qui, à nombre égal, n'eussent osé se présenter contre les Lacédémoniens.

Ce combat fut le premier, dit Plutarque, qui apprit à tous les Grecs que ce n'étoient ni les bords de l'Eurotas, ni tel autre lieu, qui portoient des hommes belliqueux et de hardis combattans; mais que les grands courages naissoient partout où l'on savoit for-

mer les jeunes gens à avoir de la honte pour tout ce qui est mauvais, de l'assurance et de l'audace pour tout ce qui est bon, et où ils craignoient plus le moindre affront que tous les périls ensemble.

Aux maux que les Grecs se faisoient entre eux, s'en joignirent de bien plus terribles encore par les inondations prodigieuses, et
L'an 373 avant J. C. d'effroyables tremblemens de terre, qui désolèrent tout le Péloponnèse, y détruisirent des villes entières, et ravagèrent les campagnes. Le temps même où ces tremblemens de terre se faisoient sentir, les rendoit d'autant plus affreux, que ce désastre étoit toujours réservé pour la nuit, où les hommes ne pouvoient se prêter du secours les uns aux autres, et où surpris dans les ténèbres, ils ne savoient par quel endroit se sauver eux-mêmes. S'ils échappoient à des secousses violentes et réitérées, la mer, s'élevant à une hauteur prodigieuse, venoit les ensevelir jusque dans leurs maisons. Cet accident, particulier aux villes maritimes, arriva en effet dans deux villes de l'Achaïe, Hélice et Bura.

L'année suivante fut remarquable par des phénomènes d'un autre genre, qu'on regarda

comme le présage d'une grande révolution dans les affaires de la Grèce. On vit, plusieurs années de suite, une lumière ardente qu'on nomma *la poutre enflammée*. Elle étoit d'une si grande clarté, que, pendant la nuit, elle formoit des ombres à peu près semblables à celles de la lune. Quelques physiciens prétendoient que ces sortes d'apparitions avoient des retours réglés, et que les Chaldéens de Babylone, et d'autres astronomes en faisoient des prédictions immanquables. Ce qui alarmoit alors si fort les Grecs n'étoit autre chose que ce qui alarma souvent les autres peuples, une comète à longue queue.

Vers le même temps, Artaxerxès envoya des ambassadeurs dans la Grèce où s'élevoient sans cesse de nouveaux troubles, et employa, comme il l'avoit déjà fait, toutes ses instances et tout son crédit, pour ramener les Grecs à l'union et à la concorde. Il sortoit d'une expédition assez malheureuse en Egypte, dont nous parlerons par la suite. Son dessein, en travaillant à réunir les Grecs, étoit de se ménager, de leur part, des secours capables de lui procurer

de plus heureux succès. Les Thébains seuls, après l'essai qu'ils avoient fait de leurs forces, montroient peu d'inclination pour la paix (1).

On dépêcha néanmoins, de toutes les parties de la Grèce, des députés à Sparte, pour concilier, s'il se pouvoit, tous les intérêts. De ce nombre étoit Epaminondas, qui, voyant que tout fléchissoit sous Agésilas, osa remontrer avec fermeté que, s'il étoit vrai que Sparte voulût la paix, il falloit la fonder sur l'égalité et sur la justice, n'y ayant de paix ferme et durable que celle où tous les contendans trouvoient un avantage égal.

Il s'en falloit que les Lacédémoniens, et les Thébains eux-mêmes, fussent dans ces sages dispositions. Les premiers vouloient que toutes les villes de la Béotie fussent libres, et retenir néanmoins sous leur dépendance toute la Laconie. Les seconds réclamoient la liberté pour toutes les villes que Sparte avoit assujetties, et prétendoient tou-

(1) Xenoph. Hellen. l. V. Diod. l. XV, p. 352-358. Plut. in Ages. et Pelop.

tefois maintenir leur domination sur celles de la Béotie; ce qui étoit injuste des deux côtés.

Epaminondas, quoique député de Thèbes, n'ayant parlé que le langage de l'équité; et Agésilas s'apercevant que tous les Grecs étoient frappés du discours qu'il venoit de tenir, et tout disposés à s'y conformer, lui demanda d'un ton absolu, « s'il estimoit qu'il fût juste et raisonnable de laisser la Béotie libre et indépendante ». Epaminondas lui demanda à son tour, sur le même ton, « s'il estimoit aussi qu'il fût juste et raisonnable de laisser la Laconie dans la même indépendance et la même liberté ». A ces mots, Agésilas, se levant de son siége tout en colère, le pressa de déclarer nettement, « s'il laisseroit la Béotie libre ». Et vous, repartit Epaminondas avec le même feu, « laisserez-vous libre la Laconie » ? Agésilas plus irrité encore de cette réponse, qui étoit pourtant si naturelle, et charmé au fond de trouver un prétexte de rompre avec Thèbes, effaça sur-le-champ du traité d'alliance le nom des Thébains, et leur déclara la guerre.

Cléombrote étoit alors dans la Phocide. Les éphores lui envoyèrent ordre à l'instant de mener ses troupes contre les Thébains, et mirent tout en mouvement pour rassembler les forces de leurs alliés, qui ne marchoient qu'à regret, mais qui n'osoient encore refuser d'obéir aux Lacédémoniens.

A la confiance qu'avoient montrée les Thébains, succéda le découragement. Ils n'avoient plus ni alliés ni secours. Athènes même, après de nouveaux avantages remportés sur mer par Iphicrate, avoit aussi fait la paix avec Sparte. On regardoit généralement Thèbes comme perdue sans ressource, mais elle avoit pour elle Epaminondas et Pélopidas. Le premier fut nommé général; il prit avec lui toute la jeunesse de la ville et des environs, et se mit en marche, ayant une armée composée seulement de six mille hommes de pied et de quatre cents chevaux; tandis que les Lacédémoniens avoient vingt-quatre mille hommes d'infanterie et seize cents chevaux. Des présages funestes, aux yeux des Grecs, auroient arrêté tout autre chef qu'Epaminondas. Il les

méprisa, et n'y répondit que par ce vers d'Homère :

Mon augure est l'honneur de servir ma patrie.

S'étant saisi du passage étroit de Coronée, il y dressa son camp; ce qui força Cléombrote de prendre un long détour pour entrer dans la Béotie. Lorsqu'il fut arrivé à Leuctres, les Béotiens s'avancèrent du même côté, et furent effrayés de nouveau, en passant sur des hauteurs, de voir la plaine couverte des troupes ennemies. On tint conseil pour savoir si l'on hasarderoit une action. L'avis d'Epaminondas, soutenu de celui de Pélopidas, prévalut, et il fut décidé qu'on se disposeroit pour le combat. Quoique Epaminondas n'ignorât pas que son armée étoit bien inférieure en nombre à celle des ennemis, on fit faire cependant, par son ordre, cette étrange proclamation, que ceux qui avoient envie de se retirer, étoient libres de le faire; permissions dont les Thespiens et quelques autres eurent la lâcheté de profiter. Il rangea ensuite son armée en bataille, et disposa ses troupes d'élite sur une aile, et celles dans lesquelles il avoit le moins de

L'an 371 avant J. C.

confiance, sur une autre. Il commandoit la première en personne, et ordonna à l'autre, que, quand elle se sentiroit trop vivement chargée, elle s'éloignât insensiblement du front de l'ennemi. Cléombrote donna avec beaucoup de vigueur ; mais, en suivant l'aile des Thébains qui cédoit, il fournit occasion à Epaminondas de l'attaquer tant en flanc que de front, en quoi il fut admirablement secondé par Pélopidas à la tête de son bataillon sacré. La phalange lacédémonienne, sur laquelle le roi de Sparte fondoit ses plus grandes espérances, fut rompue, et Cléombrote fut tué en faisant des prodiges de valeur : les Spartiates, après des efforts incroyables, parvinrent à enlever son corps. Ils vouloient revenir à la charge, lorsque la nouvelle de la mort du roi s'étant répandue dans cette armée, les alliés lâchèrent le pied, ce qui fut suivi d'une déroute universelle. Les Thébains, demeurés maîtres du champ de bataille, érigèrent un trophée, et permirent aux ennemis d'enterrer leurs morts. La perte, du côté des vaincus, se montoit à quatre mille hommes, dont mille étoient Lacédémoniens, et quatre cents étoient pro-

prement Spartiates, c'est-à-dire, habitans de Sparte. Sept cents de ces derniers s'étoient trouvés à la bataille. Les Thébains ne perdirent que trois cents hommes, parmi lesquels il se trouva peu de citoyens de Thèbes. Jamais Sparte n'avoit reçu un si terrible échec qu'à la bataille de Leuctres, qui lui fit perdre l'empire de la Grèce, dont elle avoit presque toujours été en possession depuis près de 500 ans, et jamais elle ne montra plus de fermeté.

La nouvelle de la défaite arriva le dernier jour des jeux gymniques, et Lacédémone étoit alors remplie d'étrangers que la curiosité y avoit attirés. Quoique les éphores comprissent aisément toute l'étendue de la perte qu'ils venoient de faire, ils ne permirent, ni aux chœurs de se retirer, ni à la ville de rien changer dans la célébration de la fête. Ils envoyèrent seulement dans toutes les maisons, aux parens des morts, les noms de ceux qu'ils avoient perdus dans le combat, avec défense aux femmes de se laisser aller à des lamentations publiques, et demeurèrent au théâtre, pour y faire continuer jusqu'à la fin les danses et les jeux.

Le lendemain matin, on voyoit les pères, et tous les parens de ceux qui avoient été tués, accourir dans la place publique, s'embrasser et se féliciter les uns les autres; les parens, au contraire, de ceux qui avoient échappé se tenoient renfermés, ou ne se montroient au dehors, pour leurs affaires, qu'avec un visage triste et abattu. Ces divers sentimens se peignoient plus vivement encore dans les femmes spartiates, dont les unes s'enorgueillissoient d'avoir perdu leurs fils, ou couroient dans les temples pour en rendre grâces aux dieux, et les autres se faisoient un sujet de douleur et de honte de n'avoir pas perdu les leurs. Ainsi croyoient-elles devoir honorer la patrie, en lui sacrifiant la nature.

Cependant les chefs étoient dans la plus grande perplexité. Ceux des Spartiates qui avoient fui étant en grand nombre, et des plus puissans de la ville, on avoit peur, en leur infligeant les peines ordonnées par la loi, de les réduire au désespoir. Non-seulement elle les excluoit de toutes sortes de charges et d'emplois; mais c'étoit un opprobre de s'allier avec eux. Tous ceux qui les

rencontroient dans le chemin, pouvoient les frapper, et ils étoient obligés de le souffrir. Il ne leur étoit permis d'aller dans les rues que vêtus de méchantes robes, toutes de pièces et de morceaux de diverses couleurs. Il falloit encore qu'ils se fissent raser la moitié de la barbe, et qu'ils laissassent croître l'autre moitié. Comment souffrir dans Sparte tant de gens diffamés, et surtout comment priver la patrie de tant de citoyens armés, au moment où elle en avoit le plus grand besoin?

Dans cet embarras, on choisit Agésilas pour législateur, et par un seul mot, sans rien changer aux lois, sans y rien ajouter, ni en rien retrancher, il conserva à Sparte ses lois dans leur entier, et lui rendit cette foule de citoyens, qu'il empêcha d'être déshonorés : « Que pour ce jour, dit-il en plein conseil, on laisse dormir les lois; et que ce jour écoulé, elles reprennent toute leur vigueur ». Pour guérir en même temps le découragement où ces jeunes gens étoient tombés, il entra en armes dans l'Arcadie. Evitant néanmoins d'en venir à un combat, il s'attacha seulement à quelques petites

places des Mantinéens qu'il prit, et fit le dégât dans le plat pays; ce qui ranima un peu les espérances de Sparte, en lui donnant lieu de penser que son salut n'étoit pas entièrement désespéré.

D'autre part, les Thébains après leur victoire, voyant que la crainte seule avoit empêché les Athéniens de les secourir, leur envoyèrent proposer de s'unir à eux, afin de pouvoir se venger tous ensemble des outrages qu'ils avoient reçus des Lacédémoniens. Mais les Athéniens, tout ravis qu'ils étoient de l'abaissement de Sparte, commençant à redouter les vainqueurs, ne firent aucune réponse. Les Thébains, pour grossir leurs forces, s'adressèrent alors à Jason, tyran de Phères, déclaré généralissime des Thessaliens, du consentement de tous les peuples de la province. Il accourut avec un corps de troupes assez considérable; mais se ménageant entre les deux partis, afin de se rendre nécessaire à l'un et à l'autre, il procura au reste de l'armée des Lacédémoniens une trève, à la faveur de laquelle ils retournèrent en toute diligence dans leur pays.

Jason s'étant retiré aussi, et ayant repris la route de la Thessalie, y acquit une si grande considération, qu'on recherchoit de toutes parts son alliance ; comme rien toutefois, n'est moins assuré que la fortune et la vie des tyrans, il fut tué par sept jeunes gens qui avoient conspiré sa perte, au moment où faisant la revue de la cavalerie de Phères, il s'étoit assis pour écouter les demandes de ceux qui avoient quelques grâces à attendre de lui. Deux de ces jeunes gens furent massacrés sur-le-champ par les gardes du tyran ; les cinq autres s'échappèrent sur des chevaux qu'on leur tenoit tout prêts, et furent reçus avec honneur partout où ils se réfugièrent, soit par la haine qu'on portoit à la tyrannie, soit par la crainte qu'on avoit de Jason, dont on redoutoit les projets et l'ambition. Ses deux frères lui ayant succédé, l'un fut tué par l'autre, comme ils alloient de nuit à Ladivre. Le meurtrier ne jouit pas plus d'un an du fruit de son crime, et fut assassiné à son tour par son autre frère nommé Alexandre, digne châtiment de son fratricide et de sa cruauté, qui avoit fait bien des victimes. Le nouvel usurpateur se mon-

tra plus cruel encore, et nous le verrons bientôt éprouver le même sort que les tyrans qui l'avoient précédé (1).

Les Thébains, jaloux de punir de sa défection Orchomène, autrefois leur alliée, s'étoient avancés vers cette ville, dans le dessein d'en réduire les habitans à la condition d'esclaves. Mais Epaminondas leur représenta qu'une nation qui aspiroit au commandement de la Grèce, devoit conserver par l'humanité l'empire qu'elle avoit acquis par la valeur. Cet avis leur fit changer de projet, et ils reçurent de nouveau Orchomène dans leur alliance. Ayant gagné par les mêmes voies les villes de la Phocide, de la Locride et de l'Etolie, ils s'en revinrent dans la Béotie.

Vers ce même temps, il s'éleva dans Argos une sédition suivie du meurtre de tant de citoyens, que la Grèce entière n'avoit pas encore offert un aussi affreux événement. Le gouvernement d'Argos étoit démocrati-

(1) Xenoph. Hellen. l. VI. Diod. l. XV, p. 366-374. Plut. in Ages. et Pelopid. Paus. in Boeotic.

que ;

que; les orateurs de la populace s'étant avisés de s'élever contre les citoyens les plus distingués par leurs richesses ou par leur réputation, ceux-ci entreprirent d'ôter au peuple l'autorité publique. Le soupçon qu'on en eut fit mettre quelques-uns d'entre eux à la torture, et d'autres pour la prévenir se tuèrent eux-mêmes. Il s'en trouva un, parmi eux, qui avoua le fait, et donna des indices de sa déposition contre une trentaine des principaux de la ville. Le peuple sans autre examen fit mourir tous les accusés, et vendit leurs biens à l'encan. Plusieurs autres ayant été soupçonnés du même complot, et les orateurs animant encore la multitude par de fausses accusations, elle s'aigrit au point de condamner à la mort près de dix-huit cents de ses plus riches et de ses plus considérables concitoyens. Dans la suite, les orateurs eux-mêmes ne furent pas épargnés; car ces malheureux craignant que l'effroyable exécution dont ils étoient cause, n'eût enfin pour eux un retour funeste, mirent fin tout d'un coup à leurs délations. Le peuple, qui, une fois lâché et mis en mouvement par les factieux, ne peut plus être arrêté,

et qui croit aisément qu'ils abandonnent la cause publique, tourna aussitôt son indignation contre eux et les égorgea tous sans miséricorde. C'est ainsi, observe Diodore de Sicile, que, par un effet de la vengeance divine, ils furent eux-mêmes, comme il arrive presque toujours en pareil cas, la victime de la frénésie qu'ils avoient fait naître. Mais enfin cette rage populaire étant passée, les habitans revinrent naturellement à la bienveillance réciproque dans laquelle ils vivoient auparavant.

Dans l'Arcadie, un simple projet d'innovation, proposé aux Arcadiens par un des habitans de cette province de la Grèce, mit aussi les esprits dans une agitation qui fit courir aux armes, et qui occasionna également bien des maux.

L'année d'après la bataille de Leuctres, Epaminondas et Pélopidas, ayant été faits tous deux, et quelques autres avec eux, gouverneurs de la Béotie, ils entrèrent dans le Péloponnèse, où ils firent révolter beaucoup de villes contre les Lacédémoniens, Elide, Argos, toute l'Arcadie, et la plus grande partie de la Laconie même. On étoit

après cela au solstice d'hiver, et à la fin du dernier mois de l'année, de sorte que, dans très-peu de jours, ils devoient sortir de charge. Il falloit, en effet, que le premier jour du mois suivant, ils cédassent leurs places à ceux qui seroient nommés, ou qu'ils encourussent la peine de mort, s'ils la retenoient au-delà de ce terme.

Presque tous les généraux ou gouverneurs de la Béotie, craignant cette loi et les rigueurs de l'hiver, vouloient à toute force ramener l'armée à Thèbes. Pélopidas fut le premier qui, appuyant le sentiment d'Epaminondas, excita le courage des soldats, et les engagea à profiter de leurs avantages, au lieu de sacrifier à une loi dont les circonstances sembloient les dispenser, la gloire et le salut de leur patrie : prétexte plausible, il est vrai, mais dont l'usage, mis en opposition avec la loi, est presque toujours dangereux.

Les généraux étant entrés dans la Laconie, menèrent les troupes à la vue de Sparte, prirent plusieurs villes des Lacédémoniens, et ravagèrent tout le pays à la tête d'une armée de plus de soixante et dix mille hom-

mes, dont les Thébains ne faisoient pas la douzième partie. Mais la grande réputation des deux illustres chefs étoit telle, que, même sans aucun décret public, tous les alliés se rangeoient avec un respectueux silence sous leurs enseignes.

Dans cette expédition, les Thébains remirent l'Arcadie en un seul et même corps, et ôtant la Messénie aux Spartiates, qui en jouissoient impunément depuis près de trois siècles, ils y appelèrent les anciens Me séniens et repeuplèrent Ithôme. Quoiqu'il y eût déjà six cents ans que les Doriens s'étoient établis à Lacédémone, c'étoit ici la première fois qu'ils voyoient les ennemis sur leurs terres, aucun d'entre eux n'ayant osé y mettre le pied. Les Thébains et leurs alliés, se trouvant dans un pays auquel on n'avoit jamais touché, le parcoururent la flamme à la main, sans que personne sortît pour les en empêcher. Ils firent plus : ils traversèrent l'Eurotas, tout enflé qu'il étoit par la fonte des neiges, et malgré la froideur de ses eaux et leur rapidité. Comme on faisoit remarquer dans cet instant au roi de Sparte, Epaminondas, qui passoit le premier à

la tête de son infanterie, *quel homme!* s'écria-t-il, après l'avoir long-temps suivi des yeux.

Agésilas ne crut pas devoir s'opposer au torrent qui inondoit le territoire de Sparte; il se contenta de distribuer dans le milieu de la ville, et dans d'autres endroits les plus importans, ses meilleures troupes. Ayant bien assuré tous ses postes, il eut assez de force d'ame et de patience pour supporter les insultes des Thébains, qui le défioient en l'appelant par son nom, et qui l'invitoient à se présenter pour défendre son pays, lui qui en avoit seul causé tous les maux en allumant cette guerre.

Ce qui l'affligeoit le plus, c'étoient les mouvemens tumultueux et les troubles qui s'excitoient dans la ville, les allées et les venues, les murmures et les plaintes des vieillards, désolés de voir ce qui se passoit sous leurs yeux, les clameurs des femmes, qui ne pouvoient se contenir, et devenoient furieuses en entendant les cris menaçans des ennemis, et en voyant les embrasemens des lieux voisins, dont la lueur se réfléchissoit jusque dans l'intérieur de leurs maisons. A

ce triste spectacle se joignoit pour Agésilas le chagrin d'une réputation ternie après tant de gloire, lui qui, ayant reçu, en montant sur le trône, une ville très-grande et très-puissante, étoit hors d'état de la soustraire à l'opprobre dont elle étoit couverte, et avoit de plus le dépit du démenti solennel donné actuellement par les Thébains à cette espèce de proverbe dont il usoit si souvent lui-même, que *jamais femme de Sparte n'avoit vu la fumée d'un camp ennemi.* C'est à ce propos même qu'un Athénien, disputant un jour avec Antalcide sur la valeur de sa nation et de celle de Lacédémone, et lui disant pour exalter la sienne : « Nous vous » avons plusieurs fois chassés des bords du » Céphire » ; *Il est vrai*, lui répondit Antalcide ; *mais nous ne vous avons jamais chassés des bords de l'Eurotas.*

Ces temps de grandeur et d'éclat étoient passés ; Agésilas avoit même assez de peine à contenir une troupe de mutins qui étoient dans la ville, et qui commençoient à se retrancher dans un lieu où il eût été difficile de les forcer. Craignant que la révolte ne devînt plus considérable, il alla droit à eux

en simple cape, sans armes, suivi d'un seul domestique; et leur criant : « Camarades, » ce n'est point là que je vous avois en- » voyés », il leur indiqua différens quartiers pour les séparer. Rassurés par ces paroles, et ne croyant pas avoir été soupçonnés, ils obéirent à l'instant.

Epaminondas auroit désiré de donner un combat dans la ville, d'y ériger un trophée, et de s'en rendre le maître. Il le pouvoit sans doute; Sparte étoit sans murailles, et quelque braves que fussent ses habitans, ils auroient difficilement résisté à une armée aussi nombreuse que celle des Thébains et de leurs alliés, aussi disciplinée, et conduite par Epaminondas et Pélopidas; mais ces deux chefs, craignant qu'on ne leur reprochât un jour d'avoir, pour leur coup d'essai, arraché un des yeux de la Grèce, se retirèrent de devant Lacédémone, contens d'avoir terrassé son orgueil, et d'avoir forcé les Spartiates, comme Epaminondas s'en vantoit lui-même, de rabaisser de la fierté de leurs réponses laconiques et d'alonger leurs monosyllabes (1). S'en retournant en Béotie

(1) Ils se crurent assez forts pour s'en ser-

par Cenchrées, ils défirent les Athéniens qui les avoient attaqués dans les défilés, et qui, voulant leur fermer le passage, avoient cependant négligé par la faute d'Iphicrate, leur général, de s'assurer du poste où il leur eût été le plus aisé de les arrêter.

Tandis que tous les peuples de la Grèce exaltoient leurs exploits, Thèbes, à leur retour, au lieu de les recevoir en triomphe, cita ces deux illustres chefs en jugement, pour avoir retenu le commandement de l'armée au delà du terme que la loi avoit fixé. Pélopidas, si intrépide dans les combats, se défendit en accusé, qui sembloit craindre la mort. Epaminondas se présenta en vainqueur, et se justifia en héros. Il convint de tous les faits que ses ennemis lui opposoient, et se soumit à la peine énoncée par la loi. Il demanda pour toute grâce, à ses juges, que l'arrêt de sa condamnation fût conçu en ces termes : « Epaminondas a été puni de

---

vir à l'égard de Philippe, roi de Macédoine. Leur ayant écrit : *Si j'entre dans votre pays, j'y mettrai tout à feu et à sang ;* ils répliquèrent par ce seul mot, *SI.*

mort par les Thébains, pour les avoir forcés de vaincre à Leuctres les Spartiates, dont aucun des Béotiens, avant qu'il fût à leur tête, n'avoit osé soutenir les regards dans une bataille; pour avoir, par cette seule victoire, non-seulement sauvé Thèbes de sa ruine, mais rendu la liberté à toute la Grèce; pour avoir mis les affaires des deux peuples en tel état, que les Thébains pussent assiéger Sparte, et que les Lacédémoniens s'estimassent assez heureux de pouvoir sauver leur vie; et enfin, pour avoir fait la guerre à ces derniers, jusqu'à ce qu'il eût bloqué leur ville, en rétablissant et fortifiant celle de Messène ». Ce plaidoyer inattendu excita le rire, et mérita les applaudissemens de toute l'assemblée, fit tomber toutes les accusations, désarma ses juges, et au lieu que Pélopidas n'avoit été absous qu'avec peine, il sortit du conseil comme il sortoit des combats, tout couvert de gloire.

Epaminondas se montroit grand jusque dans les plus petites choses. Ses envieux, et il avoit trop de mérite pour n'en point avoir, crurent l'abaisser en le faisant nommer téléarque, fonction qui se réduisoit à faire net-

toyer les rues, emporter les fumiers, et débarrasser les égoûts, pour faire écouler les eaux. Il ennoblit cet office par la manière dont il s'en acquitta ; et il disoit à ce sujet : « La charge fait voir quel est l'homme ; l'homme à son tour montre quelle est la charge » (1).

Dans ces entrefaites, les Spartiates craignant de nouvelles humiliations et de nouveaux désastres, implorèrent le secours d'Athènes, cette ville qu'ils avoient opprimée par les trente tyrans, à laquelle ils avoient défendu de relever ses murailles abattues par Lysandre au son des trompettes, cette ville qu'ils avoient même voulu raser de fond en comble, en menaçant de ne faire de toute l'Attique qu'un pâturage pour les bestiaux. Mais ce qui paroît plus merveilleux encore dans cette étrange vicissitude, c'est que réduits à réclamer l'assistance du peuple qu'ils haïssoient le plus, soit magnanimité de la

(1) Xenoph. Hellen. l. VI. Diod. l. XV, p. 372, 373, 375, 377 et suiv. Plut. in Ages. in Pelop. Corn. Nepos, in Epam. Plut. de sui Laude, id. de præcept. Reip. ger.

part de celui-ci, comme le veut Diodore de Sicile, soit politique et jalousie à l'égard de Thèbes, cette assistance leur fut accordée, et les Athéniens s'unirent à leurs plus mortels ennemis.

Sparte et ses alliés députèrent ensuite à Suse, pour faire entrer le roi de Perse dans leur ligue. Thèbes, pour parer le coup, chargea de ses intérêts auprès de lui Pélopidas. La réputation de ce grand homme l'avoit devancé. Artaxerxès lui fit l'accueil le plus distingué, et Pélopidas obtint de ce prince que Messène, repeuplée par ses anciens habitans, demeureroit libre; que les Athéniens retireroient leurs galères des côtes de la Béotie, et que les Thébains seroient réputés amis des rois de Perse, de père en fils. Pour obtenir des conditions si favorables, il avoit fait sentir au monarque, qu'il n'étoit pas de son intérêt de soutenir Athènes et Sparte, ses ennemies invétérées, contre Thèbes, qui ne l'avoit jamais été, et qui pouvoit tenir en équilibre ces deux puissances. Pélopidas, bien différent des autres ambassadeurs des Grecs, qui s'en retournèrent chargés d'or et de présens, partit de Suse

sans avoir accepté autre chose, de tous les dons et de toutes les offres du roi, que ce qu'il n'eût pu lui refuser sans trop de hauteur et sans l'offenser (1).

La guerre continuoit toujours entre les divers peuples de la Grèce. Archidamus, fils d'Agésilas, à qui son grand âge ne permettoit plus de paroître si souvent à la tête des armées, remporta sur les Arcadiens et les Argiens, réunis contre Sparte, une grande victoire, qui, au rapport de Xénophon, ne lui coûta qu'un seul homme; ce qui fit nommer un si glorieux combat, *la bataille sans larmes*. Cette nouvelle, portée à Lacédémone, et que suivit de près le retour d'Archidamus, y causa une joie inexprimable. Les vieillards et les femmes tendoient les mains au ciel, et remercioient les Dieux, comme si, ce jour-là, Sparte eût lavé l'opprobre dont elle étoit couverte, et vu renaître ses beaux jours; car auparavant les maris, dit-on, n'osoient regarder leurs femmes en face, à cause de la honte que leur

(1) Xenoph. Hellen. l. V et VI. Diod. l. XV, p. 375, 376. Plut. in Pelop.

causoient toutes les pertes qu'ils avoient faites.

La puissance des Thébains n'en prenoit pas moins de continuels accroissemens. Ils s'étoient acquis tant de considération, que les villes de Thessalie les supplièrent de leur envoyer des troupes et un général qu'elles pussent opposer à Alexandre, tyran de Phères, qui leur faisoit une guerre ouverte pour les assujettir à sa domination. On leur envoya Pélopidas avec une armée. S'étant rendu maître de Larisse, et ayant obligé Alexandre de venir se jeter à ses pieds, ce général entreprit de le changer en un autre homme, et de le rendre, par les leçons de la sagesse, un prince juste et humain. N'ayant pu y parvenir, et recevant tous les jours des plaintes de sa cruauté, de ses débauches, et de son avarice, il commença à employer les menaces. Le tyran alarmé, s'étant dérobé avec ses gardes, et les Thessaliens paroissant n'avoir plus rien à craindre de sa part, Pélopidas passa dans la Macédoine, où, après la mort d'Amyntas II, qui avoit laissé plusieurs enfans, il étoit appelé comme arbitre, au sujet des

différends qu'avoit fait naître entre eux la succession au trône. Ayant terminé toutes les contestations, et voulant tout à la fois assurer la paix dans ce royaume, et montrer à la Grèce jusqu'où s'étendoit l'autorité des Thébains, et la confiance qu'on avoit dans leur fidélité, il emmena avec lui trente jeunes gens des familles les plus distinguées, et Philippe, frère du roi Alexandre II, qu'il laissoit en possession de la couronne. Philippe, le dernier des fils d'Amyntas, et qui jouera par la suite un si grand rôle, étant élevé à Thèbes, put y prendre, d'Epaminondas, dit Plutarque, son activité à la guerre et sa promptitude à profiter des occasions, ce qui n'étoit qu'une partie de son mérite : mais, pour sa tempérance, sa justice, sa magnanimité, sa clémence qui le rendoient véritablement grand, ce jeune prince ne les reçut point de la nature, et ne sut pas les imiter de lui.

L'absence de Pélopidas jeta la Macédoine dans de nouveaux troubles, dont Ptolémée, fils naturel d'Amyntas, étoit l'auteur. De retour en Thessalie, comme ambassadeur des Thébains, Pélopidas, qui n'avoit point

d'armée, ramassa quelques troupes mercenaires avec lesquelles il marcha contre Ptolémée. Ce prince parvint à les corrompre, et cependant, craignant la réputation de celui même dont il venoit de débaucher les soldats, il alla au-devant de lui en suppliant, loin de se montrer en maître, lui accorda tout ce qu'il demandoit, et lui donna pour gage de sa parole Philoxène son fils, et cinquante enfans qui étoient nourris avec lui. Pélopidas les envoya à Thèbes, et voulant punir les soldats mercenaires qui s'étoient laissés corrompre, il revint en Thessalie, et s'approcha de Pharsale où ils avoient retiré la plus grande partie de leurs biens, leurs femmes et leurs enfans. Son dessein étoit de s'en saisir, à l'aide de quelques troupes de Thessaliens qu'il avoit rassemblées. A peine est-il arrivé, qu'Alexandre de Phères, qui, s'étant rendu plus puissant que jamais, avoit excité de nouveau les plaintes des peuples de Thessalie, et occasionné ainsi l'ambassade de Pélopidas, se présente avec une armée considérable. Trop rempli de confiance dans son titre sacré d'ambassadeur, dans sa propre réputation, dans le respect

qu'on avoit pour le nom de Thèbes, et croyant que le tyran ne venoit que pour se justifier, Pélopidas s'avance vers lui avec le seul Isménias, son collègue. A l'instant on l'arrête, et Alexandre le conduit à Phères.

Les premiers jours, il permit à tout le monde de le voir, s'imaginant que cet événement humilieroit sa fierté, et abattroit son courage; mais Pélopidas voyant les habitans de Phères consternés, ne cessoit de les consoler, en leur promettant que le tyran seroit bientôt puni, et il envoyoit lui dire à lui-même : « qu'il étoit bien imprudent et bien injuste de faire mourir tous les jours tant de bons citoyens qui ne lui avoient rien fait, et de l'épargner lui, qui, comme il ne pouvoit en douter, ne seroit pas plutôt sorti de ses mains, qu'il lui feroit porter la peine due à ses crimes ». Le tyran, étonné de cette grandeur d'ame et de cette fermeté, lui fit demander pourquoi il se montroit si pressé de mourir? C'est, lui fit répondre Pélopidas, afin que ta ruine en soit d'autant plus prompte, que tu auras plus fortement attiré sur toi la haine des Dieux et des hommes. De ce moment Alexandre

défendit que personne ne pût le voir ni lui parler; mais Thébé sa femme, et fille de Jason, que nous avons vu tyran de Phères et allié des Thébains, ayant appris la constance de Pélopidas, n'en eut que plus de curiosité de le voir et de l'entretenir. Elle obtint cette grâce de son époux, qui l'aimoit autant qu'un tyran peut aimer, non sans défiance toutefois et sans alarmes, n'entrant jamais dans son appartement que précédé d'un esclave l'épée nue à la main, et qu'après avoir envoyé quelques-uns de ses gardes fouiller dans les coffres de sa femme, pour s'assurer si l'on n'y trouveroit pas de poignard caché.

Thébé étant entrée dans la prison, ne put retenir ses larmes en voyant Pélopidas, les cheveux négligés, couvert d'un mauvais habit, et dénué de toute consolation. « Ah! s'écria-t-elle, après s'être fait connoître, que je plains votre épouse »! *C'est bien vous-méme, Thébé, qui êtes à plaindre*, lui répondit-il, *de pouvoir souffrir un monstre comme Alexandre, n'étant point sa prisonnière.* Ce mot affecta vivement la princesse, qui ne supportoit déjà qu'avec beau-

coup de chagrin toutes les cruautés et les infamies du tyran auquel son sort étoit uni. Dans les fréquentes visites qu'elle rendit à Pélopidas, lui communiquant ses peines et partageant les siennes, elle s'aigrissoit de plus en plus contre le barbare qui en étoit l'auteur.

Cependant les Thébains, indignés de l'attentat commis contre leur ambassadeur, avoient envoyé une armée en Thessalie. Fâché contre Epaminondas qu'ils soupçonnoient, bien injustement, d'avoir été trop favorable aux Lacédémoniens dans une occasion particulière, ils avoient nommé d'autres généraux, qui, par leur incapacité, exposèrent l'armée à être entièrement défaite par le tyran. Heureusement pour elle, Epaminondas, trop grand pour s'offenser de l'ingratitude et de l'injustice de ses concitoyens, n'avoit pas cru au-dessous de lui d'y servir en qualité de simple soldat. Elle le força de prendre le commandement, et couvrant sa retraite par les dispositions les plus sages, il la ramena en Béotie. Les Thébains condamnèrent les généraux à une amende de dix mille drachmes chacun, et Epaminondas fut substitué à leur place.

Son retour en Thessalie effraya le tyran, et remplit les peuples de joie, dans l'espoir de se voir bientôt délivrés du joug qui pesoit sur eux; mais Epaminondas, qui préféroit à tout le salut de son ami, et qui appréhendoit qu'Alexandre, réduit au désespoir, ne tournât contre lui toute sa rage, traînoit la guerre en longueur. Il savoit que ce monstre de cruauté faisoit enterrer des hommes tout vifs; qu'il en couvroit d'autres de peaux de sangliers et d'ours, et que lâchant sur eux des chiens de chasse, il les faisoit déchirer, ou les tuoit à coups de flèches par forme de jeux et de divertissemens.

A ces traits de barbarie, Plutarque en ajoute d'autres, qui n'inspirent pas moins d'horreur. Dans deux villes de la Magnésie, ses amies et ses alliées, il convoqua les citoyens à une assemblée, et les fit environner par ses gardes, qui égorgèrent devant lui toute leur jeunesse. Il consacra la pique dont il s'étoit servi pour tuer son oncle Polyphron, et l'ayant couronnée de festons et de bandelettes, il lui sacrifia comme à un dieu, et l'appela *tychon*, c'est-à-dire, l'*heureuse*.

Un jour qu'il entendoit un acteur qui avoit de la réputation, et qui jouoit dans les troades d'Euripide, il sortit promptement du théâtre, et envoya dire à l'acteur : « qu'il ne s'alarmât point et qu'il n'en jouât pas moins bien; que s'il étoit sorti, ce n'étoit point pour aucun déplaisir qu'il eût à son sujet; mais qu'il avoit honte que ses concitoyens le vissent pleurer des malheurs d'Hécube et d'Andromaque, lui qui n'avoit jamais eu pitié de ceux qu'il avoit égorgés ».

Ce même tyran si cruel, subjugué par la seule réputation d'Epaminondas, et plein de la crainte qu'il lui inspiroit, finit par lui envoyer des gens pour se justifier. Mais Epaminondas ne voulut pas souffrir que les Thébains fissent alliance avec un pareil monstre; il lui accorda seulement une trève de trente jours, et après avoir retiré de ses mains Pélopidas et Isménias, il ramena ses troupes en Béotie.

Un autre tyran s'étoit élevé vers ce temps-là; car la Grèce en fut successivement remplie, rien n'étant plus favorable que les gouvèrnemens, soit aristocratiques, soit démocratiques, à l'ambition, aux factions, et

à la tyrannie. Dans Sicyone, ville célèbre du Péloponnèse, Euphron, citoyen adroit et puissant, s'étoit emparé de la souveraineté, sous prétexte de la donner toute entière au peuple, et d'établir la démocratie. Il cimentoit sa domination par les moyens les plus ordinaires aux tyrans, les dénonciations, les proscriptions, le meurtre ou le bannissement des principaux citoyens. Sa fin, disons-le aussi, fut telle que l'est presque toujours celle de ses semblables. Après une espèce de révolution, s'étant retiré à Thèbes, dans la vue de s'y ménager, à force d'argent, des ressources pour chasser de sa ville ce qui y restoit encore de grands, qui lui faisoient ombrage, il fut assassiné en présence même des magistrats de Thèbes, par un certain nombre de ceux d'entre les Sicyoniens qu'il avoit bannis.

Le tyran de Phères, retenu par la crainte, tant qu'Epaminondas étoit resté en Thessalie, mais retournant à son naturel après son départ, excita, comme auparavant, les plaintes de la plupart des villes de cette contrée. Elles députèrent encore à Thèbes pour y demander un secours de troupes con-

tre Alexandre, et Pélopidas pour les commander.

Celui-ci, qui avoit été nommé, pour la treizième fois, gouverneur de la Béotie, étoit au moment de partir, lorsque le soleil s'éclipsant tout à coup, les ténèbres couvrirent en plein jour la ville de Thèbes. Pélopidas ne crut pas devoir contraindre les sept mille hommes qu'on lui avoit confiés, à se mettre en marche avec lui, dans le trouble et la consternation que ce phénomène avoit causés. Il prit seulement trois cents cavaliers qui voulurent bien le suivre, et se mit en route, malgré les devins, malgré ses amis qui vouloient le retenir, et qui regardoient l'éclipse comme un signe funeste, qui ne pouvoit tomber que sur un aussi grand homme que lui. Pélopidas avoit surtout pour objet de donner une grande leçon à tous les Grecs, et de leur faire voir que, dans le même temps que les Lacédémoniens envoyoient à Denys le tyran des généraux et des capitaines, que les Athéniens étoient, en quelque sorte, à la solde d'Alexandre, tyran de Phères, et lui avoient érigé une statue de bronze comme à leur bienfaiteur,

les Thébains étoient les seuls qui faisoient la guerre pour délivrer les peuples opprimés, et pour détruire, parmi les Grecs, tous les gouvernemens violens et injustes, fondés sur l'usurpation et sur la tyrannie.

Après avoir rassemblé à Pharsale l'armée des Thessaliens, il marcha contre le tyran. Alexandre, informé qu'il n'avoit avec lui que peu de Thébains et un petit nombre de troupes, ne craignit pas, avec des forces bien supérieures, d'aller à sa rencontre. Quelqu'un dit alors à Pélopidas que le tyran venoit à lui avec une grosse armée. « Tant mieux, lui répondit-il, nous en battrons un plus grand nombre ».

Le combat se donna près d'un lieu qu'on appeloit Cynoscéphale, et où se trouvoient deux collines fort élevées, que les deux partis vouloient faire occuper par leur infanterie. Dans le même temps, Pélopidas fait enfoncer par sa cavalerie celle du tyran; mais l'infanterie de celui-ci, ayant gagné les hauteurs, vient fondre sur les Thessaliens qui vouloient s'en emparer, et les force de reculer. Pélopidas rappelle sa cavalerie, qui, dans la plaine, poursuivoit la cavalerie

L'an 364 avant J. C.

ennemie, et tombe avec elle sur les bataillons du tyran qu'il fait plier et met en déroute. Peu content de ce succès, il cherche des yeux Alexandre, et à peine l'a-t-il aperçu, que se laissant aveugler par son ressentiment et sa fureur, oubliant ce qu'il devoit à son rang et le danger qu'il couroit, il appelle le tyran par son nom, le défie, et voyant qu'il se cache au milieu de ses gardes, il fond sur leur troupe, et quoique semant devant lui la terreur, en butte à tous les traits, il tombe couvert de blessures, et expire entre les bras des Thessaliens, qui, de toute part, voloient à son secours. La douleur de sa perte excite à la vengeance; la plaine est couverte de morts; et, dans la déroute, trois mille hommes des ennemis sont passés au fil de l'épée.

Les soldats de Pélopidas étoient inconsolables de la perte de leur général. Ils l'appeloient, en versant des larmes sur son corps, leur père, leur sauveur, leur maître en tout genre de leçons et d'exemples. Les marques de leur douleur étoient telles, qu'ils coupoient les crins de leurs chevaux, et se coupoient les cheveux à eux-mêmes; qu'ils

se

se renfermoient dans leurs tentes, sans vouloir prendre de nourriture, et que les blessés refusoient de faire bander leurs plaies. La consternation et le silence régnoient dans toute l'armée, comme si elle eût été défaite, quoiqu'elle eût remporté la victoire la plus glorieuse et la plus signalée.

Dans tous les lieux où l'on fit passer le corps de Pélopidas pour le transporter à Thèbes, les magistrats, les jeunes gens, les enfans, les prêtres sortoient des villes pour aller à sa rencontre, portant de superbes trophées, des armures et des couronnes d'or. Quand le temps de ses funérailles fut arrivé, les Thessaliens demandèrent en grâce aux Thébains de faire seuls les obsèques. « Si vous nous accordez, dit l'un d'entre eux au nom de tous les autres, le privilége de toucher seuls son corps, de le laver, de l'orner et de l'inhumer, nous vous croirons persuadés que le malheur commun est encore plus grand pour les Thessaliens que pour les Thébains. Vous avez perdu, il est vrai, un bon général; mais nous perdons bien plus encore, puisqu'avec lui nous nous voyons ravir tout espoir de recouvrer notre

liberté. Comment oserons-nous en effet vous demander un autre chef, nous qui ne vous avons pas rendu Pélopidas » ?

Les Thébains, touchés de leurs prières, acquiescèrent à leur demande. Jamais il n'y eut de funérailles plus magnifiques, du moins, dit Plutarque, au jugement de ceux qui ne font pas consister la magnificence dans l'ivoire, l'or et la pourpre, ni dans ces pompes affectées, qui, n'ayant lieu que par une sorte de contrainte, ne sont jamais les signes réels d'une vénération profonde et d'un attachement sincère. A l'égard de Pélopidas, quel concours de témoignages non suspects et de circonstances, qui sont toutes à sa gloire! « Un homme d'Etat, ajoute le même historien, mort dans une terre étrangère, loin de sa femme, de ses enfans et de sa famille, et qui, sans que personne le demande et y contraigne, est reçu, accompagné, porté, et couronné par tant de peuples, par tant de villes, qui ambitionnent cet honneur, et qui se relayent pour en jouir », voilà le plus beau triomphe qu'un homme puisse obtenir après sa mort, et le plus bel hommage qu'on puisse rendre à la vertu » !

Celle de Pélopidas avoit éclaté pendant tout le cours et dans toutes les actions de sa vie : on avoue néanmoins à regret, mon fils, qu'au jugement d'une raison droite, la fin même d'une vie si belle est, de la part de Pélopidas, la seule chose qui en ait affoibli l'éclat. On voit avec peine qu'il soit mort en sacrifiant à son ressentiment, ou, si l'on veut, à sa valeur, non-seulement sa modération, sa sagesse, mais encore les devoirs d'un général, et les vrais intérêts de sa patrie, à laquelle il se devoit tout entier.

Les Thébains, enflammés du désir de venger sans délai la perte qu'ils venoient de faire, envoyèrent promptement une armée de sept mille hommes de pied et de sept cents chevaux, sous la conduite de deux généraux, qui obligèrent Alexandre, que sa dernière défaite avoit consterné, à rendre aux Thessaliens les villes qu'il leur avoit prises; à laisser en liberté les Magnésiens, les Phtiotes, et les Achéens, retirant pour cet effet ses garnisons de leur pays; et à jurer qu'il obéiroit toujours aux Thébains, et marcheroit sous leurs ordres contre tous leurs ennemis.

C'étoit une punition bien légère pour tant d'injustices, de crimes et de tyrannie; aussi les Dieux, selon la pensée de Plutarque, ne la jugèrent-ils pas suffisante, et la colère céleste lui en réservoit une qui étoit digne d'un tyran. Sept ans après, sa femme, qui avoit été instruite par Pélopidas à ne pas se laisser éblouir par l'éclat extérieur dont il étoit environné, et qui le haïssoit plus qu'elle n'avoit pu l'aimer, forma, de concert avec trois frères qu'elle avoit, le complot de l'assassiner, après leur avoir fait accroire qu'il vouloit les perdre, et avoir sans doute promis à l'aîné la souveraineté, dont il s'empara en effet après la mort d'Alexandre; mais que ses propres violences lui firent perdre.

Le palais du tyran étoit rempli de gardes, qui veilloient toute la nuit. Une seule chambre haute où il couchoit étoit gardée par un chien enchaîné, très-dangereux, et qui ne connoissoit que son maître, sa femme, et l'esclave qui lui donnoit à manger. On ne montoit à cette chambre que par une échelle, qui, selon toutes les apparences, se tiroit pour l'ordinaire quand le tyran y étoit entré,

Le temps pris pour l'exécution étant venu, Thébé enferme ses frères pendant le jour dans une chambre au-dessous, et montant seule, selon sa coutume, dans celle d'Alexandre, qui étoit, dit Xénophon, de retour de ses débauches, et qu'elle trouve endormi, elle sort le moment d'après, ordonne à l'esclave d'emmener le chien, parce que son mari vouloit dormir en repos; et de peur que l'échelle par laquelle il falloit monter ne fît du bruit quand ses frères s'en serviroient, elle couvre de laine les échelons. Tout étant ainsi préparé, elle fait monter tout doucement, à la lueur d'une lampe, ses frères armés de poignards. Arrivés à la porte, la frayeur les saisit; ils n'osent avancer. Thébé, tout hors d'elle-même, les menace d'éveiller sur-le-champ Alexandre, et de lui déclarer tout leur complot. La honte et la crainte les raniment. Elle les fait entrer, les mène près du lit, et tient elle-même la lampe. Ils frappent le tyran à grands coups de poignard, et le tuent. La nouvelle de sa mort s'étant répandue presqu'aussitôt dans la ville, son corps fut exposé à toutes sortes d'outrages, foulé aux

pieds, et livré en proie aux chiens et aux vautours (1).

Bien avant que ceci se passât en Thessalie, et l'année même d'après la mort de Pélopidas, les divisions et les guerres qui agitoient continuellement la Grèce, et sur lesquelles il seroit trop long et assez inutile de s'étendre, mirent de nouveau aux prises les Lacédémoniens soutenus de la république d'Athènes, et les Thébains. Le pouvoir de ceux-ci, leur prospérité, la réputation dont ils jouissoient, étoient devenus tout à la fois un sujet d'étonnement et d'alarmes pour la plupart des Grecs. Les alliés de Thèbes, eux-mêmes, étonnés de sa grandeur, commençoient à craindre de l'avoir trop bien servie. Les Mantinéens, peuple d'Arcadie, quittèrent son parti pour embrasser celui de Sparte, tandis que d'autres Arcadiens habitans de Tégée appeloient les Thébains à leur secours. Epaminondas, nommé général, s'avança vers Mantinée pour la punir de sa

(1) Xenoph. Hellen. l. VI et VII. Diod. l. XV, p. 382, 383, 389; l. XVI, p. 418. Plut. et Corn. Nep. in Pelop.

défection; mais apprenant qu'Agésilas venoit au secours de cette ville, il forma tout à coup le dessein de surprendre Lacédémone dénuée de troupes, et prit un chemin différent de celui que tenoit le roi de Sparte. Heureusement pour les Lacédémoniens, un Crétois l'ayant informé en diligence de ce qui se passoit, il revint sur ses pas, et rentra dans la ville bientôt après. Il y étoit à peine, qu'on vit les Thébains passer l'Eurotas et marcher contre Lacédémone. Epaminondas découvert, et prévenu par l'ennemi, emploie la force ouverte, fait de toutes parts les attaques les plus vives, perce jusque dans la place publique, et s'empare de cette partie de la ville qui étoit du côté du fleuve. Agésilas cependant fait face partout avec beaucoup plus de valeur qu'on ne devoit en attendre de son âge. Il sent que ce n'est plus ici le temps de se ménager et de se précautionner comme auparavant; qu'il faut payer d'audace, qu'il faut combattre en désespéré; et c'est par-là que, secondé de l'intelligence et de la valeur de son fils Archidamus, qui, à la tête de la plus brave jeunesse, se porte dans tous les endroits où le

péril est le plus grand, il arrache sa ville des mains d'Epaminondas, et élève un trophée par lequel il fait voir que les Lacédémoniens pouvoient encore payer à leur patrie le digne salaire de l'éducation mâle et guerrière qu'elle leur avoit donnée.

L'histoire fait mention d'un jeune Spartiate, nommé Isadas, et fils de Phébidas, qui se distingua particulièrement dans cette journée. Il étoit très-beau de visage, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuse, et dans la fleur de la jeunesse, de l'âge, dit Plutarque, où l'on passe de l'enfance à la puberté. Sans armure, sans vêtement, le corps tout reluisant d'huile, tenant d'une main une pique, et de l'autre une épée, il s'élance impétueusement hors de sa maison, et fendant la presse des Spartiates qui combattoient, il se jette sur les ennemis, porte en tous lieux des coups mortels, et renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à sa furie, sans recevoir lui-même aucune blessure, soit qu'il eût été préservé, dit l'historien, par une providence toute spéciale, soit qu'il eût paru aux ennemis un être au-dessus de l'homme. On dit qu'après le combat, les

éphores lui décernèrent une couronne pour honorer ses exploits; mais qu'ensuite ils le condamnèrent à une amende de mille drachmes (1), pour avoir osé s'exposer sans armes défensives à un si grand danger.

Epaminondas, ne pouvant plus espérer de s'emparer de Sparte, retourna promptement à Tégée. De là, il envoya sa cavalerie vers Mantinée, la sachant dépourvue de secours; mais la cavalerie athénienne venoit de s'y rendre, dans le dessein d'aller se joindre à tous les alliés de Sparte, pour combattre les Thébains. Elle marcha contre ceux qu'Epaminondas avoit envoyés, et après un combat opiniâtre, où le nombre des morts fut plus grand de son côté, elle les força néanmoins de se retirer.

---

(1) Cent drachmes faisant une mine, et évaluant la mine à 90 liv., les mille drachmes font 900 liv.; ce n'étoit pas payer sa gloire trop cher, puisqu'il étoit en état de la payer. Mais il semble, après tout, qu'en lui imposant une pareille dette, Sparte auroit bien dû l'acquitter pour lui, comme il avoit si généreusement combattu pour elle.

Ces mauvais succès firent craindre à Epaminondas que la confiance de ses alliés ne diminuât, et que l'honneur de son pays n'en souffrît encore plus que sa propre gloire. Il se disposa à en venir aux mains, résolu de se rendre maître du Péloponnèse par une victoire décisive, ou de périr honorablement.

Jamais les Grecs n'avoient combattu entre eux avec des troupes plus nombreuses. L'armée des Lacédémoniens, dans laquelle les Athéniens formoient seuls l'aile gauche, étoit composée de plus de vingt mille hommes de pied, et de deux mille chevaux. Celle des Thébains étoit de trente mille hommes d'infanterie, et de trois mille de cavalerie.

Il faut lire, à la fin du septième et dernier livre de l'histoire grecque de Xénophon, le récit de cette fameuse bataille de Mantinée, qui est regardée par les connoisseurs comme le chef-d'œuvre d'Epaminondas, l'un des plus grands généraux que la Grèce ait portés. Il blessa de sa propre main le général lacédémonien. Lui-même, tandis qu'il combattoit en héros pour assurer la

victoire à son armée, reçut de la main d'un Spartiate un coup de javelot dans la poitrine à travers sa cuirasse. On l'emporta, encore en vie, dans son camp, et sa retraite n'empêcha pas que le champ de bataille ne restât aux Thébains, quoique la perte qu'ils faisoïent ne leur permît point de poursuivre l'ennemi, et de recueillir tous les fruits que, sous un tel chef, ils eussent retirés de leur victoire.

Les médecins ayant déclaré qu'il mourroit certainement, dès qu'on tireroit le fer de sa plaie, il se disposa à une mort aussi glorieuse que sa vie. Il fit appeler d'abord son écuyer, et lui demanda si son bouclier n'étoit pas tombé au pouvoir de l'ennemi? l'écuyer lui répondit que non, et le lui montra. Epaminondas le baisa comme le fidèle compagnon de ses travaux et de sa gloire. Il demanda ensuite auquel des deux partis étoit demeurée la victoire? aux Thébains, lui dit-on. *Il est temps de mourir*, répliqua-t-il aussitôt. *Qu'on ôte le fer de ma plaie.* Ses amis poussèrent de grands cris, et l'un d'entre eux, lui ayant dit, en versant des larmes : « Ah! Epaminondas, vous mourez sans en-

fans ». Je laisse deux filles, répondit-il, *la victoire de Leuctres et celle de Mantinée.* Lui-même, dit Cornélius Népos, arracha alors le fer de sa plaie, et à l'instant il expira.

Epaminondas vécut dans le célibat. Un jour que Pélopidas, qui avoit un fils perdu d'honneur, faisoit un reproche à son ami de ce qu'il ne s'étoit pas marié, et lui ajoutoit qu'il rendoit un mauvais service à sa patrie en ne lui laissant point d'enfans, il lui fit dès lors une réponse à peu près semblable à celle qui précéda l'instant de sa mort : « Prenez garde vous-même, lui dit-il, de ne pas lui faire un plus grand tort, en lui laissant un fils tel que le vôtre. Au reste, je ne puis manquer de postérité; je laisse, dans la victoire de Leuctres, une fille, qui non-seulement me survivra, mais qui doit être immortelle ».

Cet homme, vraiment grand, réunissoit tous les genres de mérite; l'ame la plus noble, et un cœur excellent; les vues profondes de l'homme d'Etat, et toutes les qualités d'un grand général; la sagesse d'un vrai philosophe, l'érudition d'un savant, le

goût d'un homme de lettres, et, dans la société ordinaire, tout ce qui peut rendre vraiment aimable. L'éloquence naturelle dont il étoit doué l'emporta de beaucoup sur celle de Callicrate, Athénien, qui passoit pour le plus grand orateur de son temps. Lorsqu'il fut question, à l'assemblée générale des Arcadiens, de les engager à préférer l'alliance de Thèbes et d'Argos à celle de l'Attique, cette éloquence brilla principalement à Sparte, où nous avons vu que les Thébains l'avoient député avant la bataille de Leuctres. Les envoyés de tous les peuples alliés s'étant rendus dans cette ville, il s'y éleva si fortement, en leur présence, contre la domination tyrannique des Spartiates, que son discours, en déterminant leurs alliés à les abandonner, comme ils le firent quelque temps après, ne donna pas, dit Cornélius Népos, une moindre secousse à leur puissance, que sa victoire de Leuctres.

Sa modestie égaloit son mérite, et y ajoutoit un nouveau lustre. Au rapport de Plutarque (1), Spinthards disoit, en faisant son

(1) Plut. de Audit.

éloge, *qu'il n'avoit jamais connu personne ni qui sût plus que lui, ni qui parlât moins.*

Nous avons dû remarquer combien il étoit ami tendre, généreux, et fidèle. Un seul mot de sa bouche nous apprend jusqu'où il portoit les sentimens dont il étoit animé à l'égard de ceux qui lui avoient donné le jour. La victoire de Leuctres attiroit sur lui l'admiration de toute la Grèce; au milieu des applaudissemens universels et de la gloire, dont il étoit couvert : *Ma joie*, dit-il, *est celle que je sais que causera à mon père et à ma mère la nouvelle de ma victoire.*

Epaminondas et Pélopidas avoient tiré Thèbes de son obscurité; elle y retomba, ou peu s'en faut, bientôt après leur mort; et par la suite, elle ne fut plus fameuse que par ses désastres : tant il est vrai, mon fils, qu'en bien comme en mal, le sort de toute une nation, disons mieux, de plusieurs nations, et d'une partie du globe peut-être, comme on l'a vu à plus d'une époque, dépend souvent de peu d'hommes, quelquefois même d'un seul, dont les qualités, bonnes ou mauvaises, relèvent, affermissent ou démembrent les Etats, si même elles

ne renversent les empires! Eh! par malheur, combien est petit le nombre de ceux qui ne veulent avoir de génie, de talens, et de pouvoir, que pour influer sur le bonheur de leurs semblables!

A en croire Justin, la mort d'Epaminoudas entraîna aussi la chute des Athéniens. Cet historien prétend que, dès qu'ils n'eurent plus en tête le général thébain, dont le mérite leur servoit comme d'aiguillon, ils se laissèrent aller à une sorte de nonchalance et d'engourdissement. Cela n'arriva pas néanmoins aussi promptement qu'il le fait entendre; mais l'intervalle ne fut pas long; et les degrés d'affoiblissement, de langueur et de mollesse furent bientôt sensibles. C'est vers ce temps, plus que jamais, pour continuer ce que dit Justin, que les revenus de l'Etat, qui étoient employés autrefois à équiper des flottes, et à mettre des armées sur pied, le furent à donner des fêtes, et à célébrer des jeux. Plus curieux de se montrer sur le théâtre, que de paroître dans un camp, ils se faisoient un plaisir de se mêler avec les plus fameux acteurs et les meilleurs poëtes, et ils don-

noient plus volontiers leurs applaudissemens aux bons faiseurs de vers, qu'aux plus grands généraux. Alors les fonds publics, qui servoient auparavant à l'entretien des soldats et des matelots, commencèrent à être le partage des bourgeois d'Athènes. De là vient que, pendant que la Grèce étoit ainsi livrée à l'oisiveté, les Macédoniens se tirèrent de la bassesse et de l'obscurité où ils avoient vécu jusqu'alors; et que Philippe, qui étoit demeuré pendant trois ans en ôtage à Thèbes, formé par les exemples d'Epaminondas et de Pélopidas, asservit, en quelque sorte, au joug de la Macédoine, la Grèce et l'Asie (1).

Nous avons vu (2) le roi de Perse, au lieu de chercher comme auparavant à fomenter les dissentions entre les Grecs, pour les affoiblir les uns par les autres, s'efforcer

---

(1) Xenoph. Hellen. l. VII. Diod. l. XV, p. 391–397. Plut. in Ages. Justin. l. VI, c. 7, 8 et 9. Pausan. in Arcad. et Bœotic. Corn. Nepos, in Epam. Cic. Acad. Quæst. l. I, et passim.

(2) Ci-dessus, p. 277.

de les réunir, afin d'en tirer des secours pour réduire l'Egypte, qui, depuis plusieurs années, avoit secoué le joug de sa domination : après la bataille de Mantinée, les Grecs, las de tant de discordes et de guerres, entrèrent dans les vues d'Artaxerxès, et résolurent de traiter ensemble. Ils firent une alliance entre eux, dans laquelle les Messéniens furent compris. Les Lacédémoniens, par la haine implacable qu'ils portoient à ceux de Messène, et plus encore par les suggestions et les menées d'Agésilas, ne voulurent entendre à aucun accommodement en faveur de cette ville, et, seuls de tous les Grecs, ils demeurèrent exclus du traité. Cette opposition des Spartiates à la paix générale, fit regarder celui qui en étoit la véritable cause, comme un homme violent, opiniâtre, insatiable de guerres, et qui, pour avoir toujours les armes à la main, se précipitoit de nouveau, faute d'argent, dans la nécessité de tourmenter ses alliés et ses concitoyens, d'emprunter de grosses sommes, et de mettre de fortes impositions, tandis qu'il pouvoit profiter d'une occasion favorable pour éviter de si grands maux.

Mais ce qui le décria le plus parmi les Grecs, quoique nullement blâmable à cet égard, selon Xénophon, ce fut de se déclarer contre Artaxerxès, en se mettant, en quelque sorte, à la solde de Tachos, qui régnoit alors en Egypte. Il faut reprendre ici les choses d'un peu plus loin, relativement à la tentative inutile qu'avoit déjà faite le roi de Perse pour faire rentrer l'Egypte sous ses lois. Après la mort du roi Acoris, qui avoit été allié d'Evagore, Psammuthis avoit occupé le trône un an. Un autre prince avoit régné après lui quatre mois. A ce dernier avoit succédé Nectanébus, qui régna environ douze ans. C'est sous celui-ci que s'étoit faite la première expédition sur laquelle nous avons promis de revenir (1), et dont nous allons exposer les principaux faits.

L'an 374 avant J. C. Pharnabaze y commandoit les troupes de sa nation, qui montoient à deux cent mille hommes, d'après la revue qui s'en fit à Ace, ou Acco, appelée depuis Ptolémaïs, sur la côte de Tyr (2), vers les frontières de la Palestine.

(1) Ci-dessus, p. 277.

(2) Géographie ancienne de d'Anville, t. II, p. 175.

Iphicrate, regardé comme un des plus grands capitaines de son temps, avoit été demandé aux Athéniens par la cour de Perse, pour être à la tête des soldats grecs ; et ceux-ci se montoient à vingt mille hommes. Les forces de mer étoient proportionnées à celles de terre. Elles se mirent en même temps en mouvement pour agir de concert. Arrivés aux bouches du Nil, les généraux trouvèrent les Egyptiens prêts à les recevoir ; car Pharnabaze, qui ne s'étoit pas hâté dans ses mesures et dans sa marche, avoit laissé aux ennemis le temps de se préparer. Cette lenteur naissoit en grande partie de ce que les généraux des Perses avoient sans cesse les mains liées, obligés comme ils l'étoient de rendre compte au roi des moindres circonstances où ils se trouvoient, et d'attendre sa réponse sur chaque article. C'est ce que Pharnabaze fit sentir à Iphicrate, qui ne craignit pas de lui dire un jour, qu'il s'étonnoit de ce que voyant si bien les choses, et s'énonçant avec tant de justesse et de facilité, il se montroit si lent et si tardif dans toutes ses démarches. Cela vient, répondit le satrape, de ce que mes paroles ne dépendent

que de moi, au lieu que mes actions dépendent du roi.

Nectanébus étoit bien informé des grandes forces qu'on envoyoit contre lui; mais il se fioit beaucoup aux moyens de défense que la nature et l'art avoient fournis à ses Etats. En effet, l'Egypte étoit d'un accès très-difficile. Les sept bouches (réduites maintenant à deux, celles de Damiette et Rosette) par lesquelles le Nil se jetoit dans la mer, et qui formoient sept entrées différentes, présentoient sept forteresses, qui prévenoient toute surprise et toute irruption. La bouche Pélusiaque étoit de toutes la mieux défendue, parce qu'elle s'offroit la première aux vaisseaux qui venoient du côté de la Syrie, d'où l'on jugeoit que l'on devoit plutôt attendre des ennemis que de tout autre côté.

L'armée navale de Pharnabaze, voyant cet endroit ainsi fortifié et gardé par de nombreuses troupes, tenta une autre voie pour entrer en Egypte. Prenant le large, pour n'être pas aperçue des Egyptiens, elle entreprit d'aborder par la bouche Mendésiaque, dont le rivage étoit très-étendu. Pharnabaze

et Iphicrate, accompagnés de vaisseaux chargés de trois mille hommes, abordèrent en effet au pied d'un fort bâti sur l'embouchure qui portoit ce nom. Les Egyptiens étant venus au secours, au nombre aussi de trois mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, il se donna un combat très-vif, pendant lequel beaucoup d'autres vaisseaux de la flotte eurent le temps d'arriver; en sorte que les Egyptiens furent obligés de plier. Il y en eut un grand nombre de tués; d'autres furent faits prisonniers; le reste mis en fuite se réfugia dans Mendès. Les soldats d'Iphicrate, y entrant avec eux, se rendirent maîtres du fort, le rasèrent, et firent captifs sa garnison et ses habitans. Iphicrate, instruit que Memphis n'étoit point gardée, jugea qu'il falloit aller sans délai à cette capitale de l'Egypte, avant que toutes les forces du royaume se fussent rassemblées pour la défendre. Pharnabaze, au contraire, jugeoit à propos d'attendre tout le reste de sa flotte, pour rendre plus sûre une entreprise de cette importance. Mais Iphicrate ne demandoit pour cette expédition que six vingt mille hommes, et s'engageoit à se

rendre maître, avec eux, de Memphis. Une telle proposition fit soupçonner sa fidélité, et Pharnabaze crut qu'il songeoit à s'emparer de cette ville en son propre nom. La demande ayant été rejetée, Iphicrate prit le ciel à témoin que ce ne seroit pas à lui qu'il faudroit s'en prendre, si, ayant laissé perdre une occasion aussi favorable, on étoit cause que toute l'armée devînt inutile. Cette division d'opinions produisit de l'aigreur et de la jalousie entre les deux généraux, et des accusations fausses contre Iphicrate. Pendant ces contestations, les Egyptiens, qui avoient eu du temps devant eux, pourvurent Memphis de tout ce qui étoit nécessaire pour sa défense. Ils se rassemblèrent aussi aux environs de la petite ville de Mendès, qu'on avoit détruite, et munis, ainsi qu'ils l'étoient, d'excellentes armes, ils alloient fréquemment attaquer les ennemis. Devenus de jour en jour plus forts, et acquérant eux-mêmes de l'expérience et du courage, ils firent périr bien du monde aux Perses, jusqu'à ce qu'enfin la saison des vents étésiens ayant amené l'inondation du Nil, dont les eaux couvrent alors toute la

campagne, eût rendu l'Egypte plus forte encore, et contraint les Perses à se retirer. Ils revinrent en Asie, où la division de Pharnabaze et d'Iphicrate ayant éclaté, celui-ci, qui craignoit d'être pris et de subir le sort de Conon, jugea à propos de sortir secrètement du camp. Il avoit fait tenir un vaisseau prêt, et s'étant échappé la nuit, il revint à Athènes.

Pharnabaze fit partir sur-le-champ des ambassadeurs pour l'accuser devant le sénat d'Athènes, d'avoir fait manquer, par sa faute, la conquête de l'Egypte. Les Athéniens répondirent aux Perses que s'ils trouvoient Iphicrate coupable, ils le puniroient selon la qualité du délit; mais peu de temps après ils lui donnèrent le commandement de leur flotte.

Ce général avoit acquis pendant le temps qu'il servoit la Perse, une expérience consommée dans toutes les parties de l'art militaire, et surtout en ce qui concerne la manière de s'armer. Avant lui, les Grecs se couvroient de grands boucliers, avec lesquels ils ne se remuoient que difficilement: il les en débarrassa, et les changea en cette

arme défensive plus légère, appelée *pelta*, de cuir au lieu de fer, et qui garantissant suffisamment le corps, lui laissoit d'ailleurs la liberté de se mouvoir aisément. Cette invention ayant été adoptée, on appela *les pesamment armés*, ceux qui conservèrent l'ancien bouclier, et *peltastes*, tels que nous en avons vus déjà sous ce nom parmi les Grecs, dans la retraite des dix mille, ceux à qui l'on fit prendre le nouveau. Iphicrate fit un changement tout contraire à l'égard de la lance et de l'épée, donnant aux lances une fois et demie plus de longueur qu'elles n'en avoient, et rendant les épées presque une fois plus longues qu'auparavant. Il imagina aussi, pour les soldats, beaucoup d'autres choses très-utiles, telles, entre autres, qu'une chaussure plus aisée à mettre et à porter, qu'on appela des *iphicratides*, du nom de celui qui l'avoit inventée.

La première expédition en Egypte ayant si mal réussi, Artaxerxès avoit remis à un temps plus favorable le soin de réduire l'Egypte, sans cesser de tout préparer pour l'accomplissement de son projet. Dans l'intervalle, Tachos avoit succédé à Nectanébus,

et

et instruit des mesures que prenoient les Perses pour réparer les mauvais succès qu'ils avoient éprouvés sous son prédécesseur, non-seulement il rassembla un grand nombre de vaisseaux et de soldats, de l'intérieur de son royaume, mais il attira à son parti, et engagea dans son alliance plusieurs villes grecques, et principalement Lacédémone. Les Spartiates étoient, en particulier, très-mécontens de ce que le roi de Perse avoit toujours insisté à faire comprendre les Messéniens dans la paix générale qu'il avoit souvent proposée. Ils envoyèrent à Tachos mille hommes pesamment armés, et pour les commander, ainsi que les autres Grecs que ce prince avoit soudoyés, ils lui accordèrent Agésilas, qu'il leur avoit demandé pour le mettre à la tête de ses troupes. Agésilas, quoiqu'âgé alors de quatre-vingts ans, voulut bien agréer cette commission, se flattant, selon Xénophon (1), de faire rendre la liberté aux villes grecques d'Asie, et de se venger des injures que le roi de Perse

L'an 362 avant J. C.

(1) Xenoph. de Ages. Laudibus, p. 385.

avoit faites à diverses reprises aux Lacédémoniens, particulièrement de celle qu'il venoit de leur faire plus récemment, en leur enjoignant, tout en se disant leur allié, d'abandonner Messène. Dès qu'il fut abordé en Egypte, les principaux officiers de l'armée, et ceux qui occupoient dans la maison du roi les places les plus distinguées, se rendirent à son vaisseau pour le voir et pour lui faire la cour : les autres Egyptiens ne montroient pas moins d'empressement, à cause de la haute idée qu'avoient fait naître en eux le nom et les grandes actions d'Agésilas. Ils accouroient en foule sur le rivage ; mais lorsqu'ils ne virent aucune magnificence, ni sur sa personne, ni dans son équipage, et que, lorsqu'il fut descendu à terre, ils aperçurent seulement un vieillard couché sans façon sur l'herbe près les bords de la mer, petit de corps, d'une mine chétive, et vêtu d'une méchante robe d'une étoffe grossière, il leur prit une envie démesurée de rire, et ils lui appliquèrent la fable d'une montagne en travail ; mais ils furent bien plus surpris encore, lorsque, de tous les présens et les rafraîchissemens qu'on lui apporta, il ne prit que

le plus simple nécessaire, et fit distribuer le reste à ses esclaves.

Quand Agésilas fut arrivé auprès du roi d'Egypte, et qu'il eut joint ses troupes aux siennes, il fut lui-même fort étonné de ce qu'au lieu d'être nommé général de toute cette armée, comme il s'y étoit attendu, on ne lui laissoit que le commandement des troupes étrangères ; que celles de mer étoient sous les ordres de Chabrias, servant le monarque égyptien, non par un décret de la république d'Athènes, mais de son propre mouvement, et que Tachos retenoit pour lui le commandement en chef.

A ce premier déplaisir, s'en joignit un autre : Tachos, méprisant les avis d'Agésilas, voulut marcher avec lui vers la Phénicie, pour faire de ce pays le théâtre de la guerre, au lieu de confier ce soin à ses généraux, et de tout gouverner du sein de son empire. Il ne tarda pas à s'en repentir. Un autre, Nectanébus, proche parent de celui qui avoit régné avant lui, si même il n'étoit pas son fils, vit se former en Egypte un parti en sa faveur. Il gagna de plus une partie des troupes ; et, par ressentiment, ou

par une détestable politique, Agésilas se déclara pour lui (1). En vain Chabrias voulut-il le dissuader d'une pareille trahison, le roi de Sparte couvrit une action si étrange et si horrible, dit Plutarque, du voile de l'utilité publique, et donna d'ailleurs pour prétexte à Chabrias, qu'ayant été envoyé par sa patrie aux Egyptiens pour général, et non à leur monarque, c'étoient eux qu'il devoit

(1) A en croire Diodore de Sicile, l. XV, p. 400, 401, Agésilas demeura fidèle à Tachos, lui rendit les plus grands services, et lui fit recouvrer toute son autorité. Mais qu'on lise les détails de son récit, et l'on verra combien ils le rendent incohérent et invraisemblable. Il a d'ailleurs contre lui, non-seulement Plutarque et Cornélius Népos, mais surtout Xénophon, contemporain de ces faits, et qui, au milieu des louanges mêmes qu'il donne à Agésilas, avec une sorte d'excès et de partialité, parle néanmoins de son changement de parti à l'égard de Tachos, quoiqu'il cherche en même temps à le pallier, en disant simplement, qu'Agésilas s'attacha à celui des deux rois qui lui parut le plus affectionné à la Grèce.

servir, à moins qu'elle ne lui donnât des ordres contraires. Elle lui en dicta de conformes à ses désirs. Les Lacédémoniens lui écrivirent de faire tout ce qu'il trouveroit de plus utile et de plus expédient pour Sparte. Ce n'étoit pas au moins ce qu'il y avoit pour elle et pour lui de plus glorieux. Quelle Sparte, ô mon fils, et quel prince! Avec toutes ses qualités naturelles, et si peu de droiture, comment a-t-on pu jamais en faire un grand homme?

Tachos, dénué de toutes ressources, traversa l'Arabie, pour aller se jeter entre les bras d'Artaxerxès, qui le reçut si bien, qu'il lui donna même le commandement de ses propres troupes contre les Egyptiens qu'il vouloit faire rentrer sous sa domination.

Sur ces entrefaites, il s'éleva, de la ville de Mendès, un autre prince, qui s'étant fait aussi déclarer roi, et ayant rassemblé une armée de cent mille hommes, marcha contre le dernier Nectanébus. Celui-ci conçut divers soupçons contre Agésilas, qui, irrité de ce qu'il se défioit de lui, supportoit impatiemment cet affront, et qui, ayant honte néanmoins de changer encore de parti,

et de s'en retourner à Sparte sans avoir rien fait, se vit réduit à se renfermer avec ce prince dans une ville, qui, environnée de bonnes murailles, avoit une grande enceinte. Il l'y servit si utilement par ses conseils, et par tous les moyens qu'il employa pour le rendre supérieur à son ennemi, qu'après avoir regagné toute sa confiance, il lui assura la tranquille possession du royaume, et ne le quitta, pour retourner à Sparte, que chargé des témoignages de sa reconnoissance.

Accueilli, dans le trajet, d'une violente tempête qu'excita l'approche de l'hiver, Agésilas fut poussé par les vents dans un lieu désert, appelé *Ménélas*, au-dessus de la Lybie, et il y mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont il en avoit régné quarante-un avec la réputation, pendant la plus grande partie de ce règne, jusqu'à la bataille de Leuctres, du plus renommé et du plus puissant de tous les Grecs, jusque-là même qu'il étoit considéré comme le chef et le roi de toute la Grèce.

La coutume des Lacédémoniens étant de ramener à Sparte les corps de leurs rois,

morts dans une terre étrangère, les Spartiates qui se trouvèrent auprès d'Agésilas, n'ayant point de miel dont ils pussent le couvrir tout entier pour le conserver, firent fondre sur tout son corps de la cire, et l'emportèrent en cet état à Lacédémone. Son fils Archidamus lui succéda au trône, qui demeura dans sa maison jusqu'à Agis, quatrième roi de ce nom, et qui fut le cinquième de cette famille depuis Agésilas. Nous verrons, par la suite, la fin malheureuse d'Agis IV, puni par ses propres sujets d'avoir trop voulu rendre à sa patrie ses mœurs anciennes et les lois de Lycurgue (1).

Artaxerxès, loin de réduire l'Egypte, comme il s'en étoit flatté, courut risque vers ce même temps de perdre la moitié de ses Etats. Ce prince avoit une sorte de bonté dans le caractère; mais il se laissoit dominer par tout ce qui l'environnoit, et ne savoit pas réprimer les abus, comme il n'avoit pas su les prévenir. Le mécontentement des

(1) Diod. l. XV, p. 357 et seq., 397-401. Xenoph. de Ages. Laudibus, p. 385, 386. Plut. et Corn. Nepos in Ages.

peuples éclata dans les provinces maritimes, et les satrapes ou gouverneurs, qui l'avoient excité en partie par leurs vexations, en profitèrent eux-mêmes pour lever l'étendard de la révolte. Heureusement pour la Perse, ceux d'entre eux qui avoient été les premiers et les plus ardens à entrer dans la ligue, furent aussi les premiers à la rompre, et à trahir les autres pour faire leur paix avec le monarque, en obtenir des grâces, et augmenter leur crédit ou leurs richesses.

La fin du règne d'Artaxerxès Mnémon fut empoisonnée par des chagrins domestiques. De trois cent soixante concubines, il avoit cent cinquante fils, dont quelques-uns mêmes étoient le fruit des plus abominables incestes. Outre les fils naturels, il en avoit trois, Darius, Ariaspe et Ochus, qui, nés de la reine, considérée comme l'épouse légitime, étoient faits pour succéder au trône. La cour se divisoit en factions pour chacun d'eux. Le roi, voulant faire cesser toutes ces cabales, désigna Darius pour son successeur, et lui permit de prendre dès lors le titre de roi et les signes de la royauté. Ce fils ingrat et dénaturé, piqué bientôt après du refus que

lui fit son père d'une de ses concubines qu'il lui avoit demandée, conspira contre ses jours; et ce qui ne pouvoit se trouver que dans une cour et chez un peuple aussi corrompus que l'étoient les Perses, il parvint à engager cinquante de ses frères dans son complot. Au moment marqué pour l'exécution, le crime fut découvert et avéré; les complices furent arrêtés, et l'on coupa la gorge avec un rasoir à tous les coupables, supplice qui étoit assez en usage dans cet empire.

Après la mort de Darius, Ochus mit tout en œuvre pour s'assurer la couronne. Ariaspe, son frère aîné, étoit doux, simple et humain; tous les Perses le désiroient pour roi. Ochus employa la ruse pour s'en défaire. Il lui fit donner tant de faux avis de prétendus soupçons que le roi avoit formés contre lui, de menaces terribles de sa part, de desseins pris et arrêtés, de le faire périr d'une mort cruelle et ignominieuse, qu'Ariaspe, craintif et crédule, crut devoir la prévenir en s'ôtant la vie de ses propres mains. Il restoit encore un obstacle à vaincre. Artaxerxès, parmi ses enfans bâtards,

en avoit un, appelé Arsame, qu'il chérissoit particulièrement, qui pouvoit ainsi devenir, pour la succession à la couronne, un compétiteur dangereux, et qui le seroit d'autant plus, que, plein de sens, ce n'étoit pas par la ruse qu'on pouvoit espérer de s'en défaire. Ochus prit le parti de le faire assassiner. Cette dernière perte accabla le vieux roi, et le mit en peu de jours au tombeau, après un règne de quarante-six ans (1).

Artaxerxès Mnémon fut regretté des Perses, lorsqu'ils surent la perte qu'ils venoient de faire, et Ochus en devint l'horreur. Mais celui-ci, craignant l'effet que ses derniers crimes, déjà trop connus, avoit produit sur les esprits, gagna les eunuques du palais, et tous ceux qui pouvoient révéler la mort du roi, afin de la tenir cachée aussi longtemps qu'il se pourroit. Prenant le maniement des affaires, il scella des décrets au nom d'Artaxerxès, comme s'il eût été encore en vie, et entre autres, celui par lequel son père étoit supposé l'appeler au trône

(1) Diod. l. XV, p. 398, 399. Plut. in Artax. Justin, l. I, c. 1 et 2.

après lui. Au bout de dix mois, croyant son pouvoir assez établi, il déclara la mort du roi, se fit reconnoître à sa place, et pour n'avoir rien à redouter des princes et des princesses du sang, ne distinguant ni âge, ni sexe, il les fit tous massacrer. On ne peut lire sans horreur dans Ctésias (1), dans Diodore, Justin, Plutarque, toutes les abominations qui se passoient dans l'intérieur de la famille royale chez les Perses, toutes les scènes sanglantes auxquelles donnoient lieu l'ambition, la vengeance et l'amour. Les reines mères, les femmes des rois, leurs concubines, leurs frères, leurs enfans, sembloient disputer entre eux de méchanceté, de noirceurs et d'atrocité; et ce qu'on ne sauroit trop observer, mon fils, c'est que tel a été en tout temps le caractère le plus marqué des cours voluptueuses, où règnent à la fois la mollesse, les plaisirs, la débauche, avec tous les crimes, et ceux, en particulier, qui tiennent le plus à l'inhumanité, L'an 360 avant J. C.

(1) Voyez, entre autres, les chapitres 51, 52, 53, 54 et 55, in Ctes. ad calc. Herodot.

à la cruauté. Ces mêmes cours sont exposées, plus que toute autre, aux soulèvemens, occasionnés le plus souvent par le mauvais choix, qu'à l'instigation des femmes et des favoris, le prince fait des ministres, des généraux, des gouverneurs de province, qui, par leurs vexations, leur hauteur, et leur injustice, font détester le gouvernement.

Ochus, vers les premières années de son règne, éprouva une révolte, qui ne laissa pas de lui causer quelque inquiétude. Artabaze, gouverneur d'une des provinces de l'Asie, s'étant soulevé, réussit à se défendre contre les satrapes chargés de le réduire, tant qu'il fut soutenu par Charès, Athénien, qui commandoit une flotte et un corps de troupes grecques dans ces quartiers-là : mais Ochus s'étant plaint vivement à la République d'Athènes, qui étoit alors occupée à ce qu'on a appelé la guerre sociale ou des alliés, elle donna ordre à Charès de se retirer, pour ne pas avoir, dans les circonstances où elle se trouvoit, le roi de Perse sur les bras. Artabaze, se voyant seul, implora l'assistance des Thébains, qui lui envoyèrent un de leurs généraux à la tête de cinq

mille hommes. Ce général joignant ses forces aux siennes, défit en deux grands combats les satrapes armés contre Artabaze, et acquit une grande réputation aux Béotiens qu'il commandoit. On s'étonnoit que cette nation abandonnée, même des Thessaliens, ses anciens alliés, et fortement engagée dans la guerre contre les Phocéens, fût encore en état de faire passer des troupes de l'autre côté de la mer et dans l'Asie, et que là ils eussent eu l'avantage sur des peuples qui se battoient dans leur propre pays. Epuisés néanmoins par les frais de cette guerre qu'ils soutenoient d'un autre côté, ils firent la paix avec Ochus, et obtinrent de ce prince, en forme de prêt, trois cents talens. Artabaze, destitué de tout secours, fut obligé de se réfugier chez Philippe en Macédoine; et Ochus, délivré de toute inquiétude de sa part, tourna ses pensées du côté de l'Egypte, qu'il avoit résolu d'aller soumettre en personne (1).

C'étoit la troisième année du règne d'O- L'an 358 avant J. C.

(1) Polyæn. Stratag. l. VII, Justin. l. X, c. 3. Diod. l. XVI, p. 424, 433, 434, 438.

chus, qu'avoit commencé la guerre des alliés contre Athènes. Les îles de Chio, de Cos et de Rhodes s'étoient unies à Byzance pour secouer le joug des Athéniens. Ceux-ci, qui, vraisemblablement, abusoient de nouveau de leur puissance, et comme toutes les grandes républiques, qui, en prônant la liberté, dont souvent elles-mêmes ne jouissent pas, l'enlèvent aux autres quand elles le peuvent, et veulent se faire des sujets plutôt que des alliés, employèrent pour réduire les confédérés de grandes forces et de grands capitaines, Chabrias, Iphicrate, Timothée, les derniers, ou peu s'en faut, des généraux athéniens qui aient fait honneur à leur patrie. L'ouverture de la guerre se fit par le siége de Chio, dans lequel Charès commandoit l'armée de terre, et Chabrias celle de mer. Les Byzantins, les insulaires de Rhodes, de Cos, et Mausole même, souverain de la Carie, avoient envoyé des secours considérables aux habitans de l'île assiégée. Les Athéniens distribuèrent leurs troupes de manière qu'ils pressèrent la ville par mer et par terre. Charès, avec les troupes qu'il avoit débarquées, s'avança jusqu'au pied des murailles, et défit

ceux qui s'y étoient renfermés, et qui étoient sortis en grand nombre pour le repousser; mais Chabrias, après avoir pénétré dans le port, malgré l'effort des ennemis, y donna un combat naval, dont l'issue tourna contre lui. Son vaisseau ayant été brisé, les autres vaisseaux qui l'accompagnoient pourvurent à leur sûreté par la retraite. Pour lui, préférant une mort glorieuse, selon le récit de Diodore, à la vue de sa défaite, il se défendit encore sur les dernières planches qui étoient en état de le soutenir, et mourut percé de traits.

Sa bravoure et son zèle pour sa patrie honoreront toujours sa mémoire. Chabrias avoit coutume de dire « qu'une armée de cerfs commandée par un lion, étoit plus terrible qu'une armée de lions commandée par un cerf ». Parmi ses actions les plus signalées, il en est une surtout qui lui avoit fait un grand nom. Envoyé par sa patrie au secours des Thébains contre les Spartiates, et se voyant abandonné dans le combat par les alliés, qui avoient pris la fuite, il défend à ses soldats de branler. Mettant un genou en terre, appuyé contre son bouclier, et

présentant la pique en avant, il leur montre de quelle manière ils doivent soutenir le choc de l'ennemi. A la vue de cette nouvelle contenance, Agésilas n'osa pas avancer; et comme ses gens alloient charger, il fit sonner la retraite. Les Athéniens érigèrent dans la place publique une statue à Chabrias, dans la posture où il se préparoit à combattre.

Cornélius Népos, de qui nous empruntons ce trait (1), remarque que Chabrias ne restoit à Athènes qu'autant que ses affaires l'exigeoient, n'aimant pas à s'exposer aux regards de ses concitoyens. Tel est en effet, dit cet écrivain, le vice commun des villes républicaines, que l'envie y est la compagne ordinaire de la gloire, qu'on s'y plaît à médire de ceux qu'on voit s'élever trop haut, et que le pauvre y est toujours choqué de l'opulence d'autrui. Chabrias n'étoit pas le seul qui s'éloignât volontiers d'Athènes; les premiers citoyens de cette ville s'en absentoient presque tous avec plaisir, per-

(1) Corn. Nep. in Chabr.

suadés qu'ils seroient d'autant moins à portée des traits de l'envie, qu'ils se déroberoient plus souvent aux yeux de leurs concitoyens. C'est ainsi que Conon passa la plus grande partie de sa vie dans l'île de Cypre, Iphicrate dans la Thrace, Timothée à Lesbos, Charès bien inférieur à ces grands hommes, mais qui ne laissa pas d'être puissant et honoré dans Athènes, au promontoire de Sigée.

Le siége de Chio ayant mal réussi aux Athéniens, et les affaires étant peu avancées des deux côtés, l'un et l'autre parti firent des préparatifs considérables pour décider la querelle par un combat naval. Les Athéniens ayant équipé une flotte de soixante galères, dont ils donnèrent le commandement à Charès, en armèrent encore une autre de pareil nombre de bâtimens, qu'ils confièrent à Iphicrate et à Timothée, avec ordre de se joindre à Charès pour attaquer ensemble leurs alliés révoltés. La flotte de ceux-ci étoit de cent voiles. Après avoir ravagé plusieurs îles qui appartenoient aux Athéniens, et en avoir tiré, par un riche butin, de quoi fournir aux frais de la guerre,

ils s'attachèrent au siége de Samos. Les généraux athéniens s'étant réunis, convinrent de faire une puissante diversion, en attaquant Byzance même. Les confédérés se désistant de leur projet, accoururent pour la défendre. Les deux flottes étant en présence dans l'Hellespont, se préparoient au combat, lorsqu'il s'éleva un grand vent, malgré lequel Charès vouloit qu'on en vînt aux mains. Iphicrate et Timothée s'étant opposés à un avis si peu sage, il écrivit à Athènes contre ses deux collègues, les accusant de lâcheté et de trahison. Le peuple, tel que le peint si bien Népos, vif, soupçonneux, léger, ennemi des grands et jaloux de leur puissance, les rappelle, et leur fait leur procès. Timothée est condamné à une amende de cent talens; indigne et honteux salaire des services de ce grand homme, et du noble désintéressement qu'il avoit fait paroître dans une occasion où il avoit rapporté à sa patrie, du butin pris sur l'ennemi, la somme de douze cents talens, sans en rien réserver pour lui-même. Hors d'état de payer de ses propres deniers une si forte amende, et ne pouvant soutenir la vue de

cette ingrate patrie, il se retira à Chalcis (1).

Après sa mort, le peuple se repentit de son jugement; mais n'avouant son tort qu'à demi, il réduisit l'amende, et exigea de son fils Conon dix talens pour le rétablissement d'une partie des murs de la ville. On vit en cela un nouvel exemple de l'injustice du peuple. Les mêmes murailles que l'aïeul avoit rebâties des dépouilles des ennemis, le petit-fils, à la honte d'Athènes, les répara, en partie, de son propre bien.

Iphicrate avoit été appelé en jugement aussi-bien que Timothée. Dans cette occasion, Aristophon, autre capitaine athénien, l'ayant accusé d'avoir reçu de l'argent pour trahir sa patrie et la flotte qu'il commandoit, Iphicrate, avec la confiance qu'inspire une réputation bien établie, lui demanda : Auriez-vous été homme à faire une tra-

(1) Capitale de l'Eubée sur l'Euripe, détroit fameux, qui séparoit cette île de l'Attique et de la Béotie. Chalcis est ce qu'on appelle aujourd'hui, ainsi que l'île dont elle est la capitale, Négrepont.

hison de cette nature? Non, répondit Aristophon; je suis trop homme d'honneur pour cela. Quoi! repartit alors Iphicrate, ce qu'Aristophon n'auroit pas fait, Iphicrate l'auroit pu faire? Il ne se borna pas à employer la force des raisons; instruit par le mauvais succès de son collègue, il crut devoir aussi employer celle des armes. Il environna le lieu où ses juges étoient assemblés, de jeunes gens armés de poignards, qu'ils avoient soin de laisser entrevoir de temps en temps. L'accusé fut renvoyé absous; et lorsque, par la suite, on lui reprochoit un tel procédé, « J'aurois été bien fou, disoit-il, si, réussissant à faire la guerre pour les Athéniens, je n'eusse pas su la faire pour moi-même ». Il eût été, toutefois, plus digne d'un bon citoyen d'aimer mieux périr injustement, que d'échapper à la mort par une criminelle violence.

Ce fut dans ce même temps que Charès, resté seul général de la flotte athénienne dans l'Hellespont, accorda son secours à Artabaze, et en reçut une récompense proportionnée au bienfait. Cette action de Charès fut traitée de crime capital. Il avoit

non-seulement abandonné le service de la république qui l'appeloit à combattre de nouveau les alliés, mais irrité encore le roi de Perse, qui menaçoit Athènes d'armer, en leur faveur, trois cents vaisseaux. La même faction qui avoit fait condamner Timothée, quoiqu'innocent, fit absoudre Charès, tout coupable qu'il étoit en effet; et néanmoins les Athéniens, intimidés par les menaces du roi de Perse, et craignant d'avoir à porter seuls tout le poids de sa puissance, se virent forcés de rendre, par une paix générale, une entière liberté aux alliés.

Isocrate n'avoit cessé de les y exhorter par les motifs les plus sages, mais que n'écoutent guère le fol orgueil, l'ambition, et la cupidité. Il leur faisoit envisager le vain désir d'augmenter leur puissance, et d'assujettir les peuples de la Grèce, comme la source de leurs maux, ainsi que ce désir l'avoit été de tous les maux de Sparte; au lieu que les plus beaux temps de ces deux républiques étoient ceux où elles avoient tout sacrifié pour maintenir la liberté commune, rendre heureux leurs propres sujets, et se faire respecter de leurs ennemis et chérir

de leurs alliés ; ce qu'il étoit impossible d'obtenir sans joindre, avant tout, la justice à la puissance. Il finissoit par inviter la République d'Athènes, si elle vouloit être florissante et tranquille, à renfermer son domaine dans de justes bornes, à conclure une paix stable, qui laissât chaque peuple, chaque ville, jouir d'une pleine liberté, à l'ombre de ses propres lois, et à ne se déclarer ennemie que de quiconque oseroit troubler un si bel ordre (1).

La guerre sociale avoit duré quatre ans, et n'auroit pas eu lieu, si les Athéniens s'étoient conduits avec autant de noblesse et de générosité à l'égard des alliés, qu'ils le firent quelque temps après à l'égard des habitans de l'Eubée. Nous avons vu combien, dans la guerre du Péloponnèse, la révolte de cette île, qu'ils avoient alors sous leur domination, les avoit consternés, à cause des productions qu'ils en retiroient. Depuis

(1) Diod. l. XVI, p. 412-423, 424. Corn. Nep. in Chab. et Timoth. Aristot. Rhetor. l. XXII, c. 23. Polyæn. Stratag. l. III. Isocr. de Pace, seu Social.

cette défection, l'Eubée avoit été en proie aux factions. L'une, par la suite, réclama le secours de Thèbes, et l'autre celui d'Athènes. Les Thébains triomphèrent sans peine, dès qu'ils se montrèrent; mais tout changea de face à l'arrivée des Athéniens, qui, touchés de l'extrême danger où l'Eubée se trouvoit, et oubliant le ressentiment que leur avoient causé plusieurs outrages qu'ils avoient reçus de ses habitans, la secoururent si puissamment par terre et par mer, qu'ils obligèrent en peu de jours les Thébains à se retirer. Alors maîtres absolus de l'île, ils rendirent aux habitans leurs villes et leur liberté, persuadés, dit Eschine en faisant ce récit, qu'en bonne justice, il ne faut pas se souvenir des anciennes injures, quand l'offenseur se fie à celui-là même qui a reçu l'offense. Les Athéniens, après avoir rétabli le calme dans l'Eubée, se retirèrent sans vouloir d'autres fruits de leurs travaux que la gloire d'avoir réussi à pacifier cette île (1). Quel éternel empire, ô mon fils, s'assureroit

(1) Demosth. pro Ctesiph. Æschin. contr. Ctesiph.

un peuple sur tous les autres, s'il n'avoit constamment d'autre politique et d'autre conduite que celle-là!

A peine, après la guerre des alliés, et conséquemment aux conditions de paix, Cos et Rhodes eurent-elles été déclarées libres, que, par un sort commun à toutes les démocraties, elles se divisèrent en différens partis. La faction des riches et des puissans, ayant imploré le secours de Mausole, roi de Carie, il se déclara pour elle contre le peuple, et les asservit ensuite l'une et l'autre. Après sa mort, survenue au bout de très-peu de temps, sa femme Artémise, qui lui succéda, lui fit bâtir dans Halicarnasse un tombeau superbe, qu'on appela Mausolée, et qui a passé pour une des sept merveilles du monde. Elle invita les orateurs de la Grèce à faire son panégyrique, et proposa un prix magnifique pour celui qui s'en acquitteroit le mieux. Le célèbre Isocrate se mit sur les rangs; mais Théopompe, son disciple, l'emporta sur lui, n'ayant pas honte, dans son éloge, de peindre ce roi des plus belles couleurs, après l'avoir représenté, dans son histoire, comme un prince

prince d'une avarice sordide, et à qui tout moyen étoit bon pour amasser de l'argent.

Artémise ne se borna pas à célébrer, par des monumens extérieurs, sa douleur et son amour; elle mit chaque jour dans sa boisson une partie des cendres de son mari, pour que son propre corps lui servît de sépulcre. Elle ne lui survécut que deux ans, pendant lesquels elle ne resta pas néanmoins dans l'inaction, et ne négligea point les affaires de son royaume. Vitruve nous apprend que les Rhodiens, trop humiliés de porter le joug d'une femme, entreprirent de le secouer et de la détrôner. Étant partis de Rhodes avec leur flotte, ils entrèrent dans le grand port d'Halicarnasse. Les habitans, par les ordres de la reine, applaudirent du haut des murs à leur arrivée; en sorte que se croyant déjà les maîtres, ils sortirent tous de leurs vaisseaux et se rendirent dans la place. Aussitôt Artémise sort avec ses galères du petit port, entre dans le grand par une ouverture qu'elle avoit fait faire exprès, se saisit, sans coup férir, de la flotte ennemie, y fait monter ses propres soldats, et se remet en mer; tandis que ceux qui étoient

descendus auparavant de ces mêmes vaisseaux pour se répandre dans la ville, attaqués de toutes parts et sans issue pour échapper, sont tous égorgés. Cependant la reine s'avance vers Rhodes. Déjà les Rhodiens, apercevant de loin leurs vaisseaux couronnés de lauriers, poussent des cris de joie et de triomphe. Artémise entre ainsi sans résistance, et s'empare de la ville, où elle fait dresser un trophée de sa victoire, avec deux statues de bronze, dont l'une représentoit la ville de Rhodes, et l'autre Artémise, qui marquoit cette ville d'un fer chaud. Cette reine étant morte peu après, les Rhodiens brisèrent de nouveau leurs fers. Artémise eut pour successeur son frère Idriée. Il ne faut pas au reste la confondre avec cette Artémise qui se signala sous Xerxès, dans le combat naval de Salamine (1).

A la suite de la guerre sociale, Diodore

(1) Diod. l. XVI, p. 424-435. Plin. l. XXXVI, c. 5. Aul. Gell. l. X, c. 18. Plut. in Isocr. Val. Max. l. IV, c. 8. Vitruv. de Architect. l. II, c. 8.

en place une autre, dont nous parlerons plus bas : c'est celle qui, sous le nom de guerre sacrée, dura neuf ans, et dans l'intervalle de laquelle Artaxerxès, surnommé Ochus, fit rentrer l'Égypte sous la domination des Perses. Ce prince, que les mauvais succès de ses généraux, et son indolence naturelle, qui le portoit à rester dans l'inaction, rendoient méprisable aux Égyptiens, se sentit enfin réveillé de son assoupissement, et piqué d'honneur en apprenant que les Phéniciens et les rois de Cypre, pensant à son égard comme la plupart de ses sujets, se disposoient à une révolte générale. Résolu de rétablir sa réputation et de soumettre les rebelles, il prit le parti de marcher lui-même à la tête de ses troupes, et de tomber d'abord sur la Phénicie, dont une des principales villes étoit Sidon. Telle avoit été la cause prochaine de la rebellion : les Phéniciens s'assembloient à Sidon, ainsi que dans les villes des environs, telles que Tyr et Arade, pour traiter entre eux des affaires de la province qui leur parurent les plus importantes ; il arriva que les satrapes et autres officiers de guerre qui ré-

L'an 355 avant J. C.

sidoient à Sidon, en exposant les volontés du roi aux habitans assemblés, employèrent des termes de mépris, et les outragèrent de paroles. Le peuple irrité, conçut aussitôt le dessein de secouer le joug des Perses. Ayant fait passer en peu de temps cette résolution dans toute la Phénicie, on envoya une ambassade au roi d'Égypte pour se liguer avec lui, et l'on se prépara à la guerre. Comme Sidon, très-florissante alors, avoit amassé de grandes richesses par son commerce, elle eut bientôt mis en mer une flotte considérable. Pour commencer même les hostilités, on détruisit un jardin, superbe par la beauté de ses arbres, où les rois de Perse se plaisoient à aller chercher une sorte de délassement. On mit le feu à des greniers à foin que les satrapes avoient fait remplir, en cas de guerre avec des puissances étrangères, et l'on finit par condamner à la mort les officiers qui avoient tenu des propos injurieux.

Tandis qu'Ochus faisoit à Babylone la revue de sa cavalerie et de son infanterie, Tennès, roi de Sidon, emprunta de l'Égypte des soudoyés Grecs, qu'elle avoit alors au nombre de quatre mille, et qui étoient

commandés par Mentor de Rhodes. Mentor tombant avec ses troupes sur les satrapes, les battit, et les poussa hors de la Phénicie.

Dans le même temps, les rois de Cypre se déclarèrent. Il y avoit dans cette île neuf villes principales, qui avoient sous leur dépendance un certain nombre d'autres villes moins considérables. Chacune des neuf premières avoit un roi, soumis néanmoins au roi de Perse. Tous les neuf se révoltèrent à la fois, et ne voulurent plus de maître. Ochus, irrité de cette rebellion, écrivit à Idriée, ce souverain de la Carie qui venoit de succéder à Artémise, pour l'inviter à réunir une partie de ses forces de terre et de mer contre les rois de Cypre. Idriée mit aussitôt sur pied huit mille soudoyés et quarante galères, qu'il fit partir en leur donnant deux commandans, dont l'un étoit l'illustre Phocion d'Athènes.

Dès qu'ils furent arrivés, ils investirent Salamine, la capitale de l'île, et l'assiégèrent par terre et par mer. L'espoir du butin attira de la Syrie et de la Cilicie un grand nombre d'hommes qui se joignirent aux as-

siégeans; ce qui fit tomber les rois de Cypre dans la crainte et le découragement.

D'un autre côté, le roi de Perse, partant de Babylone avec son armée, s'avançoit vers la Phénicie. Mentor de Rhodes, qu'on avoit mis à la tête des Sidoniens, et qui sachant combien étoient nombreuses les troupes dont le roi de Perse se faisoit suivre, ne croyant pas tous les rebelles de la Phénicie, joints ensemble, capables de lui résister, jugea à propos de faire sa paix particulière avec un tel ennemi. Il envoya en conséquence, à l'insu des Sidoniens, un homme affidé à Artaxerxès-Ochus, et lui fit offrir, non-seulement de lui livrer Sidon, mais encore de l'accompagner dans la guerre qu'il porteroit en Égypte, où il lui seroit d'autant plus utile, qu'il connoissoit parfaitement la disposition du terrain, aussi-bien que le temps des accroissemens et des décroissemens du Nil. Le roi, satisfait de ces détails, promit à Mentor des dons proportionnés aux services qu'il recevroit de lui, et mit sa main dans celle de son envoyé, ce qui étoit chez les Perses un signe de foi inviolable. Arrivé par la Syrie dans la Phéni-

cie, il plaça son camp auprès de Sidon. Les habitans de cette ville s'étoient fortifiés de toutes manières. Cependant le roi Tennès avoit communiqué lui-même à Mentor le projet qu'il avoit formé de trahir ses propres sujets. Il laissa une partie de la ville sous sa garde, sortit avec une escorte, feignant de se rendre au lieu où les Phéniciens avoient coutume de s'assembler, et n'ayant retenu avec lui que cent des plus illustres citoyens, il les livra lui-même au roi. Ochus le reçut très-bien; mais ce prince cruel fit percer à l'instant, à coups de traits, les cent Sidoniens, comme ayant été les premiers auteurs de la révolte de leur nation. Quand on sut cette nouvelle à Sidon, on y choisit cinq cents autres habitans des plus considérables de la ville, qu'on envoya en habits de supplians. A leur aspect, le roi appela Tennès, et lui demanda s'il étoit en son pouvoir de lui livrer ainsi tous les citoyens de sa capitale. Ochus désiroit en effet de se trouver maître de Sidon, sans aucune formè ni aucune apparence de traité, pour exercer librement ses terribles vengeances. Tennès s'engagea à lui livrer toute la ville. Ochus,

n'écoutant alors que sa fureur, fit encore percer de traits les cinq cents supplians; et le perfide Tennès, retournant à Sidon, persuada, de concert avec Mentor, aux soudoyés, venus d'Égypte, d'ouvrir les portes au roi. C'est ainsi que Sidon retomba entre les mains des Perses. Ochus voyant que l'indigne roi de cette ville ne lui seroit plus d'aucune utilité, et se montrant aussi perfide que lui, le fit mourir à son retour au camp. Ainsi périssent ordinairement les traîtres, par la main de ceux qu'ils ont le mieux servis.

Les Sidoniens, avant que l'ennemi fût à leurs portes, avoient brûlé tous leurs vaisseaux, afin qu'aucun de leurs citoyens ne pût se sauver indépendamment des autres: mais quand ils virent l'ennemi chez eux, et leurs murailles environnées d'une multitude innombrable de troupes étrangères, ils s'enfermèrent alors avec leurs femmes et leurs enfans dans leurs maisons, y mirent le feu, et s'y brûlèrent eux-mêmes. On dit que le nombre de ceux qui furent consumés dans cet incendie, en comptant les esclaves, monta à plus de quarante mille personnes.

Ochus eut une somme prodigieuse de la vente seule de ce qu'on retira de cendres de cet embrasement, par la quantité d'or et d'argent fondu qui s'y trouva. Une si terrible catastrophe fit rentrer le reste de la Phénicie dans l'obéissance (1).

Il faut, selon la remarque de M. Rollin, que les Juifs aient eu part à cette guerre des Phéniciens contre la Perse; car Sidon ne fut pas plutôt prise, qu'Ochus entra en Judée, et y assiégea et emporta la ville de Jéricho. Outre cela, il paroît qu'il emmena quantité de Juifs captifs en Égypte, et qu'il en envoya beaucoup d'autres en Hyrcanie, où il les établit le long de la mer Caspienne (2).

Les Phéniciens une fois soumis, les rois de Cypre s'étoient crus trop heureux de pouvoir suivre leur exemple à des conditions plus avantageuses qu'ils n'auroient dû l'espérer. Ochus, impatient de tourner toutes ses forces contre l'Égypte, consentit que chacun d'eux gardât son petit Etat, à la

(1) Diod. l. XVI, p. 439-443.
(2) Solin. c. 35. Euseb. in Chron.

charge de rendre un simple hommage aux rois de Perse comme auparavant.

Ayant reçu des troupes auxiliaires qui lui venoient d'Argos, de Thèbes et des villes grecques de l'Asie, Ochus les conduisit toutes en Égypte. Mais y étant entré du côté du lac Serbonis, formant un vaste marais appelé Barathrum, il y perdit une partie de son armée, faute de connoître, dans cette partie située à l'orient de l'Égypte, la nature des lieux, et les fausses apparences d'un terrain solide. Le roi continuant son chemin avec ce qu'il avoit pu sauver de ce fâcheux passage, arriva à Péluse, la première ville qui se trouvoit sur la première embouchure par où le Nil se jetoit dans la mer. Les Perses dressèrent leur camp à quarante stades de la ville, et les Grecs auprès de la ville même.

Le second Nectanébus, dont Agésilas s'étoit rendu l'appui, avoit eu, depuis ce temps-là, contre les Perses, de nouveaux succès, desquels Diodore nous apprend seulement qu'il avoit été redevable à des hommes pleins d'expérience et de courage, tels que l'athénien Diophante, et Lamius, lacédémonien. N'ayant plus de pareils généraux,

ni pour commander ses troupes, ni à la tête des Grecs qu'il avoit à sa solde, et comptant trop sur lui-même et sur toutes les mesures qu'il avoit prises pour sa défense, il essuya des pertes qui le forcèrent, après avoir ramassé ses trésors les plus précieux, de s'enfuir de Memphis, sa capitale, où il avoit eu le peu de sagesse et la lâcheté de se renfermer, et de se sauver en Éthiopie, d'où il ne revint jamais. C'est le dernier roi de race égyptienne qu'ait eu l'Égypte, ayant toujours été depuis sous une domination étrangère.

Ce royaume, soumis autrefois par Cambyse, fils de Cyrus, étant rentré ainsi sous celle des Perses, après s'y être soustrait par la révolte d'Inarus, sous Artaxerxès Longuemain, et sous Darius Nothus, par celle d'Amyrthée, Ochus renvoya dans leur pays tous les Grecs de l'Asie qui avoient fait partie de son armée, en leur donnant des récompenses proportionnées à leurs services. Mentor le Rhodien, qui lui avoit été le plus utile dans cette expédition, eut le commandement général des provinces maritimes de l'Asie, où il montra, en plusieurs occasions importantes,

autant de fidélité que de valeur. Il s'étoit lié très-étroitement avec l'eunuque Bagoas, Egyptien de nation, mais qui étoit parvenu à gagner toute la confiance d'Ochus, quoique la suite fît assez voir que ce prince ne pouvoit la donner à un homme plus ambitieux, plus méchant et plus dangereux. Il ne paroît pas que Mentor, en se liant avec lui, après lui avoir sauvé la vie, que, dans une circonstance critique, les Grecs soudoyés vouloient lui ôter, connût alors la noirceur de son caractère, capable de tous les crimes. Il vouloit seulement profiter de son crédit, pour mieux assurer le succès des affaires dont il étoit chargé; et peut-être aussi vouloit-il partager sa faveur. Tous deux en effet se soutenoient l'un l'autre auprès du monarque; mais Bagoas, surtout, qui gouvernoit de son côté les provinces intérieures de l'Asie, réussit de telle sorte par les communications que cet eunuque entretenoit avec Mentor, qu'il étoit, en un sens, maître de l'empire, et que le roi ne faisoit plus rien que par son conseil.

Ochus ayant laissé en Égypte Phérendate, pour satrape ou gouverneur, étoit revenu,

chargé de dépouilles et de richesses, à Babylone, où il avoit été reçu avec de grandes acclamations et de grands éloges de la part de la multitude. Mais, dominé par son penchant naturel, il se replongea de nouveau dans les plaisirs et dans la mollesse, et y passa le reste de sa vie, abandonnant tout le soin de ses affaires à ses ministres. Emporté d'ailleurs par son caractère dur et cruel, et devenu plus que jamais l'objet de la haine de ses sujets, il mérita que Bagoas, mettant à profit, pour son propre compte, l'extrême aversion que le monarque leur avoit inspirée, osât lui faire donner du poison par un de ses médecins, et portât au trône, par cette voie, Arsès, le plus jeune des enfans d'Ochus, dont le règne avoit duré vingt-un ans. Il fit périr en même temps tous les frères du nouveau roi, qui étoient encore dans leur première jeunesse, pour tenir ce prince dans une plus grande dépendance à son égard (1). L'an 338 avant J. C.

Le ressentiment, si l'on en croit Ælien,

(1) Diod. l. XVI, p. 443-450; l. XVII, p. 490.

entra pour beaucoup dans le crime que commit Bagoas, en faisant périr Ochus. Ce prince, irrité, lorsqu'il étoit en Égypte, de ce que les Égyptiens l'avoient appelé âne, par l'air de pesanteur et de stupidité qu'ils lui trouvoient, dit qu'il leur feroit bien sentir qu'il n'étoit pas un âne, mais un lion ; et qu'après tout cet âne qu'ils méprisoient tant, mangeroit leur bœuf. Devenu maître de l'Égypte, il ordonna qu'on tirât leur dieu Apis de son temple, et qu'on le sacrifiât à un âne, comme à un autre dieu ; il le fit apprêter ensuite, et servir sur sa table, pour s'en nourrir avec ses amis. Tout scélérat qu'étoit Bagoas, il tenoit à sa religion ; car il y a des genres de superstitions qui s'allient avec tous les crimes ; et il avoit dès lors formé le dessein de se venger de toutes manières d'un pareil affront ; aussi ne se borna-t-il pas à la mort d'Ochus : ayant fait ensevelir un autre corps que le sien dans le tombeau des rois, il fit hacher son cadavre par morceaux, et le fit manger par des chats. Quant aux os de ses cuisses, il en fit faire des poignées d'épées, pour marquer la cruauté de ce prince. Il avoit, dans l'Égypte, usé en effet si cruellement de la

victoire, qu'au rapport de Plutarque, on l'avoit nommé depuis, non plus l'âne, mais le glaive.

Non-seulement Ochus avoit fait tuer le dieu Apis; mais par un effet de son avarice, il avoit pillé tous les temples, et en avoit tiré des richesses immenses. Il avoit de plus enlevé les manuscrits des archives sacrées, ce que Bagoas n'avoit pu voir qu'avec indignation; c'est tout cela réuni qui avoit si fort ulcéré le cœur de cet eunuque. A l'égard du dernier article, il y avoit pourvu, à son avantage, selon Diodore, en faisant racheter par les prêtres, au prix de très-grosses sommes d'argent, tous les manuscrits dont nous venons de parler (1).

Arsès ne jouit pas long-temps des honneurs de la royauté et du vain titre de roi. Ce jeune prince, pénétré d'horreur pour tous les attentats de celui qui l'avoit élevé sur le trône, ne sut pas dissimuler l'impres-

(1) Ælian. Var. Hist. l. IV, c. 8; l. VI, c. 8. Id. Hist. animal. l. X, c. 28. Plut. de Isid. et Osir. p. 355-363. Diod. l. XVII, p. 448, 449.

sion qu'ils faisoient sur lui, et le dessein qu'il avoit conçu de les punir un jour. Bagoas le prévint, et le fit périr dans la troisième année de son règne, lui et ses enfans. Le trône se trouvant par là dépourvu de successeurs directs, Bagoas choisit pour le remplir Darius, troisième du nom en Perse, et qui, avant son avénement à la couronne, s'appeloit Codoman, le treizième et dernier roi de Perse, à compter de Cyrus. Il s'étoit passé deux cents ans, depuis que ce conquérant avoit régné seul sur un si vaste empire, jusqu'à la première année du règne de Darius. Ce prince étoit de la famille royale, et descendoit de Darius Nothus. Dans une guerre qu'Ochus fit aux Cadusiens, vers les derniers temps de sa vie, un de ces Barbares défia toute l'armée persane de fournir un champion qui osât se battre contre lui. Codoman, après que tous les autres Perses eurent refusé, accepta le défi, et tua le Cadusien. Cette action d'éclat, qui releva l'honneur de sa nation, lui valut le gouvernement de l'Arménie, dont il étoit revêtu, lorsque le sceptre fut remis entre ses mains. Bagoas s'aperçut bientôt qu'il s'étoit donné

L'an 336 avant J. C.

un maître. Il crut pouvoir s'en défaire, comme des deux rois qui l'avoient précédé, en l'empoisonnant : mais le monarque, averti de son dessein, lui présenta lui-même, sous des signes d'amitié, dans un repas où il l'invita, la coupe que ce monstre lui avoit destinée, et le força de la boire toute entière. L'histoire représente Darius Codoman, non-seulement comme le plus brave de tous les Perses, mais comme un prince bon, généreux, et, pour la majesté de la taille et tous les agrémens extérieurs, le plus bel homme de son empire. Peut-être eût-il fait honneur aux Perses, si, comme nous le verrons par la suite, il n'eût pas eu en tête Alexandre (1), qui monta la même année que lui sur le trône.

(1) Diod. l. XVII, p. 490. Justin. l. X, c. 3.

LETTRE LVI.

De la Macédoine; de Philippe, père d'Alexandre; de la Guerre sacrée. Suite de l'Histoire de Syracuse.

La Macédoine, si renommée par les règnes de Philippe et d'Alexandre, étoit bornée au nord par la Thrace; au couchant, par l'Illyrie et une partie de l'Epire; au midi, par l'Epire et la Thessalie, étant séparée de l'une par le Pinde et les montagnes Chaoniennes, et de l'autre par les montagnes Pélion, Olympe, et Ossa; elle étoit baignée au levant par la mer Egée.

Le pays dont nous parlons est situé au milieu de la zone tempérée; l'air y est presque partout vif et sain. Le terrain en est généralement assez bon; mais, surtout, il est très-fertile vers les côtes de la mer, où les habitans recueillent une grande quantité de blé, de vin, et d'huile. Les principales richesses de la Macédoine consistoient néanmoins en mines de toutes sortes de métaux,

et particulièrement d'or; ce qui fournit à Philippe un des principaux moyens de s'assurer l'empire de la Grèce.

Pline assure qu'il y eut anciennement jusqu'à 150 différens peuples établis dans cette contrée (1); et Pomponius Méla confirme le rapport de Pline, en disant que ce pays renfermoit autant de peuples que de villes (2) : eh! qu'étoit-ce que leurs villes? chacun d'eux avoit son gouvernement particulier et ses lois, quoiqu'ils eussent tous les mêmes costumes et le même langage.

La capitale de la Macédoine, au temps de Philippe et d'Alexandre, étoit Pella, où naquirent ces deux princes. Ce royaume, dans lequel la couronne étoit héréditaire, avoit été fondé par Caranus, un des descendans d'Hercule, et qui, venu de l'Argolide à la tête d'un grand nombre de Grecs, s'empara d'une partie du pays. Lui et ses successeurs augmentèrent leur puissance, ou étendirent leurs conquêtes par leur prudence comme par leur valeur. On compte environ vingt

(1) Plin. Hist. nat. l. IV, c. 10.

(2) Pomp. Mel. de Situ orbis, l. II, c. 3.

rois, depuis Caranus et son fils Cœnus, jusqu'à Philippe. D'après les articles fondamentaux de la constitution de l'Etat, qui tempéroit l'autorité du monarque, les Macédoniens étoient plus libres qu'ils ne l'auroient été dans la plupart des républiques de la Grèce. Quoique le roi usât à l'armée d'un pouvoir plus absolu, il n'en étoit pas moins obligé de traiter les soldats avec beaucoup de ménagemens et de bonté. Il étoit le premier à administrer la justice à ses sujets; il écoutoit leurs plaintes, et jugeoit leurs différends. En paix ou pendant la guerre, à la ville ou au camp, lorsqu'il s'agissoit de peine capitale, il falloit que le jugement fût confirmé par le peuple ou par l'armée (1).

Les Macédoniens avoient un goût particulier pour tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre forts et robustes. La chasse étoit leur plus grand plaisir; ils s'appliquoient d'ailleurs à tous les exercices en usage chez les Grecs, et ils avoient même, dans leur camp, un lieu marqué pour s'y livrer et s'y

(1) Justin. l. VII, c. 9. Arrian. Exped. Alex. l. IV. Q. Curt. vit. Alex. l. VI.

former les uns les autres, en présence de leurs généraux, qui aimoient à voir leurs soldats se donner à l'envi des preuves de leur force et de leur adresse. On leur connoissoit aussi une danse militaire, qui avoit quelque chose de guerrier et de gracieux tout à la fois (1).

Nous ne nous étendrons pas sur l'histoire des rois de Macédoine qui ont occupé le trône avant Philippe, et qui ne nous offrent rien d'assez intéressant pour nous y arrêter. Nous avons vu dans la lettre précédente (2), que Pélopidas, ayant été appelé dans ce royaume pour y terminer les différends qui s'étoient élevés dans la famille royale après la mort d'Amyntas, s'étoit fait donner Philippe pour ôtage. Il étoit le dernier des fils d'Amyntas, et frère d'Alexandre, que Pélopidas avoit maintenu sur le trône. Philippe, presque encore enfant lorsqu'il fut emmené à Thèbes, fut confié aux soins d'Epaminondas, qui avoit dans sa maison un philosophe

(1) Ælian. Var. Hist. l. IX, c. 3. Plut, vit. Alex. Athen. Dipnos. l. XIV,

(2) Ci-dessus, p. 302.

pythagoricien. Ce fut, de ce disciple de Pythagore, que le jeune prince reçut des leçons de philosophie; et à l'école d'Epaminondas, il apprit l'art de la guerre. Il avoit passé à Thèbes neuf ou dix ans, lorsqu'il sut que Perdiccas, son frère, qui avoit régné comme Alexandre, l'aîné des trois frères, sur la Macédoine, venoit d'être tué dans un combat contre les Illyriens; qu'il ne restoit de ce monarque qu'un fils dans la première enfance; et que le royaume, menacé de toutes parts au dehors, étoit rempli de troubles au dedans. Il s'échappe, se rend avec toute la diligence possible en Macédoine, et y est reçu du peuple comme un secours précieux que les dieux lui envoient. Il prend la régence du royaume, relève le courage des Macédoniens, s'attache les gens de guerre par des témoignages d'affection, et la noblesse par de magnifiques promesses, use de la politique la plus adroite en déclarant libre Amphipolis, que les Athéniens se disposoient à lui disputer dans le dessein de s'en emparer, écarte toutes les puissances ennemies à force d'artifices, d'argent et de présens; et comme les Macédoniens compren-

nent assez que, dans la situation où ils se trouvent, il leur faut pour roi un homme, et non un enfant, ils lui déférent unanimement la couronne, lorsqu'il n'est âgé que de vingt-quatre ans. L'an 359 avant J. C.

Philippe, jouissant alors d'une autorité plus ferme, et moins restreinte encore qu'elle ne l'étoit auparavant, rendit la discipline militaire plus exacte et plus sévère, et imagina le premier de donner plus de liaison et plus d'épaisseur à la phalange macédonienne, d'après l'idée de cette haie de piques et de boucliers dont il est parlé dans l'Iliade, à l'occasion du siége de Troie (1). La phalange étoit déjà en usage parmi les Grecs; elle l'étoit même chez les Illyriens (2). Mais, si Philippe n'en fut pas l'inventeur, du moins il la perfectionna.

La phalange, formant un carré long qu'on plaçoit communément au centre, étoit un corps d'infanterie rangé pour l'ordinaire sur seize hommes de profondeur, et dont le front étoit plus ou moins étendu, selon que la

(1) Iliad. l. XIII, v. 130.

(2) Diod. l. XVI, p. 409.

phalange étoit composée d'un nombre de soldats plus ou moins considérable. On l'a vue portée jusqu'à seize mille hommes, et avoir ainsi mille hommes de front sur les seize de profondeur qu'on avoit coutume de lui donner. Ils étoient tous armés d'un bouclier, d'une épée, et d'une pique large de quatorze coudées, c'est-à-dire, de vingt-un pieds. Les cinq premiers rangs pouvoient seuls combattre. La pique des soldats placés au cinquième passoit le premier rang de deux coudées, celle du quatrième de quatre, celle du troisième de six, celle du second de huit, et la pique de ceux du premier s'avançoit de dix coudées ou quinze pieds vers l'ennemi; l'espace entre les deux mains, et ce qui débordoit de la pique au delà de la main droite, étant censé en occuper quatre. Les autres rangs de derrière, au delà du cinquième, qui ne pouvoient combattre l'ennemi, ni l'atteindre de leurs piques, soutenoient les premiers rangs de tout leur poids, ajoutoient à leur impétuosité dans l'attaque, et leur donnoient, pour la résistance, une fermeté et une consistance inébranlables. Tenant d'ailleurs à la différence encore des

rangs

rangs qui les précédoient, leurs piques en haut, mais un peu inclinées sur ceux-ci, ils formoient par là une espèce de toit pour eux, qui, indépendamment de leurs boucliers, les défendoit en partie des traits qu'on lançoit de loin contre eux.

Cette phalange, qui, dans son ensemble, présentoit un rempart impénétrable, marchoit si serrée, en conséquence des changemens que Philippe y avoit introduits pour en lier et en rapprocher toutes les parties, qu'elle pouvoit soutenir les plus grands chocs de l'ennemi, et que l'ennemi ne pouvoit soutenir le sien. Aussi Paul-Emile, qui, dans la bataille contre Persée, dernier roi de Macédoine, avoit eu en tête un pareil corps, avouoit-il qu'il n'avoit jamais vu un spectacle plus capable d'effrayer, et que lui-même en avoit été saisi de crainte, au point de désespérer presque de la victoire (1). Mais comme ce corps redoutable ne pouvoit se mouvoir que tout ensemble et comme d'une pièce, parce que toute sa force consistoit dans son union, il lui falloit toujours,

(1) Plut. in vit. Paul. Emil.

ce qui étoit difficile à rencontrer, un terrain qui eût beaucoup d'étendue, et qui fût si plat et si uni, qu'il ne s'y trouvât ni arbres, ni haies, ni coupure, ni fossés, ni hauteur, ni ruisseaux; sans quoi, la phalange étant rompue en quelques endroits, l'ennemi se jetoit dans les intervalles; et toutes ces piques alors dont elle étoit hérissée, devenues embarrassantes, laissoient le phalangiste presque sans défense contre les coups de son adversaire (1).

Philippe, pourvu de soldats qu'il avoit suffisamment exercés, ne se tint plus seulement sur la défensive; il se sentit assez fort pour attaquer. Les Athéniens vouloient encore troubler la Macédoine; et pour élever sur le trône un certain Argée qu'ils protégeoient, ils lui avoient envoyé un secours, tel qu'il pouvoit le désirer. Philippe remporta sur une partie de ces troupes un avantage considérable, qui anima le courage des Macédoniens. Usant avec modération de sa victoire à l'égard de tous ceux qui se rendi-

(1) Polyb. l. XVII. Ælian. de instruend. acieb.

rent à lui, il les renvoya sur leur serment. Il dépêcha ensuite des ambassadeurs à Athènes, par lesquels il amena aisément cette république à faire la paix avec lui, en insistant sur la déclaration qu'il avoit déjà faite, qu'il ne prétendoit plus rien sur Amphipolis, et la laissoit se gouverner elle-même. Se voyant en repos de ce côté-là, il apprit que le roi des Pæoniens étoit mort, et il crut la circonstance favorable pour se délivrer de la crainte des Barbares, qu'il n'avoit pu contenir dans le temps de sa régence, qu'en corrompant parmi eux, les uns par des présens, et les autres par des promesses. Il fit donc marcher contre eux une armée avec laquelle il les défit, et les rangea sous l'obéissance de la Macédoine. Il lui restoit encore à soumettre les Illyriens, qui, sous le règne de son prédécesseur, par sa défaite et par sa mort, avoient mis le royaume à deux doigts de sa perte. Faisant assembler son armée, il lui tint un discours tel que l'exigeoit l'importance de la résolution qu'il avoit prise. Dès que Bardysis, roi des Illyriens, eut appris sa marche, comptant sur les victoires qu'il avoit déjà remportées, et sur

la valeur bien éprouvée de ses soldats, il se présenta pour le combattre à la tête de dix mille hommes d'élite soutenus de cinq cents chevaux. Philippe avoit dix mille hommes complets d'infanterie et six cents cavaliers. Les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre avec de grands cris. L'attaque de la part de Philippe fut très-vive. Les Illyriens, qui s'étoient formés en colonne carrée et très-serrée de toutes parts, ce qui nous rappelle l'idée de la phalange, soutinrent courageusement le premier choc, et maintinrent long-temps le combat dans une égalité parfaite de valeur et d'espérance. Cependant les cavaliers macédoniens, qui ne cessoient d'inquiéter les bataillons ennemis sur les ailes et par derrière, ainsi que Philippe le leur avoit ordonné, et surtout le courage supérieur de ce prince lui-même, qui s'avançoit toujours à la tête des plus braves, forcèrent enfin les Illyriens à se rompre, et décidèrent la victoire. Philippe les ayant mis en fuite, les poursuivit fort loin, et en ayant fait périr un grand nombre, il fit sonner la retraite. Alors il éleva un trophée, et prit soin de la sépulture des morts. Les Illyriens, qui

venoient de perdre sept mille hommes dans la bataille, sortant d'eux-mêmes de toutes les villes qu'ils occupoient dans la Macédoine, envoyèrent ensuite une ambassade par laquelle ils demandèrent la paix, que Philippe ne leur accorda qu'après s'être rendu maître d'un canton assez vaste, borné par un marais qui lui servoit de défense de ce côté-là. Les habitans d'Amphipolis, qui ne l'aimoient pas, lui ayant fourni bien des prétextes d'armer contre eux, il les assiégea, en se couvrant de motifs spécieux vis-à-vis des Athéniens, dont ils imploroient le secours, prit la ville, et ayant banni ceux qui lui étoient contraires, il traita les autres avec beaucoup d'humanité. La conquête de cette place, qui lui ouvroit en quelque sorte l'entrée de la Thrace et des provinces voisines, prépara dès lors un grand accroissement à sa fortune et à sa puissance. Il s'empara bientôt après de Pydne et de Potidée. Les Athéniens avoient dans cette dernière une garnison. Il la renvoya sans la maltraiter, et céda cette ville, ainsi que Pydne, aux Olynthiens, pour se les attacher, ou du moins pour les endormir et les amorcer. Passant de là à

Crénide, située entre le fleuve Strymon et le Nestus, il s'en rendit maître, y augmenta le nombre des citoyens, et l'appela Philippe de son nom. Il fit exploiter aux environs des mines d'or, qui, avant lui, étoient inconnues ou négligées, et sut en tirer un si grand parti, que par la suite, elles lui rapportèrent annuellement plus de mille talens (1), somme considérable pour ce temps-là, et qui, sortant des entrailles de la terre, et non de la bourse de ses sujets, le mit en état de concevoir et de suivre de grands projets, sans être à charge à la Macédoine. Il y fit battre la monnoie d'or à laquelle il donna son nom, entretint, avec les fonds qu'il s'étoit faits, un corps puissant de troupes étrangères, s'acquit des créatures, et s'acheta des pensionnaires dans toutes les villes de la Grèce.

L'argent, le nerf de la guerre pour tous les Etats, étoit nécessaire, surtout à Philippe, qui aimoit mieux, s'il le pouvoit, corrompre ses ennemis que d'avoir à les

(1) Plus de cinq millions quatre cent mille livres.

combattre; qui ne regardoit pas comme imprenable toute forteresse où pouvoit monter, disoit-il, un mulet chargé d'or, et qui, fidèle au conseil que lui avoit donné l'oracle de Delphes : « Sers-toi d'armes d'argent, et tu dompteras tout », se vantoit d'avoir emporté plus de places par ses largesses que par la force de ses armes (1).

Un incident, qui favorisoit les vues qu'avoit Philippe de s'immiscer dans les affaires de la Grèce, l'appela en Thessalie. Nous avons vu qu'Alexandre, tyran de Phères, ayant été tué en trahison par sa femme Thébé, aidée de ses deux frères, Lycophron et Tisiphonus, ceux-ci étoient devenus à leur tour les tyrans de Phères et de la Thessalie. Les Alérades, famille distinguée parmi les Thessaliens, par sa noblesse et par son mérite, se déclarèrent contre les usurpateurs; mais n'étant pas en état de s'opposer seuls à leur puissance, ils invitèrent Philippe à les soutenir dans leur entreprise.

(1) Diod. l. XVI, p. 412, 413, 418. Demosth. Olynth. 1, et in Aristocr. Idem, 2. Philip. Suidas.

A son arrivée, il renversa les tyrans, et ayant rendu la liberté à toute la Thessalie, il eut toujours pour alliés dans ses expéditions militaires les habitans de ce pays, dont l'excellente cavalerie eut depuis tant de part à ses victoires et à celles de son fils.

Philippe avoit épousé Olympias, petite-fille d'Alcétas, roi des Molosses, peuple d'Epire. Cette princesse, que son esprit et sa beauté rendoient chère dans les premiers temps à son époux, l'aima tendrement, tant qu'elle put se flatter qu'elle seule en étoit aimée. Mais des infidélités réitérées lui ôtèrent enfin cette confiance qui n'avoit été long-temps qu'une douce erreur, et changèrent en haine ce qu'elle avoit pour lui d'amour. D'Olympias, Philippe, la quatrième année de son règne, eut pour fils Alexan-
L'an 356 avant J. C. dre. Cette naissance tomba le même jour que celui où Erostrate, pour immortaliser son nom, brûla le magnifique temple de Diane à Ephèse, une des sept merveilles du monde. Le roi de Macédoine, qui étoit alors hors de son royaume, reçut, dit-on, trois courriers dans un seul jour, dont l'un lui apportoit la nouvelle que Parmenion, l'un de

ses généraux, avoit défait dans une grande bataille, les Illyriens, qui avoient repris les armes; le second, que Philippe avoit remporté le prix de la course de chevaux aux jeux olympiques; et le troisième, que la reine étoit accouchée d'un fils. Ces trois annonces, qui s'étoient suivies de si près, lui causèrent tant de joie et de crainte en même temps, par l'idée que les Grecs se formoient des maux qui devoient suivre de si grands biens, que Philippe s'écria : « Grand Jupiter, pour tant de biens, envoie-moi au plutôt quelque légère disgrâce! »

Rien ne fait plus d'honneur à Philippe que la lettre qu'il écrivit à Aristote (1), pour lui apprendre la naissance de son fils; et qui est conçue en ces termes : « Philippe à Aristote, salut. Sachez que j'ai un fils; je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'Aristote. J'espère que cet enfant;

(1) Aristote, surnommé le Prince des Philosophes, sur lequel nous aurons lieu de nous étendre par la suite, étoit né à Stagyre, ville de Macédoine, l'an 384 avant J. C.

élevé par vos soins, et formé par vos leçons, sera digne un jour et de nous et de la couronne qui lui est destinée ».

Aulu-Gelle, qui nous a conservé cette lettre, nous apprend aussi, que de son temps, il existoit de ce même prince un recueil de lettres pleines de sagesse, de pureté de style, et d'élégance, écrites à Aristote en reconnoissance de tous les soins qu'il se donnoit pour l'éducation de son fils. Outre les récompenses personnelles qu'il lui assigna, il fit rebâtir la ville de Stagyre, sa patrie, qui avoit été ruinée par les guerres, et y rétablit ses habitans.

Non-seulement les Illyriens s'étoient armés de nouveau, mais Philippe s'étoit vu menacé encore par les Pæoniens et par les Thraces. Ces trois peuples, qui ne s'étoient pas jugés assez forts contre Philippe, chacun en particulier, crurent qu'ils pourroient en triompher, en réunissant leurs armes. Cependant Philippe les ayant surpris et vaincus, les soumit à la Macédoine (1).

(1) Plut. in vit. Alex. Apopht. p. 177. Aul. Gell. l. IX, c. 3. Diod. l. XVI, p. 424.

Diodore fait commencer vers ce temps *la guerre sacrée*, qui dura neuf ans, et qui seconda merveilleusement, par la suite, les desseins de Philippe. Cette guerre fut d'autant plus nuisible à la Grèce, qu'elle y devint presque générale. Les Phocéens, malgré le châtiment rigoureux infligé aux Cirréens dans le temps de la première guerre sacrée, avoient osé faire labourer à leur profit une grande partie du territoire de Cirée, qui avoit été consacré au Dieu de Delphes, et en punition de ce sacrilége, avoient été condamnés par le conseil des amphictyons à une amende d'un certain nombre de talens; de même que, sur la plainte des Thébains après leur célèbre victoire de Leuctres, il avoit condamné précédemment à une amende considérable les Lacédémoniens, pour s'être emparés injustement de la citadelle de Cadmée. L'an 355 avant J. C.

Comme les Phocéens ne se pressoient pas de satisfaire à ce décret, ceux qui présidoient à la garde du temple, présentèrent au conseil une requête, par laquelle ils demandoient qu'il leur fût permis, dans le cas où les Phocéens ne rendroient pas au

Dieu les terres qu'ils lui avoient enlevées; de consacrer les terres même de ces rebelles à Apollon. Ils ajoutoient qu'il leur paroissoit convenable d'obliger tous les autres qui avoient été condamnés, entre lesquels se trouvoient les Lacédémoniens, à satisfaire incessamment à l'amende qui leur étoit imposée, sous peine d'encourir la haine et la malédiction de toute la Grèce.

Lorsqu'on étoit sur le point d'exécuter cet arrêt, auquel tous les autres avoient consenti, et qu'on alloit commencer par les terres des Phocéens, Philomèle, l'homme le plus puissant et le plus accrédité d'entre eux, représenta à ses concitoyens que ce seroit en eux la plus grande foiblesse que de se soumettre à un décret aussi injuste, puisque l'amende qu'on leur imposoit passoit de beaucoup le prix du petit territoire qu'ils s'étoient approprié, et leur fit observer de plus, que, selon le témoignage du plus ancien des poëtes (1), la présidence de l'oracle et du temple de Delphes leur ayant appartenu dans les plus anciens temps, ils

(1) Iliad. 2, v. 517.

devoient, à main armée, réclamer leurs droits, dans lesquels il se chargeoit de les rétablir, s'ils vouloient lui confier la conduite de cette entreprise. Les Phocéens lui ayant donné à ce sujet toute autorité, il se transporta aussitôt à Sparte, intéressée à faire cause commune avec eux, et s'adressa à Archidamus, qui ne jugeant pas à propos, lui dit-il, de se déclarer pour ce moment, lui promit de lui fournir en secret ou sous quelque prétexte plausible, de l'argent et des soldats.

Philomèle, de retour, lève des soldats, se rend le maître du temple de Delphes, après en avoir tué la garde, qu'on appeloit les Thracides, dont il donne la dépouille à ses soldats, bat les Locriens, voisins de la Phocide, qui, sur la nouvelle de la prise du temple, s'étoient avancés contre lui, et enhardi par sa victoire, après avoir arraché le décret des amphictyons des colonnes du temples auxquelles il étoit attaché, fait déchirer tous les registres sur lesquels il étoit écrit. Il publie en même temps un manifeste, par lequel il déclare qu'il n'a aucun dessein de piller le temple, ni d'y commet-

tre aucune autre espèce de profanation ; mais que n'étant conduit que par son zèle pour sa patrie, son unique but est de la rétablir dans son ancien droit à la présidence du temple, et de casser les sentences injustes des amphictyons.

Augmentant de jour en jour ses troupes, en sorte qu'elles n'alloient pas alors à moins de cinq mille hommes, il se jeta sur les terres des Locriens, et y livra un combat dans lequel il eut du désavantage, quoiqu'il n'y perdît que vingt hommes. Ne pouvant recouvrer leurs corps que du consentement des Locriens, il les leur envoya demander par un héraut. Ceux-ci les refusèrent, en donnant pour raison, que c'étoit une loi générale parmi les Grecs de priver de la sépulture les profanateurs des temples. Philomèle, outré de cette réponse, attaqua une seconde fois les Locriens, et prit à tâche de s'emparer de leurs morts, de sorte qu'ils furent réduits à un échange pour les ravoir. Devenu maître de leurs campagnes, il y fit un très-grand dégât, après lequel il s'en revint à Delphes, et distribua libéralement à ses soldats le pillage qu'il rapportoit de la

Locride. Il voulut ensuite interroger lui-même le Dieu sur l'événement de cette guerre, et il eut recours au ministère de la prêtresse, pour recevoir la réponse d'Apollon.

Diodore fait, à cette occasion, le récit de l'origine et des antiquités du fameux oracle de Delphes, sur lequel nous nous sommes suffisamment étendus dans la vingt-troisième lettre (1). L'écrivain grec ajoute au même endroit une remarque assez singulière sur l'opinion que l'on se formoit alors des vierges relativement à la fonction de pythonisse qui leur avoit été confiée. « Le don de prophétie, dit-il, semble avoir été de tout temps un attribut des vierges, soit à cause de la pureté de leur état, soit par la ressemblance qu'elles ont avec Diane, soit enfin, et cette dernière raison est plus remarquable encore, parce qu'on les croyoit plus propres à garder le secret de ceux qui venoient les consulter sur l'avenir ».

Philomèle, comme étant maître du temple, ordonna à la prêtresse de s'asseoir,

(1) Ci-dessus, t. II, p. 544 et suiv. 3e. édit.

suivant la coutume, sur le trépied. Elle lui répondit que la coutume permettoit aussi de répondre debout. Mais il la menaça, et la contraignit de monter sur son siége. L'ayant fait, elle lui dit que sa hardiesse et sa violence l'autorisoient à faire tout ce qu'il vouloit. Il se tint satisfait de ces paroles, et déclara qu'il avoit reçu une réponse favorable. Il la fit même transcrire, afin de la répandre en tous lieux et d'encourager ses soldats.

Pour continuer à fournir aux frais de la guerre, et n'osant pas encore toucher aux richesses du temple, il tira des plus riches habitans de Delphes les sommes dont il avoit besoin. Suivi alors d'un plus grand nombre de troupes, il remporta de nouveaux avantages sur les Locriens. Effrayés de ses succès, les amphictyons se rassemblèrent une seconde fois, et mirent contre les Phocéens toute la Grèce en mouvement. Le temple de Delphes avoit pour lui les Béotiens, les Locriens, les Thessaliens, les Perrèbes, les Doriens, les Dolopes, les habitans de l'Achaïe, de la Phtiotide, et beaucoup d'autres qui s'étoient joints à ceux-ci. Du côté des Phocéens, étoient les Athé-

niens, les Lacédémoniens, et quelques autres peuples du Péloponnèse.

Les Béotiens réunissant toutes leurs forces pour les conduire en Phocide, Philomèle, pour leur opposer des forces suffisantes, se crut enfin permis de faire usage des trésors du temple, et il s'en saisit. Il doubla en même temps la paye de ses soldats, ce qui attira sous ses enseignes un grand nombre de ceux qui se donnoient au plus offrant; aussi n'avoit-il dans ses troupes aucun homme qui eût l'ombre de religion ni de mœurs, vu l'aspect défavorable que l'offense faite aux dieux donnoit à sa cause; et son camp, ajoute Diodore, eut le malheur de devenir un rendez-vous de scélérats et de brigands, qui étoient charmés que la longue et ancienne dévotion du peuple leur eût préparé les moyens de s'enrichir sans peine et en peu de temps. Après quelques combats entre les deux partis, où Philomèle l'emporta encore, les Thébains, dans une rencontre, ayant fait plusieurs prisonniers, et les ayant conduits sous les murs de la ville près de laquelle ils étoient campés, sommèrent à grands cris les amphictyons de condamner

à la mort des hommes coupables d'avoir volé les trésors du temple; et exécutant eux-mêmes cette sentence, comme si elle eût été déjà prononcée, ils les percèrent sur-le-champ à coups de traits. Les Phocéens, par droit de représailles, en firent autant de leur côté. Une vengeance si entière et si prompte tempéra le zèle et la rigueur de leurs ennemis. A quelque temps de là, un combat général s'engagea entre les deux armées; les Béotiens, beaucoup plus forts en nombre, défirent pleinement les Phocéens. Philomèle combattant avec un courage extraordinaire, et déjà couvert de plusieurs blessures, se trouva enfermé sur la pointe d'une hauteur. Ne pouvant s'échapper, et craignant d'essuyer, s'il étoit pris, les plus horribles châtimens, il se précipita lui-même.

Onomarque, son lieutenant, lui succéda; et tirant de ce mauvais pas ce qu'il put sauver de troupes, il recueillit encore tous ceux des fuyards qu'il fut en son pouvoir de rassembler. Les Phocéens, de retour à Delphes, capitale de la Phocide, y délibérèrent avec leurs alliés sur la guerre présente. Les

plus sages opinèrent pour la paix. Mais ceux, selon Diodore, que l'irréligion, l'impudence, l'avidité, avoient corrompus, étoient d'un autre avis, et particulièrement Onomarque, qui, par un discours préparé, dans lequel il avoit plus songé à son intérêt de général qu'à celui de toute la Grèce, parla en faveur de la guerre, et entraîna la multitude. Il avoit d'ailleurs été condamné lui-même par les amphictyons à de grosses amendes qu'il n'avoit pas encore payées. Confirmé dans toute l'autorité du commandement, il fit battre de la monnoie d'or et d'argent, qu'il répandit dans les villes, et en gratifia surtout ceux qui avoient parmi elles le plus de crédit et de pouvoir. Par ce moyen, il persuada aux unes de se joindre à lui, et aux autres de demeurer neutres; succès ordinaire de ceux qui ont en main de quoi flatter la cupidité. Cet expédient lui réussit principalement à l'égard des Thessaliens, qui étoient les plus puissans du parti contraire, et qu'il engagea à se tenir en repos. Mais inexorable à l'égard de ceux d'entre les Phocéens mêmes qui paroissoient désapprouver sa conduite, il les

condamnoit à la mort, et mettoit leurs biens à l'encan. Se jetant enfin sur les contrées ennemies, il y obtint d'abord de grands avantages, y réduisit à l'esclavage les habitans d'une ville qu'il prit d'assaut, en détruisit plusieurs autres, et ne fut arrêté que dans la Béotie, où les Thébains, par une victoire qu'ils remportèrent sur lui, l'obligèrent de revenir dans la Phocide.

Il s'alluma, vers ce même temps, une guerre entre les Argiens et les Lacédémoniens. On en vint devant la ville d'Ornée, à une bataille que les Lacédémoniens gagnèrent, et après avoir pris la ville même, ils s'en retournèrent à Sparte. Les Athéniens, occupés aussi de leurs affaires personnelles, ne restoient point oisifs; Charès, leur général, passa dans l'Hellespont, où il enleva la ville de Sestos, dans laquelle il fit égorger tous les jeunes gens, et réduisit le reste des habitans à l'esclavage.

Parmi tous les mouvemens de la Grèce, ce qui intéressoit le plus Philippe, étoit la guerre sacrée. Assez indifférent sur les intérêts du Dieu, et ne considérant en tout cela que les siens, il n'épousoit aucun des

deux partis. Les voyant volontiers s'affoiblir, s'épuiser l'un par l'autre, il attendoit que l'un des deux, implorant son secours, le mît en état de profiter pour lui-même de leurs dissentions. Paroissant ne travailler qu'à assurer les conquêtes qu'il avoit déjà faites dans la Thrace, il assiégea Méthone, la prit, et la rasa, après avoir forcé les habitans, qui la faisoient servir de retraite et de citadelle à ceux qui prenoient les armes contre lui, d'accepter pour capitulation de sortir tous de Méthone avec leur seul habit sur le corps. C'est au siége de cette ville qu'il paya si cher une raillerie qu'il s'étoit permise. Aster d'Amphipolis s'étoit offert à lui sur le pied d'un excellent tireur, qui ne manquoit pas un oiseau dans son vol le plus rapide. Eh bien, lui dit Philippe, je vous prendrai à mon service, lorsque je ferai la guerre aux étourneaux. Ce mot ayant piqué Aster au vif, il se jeta dans la place assiégée, y tira contre le roi de Macédoine une flèche, sur laquelle il avoit écrit, à l'œil droit de Philippe, et il le lui creva en effet. Le roi la lui fit renvoyer avec cette inscription : Philippe fera pendre Aster, s'il prend la

ville, et il lui tint parole. Un chirurgien habile, nommé Critobule, tira la flèche de l'œil du monarque si adroitement, que ne pouvant lui rendre la vue, il lui sauva au moins toute difformité (1).

Lycophron, tyran de Phères, avoit trouvé le moyen de se ressaisir de la souveraineté, et d'opprimer de nouveau les Thessaliens; Philippe, appelé à leur secours, passa une seconde fois dans leur pays. Lycophron envoya demander du secours aux Phocéens : leur général Onomarque lui prêta aussitôt sept mille hommes, à la tête desquels il mit Phaylle, son frère; mais Philippe ayant battu les Phocéens, les chassa de la Thessalie. Onomarque, dans l'espérance d'envahir lui-même cette importante province, réunit toute son armée, et vint en personne au secours de Lycophron. Philippe s'avança à la tête des Thessaliens; mais, bien inférieur à Onomarque en nombre de troupes, il fut battu deux fois, et perdit en chacune de ces rencontres un grand nombre de Ma-

(1) Diod. l. XVI, p. 425 - 434. Plin. l. VII, c. 37.

cédoniens. Il se vit par là dans un extrême péril ; ses soldats découragés l'abandonnoient, et il eut bien de la peine à faire renaître en eux, à force d'exhortations, la confiance qu'ils lui avoient témoignée jusqu'alors, et l'obéissance même qu'ils lui devoient. Tout le détermina à se retirer en Macédoine.

Onomarque étant passé dans la Béotie, vainquit aussi les Béotiens, et leur enleva la ville de Coronée. Mais Philippe revenant de la Macédoine dans la Thessalie, attaqua le tyran de Phères avec une plus forte armée. Celui-ci s'adressa de nouveau aux Phocéens, en leur promettant de favoriser les vues qu'ils avoient sur cette province. Onomarque, leur chef, se mit aussitôt en marche à la tête d'une armée de vingt mille hommes de pied et de cinq cents chevaux. Philippe engageant alors les Thessaliens à ne faire qu'un corps avec ses troupes, en vint bientôt à une bataille, où ceux-ci plus forts en cavalerie, qui se montoit à trois mille chevaux, et supérieurs aux Phocéens en science militaire, lui procurèrent une victoire complète. Il périt plus de six mille

hommes, tant des Phocéens que de leurs alliés : on en prit trois mille, entre lesquels se trouve Onomarque. Philippe le fit pendre, et on précipita tous les autres dans la mer, comme des impies et des sacriléges. Phaylle, frère d'Onomarque, le remplaça, et fit avec les trésors du temple de nouvelles levées.

Dans le même temps, Cléarque, tyran d'Héraclée, ville de Pont, qui avoit pris Denys le tyran pour son modèle, fut tué en allant à un spectacle des fêtes de Bacchus. Il avoit gouverné douze ans, et il eut pour successeur son fils Timothée, qui commanda pendant quinze ans sous le même titre que son père. Ainsi, mon fils, tant de républiques n'avoient point de rois; mais il s'y formoit sans cesse des tyrans.

Phaylle répandant l'or à pleine main, attachoit de plus en plus à son parti, non-seulement ses compatriotes, mais les Lacédémoniens, les Achéens, les Athéniens; car tout étoit devenu vénal dans la Grèce. Les premiers lui envoyèrent un corps de mille hommes, les seconds un de deux mille, et les Athéniens lui fournirent cinq mille hommes

mes de pied et quatre cents chevaux, sous la conduite de Nausiclès. Phaylle, si bien accompagné, passa dans la Béotie; mais il y fut vaincu dans trois combats consécutifs. S'étant jeté sur les Locriens Epicnémidiens (1), il y prit différentes villes, et entre autres Aryce, qu'il fit raser après l'avoir pillée. Attaqué enfin d'une maladie de langueur et de consomption, il périt, dit l'historien grec, d'une manière digne de son impiété.

Philippe, après avoir pacifié entièrement la Thessalie, s'étoit avancé du côté des Thermopyles pour attaquer les Phocéens; mais les Athéniens lui en ayant interdit le passage, il retourna dans la Macédoine.

A Phaylle, général des Phocéens, succéda Phalécus, fils d'Onomarque. Ce jeune homme perdit contre les Béotiens, dans une rencontre de cavalerie, un grand nombre de ses gens.

De nouveaux troubles agitoient, pendant ce temps, le Péloponnèse. Les Spartiates,

(1) C'est-à-dire, placés sur une hauteur.

conduits par leur roi Archidamus, ayant fait des incursions sur les terres des Mégapolitains, ces derniers eurent recours à leurs alliés. Les villes d'Argos de Sycione, de Messine, ainsi que les Thébains, se disposèrent à les secourir. Il y eut des actions très-vives, qui, après bien du sang répandu, se terminèrent par une trève. Les Thébains, de retour dans la Béotie, y reprirent Chéronée, qu'avoit prise sur eux Phalécus, et se jetèrent ensuite dans la Phocide, qu'ils ravagèrent presque entièrement, et dont ils détruisirent toutes les habitations. Les uns et les autres se renvoyoient alternativement tous les fléaux de la guerre. Les Béotiens, épuisés d'argent, recoururent à Artaxerxès, et empruntèrent de lui trois cents talens. Du côté des Phocéens, les richesses du temple qui étoient leur principale ressource, se consumoient de jour en jour, et servoient, non-seulement à soutenir la guerre, mais aussi à enrichir les particuliers. Les Phocéens ouvrirent enfin les yeux. Phalécus, accusé d'avoir converti une partie de ces trésors à son usage, fut déposé. On lui substitua trois généraux, sous lesquels se fit la recherche de

ceux qui avoient eu l'administration des trésors sacrés. Un certain Philon, ne pouvant rendre compte de tout ce qui lui en avoit passé par les mains, fut appelé en jugement; mis à la torture par l'ordre des chefs, il déclara ceux qui avoient eu part à ses infidélités, et succombant enfin aux tourmens de la question, il subit une mort telle qu'il l'avoit méritée. Tous ceux qu'il avoit décelés rapportèrent ce qui leur restoit encore de leurs profits secrets, et ne laissèrent pas d'être condamnés au dernier supplice, comme voleurs de choses sacrées. En lingots d'or, donnés par Crésus, roi de Lydie, et qui avoient été convertis en monnoie courante, en vases d'or, en statues, il se trouva par l'enquête exacte qui fut faite, que depuis le commencement de la guerre, on avoit tiré du temple plus de dix mille talens, c'est-à-dire, plus de cinquante-quatre millions de notre monnoie.

La guerre se prolongeoit néanmoins, sans qu'on pût en prévoir la fin. Les Béotiens, qui en souffroient beaucoup, se virent contraints d'envoyer des ambassadeurs à Philippe pour l'inviter à venir à leur secours.

Charmé de leur voir baisser un peu le ton que la bataille de Leuctres leur avoit fait prendre, il ne leur prêta d'abord qu'un certain nombre de soldats; mais comme les Phocéens avoient demandé aussi du secours à Sparte, qui le leur avoit accordé, Philippe marche en personne contre eux à la tête des Thessaliens qui lui formoient une assez grosse armée, se rend maître du passage des Thermopyles, et fait prendre à ses soldats des couronnes de laurier, comme les menant au combat sous la conduite du Dieu même dont il vengeoit l'honneur. Les Phocéens, vaincus par sa seule approche, et ne se croyant pas en état de résister, se soumettent à toutes les lois qu'on voudra leur imposer.

L'an 347 avant J. C. Le roi ayant ainsi terminé sans combat, et contre toute attente, la guerre sacrée, tint un conseil public avec les Béotiens et les Thessaliens. On y résolut de demander une assemblée solennelle des amphictyons, à laquelle on remettroit le jugement de toutes les affaires présentes. Cette assemblée s'étant formée, on y détermina de donner place dans le conseil amphictyonique à Philippe

et à ses descendans, en leur accordant outre cela les deux voix que les Phocéens y avoient eues, et qu'on leur ôtoit pour toujours, leur défendant même de mettre le pied dans le temple de Delphes. On ordonna que les murailles des trois principales villes de la Phocide, seroient abattues. Il fut interdit aux Phocéens d'avoir chez eux ni armes ni chevaux, jusqu'à ce qu'ils eussent restitué au Dieu les richesses qu'ils lui avoient enlevées. On décida que tous ceux d'entre eux qui, ayant eu part à la déprédation du temple, se seroient réfugiés en quelqu'endroit que ce pût être, n'y jouiroient point du droit d'asile, et qu'il seroit permis de les y prendre et de les en tirer pour les punir. On condamna de plus toutes leurs villes, sans exception, à être changées en villages, dont aucun ne contiendroit plus de cinquante maisons, et qui seroient au moins à un stade de distance les uns des autres. On consentoit que les Phocéens conservassent leur territoire; mais à la charge de payer au Dieu de Delphes, par année, soixante talens, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli la somme à laquelle on avoit évalué

dans le temps ce qui avoit été soustrait au trésor du temple. Il fut encore statué que Philippe auroit, conjointement avec les Béotiens et les Thessaliens, l'intendance des jeux pythiques, à la place des Corinthiens qu'on savoit avoir eu part au sacrilège. On chargea enfin les amphictyons, de concert avec Philippe, de briser eux-mêmes les armes des Phocéens contre des pierres, d'en faire passer ensuite tous les fragmens par le feu, et de vendre tous leurs chevaux à l'encan. Ces punitions étant réglées, on s'occupa de ce qui regardoit le rétablissement de l'oracle, et de ce qui pouvoit contribuer à la piété, à la paix, et à la bonne intelligence de tous les Grecs.

Philippe, très-satisfait de tout ce qui avoit été réglé par les amphictyons, retourna en Macédoine, en laissant à l'assemblée de Delphes, si l'on en croit Diodore, une aussi grande idée de sa piété, que de son courage et de son habileté dans la guerre; mais aussi en remportant, au fond de sa pensée, bien des projets d'agrandissement pour son royaume et pour lui-même. Il aspiroit dès lors à se faire donner le titre de géné-

ralissime de la Grèce, pour porter la guerre en Perse (1).

Avant qu'il eût mis fin à celle qu'on appeloit la guerre sacrée, il s'étoit signalé encore par d'autres exploits. Ayant armé contre les villes de Chalcidie, il avoit pris d'assaut le château de Géra qu'il avoit fait raser ; et quelques autres s'étoient rendus d'eux-mêmes. Ambitionnant de joindre à sa couronne les villes de l'Hellespont, il avoit commencé par prendre Micyberne et Torone, à la faveur des intelligences qu'il s'y étoit pratiquées. Ces deux villes étoient en Europe ; mais situées vis-à-vis de l'Hellespont, elles couvroient, en quelque sorte, cette contrée de l'Asie. Conduisant ensuite une armée contre Olynthe, qui étoit la principale ville des confins de la Macédoine, ce prince avoit vaincu les Olynthiens en deux combats réglés, et s'étoit rendu maître de leur ville (2).

Comme c'est à ce sujet, ou même, à compter de la première tentative que Phi-

(1) Diod. l. XVI, p. 434-438, 452-456.
(2) Diod. ib d. p. 450.

lippe avoit faite pour se saisir des Thermopyles, que commencèrent, surtout de la part des Athéniens, ces sujets d'alarmes, qui, à l'instigation de Démosthènes, les mirent aux prises avec ce monarque, nous traiterons de suite ce sujet intéressant, lorsque nous aurons repris et terminé les affaires de Syracuse, que nous avons été forcés d'interrompre.

L'an 368 avant J. C. Le fils de Denys le tyran, ayant, comme nous l'avons dit, succédé sans opposition à l'autorité de son père, par une suite de l'habitude que les Syracusains avoient prise de se soumettre à un joug que les dernières années de Denys sembloient leur avoir rendu plus léger, il ne fut plus question pour le jeune prince que de déterminer les mesures qu'il devoit prendre à l'égard des ennemis qu'il avoit le plus à craindre au dehors. A la première assemblée qui se tint dans l'intérieur de son palais, Dion, son beau-frère, le disciple chéri de Platon, le plus brave et le plus sage des Syracusains, parla sur tout ce qui étoit le plus expédient, dans les conjonctures présentes, avec tant de force et de discernement, qu'il fit voir qu'en prudence,

en lumières, tous les autres n'étoient auprès de lui que des enfans, et que, relativement à la franchise et à la liberté de parler, ils n'étoient au fond que de vils esclaves de la tyrannie, qui ne savoient ouvrir la bouche que pour dire des choses qui pussent plaire et flatter. Mais ce qui étonna le plus les courtisans, c'est qu'au moment où l'on voyoit se former du côté de Carthage un orage prêt à crever sur la Sicile, il osât bien avancer que si Denys vouloit avoir la paix, il s'embarqueroit sur-le-champ, iroit en Afrique, et conjureroit cette tempête de manière à ne lui laisser rien à désirer; que si, au contraire, il aimoit mieux faire la guerre, il lui fourniroit et entretiendroit à ses dépens cinquante galères à trois rangs, toutes équipées.

Le jeune Denys éleva jusqu'aux nues tant de grandeur d'ame, tant de générosité, et témoigna à son beau-frère la plus vive reconnoissance; tandis que les courtisans, qui pensoient que cette magnificence de Dion leur reprochoit leur avarice, et que sa grande puissance alloit être une diminution de la leur, tirèrent de ses offres mêmes un sujet de le calomnier.

Une autre cause de la haine qu'ils lui portoient, étoit la vie qu'il menoit, si différente de la leur, et le peu de commerce qu'il vouloit avoir avec eux. S'étant emparés de l'esprit du jeune Denys, ils l'enivroient de louanges continuelles, et le tenoient sans cesse occupé de festins, abandonné à des femmes, et livré à tous les autres plaisirs les plus honteux. Dès lors cette lâche négligence où on l'entretenoit, croissant de jour en jour, et ruinant tout insensiblement, délia enfin, et fondit entièrement, dit Plutarque, ces chaînes de diamant, dont le vieux Denys s'étoit vanté qu'il laisseroit à son fils sa monarchie liée et garottée. Dès le commencement de son règne, il fit des débauches qui duroient des trois mois; et, pendant tout ce temps-là, son palais, fermé à tout ce qu'il y avoit de gens sages, étoit plein d'ivrognes; tout y retentissoit de leurs clameurs; on n'y entendoit que des plaisanteries obscènes, des chansons impudiques; on n'y voyoit que des farces, des mascarades, et toutes sortes de dissolutions. Il n'y avoit donc rien de si importun pour tous les corrupteurs du jeune Denys que la présence de Dion, qui ne vouloit goûter

d'autres plaisirs que ceux qui sont faits pour des ames nobles, sensibles et bienfaisantes, et qui ne donnoit dans aucunes des folies de la jeunesse. C'est pourquoi, selon l'usage de ces sortes de gens, donnant à ses vertus les couleurs les plus apparentes du vice (1), et les appelant d'un nom tout différent pour les mieux décrier, ils trouvoient le moyen de faire passer auprès du prince sa gravité pour arrogance, et sa liberté de parler pour insolence et pour opiniâtreté. S'il vouloit donner quelques sages conseils, on disoit qu'il faisoit des réprimandes et des reproches; et s'il refusoit de faire la débauche avec ceux qui l'y invitoient par leur exem-

(1) M. Dacier, en faisant voir dans une note sur ce passage de Plutarque, combien est commun cet artifice et ce genre de calomnie, parmi les ennemis de l'ordre et de la vertu, cite ces mots d'Horace, satyre 3, l. I:

Ac nos virtutes ipsas invertimus.

« Nous prenons les vertus mêmes pour des vices ».

Toute la suite, dans cette même satyre, est bien digne d'être lu.

ple, c'étoit, ajoutoit-on, parce qu'il les méprisoit, et que, par une sorte de morgue, il affectoit d'être plus sage que tous les autres. Ainsi encore, mon fils, nos jeunes gens, pour la plupart, nos femmes légères et frivoles, tous nos gens à la mode, décorent-ils aujourd'hui du nom de pédantisme tout ce qui n'est que pureté de mœurs, bienséances, sagesse et vertu.

Il faut avouer toutefois, à l'égard de Dion, qu'il donnoit ici quelque lieu à la censure. Il y avoit, dans sa conduite et dans toutes ses manières, quelque chose de trop austère, de farouche, et qui tenant en effet de la hauteur, nuisoit aux agrémens de son commerce, et déparoit sa vertu aux yeux mêmes de ceux qui, étant liés étroitement avec lui, admiroient le plus l'élévation de son ame et la régularité, la droiture, la noblesse de ses mœurs. Aussi Platon, voulant lui inspirer des mœurs douces et insinuantes, lui parloit-il ainsi dans une de ses lettres (1) : « Faites réflexion, je vous prie, qu'on trouve que vous manquez de douceur et d'affa-

(1) Plat. epist. 4.

bilité; et mettez-vous bien dans l'esprit que le moyen le plus sûr de faire réussir les affaires, c'est de se rendre agréable à ceux avec qui l'on a à traiter. La fierté écarte le monde, et réduit un homme à la solitude.

Malgré l'envie qu'on portoit à Dion, on ne laissoit pas de lui faire les plus grands honneurs, à cause du besoin qu'on avoit de lui, et parce qu'il étoit le seul homme qui fût capable de faire tête aux orages dont on étoit menacé. Comme il croyoit que tous les vices du jeune Denys ne venoient que de la mauvaise éducation qu'il avoit reçue, et du peu de lumières qu'on lui avoit données, il cherchoit à le jeter dans des conversations honnêtes, et à lui faire goûter les discours et les préceptes qui forment les bonnes mœurs. Ce jeune prince n'étoit pas né avec un mauvais naturel, et sans d'heureuses dispositions pour le bien. Il ne manquoit pas non plus de goût et d'ouverture pour les sciences et pour les arts. Mais son père, à qui ses plus proches étoient suspects, craignant que s'il venoit à se connoître, à éveiller son courage, et à fréquenter des gens d'un sens droit et d'un esprit cultivé, il

ne conjurât contre lui, l'avoit tenu renfermé dans son palais, où, privé de la connoissance des affaires et éloigné de toute société, il s'amusoit, faute d'autres occupations, à tourner et à faire de petits meubles, tels que des chandeliers, des escabelles de bois, et des tables.

Dion le voyant donc, pour me servir des expressions de Plutarque, si estropié, et, si l'on peut ainsi parler, si mutilé par son ignorance, et de mœurs si dépravées, l'exhortoit continuellement à s'appliquer à l'étude, et s'attachoit à lui faire naître le désir d'attirer Platon en Sicile, pour se remettre tout entier entre ses mains, afin, continue Plutarque, et ce passage, ainsi que toute la suite que nous allons rapporter, mérite bien d'être observé, « afin que corrigeant » ses mœurs par les discours de ce philo» sophe, les rendant conformes à la vertu, » et étant devenu semblable à l'exemplaire » tout divin et d'une beauté parfaite, qui » conduit si sagement toutes choses, et à » la voix duquel tous les êtres ont formé ce » bel ordre, cet arrangement si merveilleux » qu'on appelle le monde, il se procurât

» à lui-même une très-grande félicité, et » la procurât à son peuple, par le même » moyen ». Il lui disoit : « que des sujets, gouvernés désormais avec douceur, comme une famille est gouvernée par un bon père, rendroient volontairement à sa tempérance et à sa justice, tous les genres de tribut et d'hommages, qu'ils ne rendoient que malgré eux à la violence et à la force, et que, par là même, de tyran, il deviendroit un roi juste, à qui tout se soumettroit par amour ». — « Pensez, lui disoit-il encore, » que ces chaînes de diamant, qui lient tout » un royaume, ne sont, comme votre père » l'a cru, ni la crainte, ni la force, ni le » grand nombre de galères, ni ces milliers » de barbares qui composent votre garde; » mais l'affection, l'amour et la reconnois- » sance, que font naître dans le cœur des » sujets la vertu et la justice des princes; et » que ces chaînes formées par les senti- » mens, quoique plus douces et plus lâches » en apparence que les autres, si roides et » si dures, sont pourtant plus fortes, pour » la durée et pour le maintien des États; » que d'ailleurs un prince n'est ni honoré ni

» estimé, quand il n'a soin que de s'habiller » magnifiquement, d'avoir de grands équi- » pages et des meubles somptueux, d'entre- » tenir sa maison dans le luxe, dans la déli- » catesse, dans les délices, et dans tous les » plaisirs les plus recherchés ; qu'enfin, par sa » raison, ses discours, et toute sa conduite, » il n'a aucun avantage sur le dernier du » peuple, s'il dédaigne de tenir le palais de » son ame décemment et royalement orné ».

Par ces discours, dans lesquels Dion mêloit de temps en temps les propres paroles de Platon, Denys fut enflammé du désir le plus vif de voir ce philosophe et de l'entendre. Des courriers sont dépêchés à Athènes, avec des lettres de Denys et les instantes prières de Dion.

Dans le même temps, Platon recevoit, de toute l'Italie, de puissantes sollicitations de tous les philosophes pythagoriciens, qui le conjuroient d'aller en Sicile, d'y donner ses principaux soins à l'ame d'un jeune prince, qui, emporté par la fougue des passions, et par la licence d'un pouvoir sans bornes, ne connoissoit plus de frein, et de tâcher de le dompter par la force de ses raisons.

Mais quelle tâche, après tout, que celle d'apprivoiser un tyran!

Platon vaincu, comme il nous l'apprend dans une de ses lettres (1), par la considération de ce qu'il se devoit à lui-même et à l'honneur de la philosophie, se laissa persuader, ne voulant pas donner aux hommes un prétexte plausible de lui reprocher qu'il n'étoit philosophe qu'en paroles, et qu'il appréhendoit de mettre la main à l'œuvre pour se montrer tel par ses actions. Il jugea d'ailleurs qu'en guérissant un seul homme, il guérissoit les maux de toute la Sicile.

Ceux qui étoient opposés à Dion, craignant que Denys ne vînt en effet à changer d'idées et de conduite, engagèrent ce prince à rappeler Philistus, que Denys l'ancien avoit chassé. C'étoit un homme éloquent, fort versé dans les lettres, dans la politique, et dans l'histoire qu'il avoit traitée avec succès, aussi accoutumé aux mœurs des tyrans, que zélé partisan de la tyrannie, et qui pouvoit servir de contre-poids à Platon et à toute sa philosophie.

---

(1) Plat. epist. 7.

Les affaires étoient en cet état, quand Platon arriva en Sicile. Il y fut reçu avec les plus vives démonstrations de joie et les plus grands honneurs. A la descente de sa galère, il trouva un des chars du prince attelé et paré magnifiquement, et le tyran offrit un sacrifice pour rendre grâces aux dieux du bonheur qui étoit survenu à ses Etats. Ce n'étoit plus dès lors que sagesse et pudeur dans les festins, que modestie dans les ameublemens du palais, que patience et douceur du côté du tyran, dans toutes ses audiences. Le peuple se livroit tout entier aux plus belles espérances de changement, tandis que les courtisans, toujours empressés à singer les princes, se portoient ardemment à l'étude des lettres et de la philosophie. Toutes les salles du palais, devenues comme autant d'écoles de géométrie, étoient pleines de ce qui servoit aux élèves pour tracer leurs figures, tant étoit grande la foule de ceux qui s'occupoient de ces sciences, et qui en faisoient des démonstrations.

Peu de temps après se rencontra l'époque d'un sacrifice solennel, qu'on faisoit tous les ans dans le palais pour la prospérité du

prince. Le héraut y ayant prononcé à haute voix, selon la coutume, cette prière: qu'il plût aux dieux de maintenir long-temps la tyrannie et de conserver le tyran; Denys qui étoit près de lui, dit tout haut: ne cesseras-tu pas de me maudire? ce mot affligea extrêmement Philistus et son parti, en leur faisant juger que le temps et une longue habitude pourroient rendre irrésistible le pouvoir de Platon sur l'esprit de Denys, puisqu'un commerce de si peu de jours avoit tellement changé l'esprit de ce jeune prince.

Rien n'est plus intéressant que de voir la lutte qui s'établit ainsi entre la philosophie et la tyrannie, entre la raison et les passions. Mais les passions des hommes sont presque toujours bien plus fortes et plus puissantes que leur raison.

Ce ne fut plus séparément et en secret que les ennemis de Dion travaillèrent à le décrier; ils le calomnièrent tous ensemble et à découvert, en disant que c'étoit une chose toute visible qu'il se servoit de l'éloquence de Platon pour enchanter et comme pour ensorceler Denys, afin que le prince venant à quitter volontairement la souve-

raineté, il s'en saisit, et la fit passer aux enfans d'Aristomaque, qui étoient ses neveux.

Tous ces discours et beaucoup d'autres semblables rendirent bientôt Dion suspect à ce jeune prince. On lui apporta secrètement, vers ce même temps, des lettres que Dion écrivoit aux ambassadeurs de Carthage, qui étoient à Syracuse, dans lesquelles il leur mandoit, que quand ils voudroient traiter de paix avec Denys, ils ne tinssent point de conférences sans qu'il fût présent, parce qu'il les aideroit à rendre leur traité plus ferme et plus solide. Denys lut ces lettres à Philistus, et ayant consulté avec lui ce qu'il devoit faire, il mena Dion seul au bord de la mer, après l'avoir amusé par des apparences d'amitié; lui montra ses lettres, et l'accusa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut se justifier; mais il refusa de l'entendre, et à l'heure même il le fit monter sur un brigantin dans l'état où il étoit, et ordonna aux matelots de le mener sur les côtes d'Italie, et de l'y laisser.

Cette action de Denys ne fut pas plutôt divulguée, que tout le monde la trouva pleine

d'injustice et de cruauté. Elle indigna jusqu'aux femmes du palais, et remplit de trouble et de défiance toute la ville de Syracuse. Denys voyant les esprits dans cette disposition, et en craignant les suites, consola et calma, autant qu'il le put, ses amis et les femmes de son palais, en leur disant qu'il n'avoit point exilé Dion, mais qu'il l'avoit seulement obligé à s'absenter, de peur que s'il fût demeuré, son opiniâtreté outrée ne l'eût forcé lui-même à se porter contre lui à des extrémités plus grandes. Il donna en même temps aux parens de Dion deux vaisseaux, afin qu'ils y chargeassent toutes ses richesses qui étoient immenses, et tout ce qui composoit sa maison, et qu'ils allassent le trouver dans le Péloponnèse, où il avoit passé depuis son débarquement.

Après le départ de Dion, Denys avoit logé Platon dans la citadelle, en apparence pour lui faire honneur, et en effet pour s'assurer de sa personne. A force de le voir tous les jours, il s'accoutuma si bien à ses discours, et en fut si charmé, qu'il conçut pour lui un amour tyrannique, voulant à toute force que Platon n'aimât que lui, et qu'il

l'estimât plus que tous les autres hommes ; il lui offroit de le faire maître de tous ses trésors et de son royaume même, s'il vouloit l'aimer plus que Dion, loin de préférer l'amitié de Dion à la sienne.

Cette passion si violente étoit un nouveau malheur pour Platon, comme celle des amans malheureux et jaloux l'est pour leurs maîtresses; car tantôt c'étoient des emportemens de colère, et un moment après des repentirs, des soumissions, et des prières pour obtenir son pardon. Il avoit un empressement qu'on ne peut rendre pour entendre les discours du sage, et pour entrer dans les mystères de la philosophie, et craignoit plus que tout ceux qui cherchoient à l'en détourner.

Il survint, très à propos pour Platon, une guerre dont on ne nous a point dit le sujet, et qui obligea Denys à le renvoyer en Grèce.

Platon passa alors à Olympie pour voir les jeux. Il s'y trouva logé avec des étrangers de distinction. Il vivoit habituellement avec eux de la manière la plus simple, sans jamais leur parler de Socrate ni de l'académie, et sans leur apprendre autre chose de

ce qui le concernoit, sinon qu'il se nommoit Platon. Ces étrangers étoient ravis d'avoir trouvé un homme d'une société si douce et si aimable. Mais comme il ne les entretenoit que de choses fort communes, ils ne s'imaginoient pas qu'il fût ce sage dont la réputation faisoit tant de bruit. Les jeux finis, ils allèrent avec lui à Athènes, où il les logea. Le jour même de leur arrivée, ils le prièrent de les mener chez ce philosophe célèbre qui portoit le même nom que lui. Le voici, dit Platon. Les étrangers, surpris d'avoir possédé un si grand homme sans le connoître, ne pouvoient assez admirer sa modestie, et se faisoient en secret des reproches à eux-mêmes de n'avoir pas discerné son mérite à travers les voiles de sa simplicité.

Denys avoit promis à Platon qu'il rappelleroit Dion dans le printemps suivant; mais il se contenta de lui faire tenir ses revenus, priant Platon, par ses lettres, de l'excuser s'il n'avoit pas encore satisfait à son engagement, et d'en accuser la guerre seule, lui donnant au reste sa parole qu'aussitôt que la paix seroit conclue, il feroit revenir Dion,

à condition toutefois qu'il ne remueroit en aucune manière, et qu'il ne le décrieroit point dans l'esprit des Grecs.

Platon n'oublia rien pour porter Dion à observer ces conditions. Il appliqua de plus en plus son esprit à l'étude de la philosophie, et quoique Dion logeât chez Callipus, une de ses anciennes connoissances, il le tenoit avec lui dans son école. Il lui donna de plus pour ami son neveu Pseusippe, cherchant à adoucir les mœurs trop austères de Dion par le commerce d'un homme agréable, et qui savoit mêler à propos les jeux et les plaisirs honnêtes avec les occupations les plus sérieuses. Ce fut à lui que Dion, quand il partit pour la Sicile, fit présent d'une petite terre qu'il avoit achetée à la campagne pour aller s'y reposer. Ce Pseusippe succéda à son oncle, dont il avoit été jusque-là le disciple; mais il déshonora par la suite l'école dont il étoit sorti, et dont il étoit devenu le chef, par son avarice, ses emportemens, et ses débauches.

Pendant que Dion étoit à Athènes, Platon se vit chargé de donner à son tour les tragédies et les jeux qui étoient en usage aux fêtes

fêtes de Bacchus, et de défrayer le chœur des jeunes garçons. Tout cela se faisoit avec beaucoup de pompe et à grands frais, par l'émulation qui s'y étoit introduite. Dion fournit à toute la dépense, tant des habits que de toutes les autres choses qui pouvoient contribuer au plus grand éclat de ces fêtes; Platon ayant bien voulu lui céder cette occasion de montrer aux Athéniens sa magnificence, et jugeant d'ailleurs que cette libéralité procureroit à son ami plus de bienveillance de la part du peuple, qu'elle ne seroit capable de lui faire honneur à lui-même.

Denys, devenant de jour en jour plus jaloux de Dion, et craignant l'estime et l'affection qu'il s'étoit acquises chez les Grecs, jusque-là même que les Lacédémoniens le déclarèrent Spartiate, quoique recevant actuellement du secours de Denys dans leur guerre contre les Thébains, cessa d'envoyer à son beau-frère les revenus de ses terres, et les fit régir par ses propres receveurs. Pour détruire en même temps la mauvaise réputation que lui donnoit, parmi les philosophes, le traitement qu'il avoit fait au

sage d'Athènes, dont il avoit été le disciple, il réunissoit un grand nombre de ceux qui passoient pour les plus savans, et tenoit dans son palais des assemblées, où, par une folle ambition, il s'efforçoit de les surpasser tous en savoir et en éloquence. Mais il lui arrivoit souvent de se servir fort mal des discours de Platon, qu'il avoit mal retenus, et encore plus mal entendus. Cela ralluma en lui le désir de le revoir ; et il s'accusa lui-même d'avoir peu profité de sa présence, et de n'avoir pas écouté jusqu'au bout ses admirables leçons. Toujours excessif et furieux dans ses désirs, comme l'est un tyran, et changeant de goût avec autant de rapidité que de violence, il conçut une impatience si démesurée d'obtenir ce qu'il avoit résolu, qu'il employa toutes sortes de moyens pour y réussir, jusqu'à obliger Archytas de Tarente et les autres philosophes pythagoriciens, à lui écrire qu'il pouvoit venir en toute sûreté, et à se rendre cautions, qu'on lui tiendroit toutes les paroles qu'on lui avoit données ; car c'étoit par l'entremise de Platon qu'ils avoient fait connoissance, et contracté le droit d'hospitalité avec Denys.

Ces philosophes envoyèrent, de leur part, Archidémus à Platon; et Denys fit partir de son côté deux galères à trois rangs de rames, avec plusieurs de ses amis, pour obtenir de lui ce qu'il désiroit. Il lui écrivit aussi des lettres de sa main, où il lui déclaroit nettement, que s'il ne se laissoit persuader de venir en Sicile, Dion ne devoit rien attendre de lui; au lieu que s'il venoit, il n'y auroit rien qu'il ne fît en sa faveur. Dion reçut par la même voie plusieurs lettres de sa femme et de sa sœur, qui le pressoient d'engager Platon à faire ce voyage. Ce philosophe ne put se refuser à tant d'instances, et se rendit pour la troisième fois à Syracuse. Son arrivée porta la joie de Denys jusqu'à une sorte d'ivresse, et remplit de nouvelles espérances la Sicile, qui, par ses vœux et par tous les témoignages publics, aidoit autant qu'il étoit en son pouvoir à ce que Platon vainquît Philistus, et à ce que la philosophie triomphât de la tyrannie.

Toutes les femmes du palais s'empressèrent à bien recevoir le nouvel hôte de Denys, qui lui donna une marque de confiance qu'il ne donnoit à aucun de ses meilleurs

amis, celle de le laisser approcher de sa personne sans le faire fouiller. Aristippe de Cyrène se trouva présent plusieurs fois, lorsque Denys offroit de grands présens à Platon, et que Platon les refusoit; sur quoi il dit ce bon mot : « Denys est libéral en toute sûreté; car, à nous qui demandons beaucoup, il donne peu; et il donne beaucoup à Platon, parce qu'il ne prend rien ».

Après les premières caresses, Platon voulut parler des affaires de Dion; mais Denys usa d'abord de remise, et ce ne furent ensuite que plaintes et que brouilleries, qu'il prenoit grand soin cependant de cacher au dehors, en s'efforçant, par toutes sortes d'honnêtetés, par toutes les attentions et toutes les autres complaisances possibles, de détourner notre sage de l'amitié qu'il avoit pour Dion.

Dans les commencemens, Platon ne lui reprocha point sa perfidie et ses mensonges; mais il les supportoit, et feignoit de ne pas les apercevoir. Comme ils en étoient là l'un et l'autre, et qu'ils pensoient que personne n'avoit pénétré leur secret, Hélicon de Cysique, un des amis particuliers de Platon,

prédit qu'il y auroit tel jour une éclipse de soleil. Cette éclipse étant arrivée comme il avoit dit, et à l'heure marquée, Denys eut tant d'admiration de sa science et de ses lumières, qu'il lui donna un talent. Aristippe badinant sur cela avec les autres philosophes, dit qu'il avoit aussi quelque chose à prédire de fort extraordinaire. Les philosophes l'ayant pressé de le dire, c'est, reprit-il, qu'avant qu'il soit peu, Denys et Platon, qui vous paroissent si bien ensemble, seront brouillés.

Enfin, Denys, las de se contraindre, fit vendre toutes les terres et les effets de Dion, et retint l'argent. Il fit quitter en même temps à Platon, l'appartement des jardins, et le logea hors du château, au milieu de ses gardes qui le haïssoient et cherchoient à s'en défaire, parce qu'il conseilloit à Denys de renoncer à la tyrannie et de les casser, pour vivre sans autre garde que l'amour de ses peuples.

Archytas n'eut pas plutôt appris dans le lieu qu'il habitoit alors, le grand danger où étoit Platon, qu'il envoya une galère à trente rames, et des ambassadeurs pour re-

demander Platon à Denys, et pour le faire souvenir qu'il n'avoit consenti à aller à Syracuse que sur sa caution et sur celle de tous les philosophes pythagoriciens, qui lui avoient été garans qu'il pouvoit s'y rendre sans rien craindre.

Denys, voulant se laver du reproche de haïr Platon, et de lui en vouloir, n'oublia rien pour le bien traiter jusqu'à son départ, et comme il étoit sur le point de s'embarquer, il lui dit : N'est-il pas vrai, Platon, que tu vas dire bien du mal de nous, quand tu seras à l'académie avec les philosophes ? A Dieu ne plaise, lui répondit Platon, que nous manquions assez de dignes sujets d'entretien à l'académie, pour y faire mention de vous.

Denys n'étant plus retenu par la présence et par les conseils de ce philosophe, cessa bientôt de garder aucunes mesures, et maria sa sœur Arète, femme de Dion, à un de ses amis nommé Timocrate. Dion, outré de ce traitement et de toutes les injustices de Denys, se déclara hautement son ennemi, et se prépara à lui faire la guerre. Platon s'efforçoit de l'en détourner, et vouloit

se borner au rôle de médiateur, par respect pour l'hospitalité qu'il avoit reçue de Denys. Pseusippe, au contraire, et tous les autres amis de Dion ne cessoient de l'exhorter à aller affranchir la Sicile. Ce n'étoit du côté des habitans qu'un cri universel, qui le pressoit et le conjuroit de venir sur le premier bâtiment qui se présenteroit, sans qu'il se mît en peine de ce qu'il n'avoit ni hommes ni vaisseaux, son nom et sa personne suffisant aux Syracusains.

Encouragé par toutes ces sollicitations, Dion leva des troupes, mais en très-petit nombre. De tous ceux que le tyran avoit bannis, ou qui s'étoient bannis eux-mêmes, et qui n'étoient pas moins de mille, il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnèrent à cette expédition, tant étoit grande la crainte que répandoit en tous lieux la puissance de Denys.

Le rendez-vous fut dans l'île de Zacinthe, où il ne se trouva que huit cents hommes, mais tous éprouvés dans de grandes occasions, et très-capables d'enflammer le courage des troupes que Dion espéroit de trouver en Sicile. Cependant lorsqu'il fut

question de partir, et que ces hommes si braves, si aguerris, apprirent que cet armement étoit dirigé contre Denys, ils furent tous consternés, et se repentirent de s'être engagés dans une entreprise aussi téméraire. Dion, et après lui Alcimène, qui étoit le premier des Grecs en noblesse et en réputation, relevèrent si bien par leurs discours leur espérance et leur courage, qu'ils ne demandèrent plus qu'à hâter leur départ.

Il faut convenir, avec Diodore, que rien ne devoit paroître plus extraordinaire, en effet, et plus inconsidéré qu'une pareille entreprise. Qui auroit jamais cru, dit cet historien dans son sixième livre, qu'un homme avec deux vaisseaux de charge fût venu à bout d'un prince qui avoit quatre cents vaisseaux de guerre, cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, une aussi grande provision de blé, et autant de richesses qu'il en falloit pour entretenir largement et pour soudoyer des troupes si nombreuses; qui habitoit, outre cela, la plus grande des villes de la Grèce, ornée d'un port garni d'arsenaux immenses, et défendue par des citadelles imprenables; d'un prince enfin qui

étoit soutenu par des alliés très-puissans? Mais aussi Dion avoit de son côté une grande élévation d'ame, un courage invincible, la faveur et le zèle des Siciliens mêmes, qui, haïssant une domination usurpée, aspiroient depuis long-temps à recouvrer leur liberté. Ajoutez encore qu'il étoit aidé par la nonchalance de son adversaire. Toutes ces circonstances amenèrent assez rapidement une catastrophe surprenante par elle-même.

Avant que de quitter l'île de Zacinthe, Dion s'étant mis en marche à la tête de ses troupes, vers le temple d'Apollon, lui offrit un sacrifice magnifique, après lequel il fit un grand festin à ses soldats. A la fin du repas, après les libations et les prières solennelles, la lune vint à s'éclipser. Heureusement pour Dion, il avoit à sa suite un devin célèbre, qui dissipa la frayeur que ce phénomène si naturel inspiroit aux soldats, en le leur faisant regarder comme le présage de l'éclipse, et bientôt de la ruine totale qu'alloit souffrir la tyrannie.

On s'embarque, et malgré les contre-temps d'une navigation assez pénible, on arrive en Sicile. Les forces de Dion se multiplient dans

sa route jusqu'à Syracuse. Il fournit d'armes ceux des Syracusains qui viennent le joindre; car Denys les avoit ôtées à la plupart d'entre eux; et suivi de cinquante mille hommes, il entre dans la ville. La joie est universelle; on fait dans toutes les maisons des sacrifices d'actions de grâces et de réjouissance; et il n'est personne, ni citoyen, ni esclave, ni étranger, qui n'accoure pour voir Dion, comme le seul homme qui ait été capable de délivrer un peuple gémissant depuis près de cinquante ans dans l'esclavage.

La multitude s'étoit déjà jetée, au moment de son approche, sur les amis ou les affidés du tyran, et avoient enlevé ceux qu'on appeloit les *Prosagogides*, c'est-à-dire, rapporteurs ou dénonciateurs, *gens maudits, ennemis des dieux et des hommes*, dit Plutarque (1), qui couroient journellement la ville, et se mêlant avec les citoyens, s'ingéroient dans toutes leurs affaires, et rapportoient au tyran ce qu'ils avoient dit, ce qu'ils avoient pensé, et souvent ce qu'ils n'avoient ni pensé ni dit. Ceux-là fu-

(1) Plut. in Dion.

rent les premiers punis ; on les assomma sur l'heure à coups de bâton.

Denys cependant, qui étoit alors en Italie, fait revenir Philistus, commandant de sa flotte, qu'il avoit envoyé dans la mer Adriatique, et repasse avec elle en Sicile, où il propose aux Syracusains les conditions les plus favorables. Le tyran ne vouloit que les tromper. Les ayant endormis par de vaines promesses, il tombe sur les citoyens épars, et la valeur seule de Dion, qui s'étoit laissé prendre lui-même à cette amorce, les sauve du péril qu'ils couroient de retomber dans la servitude. Denys ne laissa pas de munir la citadelle d'une forte garnison. Il comptoit encore beaucoup sur sa flotte ; mais Philistus, dans un combat naval contre les Syracusains, fut défait, et se voyant près de tomber vif entre leurs mains, craignant la honte et les suites cruelles de la captivité, il se tua lui-même ; triste récompense des grands services qu'il avoit rendus aux tyrans, et de la fidélité qu'il leur avoit toujours conservée ! Les Syracusains vainqueurs coupèrent le corps de Philistus en plusieurs morceaux, qu'ils traînèrent par les rues de

la ville, et qu'ils laissèrent enfin sans sépulture. Dans une lettre écrite par un ami de Dion à Pseusippe, il étoit dit que Philistus avoit été pris vivant par les Syracusains, qui, avant que de le mettre à mort, lui avoient fait souffrir toutes sortes d'indignités.

Denys, qui venoit de perdre le plus fidèle de ses amis, et qui ne voyoit personne autour de lui qui fût en état de le remplacer, incapable lui-même de soutenir le poids de la guerre, envoya des députés à Dion, par lesquels il lui fit offrir d'abord de partager avec lui l'autorité souveraine, et ensuite de la lui céder toute entière. Dion lui répondit qu'il étoit juste que Denys remît la citadelle aux Syracusains, et que n'emportant qu'une somme dont on conviendroit, et quelque titre qu'on lui accorderoit, il allât fixer sa demeure en Italie. Le tyran étoit prêt à accepter ce parti, et à se retirer avec ses soudoyés et ses richesses, et Dion lui-même invitoit les citoyens à s'en tenir à ces conditions; mais le peuple, excité mal à propos par ses harangueurs, s'opposa à cet avis, dans l'espérance qu'on

lui donnoit de soumettre son ennemi par la force. Il paroît d'ailleurs, par ce que dit Plutarque, qu'en paroissant consentir à abdiquer la tyrannie, Denys ne vouloit qu'amuser de nouveau les Syracusains ; il commanda en effet, dans le temps même où il venoit d'entrer en négociation avec eux et avec Dion, une sortie d'une partie de ses troupes, pour faire en sorte de se rendre maître de la ville. Il y eut, à ce sujet, une action très-vive, dans laquelle Dion fut blessé, et courut les plus grands dangers. Il remporta néanmoins une victoire complète, après laquelle Denys, employant une nouvelle ruse, envoya de sa part des hérauts à Dion, avec des lettres écrites par des personnes de sa maison. Il y en avoit une, avec cette adresse, *à mon père*, qui paroissoit être d'Hipparinus, fils de Dion. Ce général demanda qu'on les ouvrît toutes publiquement; mais lorsqu'on en vint à celle qu'on croyoit d'Hipparinus, les Syracusains, par respect pour Dion, ne vouloient pas qu'elle fût décachetée. Dion s'y opiniâtra, l'ouvrit et la lut. Il se trouva qu'elle étoit de Denys lui-même. Les pa-

roles s'adressoient à Dion, et la substance de la lettre étoit pour les Syracusains, car elle étoit tournée en forme de prière et de justification : mais, dans le fond, c'étoit une calomnie adroite contre Dion pour le rendre suspect, et pour faire croire qu'il pouvoit aspirer aussi à la tyrannie.

Les Syracusains, au lieu d'admirer la noble confiance et la grandeur d'ame de Dion, qui se sacrifioit pour eux, tandis que sa famille, et tout ce qu'il avoit de plus cher étoit entre les mains de Denys, tirèrent de sa lettre à Dion des prétextes de soupçons et de crainte. Ils désirèrent de nouveaux chefs, et cette ardeur pour le changement augmenta encore, quand ils surent qu'Héraclide revenoit au milieu d'eux. Cet Héraclide, fort connu des troupes par des commandemens considérables qu'il avoit eus sous les tyrans, mais d'ailleurs fort léger, intrigant, avide de préséance et d'honneurs, avoit amené sept galères à trois rangs de rames et trois autres vaisseaux. Il parut vouloir faire bande à part avec ses seules forces armées contre le tyran, et chercha d'abord à gagner par ses manières insinuan-

tes, opposées à la gravité austère de Dion, les bonnes grâces du peuple, qui lui confia une partie du commandement. Les Syracusains envoyèrent en même temps solliciter en secret les soldats étrangers d'abandonner Dion, et de se ranger de leur côté, promettant de leur donner part dans le gouvernement de la ville, comme aux citoyens naturels. Ces soldats n'écoutèrent point de pareilles offres; au contraire, mettant Dion au milieu d'eux avec une fidélité et une affection dont il y a peu d'exemples, et lui faisant, en quittant la ville, un rempart de leurs corps et de leurs armes, ils accabloient de reproches, d'ingratitude et de perfidie ceux qu'ils rencontroient sur leur chemin.

Les Syracusains prenant pour une marque de crainte de ce qu'ils ne les attaquoient pas les premiers, commencèrent à les charger. Dion, réduit à cette horrible nécessité, ou de combattre contre ses concitoyens, ou de mourir avec ses troupes, tendoit les mains aux habitans de Syracuse, et en les priant affectueusement d'avoir égard à leur propre intérêt, il leur montroit la citadelle pleine d'ennemis qui paroissoient sur les

murs, et qui voyoient tout ce qui se passoit. L'action s'engagea cependant par l'effet de leur obstination; et ils y perdirent bien du monde. Dion, après sa victoire, non-seulement leur rendit leurs morts, comme ils l'en firent supplier par un héraut; mais il leur renvoya sans rançon plusieurs de ceux qui avoient été faits prisonniers. Il se retira ensuite à Léontium, où il fut reçu avec les plus grands honneurs, et l'on fit beaucoup de largesses à ses soldats, qu'on s'empressa de déclarer citoyens.

Peu de temps après, Denys, qui, privé par sa faute de tout espoir d'accommodement, s'étoit embarqué pour l'Italie avec tous ses trésors, en laissant l'élite de ses soldats à la garde de la citadelle, y envoya Nypsius, napolitain, homme distingué par son courage et sa capacité dans l'art militaire. Il lui avoit donné un grand nombre de vaisseaux de transport chargés de vivres et de provisions de guerre; et lui-même, partant de Locres, se disposoit à revenir dans son ancienne capitale. Déjà les soudoyés du tyran étoient réduits à la plus grande disette, et, dans cette extrémité,

ils avoient résolu de livrer le lendemain la citadelle aux Syracusains. Le jour paroissoit, et leurs députés alloient partir, lorsqu'ils découvrirent Nypsius qui faisoit prendre terre à sa flotte dans le port d'Aréthuse. Son arrivée faisoit succéder tout à coup à la disette une entière abondance. Dès qu'il fut débarqué, il fit assembler toute la garnison et tous les soldats de sa flotte autour de lui; et par un discours convenable à la situation des choses, il mit les uns et les autres dans la disposition de tout entreprendre. C'est ainsi que la citadelle fut pour lors conservée à Denys, au moment où elle alloit se rendre. Cependant les Syracusains, montant en foule toutes leurs galères, se jetèrent sur les barques envoyées par le tyran, dans le temps qu'elles étoient encore occupées à la décharge de leurs provisions. Comme cette attaque fut subite, et que les soldats de Denys accouroient sans beaucoup d'ordre à la défense des barques qui leur avoient apporté des vivres, il se donna un combat, où les Syracusains prenant le dessus, coulèrent à fond quelques bâtimens ennemis, se rendirent maîtres de

quelques autres, et poursuivirent tout le reste jusqu'à la côte voisine. Les citoyens, après avoir offert aux dieux de pompeux sacrifices d'actions de grâces, se livrant à une joie excessive, s'abandonnèrent sans réserve au vin, à la bonne chère, et négligèrent la défense de leurs murailles.

Nypsius, profitant pendant la nuit de leur négligence et de leur sécurité, fit poser contre le mur des échelles, à la faveur desquelles plusieurs de ses soldats s'introduisirent dans la ville, égorgèrent ceux qui en gardoient les portes, les ouvrirent, et donnèrent accès aux autres, qui se réunirent tous pour piller, pour massacrer, pour enlever les femmes et les enfans, et les traîner avec violence dans la citadelle. Tout retentissoit de cris et de gémissemens. Les rues étoient couvertes de morts. Le jour seul manifesta la grandeur de ce désastre. Il n'y avoit qu'un seul homme dans lequel les Syracusains pussent mettre leur dernière espérance. Tous l'avoient dans l'esprit, et personne n'osoit le proposer, tant ils étoient honteux de la manière indigne dont ils avoient payé ses services. La nécessité les

pressant enfin, on entendit une voix, qui, venant du côté des alliés et de la cavalerie, s'écrioit, qu'il falloit rappeler Dion, et faire venir les troupes du Péloponnèse qui étoient dans les terres des Léontins.

Dès que ces paroles eurent été proférées, et que quelqu'un eut eu le courage de les lâcher, ce ne fut plus qu'un cri de tous les Syracusains, qui, avec des larmes de joie, se mirent à prier les dieux qu'ils voulussent le leur ramener, qui témoignoient l'impatience qu'ils avoient de le revoir, et qui rappeloient dans leur mémoire tout ce qu'il avoit fait pour leur délivrance. Ils lui envoyèrent sur l'heure même des députés, qui, montant à cheval, et courant à bride abattue, arrivèrent à Léontium à l'entrée de la nuit. Ils mettent pied à terre, et se jetant aux pieds de Dion tout baignés de larmes, ils lui exposent l'extrémité où sont les Syracusains. Déjà quelques Léontins, et plusieurs soldats du Péloponnèse, qui les avoient vu arriver, s'étoient amassés autour de Dion, et à leur empressement, à leur posture humiliée, ils se doutoient bien qu'il étoit survenu quelque chose de funeste.

Dès que Dion les eut entendus, il les conduisit à l'assemblée, qui se forma dans l'instant; car tout le peuple y accourut avec beaucoup de zèle. Les principaux députés expliquèrent en peu de paroles la grandeur de leurs maux, et conjurèrent les troupes étrangères de venir au secours des Syracusains, et de leur pardonner les mauvais traitemens qu'elles en avoient reçus.

Ces députés ayant fini, un morne silence régna dans tout le théâtre où se tenoit l'assemblée. Dion se leva; mais dès qu'il eut commencé à parler, un torrent de larmes lui coupa la parole. Les soldats étrangers lui crioient d'avoir courage, et compatissoient à sa douleur. Enfin, s'étant un peu remis, il leur parla en ces termes : « Péloponnésiens, » et vous nos alliés, je vous ai assemblés ici, » afin que vous délibériez sur ce qui vous » regarde; car pour moi, il ne m'est plus » permis de délibérer sur ce que je dois faire, » puisque Syracuse périt. Si je ne peux la » sauver, je vais me perdre avec elle, au » milieu des flammes dont elle sera consumée, et m'ensevelir sous ses ruines. » Mais pour vous, si vous êtes résolus de

» nous secourir encore cette fois, nous qui » sommes les plus imprudens et les plus mal- » heureux des hommes, venez relever et » sauver la ville de Syracuse, qui est votre » ouvrage : si, au contraire, les justes sujets » de plainte que vous avez contre les Syra- » cusains vous portent à les abandonner » dans l'état où ils se trouvent, et à les lais- » ser périr, puissiez-vous au moins recevoir » des dieux une digne récompense de l'af- » fection et de la fidélité que vous m'avez » témoignée jusqu'ici, et souvenez-vous tou- » jours de Dion, qui, dès le premier ins- » tant, ne vous a point abandonnés quand » vous avez été maltraités par ses conci- » toyens, et qui ensuite n'a pas abandonné » ses concitoyens, quand ils sont tombés » dans l'infortune ».

Il n'avoit pas encore cessé de parler, que les soldats étrangers se lèvent avec de grands cris, et le pressent de les mener dans le moment au secours de Syracuse. Les députés des Syracusains, ravis de joie, les saluent, les embrassent, et leur souhaitent, ainsi qu'à Dion, toutes sortes de prospérités de la part des dieux. Quand le tumulte fut appaisé,

Dion ordonna à ses troupes d'aller se préparer au départ, et dès qu'elles auroient soupé, de se rendre avec leurs armes dans ce même lieu, parce qu'il étoit résolu de partir cette même nuit, et d'aller secourir Syracuse.

Dans cette ville, les capitaines de Denys avoient fait pendant tout le jour le plus de maux qu'ils avoient pu, et à l'entrée de la nuit, ils s'étoient retirés dans la citadelle, après avoir perdu plusieurs de leurs soldats. Cette perte, si légère de leur part, suffit pour rendre de la hardiesse et de la confiance aux orateurs séditieux, qui, se flattant que les ennemis alloient se tenir en repos, exhortoient les habitans à laisser là Dion, à ne pas le recevoir s'il venoit à leur secours avec ses troupes étrangères, et à ne pas leur céder en courage, mais à sauver eux-mêmes, et par leurs seules forces, leur ville et leur liberté.

On envoie à Dion de nouveaux députés, les uns de la part des officiers généraux, pour l'empêcher de venir, les autres de la part de la cavalerie, de celle des principaux habitans et de ses amis, pour le presser de

hâter sa marche. Dion, voyant cette opposition et cette diversité de partis, ne marcha que lentement et à petits pas. Quand la nuit fut fort avancée, ceux qui haïssoient Dion, se saisirent des portes de la ville pour lui en fermer l'entrée. Dans ce moment, Nypsius fit sortir de la citadelle ses soldats, qui, s'introduisant de nouveau dans la cité, la remplirent plus que jamais d'horreur, d'incendie, et de carnage. Peu s'amusoient au pillage; on ne pensoit qu'à tout ruiner; car Denys, désespérant de ses affaires, et haïssant mortellement les Syracusains, vouloit comme ensevelir la tyrannie sous les ruines de leur ville. Dion ayant reçu courriers sur courriers, avoit fait dès ce moment la plus grande diligence, et avoit rempli d'ardeur ses soldats. Les flammes elles-mêmes lui ouvrirent les portes de Syracuse. Parmi des monceaux de cadavres, au milieu du fracas des maisons, qui tomboient ruinées par l'incendie, il pénétra jusqu'à l'ennemi. Tous les lieux où il passoit retentissoient des actions de grâces et des bénédictions des Syracusains, qui l'appeloient leur sauveur. On n'étoit plus en peine que du salut de Dion,

le voyant marcher le premier à un si grand péril, au travers du sang, du feu, et des morts, dont les rues et les places étoient jonchées. Lorsque Dion eut joint les ennemis, ses soldats, encouragés et fortifiés par les cris et par l'ardeur des Syracusains, firent de si grands efforts, que ceux de Nypsius furent contraints de céder, malgré la rage et le désespoir dont ils étoient animés. La plupart se sauvèrent dans la citadelle qui étoit fort proche, et ceux qui étoient restés dehors, se trouvant répandus çà et là, furent taillés en pièces par les troupes étrangères qui les poursuivoient.

Le reste de la nuit se passa à éteindre le feu qui dévoroit les maisons. Dès que le jour fut venu, les orateurs séditieux se bannirent eux-mêmes de la ville, pour éviter le châtiment qui leur étoit dû. Des ennemis personnels de Dion, qui s'étoient le plus manifestés, il n'y eut qu'Héraclide et Théodote qui vinrent se remettre entre ses mains, en avouant leur injustice à son égard, et en implorant sa magnanimité et sa clémence. Les amis de Dion lui conseilloient de ne pas épargner des hommes si méchans et si envieux,

envieux, mais d'abandonner Héraclide aux soldats, et d'extirper du gouvernement cet esprit de sédition et de cabale, qui est une maladie véritablement furieuse, et pire en un sens que la tyrannie. Dion leur répondit, « que ce n'étoit point en vain qu'il avoit » appris à dompter ses passions, et que la » marque de la victoire qu'on avoit rem- » portée sur elles, n'étoit pas d'être doux et » affable à ses amis et aux gens de bien, » mais de se montrer humain envers ceux » qui se sont montrés injustes à notre égard, » et toujours prêt non-seulement à leur par- » donner, mais à vaincre leur opiniâtreté et » leur méchanceté à force de bienfaits ».

Dion pardonna en effet à Héraclide, en le laissant en liberté. Son premier soin fut d'enfermer la citadelle d'un nouveau mur; après quoi il convoqua une assemblée, dans laquelle Héraclide s'étant avancé, proposa d'élire Dion généralissime, avec une pleine autorité sur terre et sur mer. Tous les gens de bien appuyèrent cette proposition. La classe seule des mariniers, persuadée qu'Héraclide, qu'on avoit pour amiral, étoit plus soumis aux volontés du peuple que Dion,

s'y opposa de tout son pouvoir. Dion se relâcha en ce point, et remit à Héraclide le commandement général sur mer. Mais il les offensa d'un autre côté très-grièvement, en empêchant le partage qu'ils vouloient faire des trésors et des maisons, et en cassant et annulant ce qui avoit été ordonné sur cette matière.

Héraclide, qui anciennement avoit été le premier à proposer ce partage, pour se faire valoir, pour semer le trouble, et pour prévenir les esprits contre Dion, tira de là un nouveau prétexte de recommencer ses menées et ses cabales, et un nouveau sujet de le décrier et de le calomnier. Dion s'entendoit blâmer par tous ses amis d'avoir ainsi fortifié et élevé contre lui-même un homme aussi méchant qu'Héraclide, et entièrement corrompu par l'envie et l'ambition. Croisé dans toutes ses démarches, il parvint néanmoins à s'emparer de la citadelle que Denys, en partant pour l'Italie, avoit confiée à la garde de son fils. Apollocrate, c'est ainsi qu'il se nommoit, la voyant pressée de fort près, et réduite à une très-grande disette, fit avec Dion une capitula-

tion, par laquelle il la lui remit entre les mains avec toutes les armes et toutes les autres provisions de guerre; et ayant pris avec lui sa mère et ses sœurs, et rempli cinq galères de ses effets et de ses gens, il alla trouver son père. Il n'y eut personne dans la ville qui ne voulût être témoin de l'agréable spectacle de ce départ, qui rendoit à Syracuse sa liberté. On admiroit l'instabilité de la fortune qui enlevoit en si peu de temps à Denys toute sa splendeur et tout son pouvoir, et les rares qualités de Dion, qui, avec si peu de moyens et de forces, avoit ruiné une tyrannie déjà si ancienne et si bien cimentée. Dion parut d'autant plus grand après de si heureux succès, qu'il ne s'en montra que plus simple encore dans tout son extérieur, et plus modeste.

Cependant, voulant corriger et ramener les Syracusains, gâtés par toutes sortes de flatteries, et en particulier par celles d'Héraclide, il se proposa d'établir une forme de gouvernement, qui pût les garantir de cette démocratie pure qu'il regardoit, selon la pensée et les expressions de Platon (1),

(1) Plat. de Republ. l. VIII.

non comme un gouvernement, mais comme une foire et un encan de toutes sortes de gouvernemens, où l'on est toujours prêt à en changer selon son caprice, et à en choisir, en acheter ou en vendre, pour ainsi parler, un autre à son gré. Mais comme il craignoit de trouver toujours en son chemin Héraclide, et qu'il le connoissoit d'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit, pour un homme turbulent, brouillon, léger et séditieux, il lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empêchés de le tuer, et qui, n'étant plus retenus, allèrent dans sa maison et s'en défirent. Ce meurtre, qu'il autorisa par son consentement, empoisonna le peu de temps qui lui restoit à vivre.

Il y avoit alors à Syracuse un compagnon de Dion, nommé Callipus, qui, comme nous l'avons vu, étoit d'Athènes, qui avoit fait la guerre avec lui, et qui avoit acquis beaucoup de réputation par son courage. Mais la guerre ayant emporté les plus considérables et les plus braves des amis de Dion, et Héraclide ayant été tué, ce Callipus vit que les mutins et les séditieux manquoient de chef, et il forma le dessein de

leur en servir. Devenu alors le plus scélérat de tous les hommes, et se flattant que la Sicile seroit le prix du meurtre de son hôte et de son ami, il corrompit et aposta contre Dion quelques soldats étrangers, usant d'ailleurs de toutes sortes de ruses et de fourberies, pour endormir, par de fausses apparences de zèle, Dion et les personnes de sa famille qui s'intéressoient le plus à lui. Pour rassurer même celles-ci sur les bruits qui couroient de sa trahison, il prêta, la torche à la main, dans le temple des grandes Déesses, ce qu'on appeloit le grand serment, et porta ensuite l'impiété jusqu'à attendre le jour de la fête de Proserpine, pour commettre, par la main de plusieurs soldats de Zacinthe, et au milieu de ses amis, qui n'osèrent lui donner du secours, l'horrible attentat pour lequel il avoit tout disposé. Dion, prévenu par ces derniers du danger prochain qu'il couroit, et bourrelé par le souvenir de ce qu'il avoit permis qu'on fît à Héraclide, regardant cette action comme une tache à sa vertu et à sa gloire, et ne tenant plus aucun compte de la vie, leur avoit répondu qu'il aimoit mieux mourir

L'an 354 avant J. C.

mille fois, et tendre le cou à quiconque voudroit le tuer, que de vivre dans la nécessité de se précautionner tous les jours non-seulement contre ses ennemis, mais encore contre ses amis.

Après le meurtre de Dion, Callipus jouit pendant treize mois d'une fortune éclatante, et tint Syracuse sous sa main. Mais ce monstre ne fut pas long-temps, dit Plutarque, un sujet de reproche pour les dieux, comme s'ils souffroient tranquillement, et sans en être indignés, qu'un homme fût élevé à une si grande puissance, par un crime si impie et si détestable; car il ne tarda pas à en porter la peine. Etant parti avec des troupes pour se rendre maître de Catane, non-seulement il se vit fermées pour toujours les portes de Syracuse; mais, à l'attaque qu'il fit ensuite de Messine, il perdit beaucoup de monde, et particulièrement tous les soldats zacinthiens qui avoient tué Dion; après quoi, ne trouvant dans toute la Sicile aucune ville qui voulût le recevoir, et toutes au contraire le haïssant et le chassant comme un scélérat, il se retira à Rhège, où il vécut fort pauvrement, et il fut enfin assassiné

avec le même poignard, dit-on, qui avoit servi aux soldats de Zacinthe pour assassiner Dion (1).

Délivrée de Callipus, Syracuse ne fit que changer tous les jours de tyrans, et elle se voyoit accablée de tant de maux, qu'il s'en falloit peu qu'elle ne fût entièrement déserte. Quant au reste de la Sicile, une partie de cette île étoit tellement dépeuplée par les guerres continuelles, qu'on n'y trouvoit presque ni villes ni bourgs; et le peu de villes qui restoient sur pied, étoient occupées en général par des Barbares ramassés de tout pays, et par des troupes qui, n'étant point entretenues, se payoient par leurs propres mains, en s'emparant des places, qui toutes les recevoient à bras ouverts, soit par foiblesse, soit parce que dans l'extrémité où elles se trouvoient, le changement de maître leur paroissoit un soulagement. Telles ont donc été presque toujours, mon fils, les suites de la démocratie!

---

(1) Diod. l. XV, p. 385; l. XVI, p. 410-417; 419-423; 432-436. Plat. epist. 7. Plut. in Dion.

L'an 347 avant J. C. Denys le jeune, dix ans après son expulsion, et la même année que finit en Grèce la guerre sacrée, rassembla quelques troupes étrangères, et ayant chassé Nypsius, ancien général de ses troupes, qui s'étoit rendu maître à son tour de Syracuse, il se remit en possession de la souveraineté. Comme ses malheurs l'avoient rendu plus méchant encore et plus féroce qu'il ne l'étoit auparavant, les plus gens de bien et les plus apparens de la ville, ne pouvant souffrir cette dure servitude, avoient eu recours à Icétas, qui commandoit à Léontium, et s'étant abandonnés à sa conduite, ils l'avoient élu pour leur général; non qu'il fût en rien meilleur que les tyrans les plus déclarés, mais parce qu'ils manquoient d'autre ressource, et qu'ils appuyoient au moins leur confiance sur ce qu'il étoit originaire de Syracuse, et qu'il avoit des forces suffisantes pour faire la guerre au tyran.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois étant abordés en Sicile avec une flotte considérable, y avoient déjà fait de grands progrès, qui avoient enflé leurs espérances et augmenté leur avidité. Les Siciliens et ceux de

Syracuse, effrayés d'un succès si rapide, envoyèrent une ambassade en Grèce pour demander du secours aux Corinthiens, dont les Syracusains tiroient leur origine, et qui s'étoient toujours déclarés les ennemis de la tyrannie.

Icétas, qui se proposoit pour fin de se rendre maître absolu de Syracuse, et non de l'affranchir, traitoit alors sous main avec les Carthaginois, tandis qu'en public il louoit les mesures des Syracusains, et qu'il joignoit ses députés aux leurs.

Les Corinthiens, qui jouissoient en ce moment d'une paix profonde, résolurent d'envoyer le secours qu'on leur demandoit. Il n'étoit question que de trouver un général. Les archontes proposoient ceux qui avoient le plus d'envie de se signaler et de s'avancer, lorsqu'un homme du peuple nomma à haute voix Timoléon, qui ne se mêloit plus des affaires publiques, et qui n'étoit ni en âge de concevoir de si hautes espérances, ni dans la volonté de se charger d'un si pesant fardeau.

Timoléon descendoit d'une des plus nobles familles de Corinthe. Il aimoit passion-

nément sa patrie, et faisoit paroître en tout une extrême douceur, si ce n'étoit en ce qui auroit pu affoiblir la haine implacable qu'il avoit vouée à la tyrannie et aux méchans. Pour ce qui concerne la guerre, il étoit si heureusement né, qu'il y montroit dans sa jeunesse une prudence consommée, et que, dans sa vieillesse, ses actions étoient animées de tout le feu et de toute la hardiesse de l'âge le plus bouillant. Il avoit un frère aîné, nommé Timophane, qui ne lui ressembloit en rien. Sans jugement, sans conduite, rempli de la folle ambition de régner, il étoit entretenu dans ses idées extravagantes par ses compagnons de débauche et par quelques soldats étrangers, qui le regardoient comme un grand homme, parce qu'il paroissoit avoir quelque valeur et quelque audace dans les combats, où il cherchoit toujours les plus grands dangers sans aucun ménagement pour sa personne. Par ce seul endroit il avoit surpris l'estime de ses concitoyens, qui, le croyant très-propre à la guerre et homme de main, lui avoient confié le commandement des troupes; et c'est en quoi son frère Timoléon le

servoit utilement, cachant toujours ses fautes ou les diminuant, au lieu qu'il relevoit et augmentoit tout ce qu'en lui la nature faisoit quelquefois, et comme par hasard, de bon et d'honnête.

Dans un combat des Corinthiens contre les Argiens, où Timophane, qui commandoit la cavalerie, abandonné de la plupart des siens, couroit un extrême péril, Timoléon, qui combattoit avec les gens de pied, courut à lui, le couvrit de son bouclier, et après avoir reçu, non-seulement sur ses armes, mais sur sa personne, bien des traits, enfin, tout percé qu'il étoit, et faisant des efforts incroyables, il écarta les ennemis et sauva son frère.

Quelque temps après, les Corinthiens, craignant que leurs alliés ne profitassent de l'état de détresse où ils étoient alors, pour s'emparer de leur ville, comme ils l'avoient déjà fait autrefois, portèrent un décret pour lever et entretenir quatre cents soldats étrangers, et en donnèrent le commandement à Timophane. Celui-ci, commençant dès lors à ourdir toutes les trames qui pouvoient le rendre maître de la ville, fit mourir plusieurs

des principaux citoyens sans aucune forme de justice, et finit par se déclarer lui-même seigneur et tyran de ce peuple consterné et abattu.

Timoléon, au désespoir de la conduite de son frère, ne négligea rien pour le ramener; mais Timophane rejeta avec mépris toutes ses remontrances. Dans l'excès de sa douleur, Timoléon se concerte avec deux de ses amis, l'un beau-frère même de Timophane, et l'autre devin de profession, et accompagné de ces deux hommes, il va au bout de quelques jours chez son frère. Ils le conjurent tous trois de vouloir enfin écouter la raison et de se rendre à leurs instances. Timophane ne fait d'abord que rire de leur simplicité, et pressé plus vivement, il entre bientôt dans une furieuse colère. Alors Timoléon s'éloigne un peu de lui et se couvre la tête, fondant en larmes. Dans ce moment ses deux amis tirent leur épée, se jettent sur Timophane et le tuent (1).

---

(1) Ce récit de Plutarque diffère de celui de Diodore, qui écrit que Timoléon tua lui-même son frère dans la place publique.

Dès que cette action fut divulguée, elle trouva une foule d'admirateurs, qui ne pouvoient assez relever la grandeur d'ame de Timoléon, qui rempli de tendresse pour son frère l'avoit sacrifié à la patrie; tandis que beaucoup d'autres, partisans de la tyrannie, le décrioient en secret, lui reprochant l'action qu'il venoit de faire, comme un parricide abominable, qui attireroit sur lui la vengeance des dieux. Ces reproches qu'on lui rapporta le jetèrent dans la plus affreuse mélancolie. Ayant appris que sa mère vomissoit elle-même d'horribles imprécations, il se présenta pour la consoler; mais ne pouvant soutenir la vue du meurtrier de son fils, elle lui ferma sa porte. Ce dernier trait lui fit prendre la résolution de renoncer à la vie et de se laisser mourir de faim. Ses amis firent tant néanmoins par leurs avis et leurs prières, qu'il consentit à prendre de la nourriture, mais en formant le dessein de passer dans la solitude le reste de ses jours. Pendant les premières années, il ne venoit en effet jamais à la ville, et alloit errant çà et là dans les lieux les plus déserts. Il se rapprocha ensuite un peu plus des hommes,

mais sans se mêler du gouvernement, et se trouvant rarement dans les assemblées publiques. Il étoit toutefois présent, lorsque, vingt ans après la mort de Timophane, il fut nommé pour commander les troupes qu'on envoyoit en Sicile. Tout le peuple ayant concouru avec joie à sa nomination, Téléclide, qui avoit le plus de considération et d'autorité dans Corinthe, se leva, et adressant la parole à Timoléon, il l'exhorta à rappeler son ancienne valeur, et à se bien acquitter de sa charge : « Car, lui dit-il, et ce mot étoit plein de sens, si tu te comportes bien, nous croirons que tu as tué un tyran; et si tu te comportes mal, nous serons persuadés que tu as tué ton frère ».

Lorsque tous les vaisseaux furent prêts, Timoléon s'embarqua avec sept galères de Corinthe, deux de Corcyre, et une dixième de Leucade. Mais après qu'il fut heureusement abordé sur la côte d'Italie, des nouvelles arrivées de Sicile, le jetèrent dans une grande perplexité : on apprit qu'Icétas venoit de battre Denys; que s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuse,

il avoit obligé le tyran à se renfermer dans la citadelle, et dans le quartier de la ville appelé l'Ile, où il le tenoit assiégé, en l'environnant de murailles ; et qu'il avoit donné ordre aux Carthaginois avec lesquels il s'étoit allié, d'empêcher Timoléon d'approcher et de prendre terre, afin que, quand ils l'auroient forcé de se retirer, ils pussent tranquillement partager entre eux toute la Sicile.

Les Carthaginois avoient envoyé pour cet effet à Rhège, vingt galères, tandis qu'Icétas avoit envoyé de son côté à Timoléon, des ambassadeurs qu'il avoit chargés de propositions aussi captieuses que ses démarches. Ils avoient ordre de lui dire, qu'il pouvoit venir seul, s'il le désiroit, auprès d'Icétas, pour l'aider de ses conseils, et pour prendre part à ses prospérités et à ses victoires ; mais qu'il n'avoit plus d'ailleurs qu'à renvoyer à Corinthe ses troupes et ses vaisseaux, parce que la guerre étoit sur le point d'être terminée ; et que, s'il refusoit de le faire, les Carthaginois étoient résolus de lui fermer le passage de la Sicile, et de le combattre, s'il osoit le tenter.

Les Corinthiens qui s'étoient pressés de se rendre à Rhège, pour prévenir, s'il se pouvoit, les Carthaginois, les virent à l'ancre, non loin du port. L'intelligence qui étoit entre eux et Icétas, les lettres de ce dernier, remplirent les soldats de Timoléon d'indignation et de colère. Ils déploroient le malheureux état de la Sicile, qui alloit devenir toute entière la proie de ses ennemis et de la tyrannie. Il leur paroissoit néanmoins impossible de battre les vaisseaux que les Carthaginois avoient fait avancer sur leur passage, comme étant du double plus forts; et quand même ils les auroient battus, et qu'ils seroient arrivés heureusement en Sicile, il n'y avoit nulle apparence qu'ils pussent venir à bout de l'armée d'Icétas, à laquelle ils n'avoient prétendu amener qu'un petit secours de troupes, les seules qu'ils pussent alors tourner contre lui.

Dans cette conjoncture si délicate, Timoléon demande une conférence avec les principaux officiers de l'escadre carthaginoise, et il leur dit, qu'il étoit prêt à exécuter ce qui lui étoit proposé de la part d'Icétas; mais qu'il souhaitoit avant tout

qu'ils consentissent à lui faire leur proposition, et à recevoir sa réponse devant les citoyens de Rhège; ce qui lui devenoit nécessaire pour sa décharge et pour sa sûreté, parce que de leur côté, ils exécuteroient bien plus fidèlement ce qu'ils avoient promis pour les Syracusains, quand ils auroient tout le peuple de Rhège pour témoin de leurs promesses.

Ce n'étoit là qu'une ruse de Timoléon, qui ne cherchoit qu'à les amuser pour avoir le temps de passer en Sicile, sans qu'ils pussent s'y opposer; et il étoit, en tout cela, de concert avec les magistrats de Rhège, qui ne demandoient pas mieux que de voir les affaires de Sicile tomber entre les mains des Corinthiens, et qui ne craignoient rien tant que le voisinage des Barbares. Ils convoquent donc une assemblée, et ferment les portes de la ville, sous prétexte d'empêcher les citoyens de sortir, afin qu'ils pussent vaquer uniquement à cette affaire.

Le peuple étant assemblé, on fait de longs discours, chacun se piquant de traiter le même sujet à sa manière, et tous ensemble ne cherchant qu'à gagner du temps, jusqu'à

ce que les galères des Corinthiens fussent parties; ce que n'empêchèrent point ceux qui montoient les vaisseaux des Carthaginois, croyant que cela se faisoit de concert avec leurs officiers qui étoient dans la ville, et que les neuf galères s'en retournoient à Corinthe, la dixième restant pour mener Timoléon à Syracuse et à l'armée d'Icétas.

Timoléon, qui étoit toujours au bas de la tribune aux harangues, sembloit n'attendre que le moment de parler à son tour; mais dès qu'on lui eut dit à l'oreille que ses galères étoient en mer, il se coula doucement parmi la foule, qui, pour favoriser son évasion, se pressoit extrêmement autour de la tribune, gagna le rivage, s'embarqua très-promptement sur la galère qui lui étoit restée, et ayant rejoint les autres, ils arrivèrent ensemble à Tauroménium, ville de Sicile, où ils furent reçus à bras ouverts par Andromaque, qui y commandoit, et qui, plein d'horreur pour la tyrannie, sollicitoit le secours des Corinthiens depuis longtemps. Il donna sa ville à Timoléon pour sa place d'armes, et ses citoyens se joigni-

rent aux troupes de Corinthie pour remettre la Sicile en liberté.

Quand on sut que Timoléon étoit parti, et que l'assemblée des Rhégiens eut été terminée, les Carthaginois ne purent dissimuler la honte et la rage où ils étoient d'avoir été ainsi trompés. Leur désespoir donna lieu à ceux de Rhège de rire à leurs dépens ; et comme les Phéniciens passoient pour les plus grands fourbes du monde, et que leur fraude avoit passé en proverbe, ils leur disoient en plaisantant, qu'étant Phéniciens, ils devoient avoir moins d'aversion pour les ruses et pour l'artifice.

Cependant les Carthaginois, sans perdre de temps, dépêchent une galère avec un ambassadeur à Tauroménium. Cet homme fait un long discours à Andromaque, à la fin duquel le menaçant d'une manière insultante, il lui montre sa main toute ouverte, et la retournant ensuite, il lui dit : Si tu ne chasses sur l'heure même les Corinthiens, tu verras ta ville aussi facilement renversée, que j'ai retourné et renversé ma main. Andromaque ne fit que rire de sa menace, et lui répondit sur le même ton :

Si tu ne te retires promptement, ta galère, qui est maintenant comme cela, lui montrant sa main ouverte, *tu vas la voir comme cela,* lui montrant sa main renversée.

Sur la nouvelle de l'arrivée de Timoléon, Icétas effrayé fit venir la plupart des galères des Carthaginois, dont les forces, commandées par Magon et par Hannon, se montoient à cent cinquante vaisseaux longs, cinquante mille hommes de pied, et trois cents chariots. Les Syracusains perdirent alors toute espérance de salut, voyant les Carthaginois en possession du port, Icétas maître de presque toute la ville, Denys barricadé dans la citadelle, et Timoléon qui ne tenoit à la Sicile que par un petit coin de sa lisière, où il occupoit la petite ville de Tauroménium, avec très-peu d'espérance et avec encore moins de forces; car il n'avoit en tout, pour le moment, que mille soldats, et que les provisions à peine nécessaires pour les nourrir. D'ailleurs les villes ne se fioient point à lui : les maux qu'elles venoient de souffrir par les extorsions et par les cruautés qu'on y avoit exercées, les avoient aigries contre tous les commandans de troupes, et

ceux mêmes qui venoient comme amis, surtout depuis ce qu'elles avoient éprouvé de l'horrible perfidie de Callipus et de Pharax, qui, étant venus tous deux, l'un d'Athènes, et l'autre de Lacédémone, pour affranchir la Sicile et pour chasser les tyrans, s'étoient cependant conduits de manière que toutes les calamités endurées sous la tyrannie paroissoient à la Sicile n'être qu'un soulagement et un repos en comparaison de ce qu'elle venoit de souffrir, et que ceux qui étoient morts sous le joug de la servitude étoient mille fois plus heureux que ceux qui s'étoient vus comme garottés des chaînes de la liberté.

Pensant donc que Timoléon ne les traiteroit pas mieux que les autres ne l'avoient fait avant lui, et qu'il cachoit, sous de belles apparences et de vaines promesses, des desseins aussi perfides, ils avoient, tous, les Corinthiens pour suspects, et rejetoient toutes les propositions qu'ils pouvoient leur faire. Il n'y eut d'un peu traitable qu'une partie des Adranites, qui habitoient une petite ville consacrée à un certain dieu nommé Adranus, pour lequel toute la Sicile avoit une

vénération particulière, et dont le temple magnifique étoit gardé par mille chiens. Les habitans étoient divisés entre eux. Les uns avoient appelé Icétas et les Carthaginois, et les autres avoient envoyé vers Timoléon.

Ces deux généraux se hâtant également pour prévenir chacun son ennemi, arrivèrent presque en même temps devant la place. Mais Icétas avoit avec lui près de cinq mille hommes, et Timoléon n'en avoit que douze cents avec lesquels il étoit parti de Tauroménium. Malgré cette inégalité de forces, Timoléon, se doutant bien que les Carthaginois étoient occupés à prendre leur logement et à dresser leurs tentes, fond sur eux à l'improviste et les met en fuite; ce qui fut cause qu'on n'en tua pas plus de trois cents, et qu'on ne fit que six cents prisonniers; mais on prit leur camp et tout leur bagage. Les Adranites ouvrent aussitôt leurs portes et se rendent à Timoléon. D'autres villes lui envoient aussi leurs députés pour faire leurs soumissions.

Denys lui-même, qui renonçoit à toute espérance, et qui se voyoit à la veille d'être

forcé, n'eut que du mépris pour Icétas, qui s'étoit laissé surprendre si honteusement, et rempli d'admiration pour Timoléon, il lui envoya des ambassadeurs pour se rendre aux Corinthiens, et pour leur remettre la citadelle.

Timoléon, profitant d'un bonheur si inespéré, fit, au milieu des ombres de la nuit, filer par pelotons, et à la dérobée, deux officiers corinthiens avec quatre cents soldats dans cette citadelle, dont ils se saisirent, ainsi que de tous les meubles du tyran, et de toutes les provisions qu'il avoit faites, en armes, en chevaux, et en tout genre. Denys avoit encore deux mille hommes de troupes réglées qu'il livra avec tout le reste à Timoléon, et pour lui, prenant son argent et quelques-uns de ses amis en petit nombre, si toutefois les tyrans ont des amis, il s'embarqua, sans être aperçu des troupes d'Icétas, et se rendit au camp du général corinthien.

Ce fut pour la première fois de sa vie qu'il parut dans l'état, si abject pour lui, d'un simple particulier et d'un suppliant; et dans cet équipage il fut envoyé à Corinthe avec

une seule galère, très-peu d'argent, et sans suite, lui qui avoit été élevé dans le sein de la tyrannie, et qui avoit eu sous sa domination le plus grand et le plus florissant royaume qui jusqu'alors eût été usurpé par des tyrans. Il l'avoit possédé dix ans entiers, avant que Dion prît les armes contre lui, et il l'avoit possédé ensuite douze autres années encore, mais toujours parmi les guerres et les combats. S'il fit de grands maux pendant sa domination tyrannique, il essuya de plus grandes calamités, qui en furent le juste salaire. Il vit la mort de ses enfans, étant déjà parvenu à un certain âge; il vit ses filles outragées par les derniers excès où puisse se porter la licence; il vit sa femme, qui étoit aussi sa sœur, déshonorée par ses ennemis de la manière la plus infâme; et il la vit enfin mourir de mort violente avec ses enfans, et son corps jeté dans la mer.

Denys étant arrivé à Corinthe, il n'y eut pas un seul homme qui ne conçût un désir ardent de le voir et de lui parler. Les uns, animés par la haine qu'ils portoient à la tyrannie, alloient avec joie repaître leurs yeux du

du spectacle de ses malheurs, comme pour fouler aux-pieds celui que la fortune avoit abattu. Les autres, émus en sa faveur par une si soudaine catastrophe, et compatissant à de si grands maux, comparoient l'état d'où il étoit déchu avec le profond abîme de misères où ils le voyoient plongé, et contemploient, dans cet étrange renversement, cette puissance suprême qui se joue des fortunes et des grandeurs humaines.

Le mépris succéda bientôt à tous les sentimens que Denys avoit inspirés, lorsqu'on vit celui qui, peu de jours auparavant, étoit maître de la Sicile, passer les jours entiers dans la boutique des parfumeurs, dans les tavernes, dans les places publiques avec des courtisanes, ou instruisant des comédiennes et des chanteuses, et disputant avec elles sur le chant et l'harmonie de quelques parties d'un chœur.

La plupart jugeoient avec fondement que Denys ne se portoit à ces indignes amusemens que par inquiétude, par ennui, et parce qu'ayant naturellement l'ame vile, il aimoit avec fureur les plus basses voluptés; quelques autres pensoient qu'il en usoit

ainsi par politique, pour ne pas se rendre suspect aux Corinthiens, et pour ne laisser entrevoir de sa part aucune pensée ni aucun désir de recouvrer ses Etats.

Cicéron (1) nous apprend que l'extrême pauvreté où il se trouvoit réduit à Corinthe, l'obligea d'y ouvrir une école, et d'y apprendre à lire aux enfans; comme s'il avoit eu besoin, selon la pensée de cet orateur, d'exercer toujours quelque espèce d'autorité : nouveau genre toutefois de domination et d'empire, bien différent de celui dont il avoit joui sur toute la Sicile. C'est pour faire allusion à une si grande leçon donnée, en particulier aux plus fiers potentats, que Philippe ayant écrit aux Lacédémoniens d'un ton fort haut et fort menaçant, ils lui mandèrent pour toute réponse, ces deux mots : *Denys à Corinthe.*

Si une parole que Plutarque nous rapporte de Denys le jeune est vraie, elle donneroit lieu de croire que ce prince ne s'étoit point livré lui-même, par sa conduite, à l'état d'abjection et d'avilissement où on

(1) Cic. Tuscul. Quæst. l. III, n°. 27.

nous l'a représenté. Un étranger, qui, pendant son séjour à Corinthe, le railloit avec une grossièreté indécente, sur le commerce qu'il avoit eu avec les philosophes quand il étoit dans sa plus grande splendeur, ayant fini par lui demander à quoi lui avoit servi toute la sagesse de Platon? « Comment donc trouves-tu, lui dit Denys, que je n'aie tiré aucune utilité des leçons de Platon, lorsque tu vois que je supporte si constamment ma mauvaise fortune »?

Si le malheur de Denys parut surprenant, et un de ces coups du ciel, dit Plutarque, qu'on ne peut prévoir ni attendre, le bonheur de Timoléon ne fut pas trouvé moins digne d'admiration, puisque cinquante jours après son arrivée en Sicile, il se vit maître de la citadelle de Syracuse, et envoya Denys à Corinthe.

Cependant Icétas pressoit vivement la citadelle de Syracuse, et la serroit de si près, que les convois qu'on envoyoit aux Corinthiens n'y pouvoient entrer. D'un autre côté, par une perfidie, digne de la scélératesse d'un tyran, et qui sera toujours, et partout où elle sera employée, l'objet de l'exécration

du genre humain, il avoit envoyé à Adrane, où étoit Timoléon, deux soldats étrangers pour l'assassiner. Ces soldats apprirent, à leur arrivée, que Timoléon devoit faire ce jour-là un sacrifice. Ils se glissèrent dans le temple avec des poignards sous leur robe, et s'étant mêlés parmi la foule qui environnoit l'autel, ils étoient sur le point d'exécuter leur entreprise, lorsque tout à coup un inconnu donne un grand coup d'épée sur la tête de l'un de ces assassins, l'étend à ses pieds, et l'épée haute, il fend la presse, et gagne un rocher escarpé. Le compagnon du mort, surpris et déconcerté, s'approche de l'autel, l'embrasse, et demande grâce à Timoléon, sous la promesse de lui révéler leur complot. On la lui accorde, et il déclare à l'instant la trahison d'Icétas, qui les avoit payés l'un et l'autre pour en être l'instrument.

Tandis qu'il fait cette déclaration, on amène l'inconnu qui s'étoit enfui sur le rocher, et qui, en entrant, crioit de toute sa force qu'il n'avoit fait que venger son père, que ce malheureux avoit assassiné autrefois dans la ville des Léontins; et il citoit beau-

coup de témoins, parmi les assistans mêmes, qui tous rendoient témoignage à la vérité, et ne pouvoient se lasser d'admirer, au rapport de Plutarque, les voies secrètes et incompréhensibles de la fortune, disons mieux, de la providence, qui, faisant naître une chose d'une autre, et rapprochant les événemens les plus éloignés, lie à une même chaîne des incidens qui paroissent n'avoir entre eux aucun rapport, et se sert de causes naturelles, pour produire des effets qui paroissent tenir du prodige.

Les officiers et les soldats corinthiens, émerveillés de cette aventure, honorèrent cet homme d'un présent de dix mines (1), pour avoir prêté sa main au Dieu qui veilloit à la garde de Timoléon, et parce qu'il avoit, sans le savoir, et par des raisons qui lui étoient particulières, réservé l'effet de son ressentiment, jusqu'au moment où la providence avoit résolu de le faire servir

(1) Dix mines ou mille drachmes, faisant la sixième partie d'un talent ou 900 liv. de notre monnoie, sur le pied du talent attique, évalué 5,400 liv.

au salut de leur général, qui en parut, à leurs yeux, plus digne que jamais de leur vénération, et qui leur en devint plus cher encore.

Icétas, qui venoit de manquer son coup, et qui voyoit tous les jours Timoléon grossir ses troupes de ceux qui se rendoient à lui, fit venir Magon, l'un des généraux carthaginois, avec toute sa flotte. Magon, avec un appareil formidable, entre dans le port, et se loge dans la ville.

Comme il étoit venu de Catane du blé que Timoléon avoit trouvé le moyen de faire passer aux soldats de la citadelle, et qu'il leur envoyoit encore journellement, dans des bateaux de pêcheurs et dans de petites barques, qui, profitant surtout des temps des bourasques, se couloient au travers des galères des Carthaginois, que l'agitation de la mer et des vents tenoient écartés; Magon et Icétas résolurent de se rendre maîtres de la ville qui procuroit ces convois aux assiégés. Ils prennent l'élite de leurs troupes, s'embarquent, et cinglent vers Catane. Léon le Corinthien, qui commandoit dans la citadelle de Syracuse, ayant

remarqué du haut de ses remparts, que les soldats qu'on avoit laissés pour continuer le siége, ne se tenoient pas assez sur leurs gardes, fit tout à coup une furieuse sortie sur eux, pendant qu'ils étoient dispersés, en tua une partie, mit l'autre en fuite, et se saisit du quartier de la ville appelé Achradine, qui étoit le plus fort de tous, et celui qui avoit été le moins maltraité; car Syracuse, à proprement parler, étoit un assemblage de plusieurs villes. Léon y trouva une si grande quantité de blé et tant de richesses, qu'il ne voulut pas abandonner ce poste et retourner dans le château; mais résolu de tenir l'un et l'autre, il fortifia à la hâte l'enceinte de l'Achradine, et la joignit à la citadelle par des ouvrages qui leur servoient de communication.

Déjà Magon et Icétas étoient près d'arriver devant Catane, lorsqu'on vint en toute diligence, de Syracuse, leur annoncer la prise de ce quartier de la ville. A cette nouvelle, qui les remplit de confusion et de trouble, ils reprirent promptement la même route qu'ils venoient de tenir, n'ayant pu ni se saisir de la ville qu'ils alloient attaquer,

ni conserver toute entière celle dont ils étoient déjà les maîtres.

Des événemens heureux se succèdent en faveur de Timoléon. De nouveaux soldats qu'on lui avoit envoyés de Corinthe, et qui avoient été retenus à Rhége, à cause de la difficulté des passages interceptés par Hannon, ayant cessé d'être observés par les vaisseaux carthaginois qu'il avoit sous ses ordres, parviennent, à la faveur d'un temps propice, à passer en Sicile. Timoléon les reçoit, et marche avec eux à Syracuse, n'ayant pas à sa suite plus de quatre mille combattans. Magon s'effraie à son approche, et craignant d'être trahi par Icétas, dont il commençoit à se défier, quoique sans raison, il lève l'ancre, et fait voile en Afrique. Icétas, loin de quitter la partie, se prépare à une vigoureuse défense, qui n'empêche pas que Timoléon n'emporte de force, presque en un instant, Syracuse, dont Icétas réussit à s'échapper, et n'ait par-dessus tout, le bonheur inconcevable, dans une pareille attaque, de ne perdre aucun soldat. La Grèce, la Sicile, l'Italie, retentirent à la fois de cet exploit. Timoléon, maître de Syracuse, fit raser la citadelle, et

travailla à repeupler la ville, qui étoit devenue presque un désert, où l'herbe avoit cru à une si grande hauteur, que les chevaux y paissoient comme en pleine campagne. Toutes les autres villes de la Sicile, hors un très-petit nombre, n'étoient que de vastes solitudes, remplies de cerfs et de sangliers; et tous ceux qui s'étoient retirés dans des châteaux et dans les forteresses, ne vouloient se prêter nullement à en sortir pour retourner dans la ville, tant ils regardoient les assemblées publiques avec horreur, et les tribunaux comme des coupes-gorge, dit Plutarque, d'où étoient sortis contre eux les plus cruels instrumens et tous les fauteurs de la tyrannie. Timoléon écrivit donc à Corinthe pour qu'elle rassemblât de toute la Grèce de nouveaux habitans pour Syracuse.

Les Corinthiens n'envisagèrent point la calamité des Syracusains comme une occasion de s'agrandir et de se rendre maîtres de leur ville; mais envoyant des hérauts dans tous les jeux sacrés de la Grèce et dans toutes les assemblées, ils y firent publier, « que les Corinthiens, après avoir éteint la

tyrannie dans Syracuse et chassé le tyran, déclaroient libres et indépendans les Syracusains, et tous les peuples de la Sicile qui voudroient retourner dans leur pays; et qu'ils leur permettoient d'en aller partager entre eux les terres avec toute sorte de justice et d'égalité ». Ils dépêchèrent en même temps des courriers en Asie, et dans toutes les îles où s'étoient retirés grand nombre de ces fugitifs, pour les exhorter à se rendre promptement à Corinthe, qui leur fourniroit à ses frais des vaisseaux, des capitaines, et une escorte sûre, pour les ramener dans leur patrie.

Dès que cette publication fut faite, Corinthe se vit combler de louanges et de bénédictions. Des hommes de Corinthe même et de toute la Grèce grossirent cette nouvelle espèce de colonie, et se rendirent en Sicile auprès de Timoléon. Il se trouva là, en tout, soixante mille hommes, auxquels il partagea les terres vacantes; et subvenant par divers moyens aux besoins des plus pauvres, il acheva de déraciner la tyrannie dans presque toutes les autres parties de l'île, rétablit à Syracuse la police la plus exacte, et

lui dicta les lois les plus importantes et les plus nécessaires, de concert avec deux législateurs que les Corinthiens avoient envoyés.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois arrivèrent à Lilybée, un des plus grands promontoires, et où se trouvoit un des plus grands ports de la Sicile. Magon, après sa retraite honteuse, s'étoit tué lui-même. Les Carthaginois, irrités de ce qu'il s'étoit si mal acquitté de sa charge, avoient fait mettre son corps en croix, et ayant fait de grandes levées pour retourner en Sicile au commencement du printemps, ils y abordèrent avec une armée de soixante et dix mille hommes, deux cents vaisseaux de guerre, et mille vaisseaux de charge, qui portoient les machines, les chars, les chevaux, et toutes sortes de provisions de guerre et de bouche. Leurs généraux étoient Asdrubal et Amilcar.

Les Syracusains furent si consternés à la seule vue d'un semblable appareil, que de tant de milliers d'hommes qui étoient dans la ville, à peine s'en trouva-t-il trois mille qui osassent prendre les armes et suivre Timoléon, et que de quatre mille soldats merce-

naires qu'il avoit avec lui, il y en eut encore mille qui perdirent courage en chemin, et qui s'en retournèrent, en criant hautement que Timoléon avoit perdu le sens d'aller avec cinq mille hommes de pied et mille chevaux, affronter des troupes si nombreuses.

Ravi néanmoins que les lâches se fussent déclarés avant le combat, il anime les autres, et les mène avec une extrême diligence sur les bords de la rivière de Crimèse où les Carthaginois étoient campés. Du haut d'une colline, on les aperçoit qui commencent à passer le fleuve en ordre de bataille. Les chars à quatre chevaux, préparés pour le combat, marchoient à la tête; après ces chars venoit un corps de dix mille hommes d'infanterie pesamment armée, et toute couverte de boucliers blancs. A la magnificence de leurs armes, à la lenteur de leur marche, et à leur bon ordre, on conjecturoit que c'étoient des Carthaginois naturels. Ils étoient suivis des troupes des autres nations, qui marchoient pêle-mêle avec beaucoup de confusion et de désordre.

Timoléon voyant que la rivière lui livroit

des ennemis en tel nombre qu'il lui plairoit de les attaquer, et ayant fait remarquer à ses troupes toute leur armée séparée par le fleuve, les uns étant déjà passés et les autres se disposant à les suivre, il ordonna à Démarate de fondre à la tête de la cavalerie sur les Carthaginois avant qu'ils eussent le temps de prendre leurs rangs, et descendit avec l'infanterie dans la plaine pour le soutenir. Au moment où le choc étoit le plus vif, et où les Carthaginois qui étoient au delà du fleuve s'apprêtoient à envelopper les Grecs, il survint un orage des plus violens, pendant lequel la pluie, la grêle, les vents, les éclairs, donnoient tellement dans le visage des Carthaginois, que le trouble et l'épouvante se mirent bientôt parmi eux. Timoléon, profitant de leur désordre et de leur frayeur, pénétra dans leurs rangs, répandit le carnage dans toute leur armée, et les mit en déroute. Repoussés vers le fleuve, une grande partie des Barbares y fut engloutie, la cohorte sacrée des Carthaginois, composée de deux mille cinq cents hommes, choisis entre les plus distingués de la nation, par le mérite, par la naissance, et par

la richesse, y fut entièrement détruite, non sans avoir donné de grandes preuves de valeur. C'étoit une perte presque irréparable pour Carthage, qui n'avoit jamais perdu dans une seule bataille un aussi grand nombre de ses citoyens qu'elle le fit dans celle-ci ; car, en toutes ses guerres, elle se servoit de peuples nomades et de la Libye, de soudoyés, tant de l'Espagne que des côtes de la Gaule et de l'Italie. Dans le reste de l'armée, le nombre des morts se monta à plus de dix mille hommes, si l'on en croit Diodore, et Timoléon fit plus de dix mille cinq cents prisonniers. Un très-grand nombre de chariots ayant été brisés, on n'en prit que deux qui fussent entiers. Le camp se trouva rempli de toutes sortes de richesses, et en particulier d'une quantité immense d'or et d'argent. On porta dans la tente de Timoléon, et aux environs, mille cuirasses et plus de dix mille boucliers. On en suspendit une partie dans les temples des dieux à Syracuse, une autre fut distribuée aux soldats fournis par les alliés, et Timoléon envoya, de toutes ces armes, les plus belles à Corinthe, où elles furent placées dans le temple de Neptune

et dans quelques autres, avec une inscription qui marquoit : « que les Corinthiens et Timoléon, leur général, après avoir affranchi du joug des Carthaginois les Grecs habitués dans la Sicile, avoient suspendu ces armes dans les temples, pour en rendre des grâces immortelles aux dieux ».

A son retour à Syracuse, Timoléon bannit de la Sicile les mille soldats qui l'avoient abandonné, lorsqu'il alloit combattre l'ennemi. Ces malheureux passèrent en Italie, où ils furent égorgés par les Bruttiens.

Mamercus, tyran de Catane, et Icétas, sur le point d'être dépossédés comme les autres tyrans, se liguèrent de nouveau avec les Carthaginois, qu'ils invitèrent par des lettres à envoyer promptement une armée avec celui de leurs généraux sur l'expérience duquel ils pourroient le plus compter, à moins qu'ils ne voulussent être chassés entièrement de la Sicile. Le choix tomba sur Giscon, qui vint avec une flotte aussi considérable que la dernière, et prit avec lui quelques troupes auxiliaires de Grèce. Les Carthaginois n'avoient jamais eu de Grecs à leur service avant ce temps, où, remplis

d'admiration pour leur valeur, ils commençoient à les regarder comme des troupes invincibles.

La dernière expédition des Carthaginois n'eut pas plus de succès que la précédente. Icétas, sur l'appui duquel ils comptoient le plus, fut pris, après une défaite sanglante, par Timoléon, dans la ville des Léontins, avec son fils Eupolémus, et Euthyme, général de la cavalerie : ils lui furent tous amenés pieds et poings liés par leurs soldats. Icétas et son fils furent punis de mort, comme traîtres et comme tyrans, et Euthyme, quoique fort distingué à la guerre par sa valeur, ne put obtenir un meilleur sort, à cause d'une raillerie amère qu'on l'accusoit d'avoir faite contre les Corinthiens. Tant il est vrai, comme l'observe Plutarque, qu'on est souvent plus sensible aux injures qu'aux actions, et que la plupart des hommes supportent plus difficilement les mépris qu'ils ne supportent des pertes. Que les ennemis emploient, ajoute-t-il, des voies de fait, cela est pardonnable, à cause de la nécessité; mais les injures et les railleries, on les regarde toujours comme des marques,

ou d'une haine extraordinaire et personnelle, ou d'une insigne méchanceté.

Dès que Timoléon fut de retour à Syracuse, on fit venir dans l'assemblée du peuple la femme et les filles d'Icétas; on les condamna à la mort, et elles furent exécutées. De toutes les actions de Timoléon, c'est celle qui, au jugement de l'historien que nous venons de citer, lui fait le moins d'honneur; car tout l'odieux de cette sentence, dit Plutarque, doit retomber sur lui, n'y ayant aucune apparence que ces pauvres femmes eussent été condamnées, s'il l'avoit empêché. Mais il voulut sans doute les abandonner au ressentiment du peuple, qui ne cherchoit qu'à venger Dion, son premier libérateur. En effet, c'étoit Icétas même qui avoit jeté dans la mer Arète, femme de Dion, que celui-ci avoit recouvrée après la fuite de Denys le jeune, sa sœur Aristomaque, et son fils encore enfant, dont Arète étoit enceinte à la mort de Dion.

Timoléon marcha ensuite à Catane contre Mamercus, qui l'attendoit en bataille entre Catane et Syracuse. Le combat fut long et opiniâtre. Enfin Mamercus, défait

et mis en fuite, laissa sur la place plus de deux mille morts, dont la plus grande partie étoient des troupes de Phénicie que Giscon avoit envoyées à son secours.

Après cette défaite, les Carthaginois demandèrent la paix, qui leur fut accordée, à condition qu'ils n'occuperoient que les terres qui étoient au delà d'un certain fleuve de la Sicile, qu'ils laisseroient la liberté à tous ceux du pays d'aller s'établir à Syracuse avec leurs familles et leurs biens, et qu'ils ne conserveroient avec les tyrans, ni alliance, ni intelligence. Ce traité acheva de désespérer Mamercus, qui fut obligé enfin de se retirer à Messine chez Gippon, qui en étoit le tyran, et dont il entraîna la perte. Gippon, poursuivi et assiégé par Timoléon, fut mis à mort par les Messéniens eux-mêmes, et Mamercus fut conduit à Syracuse, où, condamné par le peuple, il souffrit le supplice dont on punissoit les brigands et les voleurs. Leptine, tyran d'Apollonie, et de plusieurs autres villes et châteaux, s'étoit rendu dès les premiers temps, et Timoléon l'avoit envoyé à Corinthe pour achever de donner à la Grèce le spectacle

le plus utile et le plus honorable pour elle.

C'est ainsi qu'il purgea la Sicile des tyrans qui avoient usurpé sur la plupart de ses villes la souveraineté, et sapa, autant qu'il étoit en lui, les fondemens des guerres et des séditions, après avoir rétabli partout la sûreté et la paix. Plein de mérite et de gloire, il se démit lui-même de son autorité, pour vivre dans la retraite à Syracuse, où il avoit fait venir de Corinthe sa femme et ses enfans. Il fut toujours respecté et consulté comme l'oracle commun de la Sicile; et il n'y avoit ni traité de paix, ni établissement de loi, ni réglement de police, qui ne parussent bien faits, s'il n'y avoit mis la dernière main.

Sa vieillesse fut éprouvée par la perte de la vue, qu'il supporta avec une patience inaltérable, et qui ne diminua rien de la considération et de la confiance qu'il s'étoit acquise. Les Syracusains ne se contentoient pas de lui rendre de fréquentes visites, ils lui menoient encore, à la ville et à sa maison de campagne, tous les étrangers de quelque distinction qui passoient chez eux, afin qu'ils vissent leur bienfaiteur, et pour se glo-

rifier en leur présence de ce qu'un aussi grand et aussi illustre personnage avoit préféré de passer une grande partie de ses jours au milieu d'eux, au lieu d'être tenté de retourner dans sa patrie.

Ayant vu écouler les derniers temps de sa vie parmi toutes les marques d'honneur et de reconnoissance que les Syracusains pouvoient lui donner, il fut attaqué d'une maladie légère en apparence, mais toujours mortelle dans un âge si avancé, et mourut un an avant que Philippe, roi de Macédoine, après un règne de vingt-quatre ans, fût assassiné par Pausanias. On donna quelques jours aux Syracusains, pour l'appareil des funérailles de Timoléon, et aux étrangers, afin qu'ils eussent le temps de venir de tous côtés honorer ses obsèques, qui se firent avec la plus grande pompe. Telle est la manière dont Plutarque les expose : « des jeunes gens, choisis par le sort, chargèrent sur leurs épaules son lit très-richement paré, et le portèrent à travers la place, où, peu de temps auparavant, étoient élevés les palais ou plutôt les forteresses des tyrans. Des milliers d'hommes et de femmes l'accom-

pagnoient dans le plus bel ordre, tous couronnés de chapeaux de fleurs, et vêtus de robes blanches, en sorte que cette marche paroissoit moins un convoi funèbre qu'une procession pour quelque fête solennelle. Les cris et les larmes qu'on mêloit aux bénédictions et aux louanges du défunt n'étoient ni un honneur qu'on rendît par coutume, ni un devoir concerté et exigé; mais ils étoient une tendre expression d'un deuil très-juste, et le témoignage le plus sincère de la vive reconnoissance et de la tendre affection que l'on conservoit pour lui ».

Le lit fut mis enfin sur le bûcher, et alors Démétrius, celui de tous les hérauts de son temps qui avoit la voix la plus forte et la plus sonore, prononça le décret qui avoit été dressé, et qui étoit conçu en ces termes : « Le peuple de Syracuse a voulu que Timoléon de Corinthe, fils de Timodime, fût enterré aux dépens du public, et qu'on employât aux frais de ses funérailles jusqu'à la somme de deux cents mines (1); et pour honorer davantage sa mémoire, il a ordonné

(1) 18,000 liv.

qu'à l'avenir, tous les ans, le jour de son trépas, on célébreroit en son honneur des jeux de musique et des jeux gymniques, et qu'on feroit des courses de chevaux. Tout cela, parce qu'ayant exterminé les tyrans, défait en plusieurs batailles les Barbares, et repeuplé les plus grandes cités, qui étoient abandonnées et désertes, il a donné aux Siciliens de très-bonnes lois ». C'est-à-dire, que Timoléon, en laissant subsister, par rapport aux contrats et aux testamens, les lois écrites par Dioclès qu'avoient les Syracusains, changea ce qui regardoit le gouvernement, parce que tout avoit été bouleversé par la tyrannie.

La publication étant faite, on enterra les cendres de Timoléon au milieu de la place, dans un magnifique tombeau, autour duquel les Syracusains élevèrent, quelque temps après, de grands portiques, et bâtirent de belles salles qu'ils donnèrent à la jeunesse pour ses lieux d'exercices, et qu'ils appelèrent du nom même de Timoléon.

Syracuse jouit du repos qu'elle devoit à ce grand homme, jusqu'à ce que, trente ans après, il fût encore troublé par les hor-

ribles cruautés d'Agathocle, qui, du sein de la démocratie, fit renaître la tyrannie, et qui fit mourir les principaux citoyens (1).

(1) Diod. l. XVI, p. 454-466, 468-473. Plut. in Timol.

LETTRE LVII.

Suite des affaires générales de la Grèce, et du règne de Philippe, jusqu'à celui d'Alexandre.

En parlant de Philippe, nous avons laissé la Grèce, et particulièrement Athènes (1), effrayée de la rapidité de ses succès, de l'accroissement continuel de sa puissance, et des vues ultérieures qu'on avoit tout lieu de lui supposer.

Avant même la prise qu'il fit d'Olynthe, sur laquelle nous ne tarderons pas à revenir, Démosthène, qu'il est temps de faire connoître, et qui joue un si grand rôle dans l'histoire de ce prince, excitoit les Athéniens à défendre contre lui la liberté de la Grèce, qu'il voyoit si dangereusement menacée. Personne, pendant toute la suite de ce règne, et dans des circonstances aussi critiques, ne se distingua d'une manière plus éclatante, par son zèle, par ses talens,

(1) Ci-dessus, p. 415 et 416.

comme

comme homme d'Etat, et comme orateur. Mais surtout, sous ce dernier rapport, son nom nous a été transmis avec tant de gloire, que, selon le témoignage de Cicéron (1), il réveille dans tous les esprits l'idée de l'orateur le plus parfait, ou plutôt celle de l'éloquence même.

Démosthène, né deux ans après Philippe, avoit pour père un homme d'une condition honnête, quoique peu relevée, et il le perdit n'ayant encore que sept ans. Le bien dont il avoit hérité, et dans lequel entroit pour beaucoup un assez grand nombre d'esclaves, se montoit à quinze talens (2), somme considérable pour ce temps-là; mais il fut ruiné par l'injustice de ses tuteurs qui lui en volèrent une partie, et laissèrent dépérir l'autre; ce qui, joint à la foiblesse de son tempérament, que sa mère craignoit de forcer, fut cause, qu'en genre d'instruction, son éducation fut très-peu soignée. Un événement intéressant excita son émulation, et lui fit désirer de réparer le temps

(1) Cic. in Brut. seu de Clar. Orat.

(2) 81,000 liv.

qu'il avoit perdu. Chabrias ayant porté les Athéniens à marcher au secours des Thébains, lorsqu'ils se trouvoient le plus en danger, ils y coururent, et les délivrèrent. Les Thébains, oubliant un si grand service, enlevèrent à leurs bienfaiteurs la ville d'Orope, qui étoit sur leurs frontières. Chabrias même, soupçonné d'avoir été complice de cette noirceur, fut accusé de trahison, et l'orateur Callistrate fut choisi pour plaider contre lui. Cette cause avoit excité une grande attente dans le public, prévenu d'un côté en faveur de l'orateur, qui jouissoit de la plus haute réputation, et attiré de plus par l'importance de la cause. Démosthène, âgé alors de seize ans, obtint de son précepteur qu'il le menât avec lui pour assister à cette fameuse plaidoirie. Callistrate eut un succès si éclatant, et reçut de tout le peuple de si grands honneurs, que Démosthène, admirant la force de l'éloquence, qui peut maîtriser tous les esprits et les manier à son gré, se livra dès ce moment à tout ce qui pouvoit le rendre un jour un orateur célèbre.

Quoiqu'Isocrate tint alors publiquement

son école, le jeune Démosthène s'attacha préférablement au rhéteur Isée. Ce n'est pas que, malgré toutes ses pertes, il ne fût encore en état de payer le salaire qu'exigeoit le premier, qui étoit de mille drachmes ou dix mines (1), puisque, dans la vie d'Isée, Plutarque nous apprend que celui-ci quitta son école pour aller instruire Démosthène, pour le prix de dix mille drachmes, ce qui faisoit dix fois le prix d'Isocrate. Mais il paroît que le vrai motif du choix que Démosthène fit d'Isée, est, que l'éloquence d'Isocrate étoit trop douce et trop fleurie, au lieu que celle d'Isée étoit plus animée et plus forte. Il fut d'ailleurs le premier qui rendit son style propre au maniement des affaires. On a dit aussi, et Cicéron l'a répété dans son Brutus et dans l'Orateur, que Démosthène lut assidûment Platon, et qu'il fut même son disciple, comme le prouvent assez la grandeur et la majesté de son style. Il s'étoit procuré de plus, en secret, les Traités de Rhétorique d'Isocrate et du rhéteur Callidamas.

(1) 900 liv.

Dès qu'il fut en âge, il commença à faire un procès à ses tuteurs, et à les poursuivre en justice. Ils usèrent envers lui de tant de chicanes, et se ménagèrent tant de délais, qu'ils l'obligèrent souvent de parler, et contribuèrent ainsi, sans le vouloir, à le former par un exercice continuel. Il essaya bientôt après de se mêler des affaires publiques. Ses premières tentatives en ce genre n'eurent pas un heureux succès. Son style étoit rebutant par la longueur de ses phrases, et par une suite d'argumens trop serrés et trop entassés. Il avoit la voix foible, une grande difficulté de prononcer, et l'haleine si courte, qu'il étoit forcé de couper souvent ses périodes, avant que le sens fût achevé. Une fois, entre autres, ayant été sifflé, et s'en retournant chez lui la tête couverte pour cacher sa honte, et le désespoir dans le cœur, il fut suivi jusqu'à son logis par un comédien, nommé Satyrus, qui étoit de ses amis. Lorsqu'il fut entré, Démosthène se répandit en plaintes et en lamentations de ce que de simples matelots, très-ignorans, occupoient la tribune, et étoient écoutés, tandis que lui, avec toute la peine qu'il se

donnoit, jusqu'à ruiner sa santé, étoit méprisé au point qu'on ne daignoit pas l'entendre.

Vous dites vrai, Démosthène, lui répondit Satyrus ; mais je guérirai bientôt ce qui cause ce mal, si vous voulez seulement me réciter par cœur quelques scènes d'Euripide ou de Sophocle. Démosthène le fit à l'instant, et Satyrus, reprenant après lui les mêmes endroits, les prononça si bien, et les accommoda tellement au caractère, aux mœurs, et à l'état du personnage qu'il représentoit, que Démosthène même les trouva tout autres, et que, convaincu de la grâce, de la force, et de l'ornement que la prononciation et l'action donnent au discours, il regarda comme très-peu et presque rien de s'exercer à bien parler, si on néglige la prononciation et l'action qui conviennent aux choses que l'on dit. Il prit, en conséquence, le parti de se faire construire sous terre un cabinet, que l'on conservoit encore du temps de Plutarque, où il alloit tous les jours s'exercer à déclamer, et où il passoit souvent des deux à trois mois entiers, en se faisant raser la moitié de la tête, afin que si, dans

ces intervalles, la tentation lui prenoit de sortir, il en fût empêché par la honte de paroître en cet état devant d'autres que ses amis.

Pour corriger son bégaiement, il remplissoit sa bouche de petits cailloux, et récitoit ainsi, la bouche pleine, plusieurs tirades de vers ou de prose. Sa voix qui étoit foible et de peu d'étendue, il l'exerça, et la forma en fournissant de grandes courses, et en montant des lieux fort hauts et fort escarpés, en même temps qu'il prononçoit tout d'une haleine des endroits de quelques harangues ou de quelques poésies qu'il savoit par cœur. Il faisoit plus; il alloit, au rapport de Quintilien (1), sur le bord de la mer, et dans le temps que les flots étoient le plus vivement agités, il y prononçoit des harangues pour se familiariser, en quelque sorte, d'avance, par le bruit confus des flots, avec les émeutes du peuple et les cris tumultueux des assemblées.

Quant à l'action, Démosthène avoit chez lui un grand miroir, devant lequel il débitoit

(1) Quint. l. X, c. 3.

ce qu'il avoit composé, afin de mieux prendre l'air et le geste qui étoient analogues au sentiment qu'il devoit exprimer. On rapporte à ce sujet, qu'un homme étant allé le trouver pour lui demander son appui, lui raconta comment il avoit été insulté et chargé de coups. Démosthène lui répondit, mon ami, il n'est pas vrai que tu aies été battu. Alors cet homme haussant la voix : quoi, s'écria-t-il, je n'ai pas été battu? Oh présentement, répliqua Démosthène, j'entends la voix d'un homme qui a été véritablement insulté et chargé de coups; tant il étoit persuadé que le ton et le geste de celui qui parle, sont nécessaires pour rendre croyable ce qu'il dit.

Démosthène, comme nous l'apprend encore le judicieux et éloquent écrivain que nous venons de citer il n'y a qu'un instant (1), avoit contracté la mauvaise habitude de hausser continuellement les épaules; pour réformer ce défaut, il s'exerçoit debout dans une espèce de tribune fort étroite, vers le haut de laquelle pendoit une hallebarde,

(1) Quint. l. XI, c. 3.

afin que si, dans la chaleur de l'action, ce mouvement irrégulier venoit à lui échapper, la pointe de cette hallebarde lui servit comme d'avertissement et de punition. Il se vit bien récompensé de ses peines, puisque ce fut par tous ces moyens qu'il s'acquit un si grand nom, et qu'il porta l'art oratoire à un si haut degré de perfection.

S'il se donnoit tant de soins pour tout ce qui tient à l'action, cette partie de l'éloquence qu'il envisageoit comme si importante, parce que c'est presque toujours ce qui frappe les sens, et qui fait le plus d'impression sur le commun des hommes, on conçoit qu'il ne s'appliquoit pas moins à ce qui regarde le fond même de la composition. Il ne lui arrivoit presque jamais de parler sur-le-champ; et plus d'une fois étant assis dans l'assemblée, et le peuple l'appelant par son nom, il avoit refusé de monter à la tribune, parce qu'il n'avoit pas médité ce qu'il avoit à dire.

La plupart des autres orateurs en faisoient un sujet de raillerie, et Pythias lui dit un jour, en se moquant, *que son travail sentoit la lampe*. Il est vrai, repartit Démosthène;

mais c'est que ta lampe et la mienne ne nous éclairent pas tous deux pour les mêmes travaux. A d'autres encore, qui lui disoient également que ses harangues sentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de soin, « on voit bien, répliquoit-il, que les vôtres ne vous ont pas coûté tant de peines ». Aussi Démosthène se levoit-il de très-grand matin, et il avoit coutume de dire, qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail.

Malgré l'espèce de loi qu'il s'étoit imposée de ne parler qu'après avoir bien prévu tout ce qu'il devoit dire, et quoiqu'il ne craignît pas d'avancer lui-même, *qu'à la vérité il n'avoit pas toujours écrit tout ce qu'il disoit, mais qu'il ne parloit jamais sans avoir écrit*, il survint cependant quelques circonstances où il ne se refusa pas à la gloire qui revient, dans des occasions pressantes, d'avoir su le faire sans préparation. Il vouloit toutefois qu'on ne commît pas souvent à la fortune son éloquence et toute sa réputation. Cette sage réserve peut, au reste, ne pas convenir strictement à tous les genres d'esprit et de talent. Dans le temps

même où cet orateur célèbre se faisoit le plus admirer, tout le monde tomboit d'accord que Démades, son contemporain, lorsqu'il s'abandonnoit à son seul naturel, étoit d'une force irrésistible, et que ses discours faits sur-le-champ, surpassoient infiniment les discours de Démosthène les plus médités et les plus travaillés. Il paroît néanmoins que le plus digne rival qu'ait eu ce dernier, c'est Phocion, qui se distinguoit entre tous les autres par la brièveté, la précision, et l'énergie de ses paroles. Aussi Démosthène, toutes les fois que Phocion se levoit pour plaider contre lui, avoit-il coutume de dire : *Voici la hache de mes discours qui se lève.*

Ces mêmes discours étoient écrits, pour la plupart, d'après ce grand principe, que le beau est, en tout, ce qu'on doit choisir, et ce qui est préférable par soi-même. Il ne portoit pas ses concitoyens à ce qui est le plus agréable, le plus facile, et en apparence le plus utile ; mais il leur démontroit à chaque occasion, que c'est toujours le beau, l'honnête, qui doit l'emporter. Il ne se conduisit pas en toute rencontre de la manière

la plus conforme à cette règle, non-seulement par rapport à la valeur guerrière, qui sait sacrifier jusqu'à la vie quand il le faut; mais par rapport au désintéressement, puisque dans le temps où il se montroit inaccessible à tout l'or de Philippe, roi de Macédoine, il ne l'étoit pas, dit-on, non-seulement pour les besoins de sa patrie, mais pour son propre compte, à celui du roi de Perse. Il se montroit, à cela près, plus homme de bien que tous les orateurs de son temps, si l'on en excepte Phocion; parlant au peuple avec plus de franchise et de liberté qu'eux tous; s'opposant avec plus de hardiesse à ses cupidités, et le reprenant plus fortement de ses fautes. On rapporte que les Athéniens voulant l'obliger à accuser quelqu'un qu'ils désiroient de perdre, il le refusa; et comme ils faisoient beaucoup de bruit à cause de ce refus, il se leva, et leur dit: « Athéniens, je vous donnerai toujours fidèlement mes avis dans tout ce qui sera pour votre bien, quand même vous ne le voudriez pas; mais jamais je n'accuserai personne, et ne ferai le métier de sycophante, quand même vous le voudriez ».

Ce trait fait honneur à Démosthène ; mais il en est un autre qui fit un très-grand tort à sa réputation. On a prétendu qu'il avoit composé le discours qu'Apollodore prononça contre le général Timothée, et par lequel il le fit déclarer redevable au trésor de grandes sommes qu'il avoit détournées. Mais il composa aussi, et c'est ce qu'on lui reproche avec raison, dit Plutarque, les deux oraisons pour Phormion et pour Stéphanus ; car Phormion se servit contre Apollodore de ce discours qu'il devoit à Démosthène, qui, dans cette occasion, fit tout à la fois le pour et le contre ; ce qui est la même chose, dit Plutarque, que s'il eût pris, dans la même boutique, deux épées, et qu'il les eût vendues à deux ennemis pour s'entre-tuer.

Avant que de passer aux affaires de la Grèce, dans lesquelles cet orateur se distingua d'une manière si éclatante, nous ne devons pas oublier une chose d'autant plus digne d'être observée, qu'on la retrouve dans un autre orateur non moins célèbre, qui est Cicéron. Démosthène réduisoit, la plupart du temps, en lieux communs et en périodes bien travaillées, ce qu'il avoit en-

tendu dire ou ce qu'il avoit dit lui-même, et qui lui paroissoit de quelque importance, pour s'en faire des matériaux et des morceaux tout préparés, qu'il savoit placer au besoin. C'est ainsi que l'orateur romain traitoit, comme par fragmens, des objets propres à être insérés dans ses discours, et qu'il composoit des exordes pour les avoir tout prêts dans l'occasion (1).

Démosthène commença à se jeter dans les affaires du gouvernement pendant la guerre sacrée, autrement appelée *la guerre phocique;* et il pouvoit avoir alors un peu plus de trente ans. Une occasion plus glorieuse encore de se mêler des affaires politiques, fut celle où il s'agit de défendre les intérêts et la liberté de la Grèce contre Philippe; et il s'en acquitta si dignement, qu'il fut admiré de la Grèce entière (2), dont il se faisoit un concours perpétuel à Athènes pour l'entendre, honoré et recherché par le grand roi, estimé et craint de Philippe, qui le redoutoit plus que toutes les troupes

(1) Cic. Epist. ad Attic. l. IX.

(2) Cic. in Brut. n. 28.

et les flottes des Athéniens. Aussi, disoit-il en parlant de lui-même, si j'avois assisté à l'assemblée, et que j'eusse entendu haranguer ce véhément orateur, j'aurois conclu tout le premier qu'il falloit me déclarer la guerre (1), et je l'aurois nommé général. Il ne faut au reste que lire les Philippiques pour souscrire à l'éloge que Longin, cet excellent critique, a fait de Démosthène, en disant qu'il avoit rassemblé en lui toutes les qualités d'un orateur véritablement né pour le sublime, qu'il avoit une force et une véhémence dont personne depuis n'a su approcher, et qu'il a effacé par ces qualités tout ce qu'il y a eu d'orateurs célèbres dans tous les siècles.

Pendant que la paix avec Philippe duroit encore, il étoit aisé de conjecturer quelle seroit la conduite que Demosthène tiendroit dans le gouvernement de la République; car il ne laissoit rien passer de ce que faisoit le roi de Macédoine sans le contrôler. Il s'élevoit contre toutes ses actions, alarmoit les Athéniens sur ses moindres démar-

(1) Lucian. in Encom. Demosth.

ches, et ne cessoit de les enflammer contre lui (1).

Nous avons vu, dans la Lettre précédente (2), que les Athéniens avoient fermé le passage des Thermopyles à Philippe, au moment de la première tentative qu'il avoit faite pour s'en rendre maître, et s'ouvrir une entrée dans la Phocide. Démosthène, dans la disposition où étoient les esprits, monte à la tribune aux harangues pour tracer aux yeux des Athéniens une vive image du danger prochain dont les menace l'ambition démesurée de ce prince. Il les effraie, et les rassure tour à tour, en n'imputant qu'à la seule négligence qu'ils avoient montrée dans les premiers temps, son agrandissement et la hardiesse de ses entreprises. C'est à cette occasion qu'il leur parle ainsi de Philippe, dans ce beau morceau si connu de la première de ses Philippiques : « Voyez, Athéniens, où est montée l'arrogance de Philippe. Cet homme ne vous donne point à choisir entre la paix ou la guerre; il vous

(1) Plut. in Demosth.

(2) P. 415 et s.

menace, et même, dit-on, avec une hauteur outrageante; son avidité n'est point encore assouvie par toutes ses conquêtes; il avance toujours, il vous enveloppe de tous côtés.

» Quand vous porterez-vous à ce que vous devez faire? Attendez-vous que la nécessité vous fasse agir? En est-il une plus grande pour des hommes libres, que la honte et l'infamie? Voulez-vous donc vous promener éternellement dans la place publique, en vous demandant les uns aux autres, *dit-on quelque chose de nouveau?* Qu'y auroit-il de plus nouveau que de voir qu'un Macédonien subjuguât les Athéniens, et fît la loi à toute la Grèce?

» *Philippe est mort*, dit l'un. *Non*, répond l'autre, *il n'est que malade*. Eh! qu'il meure ou qu'il vive, que vous importe, Athéniens? A peine le ciel vous auroit-il délivré d'un pareil ennemi, qu'à vous comporter de la sorte, vous vous feriez bientôt à vous-même un autre Philippe; puisque celui-ci est devenu ce qu'il est, bien moins par ses propres forces que par votre indolence ».

Démosthène ne s'en tient pas à de simples remontrances ; il examine en détail quels doivent être les préparatifs contre le roi de Macédoine ; ce qu'il faut de troupes ; de quels subsides on a besoin pour les faire subsister ; quels moyens, en un mot, on doit prendre, et les plus prompts et les plus sûrs.

Il y a lieu de présumer que cette harangue n'eut pas tout le succès que Démosthène s'en étoit promis. Les Athéniens applaudirent ; mais ils retombèrent dans cette indolence qui leur étoit devenue habituelle, depuis que, dégénérant de la vertu de leurs ancêtres, ils se laissoient endormir par les flatteries de leurs orateurs ; qu'ils n'avoient plus de goût que pour les jeux et les spectacles, au détriment du trésor public et de leur ancienne valeur ; et que, laissant tout à faire, pour la distribution des emplois, à l'intrigue et à la cabale, se déchargeant des travaux de la guerre sur des troupes mercenaires, ils n'avoient plus ni la même application aux affaires, ni le même zèle pour la gloire et le salut de la patrie. D'un autre côté, les divisions de la Grèce favorisoient l'ambition de

Philippe. Athènes et Lacédémone ne songeoient qu'à humilier Thèbes, leur rivale. Les Thessaliens, pour se délivrer de leurs tyrans, les Thébains, pour se maintenir dans la supériorité que les batailles de Leuctres et de Mantinée leur avoient acquise, se dévouoient à Philippe.

Ce prince sut profiter de ces dissentions pour s'étendre vers la Thrace, où Athènes avoit plusieurs colonies, et divers Etats alliés ou tributaires. Olynthe étoit une de ces colonies; et, comme nous l'avons observé (1), Philippe dans les premières années de son règne, pour gagner ses habitans, qu'il craignoit d'avoir pour ennemis, leur avoit cédé deux villes dont il s'étoit emparé, Pydne et Potidée, places importantes qu'il avoit prises sur les Athéniens. Lorsqu'il se crut assez fort pour ne plus rien ménager du côté des Olynthiens, il se disposa à les attaquer. Dans le danger qu'ils couroient, ils envoyèrent, à diverses reprises, demander du secours à Athènes. Démosthène fit sentir à ses concitoyens de quelle conséquence il étoit pour

(1) Ci-dessus, p. 389.

eux de défendre Olynthe contre les entreprises de Philippe, qu'il peint tour à tour sous des faces bien différentes. C'est ce qui fait le sujet de trois harangues appelées *les Olynthiennes*, par lesquelles l'orateur arracha deux fois des galères et des troupes aux Athéniens, sous la conduite de Charès, pour la défense d'Olynthe. Ces secours, dont le dernier étoit composé, non plus de troupes vénales et étrangères, mais de citoyens, n'empêchèrent pas qu'Olynthe ne fût prise, par la trahison d'Euthycrate et de Sosthène, qui étoient les premiers de la ville, et actuellement en charge. Le sac de cette malheureuse ville, ses habitans, ou vendus ou dans les fers, des épouses et des mères éplorées, tout ce spectacle remplissoit d'indignation les soldats mêmes de l'armée macédonienne contre ceux qui, par leur infâme cupidité, s'étoient rendus la cause de tant de maux. Euthycrate et Sosthène, à qui chacun faisoit honte de leur perfidie, en demandèrent justice à Philippe. Ce prince, qui aimoit la trahison, et n'aimoit pas les traîtres, les paya de cette ironie : *Ne prenez pas garde à ce que disent des hommes gros-*

L'an 348 avant J. C.

siers, qui nomment chaque chose par son nom (1).

Après la prise d'Olynthe, Philippe offrit aux dieux des jeux solennels, accompagnés de sacrifices pompeux, en reconnoissance de l'avantage signalé qu'ils lui avoient accordé. Il s'y trouva une très-nombreuse assemblée, à laquelle on donna le spectacle de toutes sortes de combats, et où l'on reçut les étrangers à des tables magnifiquement servies. Le monarque mangea lui-même à plusieurs de ces tables, où il tenoit des propos gracieux. Présentant la coupe aux convives, saisissant à propos l'occasion de faire à quelques-uns des présens, et donnant à tous de grandes espérances, il fit naître, dans les uns et dans les autres, un désir ardent d'avoir part à son amitié, le plus grand nombre ne la désirant, en effet, que pour participer à ses largesses.

Ayant remarqué, dans un de ces festins, le comédien Satyrus, qui avoit un air extrêmement triste, il lui demanda pourquoi

(1) Demosth. in Olynth. Diod. l. XVI, p. 450-452. Plut. in Apophthegm. p. 178.

il étoit le seul qui semblât ne point prendre part à la joie commune. Satyrus répondit qu'il avoit une prière à lui faire; mais qu'il craignoit beaucoup que sa demande n'éprouvât un refus. Le roi, prenant aussitôt un visage serein, s'engagea à lui accorder tout ce qui seroit en son pouvoir. Rassuré par cette promesse, le suppliant lui dit, qu'il avoit une liaison d'hospitalité avec un homme, dont les deux filles, en âge d'être mariées, se trouvoient actuellement parmi les prisonniers faits à Olynthe; qu'il souhaiteroit ardemment de les avoir en sa disposition, non pour tirer aucun profit de leur délivrance, mais au contraire pour les doter de son propre bien, les marier, et prévenir par là les accidens auxquels les exposoient leur jeunesse et leur captivité. Le roi reçut cette demande avec toutes les grâces qui lui étoient propres, et fit remettre sur-le-champ les deux jeunes filles à Satyrus. Semant ainsi les dons et les bienfaits, il en recueillit les fruits les plus abondans; car plusieurs, malheureusement trop avides et remplis d'espoir, tâchèrent de se prévenir les uns les autres, pour lui livrer, non-

seulement leur personne, mais leur patrie.

Ce fut peu de temps après la prise d'Olynthe, que Philippe s'étant déclaré pour ceux de Thèbes contre les Phocéens, et s'étant saisi du passage des Thermopyles, termina la guerre sacrée par la ruine entière de la Phocide. Il avoit amusé les Athéniens en concluant avec eux une paix simulée, et en les flattant par de vaines promesses; mais lorsqu'ils apprirent la manière dont les Phocéens avoient été traités, ils se repentirent d'en avoir trop cru les ambassadeurs qu'ils lui avoient envoyés, et surtout Eschine, qui leur avoit répondu de la bonne volonté de ce prince, tandis que Démosthène, au retour de cette même ambassade, n'avoit rien épargné pour leur ouvrir les yeux, en leur devoilant ses intentions les plus vraies, et leur représentant que, s'ils laissoient le roi de Macédoine se rendre le maître de la Phocide, c'etoit trahir l'Etat, et lui livrer la Grèce. Justement alarmés pour eux-mêmes, les Athéniens ordonnèrent qu'on retirât dans la ville les femmes et les enfans de la campagne, qu'on rétablît les murs, et qu'on

fortifiât le Pirée, pour se mettre en état de défense en cas d'invasion (1).

Cependant Philippe, content de s'être ouvert une entrée dans la Grèce, ne crut pas devoir pousser plus loin ses entreprises, pour le moment. De retour dans ses Etats, il se borna, par rapport aux peuples de la Grèce, à leur demander la confirmation du décret par lequel il avoit été reçu au nombre des amphictyons. Dans l'assemblée du peuple qui fut convoquée à Athènes pour ce sujet, plusieurs étoient d'avis qu'on n'eût aucun égard à sa demande: mais Démosthène, dans sa *harangue sur la paix*, conseilla de ne point s'exposer aux suites dangereuses de ce refus, en provoquant contre les Athéniens, non-seulement les armes de Philippe, mais celles des amphictyons qui l'avoient nommé.

Philippe ne restoit pas oisif. Voulant tenir les troupes en haleine, et ayant hérité de son père la haine qu'Amyntas portoit aux Illyriens, il rompit le traité qu'il avoit signé avec eux, et se jeta sur leur territoire (2).

---

(1) Demosth. de falsâ legatione.

(2) Diod. l. XVI, p. 463.

Après avoir ravagé leur pays et pris plusieurs villes, il s'en retourna en Macédoine, chargé de leurs dépouilles. Passant de là en Thessalie, il y délivra toutes les villes de leurs tyrans particuliers, ce qui lui attacha de plus en plus la province entière. Ayant terminé cette expédition, il porta ses armes dans la Thrace (1), où il avoit déjà enlevé plusieurs places aux Athéniens, et où, dans la Chalcide qui en faisoit partie, il s'étoit rendu maître de trente-deux villes, avant même la prise d'Olynthe. Il y étendit plus loin encore ses conquêtes. Il fit connoître bientôt qu'il en vouloit à la Chersonnèse, presqu'île fort riche, où il y avoit des villes puissantes, et d'excellens pâturages. Ce pays, qui avoit appartenu autrefois aux Athéniens, avoit passé entre les mains des Lacédémoniens du temps de Lysandre, et ensuite dans celles de Cotys, roi de Thrace. Chersoblepte, fils de Cotys, se trouvant trop foible pour se défendre contre Philippe, l'avoit rendu à ses anciens maîtres, en se réservant la ville de Cardie, qui en

(1) Diod. l. XVI, p. 464.

étoit

étoit comme l'entrée (1). Chersoblepte ayant été battu en plusieurs rencontres, et dépouillé de ses autres Etats par Philippe (2), les habitans de Cardie, dans la crainte que les Athéniens ne revendiquassent leur ville, implorèrent le secours de ce prince, qui leur promit sa protection.

Diophite, chef de la colonie que les Athéniens avoient envoyée dans la Chersonnèse (3), et père de Ménandre, fameux poëte comique, regardant cette démarche de Philippe comme un acte d'hostilité contre la république, se jeta en conséquence sur les terres de ce monarque dans la Thrace maritime, tandis qu'il étoit occupé dans la haute Thrace, et les ayant saccagées, en rapporta dans la Chersonnèse un riche butin, avec un grand nombre de prisonniers qu'il avoit faits. Amphiloque, Macédonien L'an 342 avant J. C.

(1) Ubi supr. p. 434.

(2) Ibid. p. 464.

(3) C'étoit une ancienne coutume d'Athènes, de purger la capitale des citoyens qui la surchargeoient, en les envoyant habiter des contrées dépendantes de la république.

d'un rang distingué, ayant été dépêché, comme ambassadeur, pour traiter de leur rançon, il le fit mettre en prison, malgré son caractère tenu pour sacré parmi les Grecs. Il usa de la même sévérité envers un héraut d'armes de Philippe, qu'il avoit pris dans sa dernière incursion, et sur lequel on saisit des lettres qui furent envoyées à Athènes, et lues dans la tribune aux harangues, à la réserve toutefois de celle qui avoit été adressée à Olympias, que les Athéniens eurent l'honnête et sage discrétion de respecter, et qu'ils firent remettre scrupuleusement à Philippe, sans l'avoir ouverte (1).

Tous ces griefs dont Philippe se plaignoit amèrement furent relevés à Athènes, et présentés sous les plus noires couleurs par les orateurs vendus à ce monarque. Pour mieux justifier sa conduite, ils déclamoient avec la plus grande violence contre Diophite, qui pouvoit avoir des torts, mais qui, du moins, avoit été suffisamment autorisé à son invasion dans les Etats du roi de Macédoine, tant par les expéditions et les

(1) Plut. reipubl. gerendæ præcepta.

entreprises de ce prince, que par ses projets les plus manifestes. Dans leurs déclamations contre Diophite, ils le déféroient au peuple comme auteur de la guerre, l'accusoient d'exactions et de pirateries, sollicitoient son rappel, et poursuivoient avec chaleur sa condamnation.

Démosthène, qui voyoit l'intérêt public lié à celui du Stratège, se chargea de sa défense, par un discours, dans lequel cependant il s'étendit moins sur ce qui le concernoit en particulier, que sur les motifs puissans qu'avoient les Athéniens d'employer tous les moyens qui étoient en leur pouvoir contre Philippe, qui, certes, n'en vouloit pas tant à quelques villes de la Thrace qu'à Athènes elle-même, à sa gloire, à toutes ses possessions et à toutes ses richesses. C'est ce qui fait le sujet principal de sa harangue sur la Chersonnèse, un de ses discours les plus animés et les plus intéressans. J'en citerai le morceau où il nous peint ces hommes d'Etat et ces orateurs qu'il s'efforçoit, à si juste titre, de rendre suspects aux Athéniens, et contre lesquels il avoit lui-même à se mettre en garde, de sorte qu'il n'osoit

L'an 341 avant J. C.

pas dicter personnellement le décret, qui, reçu ensuite ou rejeté à la pluralité des voix, devoit décider de la guerre ou de la paix avec le roi de Macédoine.

« Il en est, dit-il (1), parmi vos orateurs, qui ne vous conseillent pas la même conduite dans vos affaires qu'ils tiennent dans les leurs. S'agit-il de l'intérêt public, ils ne vous parlent que de tranquillité et de paix, quelqu'injustice que vous éprouviez. S'agit-il de leur intérêt privé, ils s'agitent et ne peuvent demeurer en repos, même quand personne ne leur fait injure.

» Si l'un d'eux, montant en ce moment à la tribune, me tenoit ce langage : vous n'osez donc proposer de déclarer la guerre à Philippe; vous redoutez les dangers auxquels une telle proposition vous exposeroit, vous vous montrez un homme foible et timide? je leur répondrois :

» Je ne suis ni audacieux, ni inconsidéré, et les dieux me préservent de le devenir. Mais je me crois plus courageux que ces

(1) Demosth. Orat. de Cherson.

hommes qui affectent tant de fierté dans l'administration des affaires de la république : car ceux, ô Athéniens, qui, mettant à l'écart l'intérêt public, n'ont égard dans leurs jugemens qu'à ce qui flatte le peuple, qui prodiguent les richesses de l'Etat, et insinuent des accusations contre les gens de bien qu'ils s'efforcent de proscrire, d'autant plus entreprenans qu'ils ont pour garant de leur sûreté personnelle la faveur du peuple, qu'ils s'attirent par leurs discours et par leur conduite, ceux-là, dis-je, ne font pas preuve d'un grand courage; mais celui qui, pour proposer ce qu'il regarde comme le plus avantageux, est obligé de résister à vos penchans, qui ne dit rien pour vous plaire, qui n'a en vue, dans les conseils qu'il vous donne, que l'utilité commune; souvent contraint de vous dicter des résolutions dont le succès dépend plus de la fortune que de la prévoyance humaine; et toutefois devenant responsable à vos yeux de l'issue que les événemens peuvent avoir. Cet homme, s'il en est quelqu'un, est courageux, bien différent de ces orateurs faméliques, qui sacrifient au désir de

vous être agréables les intérêts les plus chers de la patrie ».

Dans la conclusion de sa harangue, Démosthène se résume lui-même sur ce qui en a été le principal objet. Il invite les Athéniens à mettre tout en œuvre pour faire tête à Philippe, au lieu de se laisser endormir par ceux d'entre eux que ses dons ont corrompus.

« Si cependant, leur dit-il en finissant, assis sur vos bancs, vous vous bornez à applaudir par des battemens de mains à l'orateur qui vous donne d'utiles conseils, lorsqu'il vous conviendroit d'agir, je ne connois pas de harangue assez forte, pour que, sans le concours des actions, elle puisse sauver cette grande cité ».

Le succès répondit en partie au zèle de l'orateur. Les Athéniens n'eurent point d'égard aux plaintes de Philippe ; mais la guerre ne fut pas encore déclarée.

Vers ce même temps, Argos et Messène, opprimées par Lacédémone, qui, sans autre droit que celui du plus fort, ne cessoit de s'ériger en souveraine, eurent recours à Philippe, et attirèrent à leur parti les

Thébains. Philippe entra volontiers dans une alliance qui s'accordoit avec ses vues. Il fit rendre par les amphictyons un décret, qui ordonnoit aux Lacédémoniens de laisser libres les Argiens et les Messéniens. Sparte n'eut pas plutôt appris ce qui se passoit, qu'elle envoya demander du secours à Athènes. Argos et Messène firent partir aussitôt des députés pour engager les Athéniens à ne pas favoriser leurs ennemis, et à ne pas s'opposer à une guerre qui avoit pour objet le maintien de la liberté. Dans cette occasion, Démosthène parla avec tant de force sur les desseins et les entreprises de Philippe contre la Grèce (1), que non-seulement il détermina les Athéniens à se liguer contre lui, mais que les Messéniens mêmes et les Argiens ne furent plus si empressés à l'avoir pour allié. Philippe se désista donc du projet qu'il avoit formé d'entrer sur-le-champ dans le Péloponnèse, et parut tourner toutes ses vues vers l'Eubée. Il y avoit eu, depuis quelques années, de grands troubles dans cette île, et, sous

(1) Demosth. Philip. 2.

prétexte de les appaiser, Philippe, à la prière de quelques-uns de ses habitans, y ayant fait couler des troupes, s'y étoit emparé de Porthmos, ville considérable qu'il avoit démantelée, après quoi il y avoit établi trois gouverneurs que Démosthène appelle *tyrans* (1). Il avoit pris depuis Orée, autre ville de l'Eubée, plus puissante encore, puisqu'elle en possédoit à elle seule la quatrième partie, et y avoit établi cinq gouverneurs, qui exerçoient, en son nom, un empire absolu.

Démosthène les nomme aussi *tyrans* (2), ainsi qu'il appeloit Philippe, *le tyran des tyrans*. C'étoit, comme on l'a remarqué, le style d'Athènes, où tout pouvoir, même le plus légitime, et en le supposant exercé sans aucune sorte de violence ni d'injustice, étoit néanmoins censé tyrannique, à moins qu'il ne vînt des Athéniens, ou qu'on ne l'employât en leur faveur.

Plutarque d'Erétrie, un des principaux habitans de l'Eubée, se rendit à Athènes

(1) Demosth. Philip. 3.
(2) Plut. in Phoc.

pour y représenter le triste état de sa patrie. Démosthène l'appuya de toute son éloquence, et sut engager les Athéniens à envoyer des troupes en Eubée sous les ordres de Phocion.

Cet homme, dont le nom fait tant d'honneur à sa patrie, et qui eut en partage toutes les qualités qui font le grand général, le grand homme d'Etat, l'orateur vraiment éloquent, et l'excellent citoyen, n'étoit pas, comme quelques-uns l'ont supposé, d'une naissance entièrement obscure; mais il tira son vrai lustre de son mérite plus que de la noblesse de ses ancêtres. Dans sa jeunesse, il fut disciple de Platon, ensuite de Xénocrate dans l'académie, où il forma ses mœurs d'après les règles de la plus austère vertu. Son exacte probité lui mérita le plus beau de tous les titres, l'honorable surnom de *l'homme de bien* (1). Jeune encore, il suivoit à la guerre Chabrias, auquel il dut les premiers élémens de l'art militaire, et à qui lui-même fut très-utile de son côté, corrigeant, par sa douceur, son caractère inégal

(1) Corn. Nep. in Phoc.

et emporté, échauffant sa lenteur et sa paresse, et ralentissant l'impétuosité, hors de saison, de son extrême témérité. Ce général, qui, plein d'ailleurs de générosité et de bonté, ne faisoit que l'en estimer davantage, lui ayant confié à la bataille de Naxos le commandement de son aile gauche, lui fit déjà acquérir beaucoup de réputation, et lui dut à son tour presque tout l'honneur de la victoire (1).

Quelque temps après, Chabrias envoyant Phocion pour recevoir les contributions que les îles devoient fournir, et voulant lui donner vingt vaisseaux pour faire cette recette, Phocion lui dit, « que s'il l'envoyoit contre des ennemis, vingt vaisseaux ne suffisoient pas; et que s'il l'envoyoit à des alliés, il en avoit assez d'un »; et en effet il s'embarqua sur sa seule galère; et après avoir parlé aux habitans des villes, après s'être abouché avec les principaux officiers et les commandans, et avoir traité avec eux simplement et bonnement, il s'en retourna avec beaucoup de galères que les alliés fournirent

(1) Plut. in Phoc.

pour porter tout l'argent qu'ils devoient (1).

Phocion ne se borna pas à rendre toutes sortes d'honneurs à Chabrias pendant sa vie; il eut encore un très-grand soin, après sa mort, de tous ceux qui lui appartenoient, et n'oublia rien pour rendre honnête homme son fils Ctésippe; et quoiqu'il le vît d'un naturel féroce, emporté, et incorrigible, il ne se rebuta point; il continua de l'avertir, et tâcha toujours de le redresser, et de couvrir ses infamies. Une seule fois, dans une de ses expéditions, ce jeune homme, qui servoit sous lui, l'impatientant, et lui rompant la tête par des questions hors de propos, et par des conseils mêmes qu'il s'avisoit de lui donner comme d'égal à égal, Phocion perdit presque patience, et s'écria : « O Chabrias ! que je te paie un grand retour de l'amitié que tu as eue pour moi, en supportant toutes les impertinences de ton fils (2) ».

Pendant la paix, Phocion cultivoit un petit champ qui suffisoit à la médiocrité de

(1) Plut. in Phoc.

(2) Ibid.

ses besoins. Les envoyés de Philippe l'ayant pressé, dans une occasion, de recevoir une grande somme d'argent que ce prince lui faisoit offrir, et lui représentant que s'il lui étoit aisé de s'en passer lui-même, il devoit penser à ses enfans, qui, dans une si grande pauvreté, ne pouvoient soutenir tout l'éclat de la gloire de leur père. « Si mes enfans me ressemblent, répondit Phocion, ce même champ, qui m'a suffi pour parvenir à ce degré d'élévation, suffira sans doute à leur subsistance. S'ils diffèrent de moi, je ne veux pas leur laisser de quoi nourrir leur luxe et leurs débauches (1) ».

On a dit de Phocion, que jamais on ne l'avoit vu rire ni pleurer; ce qui suppose une ame d'une trempe assez forte, non pour être insensible, mais pour s'élever également au-dessus de la joie et de la douleur. Quoiqu'il fût d'un naturel très-doux et très-humain, il avoit la physionomie rude et même rebutante aux yeux de ceux qui ne le connoissoient pas. Un jour, certain orateur déclamant contre ses sourcils terribles,

(1) Corn. Nep. in Phoc.

et les Athéniens s'étant mis à rire : « Cependant, dit Phocion en leur adressant la parole, jamais ces sourcils ne vous ont fait aucun mal; mais les plaisanteries de ces beaux rieurs ont fait souvent verser bien des larmes à votre ville ».

Quant à la bonté qui lui étoit naturelle, Phocion, sévère et inflexible seulement à l'égard de ceux qui résistoient à ce qu'il proposoit pour le bien de sa patrie, se montroit si humain dans tout le reste de sa conduite, que lorsque ceux qui lui étoient opposés venoient à faire des fautes et à tomber dans quelque malheur, il voloit à leur secours, et prenoit leur défense dans les tribunaux, dès qu'ils étoient en danger d'être condamnés.

Sa manière de parler, toujours pleine de conceptions heureuses et de pensées nobles, renfermoit, dans les termes les plus précis, tout ce qu'il pouvoit dire aux Athéniens de plus utile et de plus salutaire. On pouvoit lui appliquer, à juste titre, ce que disoit Zénon, que le *philosophe*, le vrai sage, *ne doit point proférer de parole, qui ne soit trempée dans le bon sens.* Le plus grand

mérite du discours, selon la réflexion de Plutarque, consiste à faire entendre beaucoup de choses en peu de mots, semblable à ces monnoies, qui sont d'autant plus précieuses qu'elles renferment plus de valeur intrinsèque sous un moindre poids. C'est à acquérir dans le style cette précision si difficile et si rare, que Phocion s'attachoit avec le plus grand soin. Un jour le théâtre étant rempli de monde, Phocion qui se promenoit au-dessus de la scène, tout pensif et concentré en lui-même, fut abordé par un de ses amis, qui lui dit : « Phocion, vous avez bien l'air d'un homme qui médite ». *Vous avez raison*, lui répondit-il, *je médite effectivement si je ne pourrois pas retrancher quelque chose du discours que je dois faire aux Athéniens.* Aussi, de tous les orateurs, Démosthène ne redoutoit-il que Phocion (1). Mais ajoutons, avec l'historien que nous venons de citer, que c'est surtout aux mœurs de Phocion qu'il faut faire honneur du plus grand effet que pro-

(1) Voyez ci-dessus, p. 514, le mot de Démosthène sur Phocion.

duisoit son éloquence. Car souvent un mot, un signe, un clin d'œil d'un homme de bien ont plus de force pour persuader, que les périodes les plus travaillées et les figures les plus pathétiques.

La vertu de Phocion étoit si reconnue, et la plupart des autres généraux inspiroient au contraire si peu de confiance, que lorsque les Athéniens envoyoient des flottes en mer, si c'étoit un autre que lui qui étoit à leur tête, toutes les villes maritimes de leurs alliés, regardant ces flottes comme ennemies, combloient leurs ports, et retiroient, de la campagne dans les villes, leurs troupeaux, leurs esclaves, leurs femmes, leurs enfans, tous leurs meubles et tous leurs effets. Mais quand c'étoit Phocion qui commandoit, tous ces peuples sortoient bien loin au-devant de lui, couronnés de chapeaux de fleurs, et pleins de joie, et le menoient eux-mêmes dans leurs ports.

Phocion, qui s'étoit proposé d'allier, à l'exemple de Périclès, d'Aristide, et de Solon, les talens propres tout à la fois à l'administration civile et à la conduite des armées, eut toujours en vue, dans sa ma-

nière de gouverner, la paix, comme le but essentiel de tout gouvernement sage. Cependant forcé par les circonstances, il fit à lui seul plus d'expéditions qu'aucun de ceux qui avoient été avant lui. Ne demandant ni ne briguant les charges, ne les fuyant ni ne les refusant, quand sa patrie l'y appeloit, il fut élu quarante-cinq fois général, et toujours pendant qu'il étoit absent ; le peuple ne faisant cas de ses autres orateurs, que pour le seul plaisir d'entendre leurs harangues, et se montrant communément assez prudent, lorsqu'il étoit question des commandemens des armées, pour en revenir à Phocion comme au plus digne, et au plus sage de ses concitoyens, quoiqu'il fût celui de tous qui s'opposât le plus à ses volontés et à ses caprices.

Aussi, un jour qu'on lut en pleine assemblée un oracle de Delphes, qui portoit que « tous les Athéniens étant d'accord, il y en avoit un seul qui n'étoit pas de l'avis des autres », Phocion se leva, et dit, qu'on s'épargnât la peine de chercher ; que c'étoit lui dont parloit l'oracle : car il étoit le seul à qui tout ce qu'on faisoit déplaisoit au der-

nier point. Une autre fois, ayant énoncé son avis devant le peuple, il fut applaudi et suivi de tout le monde. Etonné de cette approbation, il se tourna vers ses amis, et leur dit : *Ne m'est-il pas échappé quelque sottise sans que je m'en sois aperçu* (1)?

Phocion, tel que nous venons de le peindre d'après les principaux traits de sa vie, étoit le seul homme qui pût faire tête à Philippe et déconcerter ses projets. Dès qu'il fut décidé qu'on feroit une descente en Eubée, les Athéniens y envoyèrent ce général avec peu de troupes, dans l'espérance que tous les peuples de l'île se joindroient aussitôt à lui. Mais elle se trouva remplie de traîtres gagnés par l'argent de Philippe. Plutarque d'Erétrie lui-même avoit changé de parti, et il fit courir à Phocion les plus grands dangers. Ce dernier néanmoins sut si bien prendre son temps, qu'il le battit, le chassa de ce pays, et eut la gloire d'avoir sauvé l'Eubée. Il s'y étoit emparé d'un fort appelé Zarétra, situé dans un lieu très-avantageux. Mais il n'avoit pas voulu permettre

(1) Plut. in Phoc.

qu'on y fît les Grecs prisonniers, de peur que les orateurs d'Athènes ne portassent un jour le peuple à exercer contre eux quelque cruauté par un emportement de colère et de vengeance.

Ayant empêché par sa sagesse et par son courage que l'Eubée ne tombât entre les mains de Philippe, il s'en retourna. A peine fut-il parti, que tous les alliés regrettèrent sa bonté et sa justice, et que les Athéniens eurent lieu de se confirmer dans la haute opinion qu'ils avoient de son habileté, de son expérience, et de sa valeur : car Molossus, qui lui succéda dans le commandement des troupes, après avoir vexé ceux qu'il s'étoit chargé de défendre, fit la guerre avec si peu de succès, qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis (1).

Pendant ce temps, Philippe changea d'attaque, et dressa une autre batterie contre les Athéniens qu'il se proposa d'affamer. Sachant que la stérilité de l'Attique les obligeoit de tirer de la Thrace la plus grande partie de leurs blés, il marcha vers cette

(1) Plut. in Phoc.

contrée, dans le dessein de s'emparer, tout à la fois, de la Chersonnèse, de Périnthe, et de Byzance. Il commença par former le siége de Périnthe, ville forte sur les bords de la Propontide, et dont les maisons étoient bâties en amphithéâtre sur le penchant d'une colline. Pour s'en rendre maître, il avoit fait construire des tours de bois, qui, ayant quatre-vingts coudées de haut, s'élevoient beaucoup au-dessus des murs de la ville, et d'où l'on fatiguoit extrêmement les assiégés; on ébranloit d'ailleurs les murailles à coups de bélier, et l'on employoit des instrumens de fer pour en déraciner les fondemens. Cependant les Périnthiens opposoient la résistance la plus opiniâtre, et la diligence avec laquelle ils remplaçoient par de nouveaux murs ceux qu'on venoit de renverser, donnoit lieu à des attaques et des défenses où éclatoient, de part et d'autre, les plus grandes actions de valeur.

Sur ces entrefaites, Philippe reçut la nouvelle que des peuples voisins de la Macédoine, appelés Mandares, avoient pris les armes, dans l'idée que ce prince ayant laissé son fils à la tête du royaume avec un plein

pouvoir, quoiqu'il n'eût tout au plus que seize ans, ils n'auroient à combattre qu'un enfant. Mais Philippe apprit presque aussitôt qu'Alexandre avoit marché contre les rebelles avec tant de promptitude, qu'il les avoit surpris et taillés en pièces. Ayant pris leur ville d'assaut, il en chassa les Barbares, y établit des peuples mêlés de plusieurs nations, et nomma la ville *Alexandropolis*. Quoique ravi de la gloire que son fils venoit d'acquérir, Philippe crut néanmoins devoir l'appeler auprès de lui, dans la crainte qu'il ne se livrât trop inconsidérément à son ardeur, et pour achever de le former par ses leçons au métier de la guerre.

Les Périnthiens, voyant chaque jour diminuer leurs forces, appelèrent à leur secours les Byzantins, qui leur envoyèrent ce qu'ils avoient de meilleurs soldats. Le roi de Perse lui-même, alarmé des progrès de Philippe, donna ordre aux satrapes des provinces maritimes de fournir aux habitans de Périnthe des troupes, de l'argent, des armes, et des vivres en abondance. Les forces étant redevenues ainsi à peu près égales des deux côtés, Philippe laissa une partie de

son armée devant Périnthe, sous la conduite de ses plus habiles lieutenans. Il mena l'autre à Byzance, dont il forma tout à coup le siége, qu'il poussoit avec autant d'ardeur que le premier (1).

C'est vers ce temps que Démosthène prononça la troisième et la quatrième Philippiques. Dans l'une en effet, il dit aux Athéniens, en parlant de Philippe, « ne marche-t-il pas en ce moment contre les Byzantins, nos alliés » ? et dans l'autre, il s'exprime ainsi : « Lorsqu'en ce moment Philippe assiége Byzance, on est assuré de l'impunité en parlant en sa faveur ». L'objet de ces deux harangues est de réveiller l'indolence dans laquelle les Athéniens étoient retombés, et de les prémunir, comme il ne cessoit de le faire, contre la perfidie de leurs orateurs, qui ne cherchoient, dans les circonstances mêmes les plus critiques, qu'à les endormir sur les desseins et sur les démarches du roi de Macédoine, auquel ils s'obstinoient, d'après les discours de ses en-

(1) Diod. l. XVI, p. 466-468. Plut. in Phoc, et in Alex. Demosth. de Coron.

voyés et ses lettres insidieuses, à ne prêter que des intentions pacifiques.

« D'où vient, dit Démosthène aux Athéniens (1), qu'autrefois tous les Grecs brûloient d'un si violent amour pour la liberté, et que maintenant ils courent tous à la servitude? c'est qu'il régnoit alors dans l'esprit du peuple, ce qui, de nos jours, n'y règne plus; ce qui triompha de l'opulence des Perses; ce qui maintint la Grèce libre; ce qui nous rendit invincibles, et sur terre, et sur mer; mais ce dont l'extinction entière parmi nous entraîne la ruine de toutes nos affaires; je veux dire, cette haine commune, cette détestation générale que nos pères avoient vouée à tout homme assez lâche pour se vendre à qui vouloit asservir la Grèce, ou même la corrompre. Il étoit difficile alors de convaincre un citoyen d'avoir reçu un présent; mais une fois convaincu, il étoit puni avec la dernière rigueur, sans pouvoir obtenir de pardon. Alors, ni vos orateurs, ni vos généraux, ne faisoient acheter à l'ennemi ces occasions heureuses, qui

(1) Demosth. Philip. 3.

souvent refusées aux plus vaillans et aux plus attentifs, sont accordées par la fortune aux lâches et aux négligens. Alors on ne vendoit ni la concorde qui doit régner entre les Grecs, ni la défiance où l'on doit être des Barbares, ni l'horreur due aux tyrans, ni enfin aucun des appuis de notre liberté. Aujourd'hui ce honteux et criminel trafic s'exerce publiquement à Athènes, où tout est mis à prix et tout se vend à l'encan. A l'ancienne simplicité des mœurs a été substitué le plus sordide intérêt : on porte envie à ceux qui reçoivent : s'ils l'avouent, on ne fait qu'en rire; s'ils en sont convaincus, on leur pardonne; et c'est se rendre odieux que de s'élever contre de tels abus, principes de tous nos maux. Car du reste, nous sommes aujourd'hui plus puissans que nous ne le fûmes jamais, en vaisseaux, en troupes, en revenus, en tout; mais le trafic de nos mercenaires dissipe, renverse, anéantit toutes nos forces ».

Dans la quatrième Philippique, Démosthène, pour faire sortir les Athéniens de leur état habituel de nonchalance et d'inertie, leur remet fortement devant les yeux,

comme il le fait dans toutes ses harangues, leurs besoins les plus pressans, leurs plus chers intérêts, et leur parle ainsi : « Ne vous flattez pas de ne courir d'autres risques que les autres peuples. Philippe n'a pas seulement formé le projet de soumettre cette ville à sa puissance, mais de l'anéantir : car il sait, à n'en pas douter, que vous ne voulez pas être esclaves, et que quand même vous y consentiriez, accoutumés à commander, vous ne le pourriez pas ; que saisissant les occasions favorables, vous lui susciteriez seuls plus d'affaires que toutes les autres nations. Aussi ne vous épargnera-t-il pas, s'il vient à se rendre maître d'Athènes. Vous devez donc vous déterminer à le combattre, comme étant exposés aux plus grands dangers. Vous devez haïr et punir ces traîtres qui se sont vendus à votre ennemi : car il est impossible, je le répète, de vaincre les ennemis du dehors, si vous ne commencez par vous venger de ceux qui habitent dans vos murs, qui vous détournent du droit chemin, et qui sont comme autant d'écueils contre lesquels vous ne cessez de vous briser ».

Il

Il anime ses concitoyens par la considération des outrages qu'ils reçoivent continuellement du roi de Macédoine. « Pourquoi n'emploie-t-il avec vous que les menaces, tandis qu'il use de tant d'art et de ménagement avec les autres peuples, et s'efforce de les attirer à lui par des bienfaits »?

Il leur fait sentir de quelle importance il est pour eux de se rendre plus vigilans et plus attentifs qu'ils ne l'ont été jusqu'alors. « Dans les républiques, dit-il, comme dans les fortunes des particuliers, si les fautes où l'on tombe par une négligence habituelle paroissent d'abord, chacune à part, de petite conséquence, à la fin elles portent coup ». Il entre dans le détail de celles que les Athéniens n'ont cessé de commettre par leur insouciance ordinaire, et des avantages que Philippe en a su tirer.

Plus loin, l'orateur insiste sur la conduite peu réfléchie des Athéniens. « Il y a aujourd'hui quelque chose de risible dans notre manière de gouverner; et assurément, si Philippe a un souhait à faire, c'est de nous voir toujours les mêmes, toujours indécis, toujours épuisés par de folles dépen-

ses, jamais d'accord sur le choix de nos généraux, toujours en colère, toujours acharnés les uns contre les autres.

» Remontons à la source du mal, et voyons le remède. Vos plans, vos préparatifs ne se font jamais à temps. Pour y penser, vous attendez qu'un événement arrive. Quand vous êtes prêts, l'occasion est passée, et vous vous replongez dans l'inaction. Qu'il survienne une nouvelle affaire; nouvelles mesures prises tumultueusement; or, ce n'est pas là le moyen de réussir ».

Démosthène leur expose les ressources qu'ils doivent employer pour combattre Philippe à forces égales, et les mesures qu'ils doivent prendre. « Il en coûtera sans doute, ajoute-t-il : aussi la guerre amène-t-elle toujours de grands maux. Mais en comptant d'une part tous ceux que cette guerre vous causera, et de l'autre, ceux qu'elle préviendra, vous trouverez qu'il y a du profit à faire généreusement votre devoir.

» Quand même un Dieu (car ici la parole d'aucun mortel ne peut suffire), quand même un Dieu vous répondroit qu'en demeurant oisifs, et nous abandonnant à la fortune,

Philippe ne finira pas par nous attaquer; il seroit honteux, j'en jure par Jupiter et par tous les dieux! il seroit indigne de nous, indigne de la grandeur d'Athènes, de la gloire que nos ancêtres se sont acquise par leurs exploits, d'immoler à notre repos la liberté de tous les autres Grecs. Pour moi, j'aimerois mieux mourir que de vous donner un tel conseil. Qu'un autre le fasse, et qu'il vous persuade; à la bonne heure. N'armez pas, ne secourez pas vos alliés, abandonnez tout.

» Mais si vous désavouez ce lâche sentiment, et si tous conviennent que plus l'ennemi s'agrandira, plus il nous deviendra formidable, pourquoi balancer? pourquoi différer? et qu'attendons-nous »?

Parmi les moyens d'abattre la puissance de Philippe, que Démosthène propose aux Athéniens, il les engage à se liguer avec le roi de Perse, et à lui envoyer une ambassade pour traiter avec lui. « Il est temps, leur dit-il, de mépriser ces vieilles maximes, que c'est un Barbare; que c'est l'ennemi du genre humain; et d'autres semblables préjugés, qui vous ont déjà nui plus

d'une fois. Pour moi, quand je vois des gens qui veulent nous faire peur d'un prince, dont le séjour est à Ecbatane ou à Suse, qui releva jadis les affaires de cette république, qui lui-même nous envoya dernièrement des ambassadeurs pour nous faire des offres semblables à celles dont il s'agit, sans que notre refus et un décret contraire de notre part puissent lui être imputés; lorsque j'entends ces hommes nous parler tout différemment d'un brigand, qui est l'ennemi commun de tous les Grecs, qui habite à nos portes, dont la puissance s'accroît de jour en jour dans le sein de la Grèce; j'admire ces gens-là, et quels qu'ils puissent être, je les crains, puisqu'ils ne craignent pas Philippe ».

Le vœu le plus ardent de Démosthène eût été, que tous les Grecs s'avançassent ensemble contre ce prince; et ils n'eussent pas eu besoin alors du secours des Perses. Dans les plus beaux temps de la Grèce, il régnoit entre ces différens peuples une union parfaite, fondée sur l'amour du bien public, et sur le désir de conserver et de défendre la liberté commune; dans les circonstances actuelles, le plus grand mal mais

soit de leurs divisions entre eux. « On ne voit, observe Démosthène dans la suite de cette même harangue, que puissances séparées, dont chacune veut primer, et qui bien loin d'être unies, comme elles devroient l'être, n'écoutent pour la plupart que leurs jalousies et leurs défiances réciproques. Argiens, Thébains, Corinthiens, Lacédémoniens, Arcadiens, Athéniens, ce sont autant d'intérêts à part ».

Malheureusement, Philippe, par ses ménagemens, par ses intrigues, s'étoit fait trop d'alliés, et Athènes trop peu, pour que les vœux de Démosthène pussent être remplis parfaitement, malgré tous les soins qu'il se donna pour former une ligue dont les forces pussent l'emporter sur celles du roi de Macédoine.

Les Athéniens se mirent du moins en mouvement pour secourir les Byzantins, qui, s'étant dégarnis en faveur de Périnthe de toutes les munitions nécessaires dans une place assiégée, étoient remplis d'inquiétude et d'alarmes. Le choix du général qui devoit commander la flotte, fut dicté dans Athènes par la cabale des orateurs merce-

naires, qui réussirent à faire nommer Charès, quoique décrié universellement par son peu de capacité, ses brigandages, son luxe et sa mollesse, qui étoient tels, qu'au rapport d'Athénée (1), il traînoit avec lui dans ses expéditions militaires des bandes de musiciens, de joueurs d'instrumens, de femmes débauchées qui le suivoient à pied; et prenoit sur l'argent destiné à l'entretien des troupes, de quoi défrayer un si honteux cortége. Quelque grand que fût, après tout, l'appareil avec lequel Charès fit voile pour remplir sa mission, la suite répondit à la témérité du choix qu'on venoit de faire. Les villes mêmes qu'il alloit secourir, ne voulurent pas le recevoir dans leurs ports, et suspect à tout le monde, il étoit forcé d'aller rôdant le long des côtes, rançonnant les alliés, et méprisé des ennemis (2).

Le peuple d'Athènes, irrité par ses orateurs, se repentoit d'avoir envoyé du secours à Byzance. Phocion se levant, dit: « Qu'il ne falloit pas s'en prendre aux alliés

(1) Athen. l. XII, p. 530.

(2) Diod. l. XVI, p. 468. Plut. in Phoc.

de la défiance qu'ils témoignoient, mais aux généraux qui y donnoient lieu; car ce sont eux qui vous rendent odieux et formidables à ceux mêmes qui ne peuvent attendre que de vous seuls leur salut ».

Le peuple, frappé de ce discours, changea aussitôt d'avis, et ordonna qu'il allât lui-même avec de nouvelles forces défendre les alliés de l'Hellespont. Ce choix contribua plus que tout autre au salut des Byzantins. Sur sa seule réputation que fit valoir Cléon, l'un de leurs principaux citoyens en mérite et en autorité, et qui, ayant lié une amitié particulière avec Phocion, dans l'académie, se rendit sa caution envers la ville, ils ne souffrirent pas qu'il campât hors de leurs murs, comme il le vouloit; mais, ô pouvoir de la vertu! lui ouvrant leurs portes, ils le reçurent dans leur ville, et mêlèrent parmi eux les Athéniens, qui, touchés de la confiance qu'on avoit en leur bonne foi sous un tel chef, s'en montrèrent dignes par leur tempérance, par leur sagesse, et furent irréprochables dans toute leur conduite, comme on les vit pleins de valeur dans les combats.

Philippe fut chassé de l'Hellespont, après y avoir beaucoup perdu de sa renommée. Phocion lui prit quelques vaisseaux, recouvra quelques places fortes où il avoit mis garnison, et ayant fait des descentes en plusieurs endroits de ses terres, il courut et pilla tout le plat pays, jusqu'à ce que des troupes s'étant assemblées pour arrêter ses courses, il fut obligé de se retirer après avoir été blessé.

Quelque temps après, ceux de Mégare l'envoyèrent prier secrètement de venir les secourir, et prendre possession de leur ville. Phocion, craignant que les Béotiens, avertis de ce complot, n'en prévinssent l'exécution, fit tenir à Athènes, où il s'étoit rendu, une assemblée de ville, dans laquelle il fit part aux Athéniens de ce que les Mégariens lui avoient mandé. On ordonna, sur l'heure, qu'il iroit à leur secours; et sans autre délai, il fut s'assurer de Mégare, et la mit entièrement à la disposition des Athéniens (1).

Les Byzantins et les Périnthiens ne tar-

(1) Plut. in Phoc.

dèrent pas, après leur délivrance, à signaler leur reconnoissance envers les Athéniens, par un décret que Démosthène nous a conservé (1), et qui étoit conçu en ces termes:

« Sous l'hiéromnine (ou le pontife) bosphorique, dans l'assemblée du peuple de Byzance, le sénat ayant déféré la parole à Damagète, l'orateur a dit : Puisque le peuple d'Athènes n'a cessé de donner aux Byzantins, et aux Périnthiens leurs compagnons d'armes et leurs alliés, des preuves de son affection, notamment dans ces derniers temps, quand Philippe le Macédonien entra sur leurs terres dans le dessein de s'emparer des cités de Byzance et de Périnthe, dont il battoit en ruine les murailles, abattoit les forts, dévastoit la contrée; puisqu'en ces temps désastreux ce peuple rendit aux Byzantins et aux Périnthiens les services les plus signalés, ayant envoyé à leur secours cent vingt navires chargés de vivres, d'armes, et de soldats, à l'aide desquels les Byzantins et les Périnthiens échappèrent aux périls dont ils étoient menacés; que les

(1) Demosth. de Coron.

Athéniens leur rendirent leur gouvernement, leurs lois, les sépulcres de leurs ancêtres; il a été arrêté par le peuple des Byzantins et des Périnthiens, qu'il sera libre aux Athéniens de s'allier par mariage dans leur pays, d'y jouir de tous les droits de cité, d'y acquérir des terres, d'occuper la première place aux jeux et aux spectacles, avec droit de séance au sénat et dans l'assemblée du peuple, d'assister aux sacrifices, de siéger dans les temples près de l'autel; qu'en outre tout Athénien qui voudra s'établir sur les terres des Byzantins et des Périnthiens, sera exempt de toutes charges publiques; qu'enfin il sera érigé sur le Bosphore trois statues de seize coudées de hauteur, représentant le peuple d'Athènes, couronné par les peuples Byzantins et Périnthiens; et que des commissaires seront chargés de porter des présens aux jeux (1) isthmiens, néemens, olympiens, et pythiens (les quatre jeux solennels de la Grèce), et d'y faire proclamer la couronne décernée au peuple d'Athènes par le pré-

(1) Il paroît que ces présens étoient aussi des couronnes en l'honneur d'Athènes.

sent décret, afin que tous les Grecs connoissent la vertu des Athéniens, et la reconnoissance des Byzantins et des Périnthiens ».

Démosthène, dans la même harangue où il rapporte ce décret, en fit lire par le greffier un autre à peu près semblable des peuples de la Chersonnèse.

« Les Chersonnésitains, habitans de Ceste, d'Eléonte, de Madyste, d'Aléopéconèse, couronnent le sénat et le peuple d'Athènes d'une couronne d'or de la valeur de soixante talens (1), et élèvent un autel à la reconnoissance et aux Athéniens, à cause des grands biens qu'ils ont procurés aux Chersonnésitains, en expulsant Philippe de la Chersonnèse, et leur rendant leur patrie, leurs lois, leur liberté, leurs sacrifices; bienfaits pour lesquels ils ne cesseront, pendant tous les siècles à venir, de rendre grâces aux Athéniens, et de leur faire tout le bien qui sera en leur pouvoir ».

Que de pareilles marques de gratitude de la part de ces peuples, fondées sur la conservation de leurs propriétés, de leurs lois,

(1) 324,000 liv.

de leur gouvernement, et de leur religion, étoient honorables, mon fils, pour les Athéniens, et que Démosthène put bien se glorifier, en effet, de les avoir fait obtenir et mériter à ses concitoyens par la force de ses discours et la sagesse de ses conseils!

Vers le temps où Philippe vouloit s'emparer de Périnthe et de Byzance, ce monarque adressa aux Athéniens une lettre qui étoit le manifeste le plus adroit comme le plus éloquent, et dans laquelle, en rassemblant toutes les infractions qu'il se croyoit en droit de leur reprocher contre les traités de paix qu'il avoit avec eux, il s'attachoit à prouver qu'ils étoient les véritables agresseurs, et finissoit par prendre les dieux à témoin de la justice de sa cause, qu'il défendroit contre eux de tout son pouvoir (1).

Démosthène répondit en pleine assemblée à la lettre de Philippe, qu'il peignit aux Athéniens, tantôt comme un prince dissimulé, perfide, et qui en étoit d'autant plus dangereux, tantôt comme un ennemi

(1) Epist. Philip. et Liban. Argum. in Demosth. Orat. de Cherson.

plus déclaré, qui, malgré tous les prétextes qu'il employoit pour pallier ses injustices, n'avoit cessé de se montrer hautement l'infracteur des traités, en s'emparant, pendant la paix, de plusieurs contrées qui appartenoient à la république. L'orateur saisit cette occasion pour exhorter de nouveau ses concitoyens à vaincre leur indolence, et à déployer plus que jamais leurs forces contre lui.

« Tandis, leur dit-il, que Philippe combat en personne, qu'il s'expose à tous les dangers, qu'il ne laisse échapper aucune occasion, et met à profit tous les momens, nous demeurons assis sur nos bancs sans rien faire; nous différons sans cesse; sans cesse nous décrétons; nous parcourons continuellement la place publique, en nous demandant les uns aux autres, que dit-on de nouveau (1)? Eh quoi de plus nouveau qu'un Macédonien méprise les Athéniens, jusqu'à leur écrire des lettres telles que celle que

(1) On doit se souvenir que, dans sa première Philippique, Démosthène avoit déjà fait le même reproche aux Athéniens.

vous venez d'entendre ? Tel est l'excès de témérité qu'inspirent à Philippe ces armées qu'il tient à sa solde ; ou plutôt, de par Jupiter ! ces orateurs gagés qui n'ont pas honte de vivre pour lui, de lui vendre, pour un modique salaire, et les intérêts de la patrie, et leur propre sûreté ».

Démosthène indique aux Athéniens, comme nous avons vu qu'il avoit coutume de le faire, leurs ressources en déclarant la guerre à Philippe. Ces ressources, indépendamment des avantages que leur promettent les dispositions peu favorables où ses propres alliés se trouvent à son égard, consistent principalement à ne rien épargner du trésor public et de leurs richesses particulières ; à combattre en personne ; à porter tous les Grecs à se liguer avec eux, non en les exhortant de paroles seulement, en quoi les Athéniens avoient la réputation d'être plus féconds que tous les autres peuples de la Grèce, mais en leur donnant l'exemple par leurs actions ; à déterminer enfin le roi de Perse à leur fournir tout l'argent dont ils auront besoin ; « ce roi de Perse, ajoute-t-il, dont les trésors sont si im-

menses, que son influence dans les affaires de la Grèce est plus grande que celle de tous les autres potentats; et qui autrefois, dans la guerre que nous eûmes contre les Lacédémoniens, faisoit pencher la balance, et assuroit la victoire à celui des deux partis qu'il favorisoit (1).

Pendant que Démosthène animoit les Athéniens, Philippe tenoit ses troupes en haleine, et portoit ses armes d'un autre côté. Après avoir levé le siége de Byzance, il marcha contre Athéas, roi des Scythes, dont il prétendoit avoir lieu de se plaindre depuis qu'il lui avoit envoyé du secours contre les Istriens; et il mena son fils avec lui dans cette expédition. Il avoit commencé, selon sa coutume, par employer l'artifice, en faisant demander à Athéas le passage sur ses terres, pour aller ériger une statue à Hercule, selon le vœu qu'il en avoit fait, et pour la placer lui-même à l'embouchure de l'Ister. Athéas, qui devina sans peine ses intentions, lui avoit fait réponse que s'il vouloit lui envoyer cette statue, il

(1) Demosth. Orat. de epist. Philip.

auroit soin de faire accomplir son vœu, mais qu'il ne souffriroit pas qu'il entrât dans le pays avec son armée : il fallut en venir aux mains. Du côté de Philippe, la discipline et la ruse l'emportèrent sur le nombre, quoique joint à la valeur. Il fit sur les Scythes vingt mille prisonniers, tant hommes que femmes. Il leur prit aussi vingt mille jumens qu'il envoya en Macédoine, pour faire race, et quantité de bestiaux, ce qui formoit l'unique richesse de ces peuples, qui ne possédoient ni or ni argent.

Mais comme il revenoit de la Scythie, les Triballiens lui coupèrent le chemin, et ne voulurent lui accorder le passage qu'à condition qu'il leur feroit part de son butin. La mêlée s'engagea ; elle fut si vive que Philippe, après des marques extraordinaires de présence d'esprit et de courage, reçut à la cuisse une blessure profonde, et eut son cheval tué sous lui ; il risquoit même de laisser sa vie sur le champ de bataille, si Alexandre, volant au secours de son père, et le couvrant de son bouclier, n'eût tué ou mis en fuite tous les Barbares qui venoient se jeter sur le roi. Toutefois, comme dans

ce combat sanglant chacun croyoit que Philippe étoit mort, on ne pensa point à sauver le butin, dont la plus grande partie fut perdue pour les Macédoniens. Philippe ne guérit de sa blessure qu'en demeurant boiteux le reste de ses jours. Comme il souffroit habituellement cette incommodité avec une sorte d'impatience, « eh quoi, mon père! lui dit un jour Alexandre, pouvez-vous ressentir quelque chagrin d'un accident qui vous rappelle à chaque instant du jour votre valeur (1) » ?

Le mauvais succès des dernières expéditions de Philippe, surtout de celles qui avoient eu pour objet les villes de Périnthe et de Byzance, auxquelles Phocion avoit rendu de si grands services, ranimèrent le zèle des Athéniens pour la liberté publique. Ils consentirent enfin à abolir le décret, ou plutôt l'abus énorme introduit par Eubolus, et qui consistoit à appliquer aux pompes théâtrales les fonds destinés pour la caisse militaire, et travaillèrent en conséquence à

(1) Justin. l. IX, c. 3, et Plut. in Alex. et de fortunâ Alex.

l'équipement d'une flotte considérable. Ils dépêchèrent en même temps, dans le Péloponnèse et dans d'autres parties de la Grèce, Démosthène et Hypéride, qui ne le cédoit qu'au premier dans l'art oratoire, afin de persuader à plusieurs républiques de seconder la généreuse ardeur des Athéniens (1).

Philippe, qui ne redoutoit qu'eux seuls, imagina, de concert avec Antiphon, un projet dont l'exécution ruineroit en un moment toute la puissance d'Athènes. Cet homme, qui parloit beaucoup dans les assemblées, quoiqu'il n'eût aucun titre pour cela, son nom n'étant point inscrit sur le registre public de la cité, et qui s'étoit vu proscrit pour ce sujet, avoit été offrir tous les efforts de sa haine et de son ressentiment au roi de Macédoine; et ils étoient convenus entre eux qu'il retourneroit sous quelque déguisement à Athènes, et se cacheroit dans le Pirée, afin de saisir une occasion favorable de mettre le feu à tous les matériaux qui étoient rassemblés pour la construction d'un grand nombre de vaisseaux. Il sut en effet se pro-

(1) Demosth. de Coron.

curer un logement où il pût, sans être reconnu ni soupçonné, effectuer son affreux complot.

Heureusement Démosthène, qui veilloit sans cesse pour les intérêts et la sûreté de sa patrie, découvrit ce traître, lorsqu'il touchoit au moment de l'exécution, le fit arrêter, et l'entraîna à l'assemblée. Partisan de Philippe, Eschine osa prendre la défense d'Antiphon. Il s'écria que Démosthène attentoit à la liberté, qu'il faisoit injure aux infortunés, qu'il se livroit à des recherches odieuses dans les maisons, sans qu'aucun décret l'y autorisât, et réussit à faire relâcher le coupable. « Il eût échappé à la vengeance des lois, grâces aux déclamations de ce perfide orateur, dit Démosthène aux Athéniens, en leur rappelant cet événement, si l'aréopage, averti de la surprise qui vous avoit été faite, et de l'importance des projets de ce scélérat, ne fût parvenu par de nouvelles perquisitions à s'en emparer, et à le ramener devant vous. Appliqué à la torture, Antiphon avoua tout, et fut mis en croix » (1).

(1) Demosth. ubi supr.

Philippe ne s'étoit pas borné, dans ses desseins, aux ressources que pouvoit lui offrir la trahison d'Antiphon, il s'intriguoit, aidé de tous les autres traîtres qu'il avoit à ses gages, pour se ménager une nouvelle occasion de rentrer dans la Grèce, en y suscitant quelques troubles qui pussent obliger une seconde fois les amphictyons à implorer son secours.

L'an 338 avant J. C. Le printemps approchoit; et, dans cette saison, devoit se tenir à Delphes la diète amphictyonique, tant pour réparer le temple d'Apollon, et la perte de toutes les richesses que les Phocéens en avoient enlevées, que pour y traiter en commun des grands intérêts de la Grèce. Il étoit de la plus grande importance, pour les Athéniens, d'y envoyer des représentans vraiment intègres, et jaloux de la gloire de leur patrie et de la liberté publique. Mais la cabale vendue à Philippe, fit précisément tomber le choix sur Eschine, qui, accompagné de deux autres députés, Diognète et Midias, devoit jouer le principal rôle dans la triste et funeste scène qui alloit s'ouvrir. Diognète, à son arrivée, fut attaqué de la fièvre, et Mi-

dias eut bientôt après la même maladie. Ce dernier étoit ennemi juré de Démosthène, à qui il avoit donné un soufflet en plein théâtre.

De toutes les parties de la Grèce, on envoya au temple des présens pour remplacer les immenses trésors dont il avoit été dépouillé. Les Athéniens se signalèrent, en particulier, par des dons magnifiques, et entre autres par des boucliers d'or, avec cette inscription : « Les Athéniens, vainqueurs des Mèdes et des Thébains, combattant contre les Grecs ».

Les Thébains, outrés de cet affront, engagèrent les habitans d'Amphisse, capitale des Locriens Osoles, qui leur étoient dévoués, à solliciter contre les Athéniens un décret qui les condamnât à une amende de cinquante talens, pour avoir suspendu leurs boucliers dans le nouveau temple, avant qu'il fût entièrement achevé; et comme Eschine, en l'absence de ses collègues, prit seul, devant l'assemblée des amphictyons, la défense d'Athènes, à peine avoit-il commencé à parler, qu'un Amphisséen s'avance au milieu de la diète : Députés des peuples

de la Grèce, s'écrie-t-il, si vous aviez du sens, vous ne souffririez pas que le nom des Athéniens fût prononcé en ces jours solennels, et vous chasseriez du temple ces profanes. Il rappelle en même temps le traité d'alliance que les Athéniens avoient fait avec les Phocéens, et accumule des invectives contre la république d'Athènes.

Cette déclamation, dit Eschine, dont nous tenons ces détails, et dont l'éloquence est si animée dans cet endroit, qu'elle semble disputer la palme à celle de Démosthène, m'émut à un tel point, que je ne crois pas avoir éprouvé dans ma vie de mouvement aussi violent que celui que je ressentis alors. Il me vint à l'esprit de confondre ce téméraire, en dénonçant l'impiété des Amphisséens.

« Amphictyons, m'écriai-je en me levant de mon siége, et leur montrant la plaine occupée autrefois par les Cirrhéens, et sur laquelle domine le temple de Delphes, portez vos regards sur cette terre consacrée à nos dieux, et cultivée aujourd'hui par les Amphisséens; sur les nombreux édifices qu'ils y ont élevés; sur ce port mau-

dit de Cirrha, qu'ils ont reconstruit, et à l'entrée duquel ils imposent un tribut qui fait leur richesse : j'ordonne à l'instant qu'on lise l'oracle d'Apollon à ce sujet, le serment prêté par nos ancêtres, les anathêmes prononcés contre les infracteurs. Je proteste, leur dis-je ensuite, au nom du peuple d'Athènes, en mon nom personnel, au nom de mes enfans et de tous ceux qui habitent ma maison, contre cette violation des sermens faits à nos dieux, contre la profanation de cette terre qui leur est consacrée; je réclame, de toute ma voix, de toutes mes forces, l'expiation d'un sacrilége, dont la république d'Athènes se rendroit complice, si elle le toléroit. C'est à vous, amphictyons, qu'il appartient de prendre une résolution conforme à nos communs intérêts. Les corbeilles sacrées sont prêtes; les victimes sont aux pieds des autels; vous vous disposez à adresser vos vœux aux immortels, pour qu'ils vous comblent de biens vous et vos cités. De quel front, par quel organe, comment votre conscience troublée pourroit-elle présenter d'humbles supplications à nos dieux, en la compagnie d'hom-

mes sacriléges dévoués aux furies vengeresses, et que vous auriez négligé de punir ? Le châtiment réservé à ces profanateurs, et à tous ceux qui se rendroient leurs complices, n'est pas écrit en termes énigmatiques dans l'anathême prononcé. Il y est dit, de la manière la plus claire, la plus énergique, que tous ceux qui négligeront de venger l'injure faite à Apollon, à Artémise, à Latone, à la prévoyante Minerve, seront exclus du sacrifice, que la divinité repousse leurs offrandes, qu'il leur est interdit de participer aux saints mystères ».

« J'ajoutai, dit Eschine, beaucoup d'autres motifs aussi puissans ; et quand je me retirai, j'entendis un grand tumulte » (1).

Qui ne croiroit que cet homme étoit animé par le zèle le plus pur pour la gloire de ses dieux, et pour l'honneur de sa patrie ! et cependant il n'avoit d'autre objet que celui d'appeler Philippe dans la Grèce ; et pour cela même il suscitoit une guerre, qui, dans le fond, étoit injuste, puisque,

(1) Eschin. in Ctesiph. Demosth. de Coron.

comme

comme nous l'apprend Démosthène (1), et ce qu'Eschine se garde bien de dire, ces mêmes terres que celui-ci soutenoit être consacrées aux dieux, les Amphisséens ne les avoient cultivées que de l'agrément des amphictyons eux-mêmes.

« Les amphictyons irrités, continue Eschine, dans la harangue adressée aux Athéniens, ne parlèrent plus de boucliers placés dans le nouveau temple, mais de la punition due à l'impiété des Amphisséens. Le jour étoit sur son déclin. Un héraut publia que tous ceux qui habitoient dans Delphes, et qui avoient passé de deux ans l'âge de puberté (2), libres ou esclaves, eussent à se trouver au soleil levant dans le champ nommé *des Sacrifices*, armés de faux et de hoyaux. Les hiéromnines, les pylagores (3), eurent ordre de s'assembler dans le

(1) Demosth. de Coron.

(2) L'âge de puberté étoit fixé par la loi à quatorze ans.

(3) L'hiéromnine étoit le gardien des choses sacrées, et avoit la préséance sur les pylagores. On appeloit du nom de ces derniers

même lieu pour venger l'injure faite à la divinité et à la terre qui lui étoit consacrée. Toute cité, dont les députés refuseroient de participer à cette expiation, seroit exclue des sacrifices, et soumise à l'anathême. Le lendemain nous arrivons en forces au lever de l'aurore dans le champ désigné. La plaine Cyrrhéenne est dévastée, le port comblé, les édifices abattus. Cependant les Locriens Amphisséens qui habitent à soixante stades de Delphes (1), fondent en armes sur nous. La fuite seule dans Delphes nous dérobe à la mort. Le jour suivant, celui qui présidoit les amphictyons convoque l'assemblée générale, non-seulement des pylagores et des hiéromnines, mais de tous les sacrificateurs, de tous les ministres

---

les députés des villes à la diète des amphictyons. Eschine et ses deux collègues étoient les pylagores nommés par la ville d'Athènes. Le peuple, dans ses assemblées, les choisissoit en donnant ses suffrages par scrutin ou en levant la main. L'hiéromnine se tiroit au sort.

(1) Environ deux lieues et demie.

des autels. Les Amphisséens sont dénoncés; on intente contre eux plusieurs chefs d'accusation. On s'étend sur les louanges de la république d'Athènes. L'affaire est discutée; il est ordonné qu'à la prochaine tenue de la diète aux Thermopyles, les hiéromnines dresseront un décret vengeur du sacrilége des Amphisséens, de leurs attentats sur la terre sacrée, de leur révolte contre l'autorité des amphictyons.

La guerre, et c'étoit pour les Grecs la troisième guerre sacrée, ayant été déclarée aux Amphisséens, les amphictyons, vainqueurs dans une première expédition, se bornèrent à leur imposer une amende payable au temple d'Apollon, à bannir les auteurs de la profanation, et à rappeler ceux de leurs concitoyens que la crainte de l'anathême avoit dispersés. Les Amphisséens n'eurent aucun égard à ce décret; ce qui força les amphictyons, avant que Philippe fût de retour de la Scythie, à lever une seconde armée, sous le commandement de Cottiphus, Thessalien. Les opérations ayant été mal combinées et n'ayant eu aucun succès, Eschine, qui épioit, depuis l'ouverture

de cette scène tragique, le moment favorable que son éloquence insidieuse, ses manœuvres et celles de ses complices, avoient préparé, vit enfin ses desseins accomplis. A la diète suivante, quelques députés, tant de la Thessalie que des autres républiques, hommes aux gages de Philippe, proposent de l'élire pour général, sous le spécieux prétexte d'épargner aux amphictyons la solde des troupes étrangères, ainsi que les dangers et les fatigues de la guerre : Philippe est élu, et l'on dépêche à l'instant vers lui pour implorer son secours.

Philippe, dissimulant la joie qu'il ressentoit d'avoir obtenu ce qu'il souhaitoit le plus ardemment pour l'accomplissement de ses projets, affecta de ne se montrer sensible qu'à l'insulte faite à Apollon et à son temple. C'est dans ce sens qu'il écrivit une lettre, commençant par ces mots : Philippe, roi de Macédoine, aux chefs des confédérés du Péloponnèse, à ceux qui siégent dans le conseil des villes, et à tous nos compagnons d'armes, salut. Par cette lettre il leur fixoit le mois suivant pour se réunir en armes dans la Phocide, apportant avec eux des

provisions pour quarante jours, par chaque soldat. « Nous nous aiderons, ajoute-t-il en finissant, des conseils de ceux qui se joindront à nous; et ceux qui se trouveront en retard seront condamnés à l'amende ».

Tenant peu de compte de quelques députations que lui envoyoient les Athéniens pour gagner du temps, Philippe, qui venoit de passer les Thermopyles, entre dans la Phocide, et, après une fausse marche sur les terres des Locriens qui n'avoient servi que de prétexte à son entrée dans la Grèce, il s'empare tout à coup d'Elatée, la plus grande ville de toute la Phocide, ce qui, joint à sa situation sur le Céphise, la rendoit le poste le plus important pour tenir en bride les Thébains, et même les Athéniens.

Le jour étant sur son déclin, un courrier arrive; il apporte aux prytanes, qui étoient à souper, la triste nouvelle de la prise d'Elatée. Les tables sont abandonnées; la nouvelle se répand; la ville est remplie de tumulte et de confusion. On croit voir déjà Philippe aux portes d'Athènes. Le lendemain, au lever de l'aurore, le sénat s'assem-

ble; le peuple, de son côté, sans être convoqué, se rend en foule dans la place publique. Après bien des délibérations entre eux, les sénateurs arrivent, les prytanes font part de ce qu'ils ont appris, et produisent le courrier qui fait son rapport. Le héraut demande s'il est quelqu'un qui veuille parler : personne ne se présente. Il réitère sa proclamation, et tout le monde se tait. Dans ce silence universel, un seul orateur ose enfin monter à la tribune; c'est Démosthène. Il rassure les Athéniens; il leur dit que si les dispositions des Thébains eussent été plus favorables à Philippe qu'elles ne l'étoient en effet, ce ne seroit pas la prise d'Elatée qu'on viendroit leur annoncer ; mais on leur apprendroit que Philippe a déjà pénétré dans l'Attique, comme depuis long-temps il en a formé le projet. Il les engage à oublier tous les torts qu'ont eus les Thébains, qui doivent sentir que c'est eux que le péril menace de plus près; et que si le roi de Macédoine s'est emparé d'Elatée, ce n'est que pour s'approcher de leurs murs, et les forcer de lui abandonner ce qu'ils lui ont refusé jusqu'ici. L'orateur est

donc d'avis qu'on fasse avancer des troupes jusqu'à Eleusis, et qu'on se montre ainsi en armes aux yeux de tous, afin que ceux qui, dans Thèbes, tiennent pour Athènes, soient à portée de soutenir le parti le plus juste contre ceux qui vendent leur patrie à Philippe, et que tous les amis de la liberté soient assurés qu'ils trouveront une puissance prête à les secourir, s'ils sont attaqués. Démosthène veut de plus qu'on envoie à Thèbes des députés, qui, sans rien demander à cette république, se bornent à déclarer à ses citoyens, que, plus prévoyans que les Thébains ne l'ont été jusqu'à cet instant où ils se trouvent exposés les premiers à un extrême danger, les Athéniens s'empressent de venir à leur secours, s'ils croient en avoir besoin. S'il arrive, continue Démosthène, que les Thébains acceptent nos offres et se laissent persuader, nous étant conduits d'une manière digne d'Athènes, nous exécuterons de concert ce que nous aurons résolu. Si, retombant dans leurs fautes passées, ils éprouvent quelque infortune, ils ne pourront l'imputer qu'à eux seuls. Quant à nous, il ne nous

sera rien échappé de bas ni de honteux ».

Après avoir ainsi parlé, Démosthène descendit de la tribune, en recueillant, pour prix de ses conseils, les applaudissemens de tout le peuple, et dicta le décret, qui annonçoit aux Grecs les secours qu'Athènes leur préparoit, les députés qu'elle leur envoyoit pour les engager à se joindre à elle, et ceux qu'elle dépêchoit aux Thébains avant tous les autres, comme étant les plus exposés, afin de leur offrir tout ce qui leur étoit nécessaire en hommes, en argent, en javelots, et en armes de toute espèce. Ainsi oublioit-elle les rivalités qui avoient subsisté entre les deux nations, sacrifiant tous les ressentimens personnels à la liberté de Thèbes et de toute la Grèce, et n'ayant plus d'autre disposition que celle de contracter avec les Thébains une alliance fraternelle, cimentée par la concession du droit de mariage, et par la religion du serment. Tel étoit le contenu du décret.

On choisit, en conséquence, quatre députés; et le premier sur lequel tombèrent les suffrages du peuple fut Démosthène. C'est lui aussi qui va nous fournir les prin-

cipaux détails de cette ambassade, qui lui fit tant d'honneur parmi tous les Grecs (1).

Les députés étant arrivés à Thèbes, y trouvèrent ceux de Philippe, des Thessaliens, et de leurs alliés. Les Thébains introduisirent d'abord, dans leur assemblée, les ambassadeurs de Philippe, à cause de l'alliance qui subsistoit entre eux et le roi de Macédoine. A leur tête étoit Python, célèbre par le talent de la parole, et dont l'éloquence, dans une autre occasion, ne l'avoit cédé qu'à celle de Démosthène. Il s'avance dans l'assemblée, rappelle les bienfaits de Philippe, dont il fait un pompeux éloge, retrace les démêlés entre Thèbes et Athènes, exagère les avantages que les Thébains doivent trouver dans leur alliance avec le monarque, tous les maux qu'ils ont à redouter s'ils viennent à la rompre, et met tout en usage pour les engager à lui rester fidèles. Démosthène, qui avoit été introduit avec ses collègues presque en

(1) Demosth. de Coron. Diod. l. XIV, p. 474 et seq. Plut. in Demosth. Justin. l. IX, c. 3.

même temps que les ambassadeurs de Philippe, ne nous dit pas ici quelle fut sa réponse; mais nous pouvons juger de l'impression qu'elle dut faire sur tous les esprits, par le succès dont elle fut couronnée. Les Thébains se lièrent à l'instant avec les Athéniens, les appelèrent à leur secours, et leur firent un tel accueil, que, tandis que leur infanterie et leur cavalerie campoient auparavant hors des murs, ils reçurent leurs nouveaux alliés dans leur ville, livrant à leur armée leur citadelle et leurs maisons, lui confiant leurs femmes, leurs enfans, et tout ce qu'ils avoient de plus cher.

Le noble enthousiasme qu'avoit fait naître Démosthène parmi les Thébains, se répandit dans d'autres parties de la Grèce.

Ce triomphe d'un seul homme parut, dit Plutarque (1), si grand et si éclatant, même aux yeux de Philippe, qu'il s'empressa d'envoyer, mais inutilement, des ambassadeurs à Athènes pour demander la paix; que la Grèce se leva, pour ainsi dire, toute entière, pour se rendre attentive à

(1) Plut. in Demosth.

l'événement qui alloit décider de son sort; que non-seulement tous les commandans athéniens, mais ceux des Béotiens, obéissoient à Démosthène, et qu'il régloit tout à son gré dans les assemblées de Thèbes comme dans celles d'Athènes, également aimé, respecté, et tout-puissant dans les deux villes.

Les Athéniens et les Thébains combattirent ensemble en deux occasions, contre les troupes macédoniennes, l'une sur les rives d'un fleuve que Démosthène ne nomme pas, l'autre en hiver; et le succès de ces combats fut tel, qu'on en fit des fêtes solennelles à Athènes, et qu'on en rendit grâces aux dieux par de pompeux sacrifices. Démosthène en reçut les premiers honneurs, et fut couronné par le peuple (1).

Pendant ce temps, Philippe s'agitoit, et témoignoit par ses lettres aux amis qu'il avoit dans le Péloponnèse, ses inquiétudes et ses craintes. Ce monarque, si fier, si menaçant jusque-là dans celles qu'il écrivoit à la république d'Athènes, lui en adressoit

(1) Demosth. de Coron.

de plus humbles, et sembloit ne plus aspirer qu'au repos (1).

Phocion vouloit qu'on acceptât les propositions de paix que Philippe ne cessoit de faire. Déjà, dans une autre occasion, où les Athéniens ne voyoient que ce général qui fût digne d'être à leur tête, il avoit marqué assez hautement les dispositions où il étoit à cet égard; et comme un de ces orateurs, accoutumés à passer leur vie dans les tribunaux, lui en témoignoit sa surprise, en lui disant: « Osez-vous bien, Phocion, détourner les Athéniens de faire la guerre, lorsqu'ils ont déjà les armes à la main »? *Oui, sans doute,* lui avoit répondu Phocion, *je l'ose; quoique je sache bien que si on fait la guerre, je te commanderai, et que si l'on fait la paix tu me commanderas.*

Dans la circonstance présente, où les Athéniens étoient enflés de leurs succès, et où il sembloit que de nouveaux efforts de leur part ne pouvoient que ruiner la puissance de Philippe dans la Grèce, et achever de lui faire perdre tous ses alliés, Pho-

(1) Demosth. de Coron.

cion, qui savoit mieux que personne apprécier l'habileté, les forces réelles, et toutes les ressources de Philippe, s'opposa, plus vivement qu'il ne l'avoit fait encore, à la continuation de la guerre. Déjà il avoit eu avec Démosthène plus d'un démêlé à ce sujet. Celui-ci lui dit un jour : *Phocion, les Athéniens vous feront mourir, s'ils rentrent jamais dans leur fureur;* et vous, répliqua Phocion, s'ils rentrent dans leur bon sens.

Quelque sage que pût être son avis, en portant les Athéniens à la paix, cet avis ne fut pas écouté.

Démosthène, qui se glorifioit d'être parvenu à repousser la guerre jusque sur les confins de la Béotie, et qui conseilloit aux Athéniens, au lieu de quitter les armes, d'aller livrer bataille à Philippe le plus loin qu'ils pourroient de l'Attique, ayant entraîné tous les suffrages, Phocion lui dit tout haut : « Mon ami, ne cherchons point où nous donnerons la bataille, mais comment nous remporterons la victoire; car voilà le seul moyen d'éloigner la guerre de nous; au lieu que si nous sommes battus,

toutes sortes de maux et de dangers seront toujours à nos portes (1) ».

Cependant les présages n'étoient pas favorables; les oracles de la pythie n'avoient rien que d'effrayant. Mais Démosthène, plein de confiance dans les armes des Grecs, encouragé par le nombre, par la valeur des troupes, par l'ardeur avec laquelle les soldats demandoient de concert à voir l'ennemi, répondoit à toutes ces prédictions, en disant que, pour cette fois, la pythie *philippisoit*. Il faisoit souvenir les Thébains de leur Epaminondas, les Athéniens de leur Périclès, et leur représentoit que ces grands hommes prenant de pareils oracles pour des prétextes dont on couvroit la crainte et la lâcheté, se servoient toujours de leur raison pour exécuter ce qu'il falloit faire (2).

La seule chose, en effet, qui étoit vraiment funeste, et la seule qu'on devoit redouter, c'étoit le peu de capacité des généraux qu'on opposoit à Philippe. Lysiclès

(1) Plut. in Phoc. et Demosth. de Coron.

(2) Plut. in Demosth.

peu connu, ou qui du moins ne se distinguoit que par une téméraire et présomptueuse audace, Charès universellement décrié, commandoient les Athéniens; et dans le moment le plus décisif, le parti des factieux et des traîtres, faisant valoir contre Phocion son opinion déclarée, étoit parvenu à l'écarter. A la tête des Thébains se trouvoit Théagène, fortement soupçonné lui-même de trahison. Ces trois généraux, Lysiclès, Charès et Théagène, également dominés par l'intérêt et la volupté, n'avoient pour eux que la cabale qui les avoit fait nommer : et c'est ainsi que les Etats courent à leur ruine.

Philippe ne pouvant plus espérer de conclure la paix qu'il avoit sollicitée, se détermina au combat, et entra dans la Phocide avec trente mille hommes de pied et deux mille chevaux. L'armée des Grecs étoit à peu près égale (1). Les Eubéens, les Corin-

(1) Diodore prétend que l'armée de Philippe étoit plus nombreuse, et Justin, l. IV, c. 3, donne l'avantage du nombre à l'armée des Grecs.

thiens, les Thébains, les Mégariens, les Leucadiens, les Corcyréens, avoient fourni quinze mille hommes d'infanterie et deux mille cavaliers (1); les Athéniens, et peut-être quelques autres encore de leurs alliés parmi les insulaires, avoient fourni le reste. L'ardeur étoit la même des deux côtés. Les deux armées se rencontrèrent en Béotie, dans la plaine de Chéronée, qui convenoit surtout à Philippe, pour les opérations de sa redoutable phalange. Elles se trouvèrent rangées en bataille dès le point du jour. Philippe mit à la tête de son aile gauche opposée aux Thébains, Alexandre, qui pouvoit avoir alors dix-huit à dix-neuf ans, et plaça autour de lui ses plus habiles et ses plus braves officiers. Il commanda lui-même l'aile droite, composée de ses troupes d'élite, et qu'il opposoit aux Athéniens. Dans les deux armées, les auxiliaires occupoient le centre.

L'an 338 avant J. C.

Le signal ayant été donné, le choc fut terrible, et la victoire long-temps indécise. Alexandre, faisant des prodiges de valeur,

(1) Demosth. de Coron.

et montrant, malgré la bouillante ardeur de son âge, l'habileté d'un vieux général, parvint à enfoncer, après une vigoureuse résistance, le bataillon sacré des Thébains, qui étoit l'élite de leurs troupes.

A l'aile droite, Philippe fit plier d'abord les Athéniens, qui reprirent bientôt courage, au point que Lysiclès ayant enfoncé quelques troupes des ennemis, et se croyant déjà vainqueur, s'écria : « Allons, braves camarades, poursuivons ces lâches jusque dans la Macédoine ». Philippe, s'apercevant de la faute que Lysiclès commettoit en ne profitant pas de l'avantage qu'il venoit d'obtenir pour tourner sur la phalange macédonienne et la prendre en flanc, au lieu de perdre du temps à presser les fuyards, dit froidement, *les Athéniens ne savent pas vaincre* (1). Il ordonna, à l'instant, à ce corps formidable qu'il commandoit en personne, de se replier sur une éminence prochaine, d'où il tomba, de tout le poids de cette phalange ferme et serrée, sur les ennemis épars et hors de leurs rangs, les met en désordre, et remporte une victoire complète.

(1) Plut. in Alex.

Du côté des Thébains, qui, jusque dans leur défaite, s'étoient signalés par leur intrépidité, il y eut plus de morts que de blessés. Il périt dans cette même journée mille Athéniens, et il y en eut deux mille de pris. Ce n'est pas qu'ils n'eussent combattu avec un courage digne de leur renommée et de celle de leurs ancêtres. De tous ceux qui furent blessés, il n'y en eut pas un qui n'eût été blessé par-devant; et ceux qui périrent, moururent tous dans le poste que leurs officiers leur avoient assigné (1). Que leur manqua-t-il pour vaincre ? un chef digne de faire tête à Philippe, tel que Phocion. Il y en eut cependant qui prirent la fuite. Entre autres Démosthène, plus propre à donner des conseils qu'à les soutenir par son courage, jeta ses armes pour fuir plus promptement, et l'on prétend même que pendant qu'il s'échappoit, sa robe s'étant accrochée à un chardon, il crut que c'étoit un ennemi qui l'arrêtoit, et se retourna en s'écriant, sauvez-moi la vie (2).

(1) Just. l. IX, c. 3.

(2) Plut. in Demosth. et in Vit. Decem. Orat. Vit. Demosth.

Si les Grecs perdirent bien des hommes, il en périt aussi beaucoup du côté des ennemis. Du temps de Plutarque (1), on montroit encore près du Céphise, non-seulement un vieux chêne, qu'on appeloit *le chêne d'Alexandre*, parce qu'on y avoit tendu son pavillon, mais assez près de là le cimetière des Macédoniens qui avoient été tués dans cette bataille. Ce fut dans cette fatale journée qu'expirèrent, dit Justin, et la haute puissance de la Grèce, et la liberté dont elle avoit été en possession pendant tant de siècles (2).

On a observé que le même jour et aux mêmes heures où l'on se battoit à Chéronée, il se donnoit un combat semblable en Italie entre les Tarentins et les Lucaniens. Archidamus, roi de Lacédémone, avoit pris le parti des Tarentins, et se trouva lui-même à cette action, où il fut tué. Il avoit régné vingt-trois ans à Sparte. Son fils Agis qui lui succéda, en régna treize (3).

(1) Plut. in Alex.

(2) Diod. l. XVI, p. 475, 476. Plut. in Alex. Justin. l. IX, c. 3.

(3) Diod. l. XVI, p. 477.

Philippe, dès qu'il se fut assuré de sa victoire, érigea un trophée, offrit aux dieux un sacrifice en action de grâces, et distribua aux plus braves des récompenses. Mais se livrant ensuite aux transports de sa joie, il les fit éclater avec tant d'indécence, qu'il ternit en quelque sorte l'éclat de son triomphe. Après s'être enivré avec ses amis, il se transporta sur le champ de bataille, et là, insultant à tous ces braves guerriers qu'il voyoit étendus à ses pieds, il mit en chant le commencement du décret que Démosthène avoit dressé pour exciter les Grecs à cette guerre, et chanta en battant la mesure : *Démosthène, Pæanien* (1), *fils de Démosthène, a dit;* il passa également entre les files des prisonniers en se riant de leur infortune. L'orateur Démade, qui étoit du nombre de ces malheureux, eut le courage de lui dire : *O vous, qui êtes roi, comment, les Dieux vous ayant revêtu de la dignité d'Agamemnon, n'avez-vous pas honte de jouer le personnage de Thersite?* Ces paroles le firent rentrer en lui-même.

(1) C'est-à-dire, du bourg de Pæane.

Il jeta sa couronne de fleurs, rendit à Démade sa liberté, l'admit au nombre de ceux qu'il honoroit de son amitié et de sa confiance, et, comme si la conversation de Démade eût adouci son humeur, et l'eût initié, pour ainsi dire, aux grâces attiques, il rendit aux Athéniens tous leurs prisonniers sans rançon, leur accorda la liberté d'enlever leurs morts, les exhorta même à les transporter jusqu'aux tombeaux de leurs ancêtres; et, plus que cela encore, il leur envoya son fils Alexandre, et Antipater, l'un de ses généraux, pour faire avec eux un traité d'amitié et d'alliance. Il parut en cela d'autant plus généreux, qu'on avoit voulu lui persuader de sévir contre ces mêmes Athéniens qui lui avoient causé de si vives alarmes. « Aux Dieux ne plaise, répondit-il, que je détruise le théâtre de la gloire, moi qui ne travaille que pour elle (1) ». A l'égard des Thébains, qui, selon lui, n'avoient payé que d'ingratitude ses bienfaits, il ne leur accorda la paix qu'après avoir mis garnison dans Thèbes, dont quel-

(1) Plut. Apophth.

ques-uns des principaux habitans furent bannis, et d'autres mis à mort (1).

Les autres villes eurent à se féliciter de sa modération. On lui conseilloit de s'assurer des plus fortes places de la Grèce; *j'aime mieux*, dit-il, et ce devroit toujours être le langage des vainqueurs, *une longue réputation de clémence, que l'éclat passager de la domination* (2).

Après nous être occupés de Philippe et des suites de sa victoire, reportons notre attention sur Athènes. A la première nouvelle qu'elle reçut de sa défaite, elle fut plongée dans le plus profond accablement, et n'en sortit que pour se livrer aux plus violens accès de la fureur (3). Elle la fit tomber d'abord sur Lysiclès, qui étoit venu se renfermer dans ses murs. Il fut cité devant le peuple, sur l'accusation de Lycurgue, orateur plein d'âcreté et de véhémence. Dio-

---

(1) Diod. l. XVI, p. 476, 477. Justin. l. IX, c. 4.

(2) Plut. Apophth.

(3) Demosth. de Coron.

dore de Sicile (1) rapporte un fragment de son discours, qui justifie, dit Plutarque, ce que l'histoire rapporte, que les auditeurs furent tellement animés par le feu de ses paroles, que, sans lui donner le temps d'achever, ils prononcèrent à l'instant l'arrêt de mort contre le coupable, et l'envoyèrent au supplice : « Vous nous commandiez, Lysiclès, quand des milliers de citoyens ont péri dans le combat, ou se sont vus réduits à un honteux esclavage. L'ennemi a dressé un trophée à l'éternelle ignominie d'Athènes. Toute la Grèce est menacée du joug odieux de la servitude. Vous nous commandiez dans ce jour funeste, et vous respirez encore; vous jouissez de la lumière du soleil; vous osez paroître dans nos places publiques, vous, le monument vivant de la honte et des malheurs de votre patrie ».

La seconde victime que les orateurs vouloient immoler à leur propre fureur et à celle du peuple, étoit Démosthène. Animés par la jalousie, par la vengeance, par tou-

(1) Diod. l. XVI, p. 477. Plut. Vit. Lycurg. Orat.

tes les passions les plus noires comme les plus viles, ses ennemis, puissans dans Athènes, cherchoient à l'accabler, et employoient des hommes affidés pour le traduire en jugement. Il ne se passoit pas de jour que des Sosiclès, des Philocrate, des Diondas, des Mélanus, ne le citassent devant les tribunaux; et il n'y avoit rien qu'on ne mît en œuvre pour le perdre. Mais la fermeté, l'assurance de cet orateur, tout autre dans la tribune qu'il ne s'étoit montré sur le champ de bataille, le souvenir de ses services, son attachement tant de fois signalé et si hautement reconnu pour les intérêts de sa patrie, la force de ses discours, non-seulement sauvèrent aux Athéniens une horrible injustice, mais les élevèrent au-dessus d'eux-mêmes, et les forcèrent de lui donner des marques de confiance qui leur firent autant d'honneur qu'à Démosthène. Le peuple eut recours de nouveau à ses conseils, et s'en remit à lui seul du choix des moyens les plus propres à sauver l'Etat. Les précautions nécessaires, de poser des gardes, de relever les murs, de rétablir les fossés, furent prises conformément à ses avis, et aux décrets qu'il fit porter.

ter. Ce fut lui qui, entre plusieurs concurrens, fut chargé du soin de pourvoir aux subsistances, et on lui confia de plus celui de relever les murailles. Il s'acquitta de cette dernière commission avec tant de générosité, par les sommes considérables qu'il prit sur son propre bien, ainsi qu'il l'avoit déjà fait en plusieurs occasions (1), qu'on lui décerna bientôt après une couronne d'or, à la requête de Ctésiphon.

Ce qu'il y eut encore de plus glorieux pour lui, c'est que les os de ceux qui avoient été tués à la bataille de Chéronée ayant été rapportés à Athènes pour y être inhumés, le peuple le choisit pour faire leur éloge funèbre (2).

Lorsque, dans la suite, Eschine cita en jugement Ctésiphon pour avoir fait décerner une couronne à celui qui avoit été la cause de la fatale journée de Chéronée et de la perte de tant de braves soldats, Démosthène, contre lequel tout le discours d'Es-

(1) Plut. Decret. t. II, p. 850. Demosth. de Coron.

(2) Plut. in Demosth.

chine étoit dirigé, déploya, dans sa célèbre harangue pour Ctésiphon, ou *de la couronne*, toutes les richesses de l'éloquence pour défendre sa propre cause. « Prouve, dit-il en s'adressant d'abord à Eschine, que ma politique fut vicieuse. Mais ne me juge pas, ne me calomnie pas d'après l'événement; car, en tout, le destin en dispose. Le seul choix des moyens manifeste la sagesse des conseils, et la prudence de celui qui les donne. Cesse donc de me reprocher la victoire remportée par Philippe; car le succès de nos armes dépendoit de la divinité, non de moi. Prouve que je n'ai pas prévu ce que la prudence humaine pouvoit atteindre; que je n'ai pas administré les affaires publiques avec équité; que je n'ai pas donné tous mes soins aux préparatifs; que je ne me suis pas livré à des travaux, même au-dessus de mes forces; que je n'ai pas pourvu à tout ce qui étoit nécessaire, à tout ce qui exigeoit la dignité de cette république. Prouve tout cela, et donne alors une libre carrière à tes invectives.....

» Mais puisqu'Eschine s'appesantit sur les désastres que nous avons éprouvés, j'o-

serai avancer une proposition, qui semble tenir du paradoxe. De par Jupiter et tous les dieux! qu'aucun de vous ne s'étonne de ce que je vais dire, comme d'une exagération outrée. Quand tous auroient prévu ce qui devoit arriver, que tu l'aurois prédit avec ta voix de tonnerre, ô Eschine! toi, qui ne prononças pas alors une seule syllabe; toutefois la république d'Athènes, sensible à l'honneur, craignant de dégénérer de la gloire de ses ancêtres, redoutant l'opinion des siècles à venir, n'eût pu se conduire autrement qu'elle ne l'a fait.... Remontons à l'exemple de nos aïeux, de ces hommes qui ne cessèrent de combattre pour sa gloire.... Qui n'admire la vertu de ces héros qui abandonnèrent leur ville, leurs foyers, les objets les plus chers à leur cœur, pour monter sur leurs trirêmes, plutôt que d'obéir aux ordres du grand roi; qui ayant choisi pour leur chef ce Thémistocle, l'auteur d'un conseil si hardi, lapidèrent Cyrsilus qui les exhortoit à se soumettre à une domination étrangère; et non lui seul: car les femmes firent essuyer le même traitement à l'épouse de cet indigne conseil-

ler;.... disons-le enfin, de ces hommes qui ne pensoient pas que la vie même fût d'aucun prix, comparée à la liberté publique, et parmi lesquels il ne s'en trouvoit aucun qui ne jugeât que les nœuds qui nous attachent à nos pères, à nos mères, sont moins sacrés que ceux qui nous lient à la patrie!....

» Si je m'attribuois la gloire de vous avoir inspiré des sentimens dignes de nos ancêtres, qui de vous pourroit me taxer d'arrogant?.... Mais si j'ai bien mérité de la patrie, ce n'est, après tout, qu'en ce que j'ai secondé, pendant mon administration, les sentimens généreux de chacun de vous. Les calomnies de cet homme, les reproches amers qu'il me fait d'être l'auteur des périls auxquels cette république fut exposée, de l'effroi que la victoire de Philippe y répandit, ne tendent pas seulement à me ravir la gloire qui m'est due, mais à vous priver vous-mêmes de celle qui vous est acquise dans tous les siècles; car si le parti que vous prîtes alors, par mon conseil, n'étoit pas le plus honorable, vous sembleriez avoir failli, et ne pourriez imputer à la for-

tune des désastres causés par votre témérité. O Athéniens! en prenant sur vous tous les dangers pour le salut des Grecs, pour la défense de leur liberté, *non, vous n'avez point failli* (1) : *j'en jure par ces grands hommes, qui ont combattu pour la même cause, sur terre à Marathon et à Platée, sur mer devant Salamine et Artémise ; guerriers magnanimes, dont les corps reposent dans nos catacombes ; que la patrie d'Eschine jugea dignes d'être honorés de pompes funèbres, aux dépens du trésor public, et non pas seulement ceux dont la fortune a secondé la valeur* ».

Les deux discours de Démosthène et d'Eschine, l'un du dernier contre Ctésiphon, et l'autre pour sa défense, ont toujours été regardés par les anciens comme les deux morceaux d'éloquence les plus parfaits, surtout celui du premier. Cicéron (2) l'avoit traduit tout entier, preuve éclatante du cas qu'il en faisoit. « Cet orateur, qui l'emporta

(1) Voyez sur ce morceau le c. 14 du Traité du Sublime, de Longin.

(2) Cic. de Optim. gen. Orat.

sur tous les autres, (dit-il en parlant de Démosthène) dans cette harangue pour Ctésiphon, le chef-d'œuvre de son art, se montre humble et soumis quand il commence; serré et pressant quand il discute les lois; et lorsqu'enfin s'insinuant peu à peu, il s'aperçoit qu'il a fait passer dans l'ame de ses juges le feu qui l'anime, il triomphe avec plus d'audace (1) ».

A travers les beautés sans nombre qui brillent dans les deux harangues, on remarque (2), s'il est permis de critiquer de si grands hommes, un défaut considérable qui peut en ternir beaucoup l'éclat, et qui paroît contraire aux règles de la saine et véritable éloquence : ce sont les injures grossières que les deux orateurs se disent de part et d'autre; injures qui, dictées par la passion, ne peuvent que rendre un discours suspect aux juges et à ceux qui l'entendent; au lieu qu'un discours, fort et invincible du côté des raisons, mais retenu et modéré

(1) Cic. in Brut. seu de Claris Orat.

(2) Hist. anc. de M. Rollin, t. VI, p. 134 et suiv.

par le style et par les manières, gagne les cœurs en même temps qu'il éclaire les esprits, et persuade autant par l'estime qu'il inspire pour l'orateur que par la force des raisons qu'il emploie. On a fait à Cicéron le même reproche dont nous venons de parler, pour les harangues qu'il prononça contre Antoine.

Ce fut l'année même de la bataille de Chéronée, et deux ans seulement avant la mort de Philippe, quoique Cicéron en ait compté quatre, qu'Eschine, jaloux de la gloire de son rival, intenta son accusation coutre Ctésiphon, ou plutôt contre Démosthène. Mais la cause ne fut plaidée que sept ou huit ans après, vers la cinquième ou sixième année du règne d'Alexandre.

Jamais cause n'excita tant de curiosité, et ne fut plaidée avec plus d'appareil. On y accourut de toute la Grèce, dit Cicéron (1).

Quel spectacle en effet que de voir aux mains deux orateurs, excellens chacun dans leur genre, formés par la nature, perfectionnés par l'art, et de plus animés par

(1) Cic. de Optim. gen. Orat.

d'éternelles dissentions et une haine implacable!

Quoique le parti des Macédoniens fût alors très-puissant à Athènes, cependant Eschine succomba; ce qui fit admirer l'intégrité et la magnanimité des juges (1), qui se déclarèrent si hautement pour Démosthène, qu'Eschine n'eut pas la cinquième partie des suffrages; et il falloit que l'accusateur en eût la moitié, et le cinquième de l'autre moitié, pour ne pas être condamné à une amende de mille drachmes, c'est-à-dire, de 900 liv.

---

(1) Eschine, dans sa harangue, cite le conseil des cinq-cents, sénat composé de cinq cents citoyens, cinquante par tribu, et qui se renouveloit tous les ans. Il étoit différent de l'aréopage, sénat perpétuel, et du tribunal des héliastes, composé aussi de cinq cents juges, tirés au sort, mais qui s'élevoit quelquefois jusqu'à six mille, lorsque l'importance des affaires, comme dans la circonstance actuelle, engageoit les magistrats à ordonner la réunion des tribunaux d'Athènes.

Soit qu'Eschine ait été condamné en même temps à la juste peine de l'exil, pour une accusation témérairement intentée; soit, comme le dit Plutarque, qu'il ait conçu tant de honte du mauvais succès de sa harangue, que, sur l'heure même, il sortit de la ville (1); toujours est-il vrai qu'il choisit Rhodes pour le lieu de sa retraite, et y ouvrit une école d'éloquence, dont on prétend que la gloire subsista pendant plusieurs siècles.

Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne : mais quand il en vint à celle de Démosthène, les battemens de mains et les acclamations redoublèrent, et ce fut alors qu'il dit ce mot, si louable et si beau dans la bouche d'un ennemi et d'un rival : *Eh que seroit-ce donc, si vous l'eussiez entendu lui-même!*

Au reste, le vainqueur usa bien de sa victoire; car au moment qu'Eschine sortit d'Athènes pour se rendre à Rhodes, Dé-

(1) Plut. in Demosth.

mosthène, la bourse à la main, courut après lui, et l'obligea d'accepter un talent; procédé magnanime, qui dut lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il avoit moins lieu de s'y attendre, et à l'occasion duquel Eschine s'écria : « Comment ne regretterois-je pas une patrie où je laisse un ennemi si généreux, que je désespère de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent (1) » !

Eschine s'étant dégoûté du métier de rhéteur, passa de Rhodes à Samos, où il mourut peu de temps après, âgé de soixante et quinze ans. Les Grecs avoient donné le nom des grâces à trois de ses harangues, les seules qui nous restent, et ceux des muses à neuf de ses épîtres. Plus abondant, plus

(1) Quelques auteurs attribuent ce mot à Démosthène, lorsque, peu d'années après, sous le règne d'Alexandre, il éprouva le sort d'Eschine, et fut à son tour banni d'Athènes. Voyez Plut. in Demosth., et la note de M. Dacier, celui qui a traduit les Vies des Hommes Illustres de Plutarque, dans la traduction même de cette Vie de Démosthène, t. VIII, p. 400.

fleuri que Démosthène, plein d'images vives, de figures hardies, d'expressions harmonieuses et sonores, il devoit plaire beaucoup à la multitude; mais son abondance dégénéroit souvent en un luxe vicieux et des ornemens recherchés. Démosthène plus concis, plus nerveux, plus occupé des choses que des mots, faisoit plus que de plaire à ses auditeurs, plus encore que de les émouvoir; il les étonnoit par un air de grandeur, un style mâle, et des pensées sublimes; il les terrassoit par sa véhémence et son énergie. L'un, quoique fort, dans bien des endroits, de preuves et de raisonnemens, faisoit, en général, briller plus d'esprit; l'autre excelloit en montrant plus de sentiment et de génie.

Si l'on en croit Eschine sur ce qui le concerne, il étoit d'une naissance distinguée, et il avoit porté les armes avec éclat. Si l'on ajoute foi à ce que dit Démosthène, Eschine ayant pour père Tromès, avoit alongé par vanité son nom de deux syllabes, et en avoit fait Atromète. Né d'une courtisane, il aidoit sa mère à initier aux mystères de Bacchus ceux qui vouloient y être

admis, et couroit les rues avec eux. Il fut ensuite greffier d'un petit juge de village, et depuis, mais bien avant qu'il se doutât de ses talens, qui ne se développèrent que dans un âge assez avancé, il fit l'office de souffleur, et ne jouoit que les troisièmes rôles dans une bande de comédiens, qui le chassèrent de leur troupe (1). Ces deux récits, qui diffèrent si fort entre eux, se sentent par-là même de la diversité, ou plutôt de l'opposition des intérêts et des passions des hommes.

Si, en remontant à l'époque de la bataille de Chéronée, nous avons vu que le malheureux succès de cette fatale journée n'avoit rien fait perdre à Démosthène de son crédit parmi les Athéniens, on peut assurer également qu'il ne diminua rien de sa gloire aux yeux mêmes du vainqueur. Philippe, revenu de cette première ivresse que lui avoit causée sa victoire, rendit à sa politique profonde, à la sagesse de ses vues, à l'accomplissement de ses desseins dans tout ce qui avoit été en son pouvoir, l'hommage

(1) Demosth. de Coron. et de falsâ leg.

que ses jaloux lui refusoient au sein de sa patrie. Il fit plus : réfléchissant sur le danger qu'il avoit couru, il frissonna, et les cheveux lui dressèrent à la tête au seul souvenir de la force et de la véhémence de cet orateur, qui l'avoit contraint de mettre au hasard d'une seule journée, dit Plutarque (1), et sa vie, et ses Etats.

La gloire de cette grande entreprise de Démosthène, ajoute le même historien, alla jusqu'au roi de Perse, qui écrivit à ses lieutenans et à ses satrapes de lui donner tout l'or qu'il voudroit, et de le distinguer au-dessus de tous les autres, comme le seul capable de donner beaucoup d'affaires au roi de Macédoine, et de le tenir embarrassé et garrotté dans les troubles et les guerres de la Grèce. Tout cela fut découvert, dans la suite, par Alexandre, qui trouva à Sarde quelques lettres de Démosthène, et les registres des lieutenans du roi, où étoient marquées les sommes qui lui avoient été fournies.

Philippe, cependant, ne laissa pas à Dé-

(1) Plut. in Demosth.

mosthène le temps et les moyens de faire usage, comme il l'eût désiré, des secours que lui fournissoit la Perse, pour former une nouvelle ligue plus puissante encore que la première. Ce prince, trop avisé pour se commettre de nouveau, et se bornant à tenir en respect toutes les villes de la Grèce par la crainte qu'il leur avoit inspirée, parut n'avoir plus d'autre ambition que celle de se faire nommer commandant général des Grecs contre les Perses, qu'il vouloit punir, disoit-il, d'avoir profané les temples des dieux que les Grecs adoroient, et désolé leur contrée. Il fit proposer pour cet objet, à toutes les villes, d'envoyer des députés à Corinthe, afin d'y prendre de concert les mesures les plus propres à l'exécution d'un si grand projet.

Les Lacédémoniens refusèrent de paroître à la diète convoquée par Philippe. Il s'en plaignit avec hauteur, et reçut pour toute réponse ces mots : *Si tu te crois plus grand après ta victoire, mesure ton ombre ; elle n'a pas augmenté d'une ligne* (1). Phi-

(1) Plut. in Apophth. Lacon.

lippe irrité répliqua: « Si j'entre dans la Laconie, je vous en chasserai tous ». Ils lui répondirent : *Si* (1).

Lorsque les autres députés furent tous rassemblés à Corinthe, Philippe y imposa, comme loi, la paix à toutes les villes, les traitant néanmoins avec les égards dus à la dignité de chacune d'elles en particulier. On choisit, dans toutes, des citoyens distingués, dont il forma un conseil général, qui étoit une espèce de sénat, et on lui conféra le titre glorieux de commandant auquel il aspiroit. L'an 337 avant J. C. Les Lacédémoniens furent encore les seuls, au rapport de Justin (2), qui ne voulurent ni le reconnoître, ni se soumettre à sa loi. Ils ne regardèrent pas même, comme une paix, mais comme une véritable servitude, cette loi dont les villes n'étoient pas convenues de leur propre mouvement, et qui leur étoit imposée par le vainqueur.

On fit, en terminant la diète, un état des secours que chaque ville fourniroit. Le total de ces secours se montoit à deux cents mille

(1) Plut. de Garrul.

(2) Justin, l. IX, c. 5.

hommes d'infanterie, et à quinze mille de cavalerie. Outre cela, il y avoit une armée dans la Macédoine, et une autre sur les frontières, composée des Barbares que Philippe avoit vaincus.

L'an 336 avant J. C. Au commencement du printemps, il fit partir d'avance pour l'Asie mineure, Attale et Parménion, deux des généraux sur lesquels il comptoit le plus, avec des troupes qu'ils devoient employer à délivrer les villes grecques (1).

Autant la situation de Philippe paroissoit brillante au dehors, et digne d'envie aux yeux de ceux qui connoissent peu en quoi consiste le vrai bonheur, autant elle étoit triste et affligeante pour lui, par l'esprit de discorde qui régnoit au sein de sa famille et dans l'intérieur de son palais. Avant le départ d'Attale, ce monarque, tourmenté, d'un côté, par les querelles intestines que faisoit naître sans cesse, autour de lui, l'humeur bizarre, jalouse et vindicative d'Olympias, soupçonnée d'ailleurs d'infidélité;

(1) Diod. l. XVI, p. 478, 479. Justin. ubi supr.

d'un autre côté, épris en même temps de la passion la plus vive pour Cléopâtre, nièce d'Attale, répudia la première, pour épouser celle-ci, qui étoit très-jeune encore, mais d'une rare beauté. On ne conçoit pas comment Alexandre, offensé comme il devoit l'être, de l'injure qu'on faisoit à sa mère, put assister au festin qui suivit ce second mariage. On rapporte toutefois qu'au milieu des réjouissances de la noce et dans la chaleur du vin, Attale exhorta en sa présence les Macédoniens à demander aux dieux que Philippe pût avoir de Cléopâtre un légitime héritier de son royaume. *Eh quoi, scélérat*, lui dit Alexandre, piqué au vif de cet outrage, *me prends-tu donc pour un bâtard?* et il lui jeta à la tête la coupe qu'il avoit à la main. Philippe, qui étoit à une autre table, se lève furieux, et court, l'épée nue, droit à son fils. Mais heureusement il fit une chute, qui permit aux conviés de se mettre entre deux. Alexandre oubliant, dans cet instant, ce qu'il devoit à un père, s'écria : « Macédoniens, voilà donc cet homme, qui vouloit se préparer à passer d'Europe en Asie; il n'a pu passer d'une table à l'au-

tre sans se laisser tomber ». Il prit ensuite sa mère Olympias, et l'ayant menée en Epire, il se retira chez les Illyriens.

Sur ces entrefaites, Démarate, de Corinthe, qui étoit lié avec Philippe par les nœuds de l'hospitalité, et qui étoit dans une très-grande intimité avec lui, arriva à sa cour. Après les premiers témoignages d'amitié, Philippe lui demanda si les Grecs étoient en bonne intelligence entre eux. « Vraiment, seigneur, lui répondit Démarate, il vous sied bien de vous mettre en peine de la Grèce, à vous, qui avez rempli votre maison de tant de querelles et de dissentions ». Philippe, vivement affecté de ce reproche, rentra en lui-même, reconnut sa faute, et rappela Alexandre, en lui envoyant Démarate pour lui persuader de revenir (1).

Philippe, ne perdant point de vue son grand projet de la conquête de l'Asie, et voulant avoir le consentement des dieux pour cette entreprise, consulta lui-même la pythie, qui lui répondit par ce vers :

La victime, en festons, est sous la main du prêtre.

(1) Plut. in Alex.

Philippe interpréta en sa faveur cette réponse ambiguë, et ne douta pas que ce ne fût lui que l'oracle désignoit comme le sacrificateur qui devoit immoler le roi de Perse. Il redoubla la multitude et la pompe de ses sacrifices, et s'empressa de faire célébrer à Ægues de Macédoine, les noces de sa fille, nommée aussi Cléopâtre, qu'il avoit eue de la reine Olympias. Celle-ci étoit de retour avec Alexandre ; et ce mariage sembloit devoir être comme le sceau de la réconciliation d'Olympias avec Philippe, qui donnoit pour époux à la jeune princesse le frère même de cette reine, Alexandre, roi d'Epire. Rien ne fut épargné de ce qui pouvoit donner à cette fête le plus grand éclat. Les plus habiles musiciens, les artistes les plus célèbres, appelés, chacun dans leur genre, à la relever et à l'embellir, y firent briller leurs talens. Des tables sans nombre furent dressées. Tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans la Grèce, et parmi les étrangers mêmes, fut invité. Philippe vouloit surtout, par la magnificence des festins, des jeux, des spectacles, dont les Grecs étoient avides, les payer, en quelque sorte, de l'avoir

élu pour leur chef. Pendant cette célébration des noces, le couronnement même de Philippe, en cette qualité de généralissime de tous les Grecs, se fit non-seulement par ceux qui étoient présens, mais encore au nom de plusieurs villes considérables, qui lui avoient envoyé des couronnes d'or. Athènes, une des premières à plier sous le joug, se signala entre celles-ci, et fit publier à haute voix par son héraut, que, si quelque traître, mécontent du titre que l'on donnoit à Philippe, se réfugioit dans ses murs, elle le livreroit à l'instant.

Tout contribuoit à enivrer Philippe de sa propre grandeur, et à le nourrir des plus flatteuses espérances. Dans le repas, Néoptolême, l'homme le plus illustre de son temps pour la déclamation, et qui avoit d'ailleurs composé plusieurs pièces de théâtre, se trouvant à la table du roi, fut invité par le roi même à réciter quelque morceau de ses tragédies qui eût du rapport à l'entreprise actuelle de la Grèce contre la Perse. Le poëte ne jugea rien de plus convenable à ce sujet, et de plus flatteur pour Philippe, que le tableau d'un empire orgueilleux et

célèbre, tel qu'étoit alors celui des Perses, menacé d'une chute prochaine, et il déclama les vers suivans (1) :

Toi, que l'orgueil élève aux nues,
Et qui, du présent trop flatté,
Au delà des terres connues,
Crois voir un jour ton nom porté,
Sous ton palais, vaste édifice,
S'ouvre déjà le précipice
Où se perd tout projet humain :
Et souvent, la mort qui s'avance,
Borne la plus longue espérance
A l'aurore du lendemain.

Philippe tiroit un heureux présage de l'accord qui se trouvoit entre ces vers de Néoptolême et la réponse que lui avoit faite la pythie. Cependant, aussi équivoques que l'oracle, l'une et l'autre devinrent plutôt, pour ce prince, un pronostic du sort fatal qui lui étoit réservé.

Comme on avoit préparé pour le jour suivant des jeux et des combats, la foule des assistans se rendit au théâtre avant le point du jour. On y porta dès l'aurore, avec

(1) Voyez la traduction de Diodore par M. l'abbé Terrasson, de l'académie françoise.

un somptueux appareil, douze images des dieux, faites aux frais du public et dans toute la perfection de l'art. Elles étoient accompagnées des plus riches ornemens, et suivies de la figure même de Philippe, qui, aussi bien faite et aussi parée que toutes les autres, sembloit le mettre de pair avec les douze dieux, révérés particulièrement par les Grecs. Le roi se présenta lui-même en robe blanche. Ses gardes venoient après lui à une assez grande distance, telle qu'il l'avoit prescrite; voulant faire sentir par là qu'il mettoit sa sûreté dans la bienveillance générale de la Grèce, et qu'il n'avoit aucun besoin de satellites autour de sa personne. Dans ce comble de gloire, et au milieu des acclamations d'une affluence innombrable de spectateurs, le dessein formé contre lui éclata, et eut à l'instant son effet. Mais pour expliquer, avec Diodore de Sicile et Justin (1), cette funeste catastrophe, il faut en reprendre les causes de plus loin.

Pausanias, jeune homme d'une famille

(1) Diod. l. XVI, in fin. Justin. l. IX, c. 6; et voyez Plut. in Alex.

distinguée dans la Macédoine, garde du corps de Philippe, et qui en étoit aimé à cause de sa bonne mine, s'étant aperçu qu'un autre que lui étoit aussi en faveur auprès du roi, attaqua de paroles celui qui excitoit sa jalousie, lui reprochant qu'il étoit un homme efféminé. Ce dernier, outré de cette injure, ne répondit rien dans le moment; mais pour se justifier d'un pareil reproche, il conçut un dessein qui ne pouvoit partir que d'une ame forte et généreuse, et qu'il n'exécuta qu'après en avoir fait part au seul Attale, l'oncle de la seconde épouse de Philippe. Dans un combat que ce prince livroit à Pleurias, roi des Illyriens, il se tint constamment devant la personne de Philippe, pour recevoir tous les traits qui lui étoient lancés par les ennemis, et lui sauva ainsi la vie en perdant la sienne. Cette action ayant été sue de tout le monde, Attale, pour le venger, invita Pausanias à un festin, et l'ayant fait boire à l'excès, il l'abandonna à toute la licence des convives, et à tous les affronts que voulurent lui faire les paysans des montagnes de ce pays-là. Pausanias revenu à lui-même, et apprenant les outrages qu'on lui

avoit fait essuyer, alla sur-le-champ porter ses plaintes au roi contre Attale. Philippe frémit de la conduite de celui-ci; mais l'alliance qu'il avoit contractée avec lui en épousant sa nièce, et surtout le besoin qu'il avoit de lui dans les circonstances présentes, à cause de son habileté et de ses talens militaires, l'empêchèrent de laisser éclater toute son indignation. Mais pour calmer, autant qu'il le pouvoit, la juste colère de Pausanias, il lui fit de riches présens, et lui donna une place honorable dans ses gardes. Pausanias, dont la sensibilité ne se prêtoit pas à de pareils ménagemens, résolut de se venger de sa propre main, et de l'auteur de l'affront, et du maître qui ne le vengeoit pas. Une parole bien peu sage, acheva de le livrer au plus affreux égarement. S'entretenant avec le sophiste Hermocrate sur le moyen qu'un particulier pourroit avoir d'arriver à la célébrité, le sophiste lui dit que ce seroit de tuer un homme qui auroit fait de très-grandes choses, parce que le nom de l'assassin accompagneroit, dans tous les siècles, celui du héros. Pausanias, appliquant cette réponse à l'objet actuel de son ressentiment,

ressentiment, en fut plus animé encore à profiter de l'occasion que la fête alloit lui offrir d'accomplir sa vengeance, en se souillant du plus détestable parricide.

Il eut soin, avant tout, de faire tenir des chevaux prêts aux portes d'Ægues pour se sauver dès qu'il auroit fait le coup; après quoi il revint promptement du côté des avenues et des portes du théâtre, ayant une épée à la gauloise, bien cachée sous son habit.

Philippe, en arrivant, fit entrer avant lui les gens de sa cour et tous ceux qui l'accompagnoient. Il étoit lui-même au moment de les suivre, n'ayant plus d'ailleurs personne autour de lui, et ses gardes se tenant, comme nous l'avons dit, à une distance considérable de sa personne. Alors Pausanias apercevant le roi seul, court droit à ce prince, et lui passant son épée à un des intervalles des côtes, il l'étend mort à ses pieds. Aussitôt courant tout d'une haleine aux portes de la ville, il y trouve ses chevaux, et prend la fuite. Un accident, qui lui survint dans sa course, permit de l'atteindre, et il fut mis en pièces sur-le-champ.

Telle fut la fin de Philippe, et le terme de ses glorieuses espérances. Il mourut âgé de 47 ans, après en avoir régné vingt-quatre (1). Il eut, d'une danseuse de Larisse, un fils, nommé Aridée, qui régna après Alexandre (2).

Olympias, si l'on en croit Justin sur les honneurs qu'elle fit rendre, et qu'elle rendit elle-même aux derniers restes et à la mémoire de Pausanias, ne donna que trop lieu de croire qu'elle avoit trempé dans le meurtre de Philippe. Alexandre même, au rapport de Justin et de Plutarque, ne fut pas, sur cet attentat, exempt de tout soupçon. Quant à la cruelle et vindicative Olympias, elle porta de plus à un excès inoui ses fureurs à l'égard de la jeune Cléopâtre, pour laquelle, en partie, le roi l'avoit répudiée. Après avoir fait tuer sa fille entre ses bras, elle la contraignit de se pendre, et pour assouvir pleinement sa vengeance, elle se donna le détestable plaisir de repaître ses yeux de cet affreux spectacle (3).

(1) Diod. l. XVI, p. 479-482.
(2) Justin. l. IX, c. 8.
(3) Idem, l. IX, c. 7. Plut. in Alex.

Démosthène, ayant été secrètement averti de la mort de Philippe, crut devoir disposer d'avance les Athéniens à reprendre courage, et à bien esperer de l'avenir. Il alla au conseil avec un visage où la joie étoit peinte, et dit que, la nuit précédente, il avoit eu un songe qui promettoit quelque grand bonheur aux Athéniens. Peu de temps après, on vit arriver les courriers qui apportoient la nouvelle que Démosthène avoit semblé prédire. Les Athéniens, par un étrange et honteux contraste avec la proclamation bassement servile, que, si peu de temps auparavant, le héraut d'Athènes avoit faite en leur nom, se livrant à une joie indécente, souillèrent, dès les premiers momens, leur temple par des sacrifices en actions de grâces, que Démosthène décréta; passant pardessus toutes les bienséances, ils décernèrent une couronne au meurtrier (1). Eschine va jusqu'à prétendre que Démosthène lui érigea de ses propres mains un autel (2). Cet orateur, dans son délire, eut aussi l'au-

(1) Plut. in Demosth.

(2) Eschin. in Ctesiph.

dace d'appeler Alexandre *un enfant* et *un autre Margitès* (1). « Il n'osera, dit-il, mettre le pied hors de la Macédoine ; il se plaît dans Pella, il chérit la vie, et n'a d'autre ambition que de se promener à loisir dans sa capitale. Ce que j'avance n'est pas une conjecture, mais une certitude ». (2) Comment Eschine pouvoit-il rapporter ce trait devant Démosthène, s'il n'étoit pas vrai ; ou comment Démosthène pouvoit-il être si mal instruit et connoître si peu Alexandre ?

---

(1) Margitès, dit en note M. Dacier, sur cet endroit de Plutarque dans la vie de Démosthène, étoit un homme qui savoit beaucoup, et qui savoit mal. Homère avoit fait contre lui un poëme, où il le diffamoit comme un homme inutile à tout, parce qu'il manquoit de cette sagesse qui met à profit toutes les bonnes qualités qu'on peut avoir. On n'a qu'à voir le second Alcibiade de Platon. Suidas, au mot Μαργίτης, t. II, p. 93, donne un autre sens à ce terme que M. Dacier. On appeloit ainsi, dit-il, ceux qui étoient stupides, sots, hébétés; et il en offre des exemples qui confirment cette acception.

(2) Plut. in Demosth. Eschin. in Ctesiph.

Philippe, auquel il succéda, s'est rendu digne de mémoire par bien des endroits. Il seroit difficile de décider s'il fut plus grand homme de guerre que grand homme d'Etat; s'il ne se montra pas plus redoutable encore dans l'intérieur du cabinet que sur le champ de bataille, dans les traités que dans les combats. Profond dans ses vues, plein de sagacité dans le choix des moyens, changeant avec le plus grand art sa marche selon les circonstances, sans changer d'objet, constant à suivre le plan qu'il s'étoit tracé, unissant la lenteur et la maturité dans les conseils, à l'activité, la chaleur dans l'exécution, intrépide dans les dangers, et d'un courage à toute épreuve, doué d'une éloquence forte et persuasive, maniant aussi bien la plume que l'épée, il eût été un grand homme, si les vertus morales, si les qualités du cœur, eussent toutes répondu en lui à celles de l'esprit.

Mais un amour effréné de la gloire, une ambition démesurée, et un esprit de duplicité, formoient les principaux traits de son caractère. S'agissoit-il de s'agrandir, nulle voie ne lui paroissoit illégitime. Insinuant,

mais dangereux dans ses discours, promettant beaucoup et tenant peu, il cultivoit ses amis autant qu'ils pouvoient lui être utiles, et ne s'embarrassoit guère de leur être fidèle. Ce [illegible]e avoit un talent merveilleux pour feindre d'aimer ce qu'il haissoit, pour mettre la discorde entre ceux qui étoient les plus unis, et pour savoir en même temps se concilier les deux partis. Au milieu de tout cela, des connoissances réelles, une conception vive, cette éloquence dont nous venons de parler, une façon de s'exprimer aisée, pleine d'esprit, de finesse et d'agrément, rendoient son commerce aimable, et ses entretiens secrets assez séduisans pour lui gagner presque infailliblement les cœurs qu'il n'avoit pu corrompre par ses présens. Donnant au reste à toutes mains, plus habile à trouver de l'argent qu'à en user avec une sage économie, il étoit sans cesse dans l'indigence, au milieu de ce qu'il enlevoit tous les jours aux uns et aux autres (1). Il étoit d'un abord facile, écoutoit volontiers les plaintes et les réclamations, et y avoit

(1) Just. l. IX, c. 8.

égard contre lui-même, quand elles lui paroissoient fondées. On lui reprochoit quant aux mœurs des excès de débauche, et en général une conduite très-dissolue (1).

Il paroît qu'on a été également fondé à dire de Philippe beaucoup de bien et beaucoup de mal, tant il y avoit en lui un mélange de bonnes et de mauvaises qualités. On raconte, entre autres, bien des traits propres à lui faire honneur, si ce qui paroissoit de bon dans ce prince s'étoit mieux soutenu. Au rapport d'Elien, il gageoit un homme pour lui dire tous les jours avant qu'il donnât audience, *Philippe, souviens-toi que tu es mortel* (2). Philippe, malgré cet avertissement si souvent réitéré, oublia presque toujours qu'il devoit mourir, puisqu'il se montra si ambitieux et si avide de conquêtes.

Personne ne savoit mieux se posséder que Philippe, lorsque l'ivresse du festin ne venoit pas troubler sa raison. A la fin d'une

(1) Demosth. in Philip. Theopomp. apud. Ath. l. VI.

(2) Ælian. l. VIII, c. 15.

audience qu'il donnoit à des ambassadeurs d'Athènes, venus pour se plaindre de différens actes d'hostilités, il leur demanda s'il pouvoit leur rendre quelque service : « Le plus grand service que tu puisses nous rendre, dit Démocharès, c'est de t'aller pendre ». A ces mots, sans s'émouvoir, et quoiqu'il vît tout le monde justement indigné : « Dites à vos maîtres, répliqua-t-il, que ceux qui osent dire de pareilles insolences, sont plus hautains et moins pacifiques que ceux qui savent les pardonner (1) ».

Plutarque nous a conservé, dans ses apophthegmes et ailleurs, plusieurs traits qui ne sont pas moins à l'avantage de Philippe, et dont quelques-uns sembleroient prouver combien il y avoit de ressources dans ce prince, si on eût toujours su lui dire la vérité. Comme il assistoit à la vente de quelques captifs, dans une posture peu décente, l'un d'eux s'approchant de son oreille, l'avertit d'abattre le pan de sa robe : « Qu'on mette cet homme-là en liberté, dit-il, je ne savois pas qu'il fût de mes amis ».

(1) Senec. de irâ.

Une femme s'étant avisée de le prendre à la fin d'un long repas pour lui demander justice et lui exposer ses raisons, il l'écoute, la juge, et la condamne; elle répond de sang froid : *J'en appelle.* « Comment, dit Philippe, de votre roi? et à qui »? *A Philippe à jeun,* réplique-t-elle. Le roi examine l'affaire tout de nouveau, reconnoît l'injustice de son jugement, et la répare.

Une pauvre femme se présentoit souvent à lui pour lui demander audience, et pour le prier de vouloir bien terminer son procès. Il lui répondoit toujours qu'il n'avoit pas le temps. Rebutée de ses refus, elle répliqua un jour avec émotion : *Mais si vous n'avez pas le temps de me rendre justice, cessez donc d'être roi.* Il sentit toute la force de ce mot, si vrai et si précis; et, loin de s'en choquer, il satisfit sur-le-champ cette pauvre femme, et se montra par la suite plus exact à donner ses audiences.

Quelques peuples du Péloponnèse, à qui il avoit rendu des services, sifflèrent son chariot aux jeux olympiques, ce qui étoit le plus grand affront qu'ils pussent lui faire aux yeux de toute la Grèce. Quand cela fut

rapporté à Philippe, ceux qui l'entouroient le pressèrent de châtier cette insolence : mais ce prince, qui savoit se mettre au-dessus des affronts quand il le jugeoit convenable, mieux que d'autres ne savent s'en venger, *s'ils nous sifflent*, dit-il, *quand nous leur rendons de bons offices*, que ne *feroient-ils pas, si nous leur en rendions de mauvais?*

Une autre fois ses courtisans lui conseillant de chasser quelqu'un qui disoit du mal de lui; *bon, bon*, dit-il, *afin qu'il en aille médire partout.*

Dans une circonstance différente, où on vouloit l'obliger aussi de chasser un honnête homme qui lui faisoit quelque reproche : *Prenons garde auparavant*, répondit-il, *si nous ne lui en avons pas donné sujet;* et ayant appris que cet homme qui avoit rendu des services réels, vivoit mal à son aise, sans recevoir aucune gratification de la cour, il lui fit du bien; ce qui changea ses reproches en louanges, et fit dire à ce prince un autre bon mot, qu'*il est au pouvoir des rois de se faire aimer ou haïr.*

Comme on le pressoit d'aider de son cré-

dit auprès des juges, un homme, que la sentence qui alloit être prononcée contre lui décrieroit infailliblement; *j'aime mieux*, dit Philippe, *qu'il soit décrié que moi.*

Un soldat macédonien, renommé par sa valeur, mais d'une insatiable avidité, et envers lequel Philippe s'étoit montré fort libéral en plusieurs occasions, s'embarqua sur un vaisseau qui périt, et il fut jeté presque mourant sur le rivage. A cette nouvelle, un Macédonien, qui possédoit un petit domaine sur les bords de la mer, vole à son secours, le fait transporter dans sa maison, lui cède son lit, lui donne pendant un mois entier tous les soins que l'humanité peut inspirer, et lui fournit enfin tout l'argent nécessaire pour son retour. Vous entendrez parler de ma reconnoissance, dit-il en partant; que je puisse seulement rejoindre le roi mon maître. Il arrive, raconte à Philippe son naufrage, et sans parler des secours qu'il a reçus, il lui demande, en récompense de ce qu'il a souffert, le petit bien d'un certain homme qu'il dépeint comme il lui plaît. Cet homme étoit son bienfaiteur. Pour ne pas faire de mécontens, surtout parmi les

nécessités de la guerre, les princes, dit Sénèque qui raconte ce trait (1), font souvent bien des injustices. Philippe, sans beaucoup d'examen, accorde au sóldat ce qu'il lui demande. Le propriétaire du domaine champêtre se voyant hors de sa maison, ne crut pas, comme bien des imbécilles en pareil cas, qu'on lui avoit fait grâce de ne l'avoir pas donné lui-même; il écrivit à Philippe d'une manière noble, franche, et en peu de paroles. Philippe, à la lecture de cette lettre, frémit d'indignation, et ordonne au gouverneur de la province de remettre ce dernier en possession de son bien, et de faire appliquer avec un fer chaud des lettres sur le front du soldat qui rendissent témoignage de son crime. Cet acte de justice, de la part de Philippe, montroit au moins qu'il savoit, en certains cas, réparer ses torts; mais un tel acte méritoit au fond moins d'admiration et de louanges, que ce prince ne s'étoit rendu digne de blâme par sa légèreté à souscrire à une demande dont la légitimité devoit lui paroître plus que suspecte.

(1) Senec. de Benef. l. IV, c. 37.

A en juger par quelques mots que Plutarque rapporte à son sujet, non-seulement il entendoit la plaisanterie, mais il aimoit à plaisanter lui-même. Ayant reçu une blessure près du gosier, et son chirurgien l'importunant tous les jours de quelque nouvelle demande : « Prends tout ce que tu voudras, dit-il, car tu me tiens à la gorge ».

Chacune des dix tribus d'Athènes élisoit, chaque année, un nouveau général. Ils rouloient entre eux, et celui qui étoit de jour pour commander, exerçoit la charge de généralissime. Philippe disoit, en se moquant de cette multiplicité de chefs : « Je n'ai pu en toute ma vie trouver qu'un seul général (c'étoit Parménion), et les Athéniens ne manquent point d'en trouver, à point nommé, dix tous les ans ».

Le médecin Ménécrate, dont l'extravagance alloit jusqu'à se croire Jupiter, écrivit à Philippe en ces termes : *Ménécrate Jupiter, à Philippe, salut.* Philippe lui répondit : *Philippe à Ménécrate, santé et bon sens.* Le seul mot grec qu'employoit Philippe, signifioit également ces deux choses. Il fit plus : pour guérir la folie de Méné-

crate, il le pria d'un grand repas. Ménécrate eut une table à part, où on ne lui servit que de l'encens et des parfums, pendant que les autres conviés goûtoient tous les plaisirs de l'entretien et de la bonne chère. Les premiers transports de joie qu'il ressentit de voir sa divinité reconnue, lui firent oublier qu'il étoit homme; mais quand la faim le força de s'en souvenir, il se dégoûta d'être Jupiter, et prit brusquement congé de la compagnie (1).

Philippe dit un mot bien honorable et bien flatteur pour son ministre : comme on reprochoit à ce prince de donner trop de temps au sommeil : *Je dors*, dit-il, *mais Antipater veille.*

Parménion voyant un jour les ambassadeurs de toute la Grèce, si peu attentive jusqu'alors aux dangers qui la menaçoient, murmurer de ce que Philippe tardoit trop à se lever et à leur donner audience : *Ne vous étonnez pas*, leur dit-il, *s'il dort tandis que vous veillez; car tandis que vous dormiez, il veilloit.*

Si une mort prématurée n'avoit pas en-

(1) Ælian, l. XII, c. 51.

levé Philippe au milieu de sa carrière, on ne peut dire jusqu'où il auroit porté ses conquêtes, sa gloire, et ses succès. Dès le commencement de son règne, il s'étoit formé un plan qu'il n'avoit jamais perdu de vue, celui de s'assujettir la Grèce, et par elle de ruiner l'empire des Perses. En marchant constamment vers ce but, tantôt par les voies les plus détournées, tantôt à force ouverte, il avoit déjà rempli, à peu de choses près, la première partie de son projet (1). En supposant que la dernière, la moins difficile peut-être, lui eût moins coûté que celle qui lui avoit occasionné tant de travaux; qu'il eût vu réaliser toutes ses espérances; qu'il se fût élevé par là au plus haut

(1) Démosthène, Eschine, Diodore, Justin, Arien, reconnoissoient, quoiqu'avec peine, que la bataille décisive de Chéronée avoit rendu Philippe maître de la Grèce, et c'est aussi ce que Strabon (l. IX) dit formellement de ce dernier combat, par lequel Philippe terrassa les Athéniens, les Béotiens, les Corinthiens, et qui mit toute la Grèce sous le joug.

point de grandeur où un homme mortel puisse arriver, et se fût acquis, jusque dans la postérité la plus reculée, une gloire à laquelle n'eût pu atteindre aucun des rois et des conquérans qui l'ont précédé et qui l'ont suivi; il n'y a pas, avec tout cela, dit le savant et estimable auteur anglois de l'histoire de l'ancienne Grèce (1), un seul homme d'une probité entière et d'un sens droit, qui, après y avoir bien pensé, voulût acheter ce comble de prospérité et cette grandeur imaginaire, auxquels Philippe seroit enfin parvenu, au prix des artifices et des crimes dont s'est rendu coupable ce prince, aussi fourbe qu'ambitieux, et qui avoit posé en principe (avec quelques autres espèces de machiavélistes de ces temps-là), qu'on amuse les enfans avec des osselets, et les hommes avec des sermens. Aux yeux du vrai philosophe, qui considère, et les moyens par lesquels Philippe a obtenu les triomphes dont il a illustré son règne, et les conséquences probables de sa domination totale

(1) The history of ancient Greece, by John Gillies, vol. IV, c. 37, pag. 238.

sur la Grèce et sur l'Asie, toute cette ambition si agissante et si affairée du roi de Macédoine, ajoute le même écrivain que nous venons de citer, n'offre après tout qu'une scène d'illusions et de pompeuses chimères.

C'est, mon fils, par ces réflexions si sages de M. Gillies, que je terminerai cette Lettre, et le tableau que nous a offert, à la fin de cette dixième époque, le règne de Philippe, pour passer à quelques considérations générales sur les affaires de la Grèce, et à ce qui concerne les progrès de la philosophie, des sciences et des arts chez les Grecs, depuis environ un siècle.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE

DES LETTRES

DU HUITIÈME VOLUME.

LETTRE LIII. *Suite des affaires de la Grèce, après la guerre du Péloponnèse, et de celles des Perses, sous la dixième époque. — Expédition de Cyrus le jeune. — Retraite des dix mille.*

Les Trente établis à Athènes par Lysandre, à la fin de la guerre du Péloponnèse, l'an 404 avant J. C., y exercent la domination la plus tyrannique, avec le secours des Lacédémoniens. Théramène, l'un d'entre eux, d'un caractère plus sage et plus humain, leur est dénoncé par Critias, un de ses collègues, comme un traître qu'il faut punir. Réponse de Théramène aux accusations intentées contre lui. Socrate veut prendre sa défense; et ne se voyant pas soutenu, il n'ose aller plus loin. Mort de Théramène. Infâme décret des Lacédémoniens, contre ceux qui se dérobent par la fuite à la cruauté

des tyrans. Thrasybule vient au secours de sa patrie. L'autorité des Trente est abolie. Les Athéniens leur substituent des décemvirs, qui trompant les desseins et l'espoir de leurs compatriotes, ambitionnent à leur tour le même pouvoir que celui que s'étoient arrogé leurs prédécesseurs. Les Trente, retirés à Eleusine, veulent se ressaisir de l'autorité. Lysandre, de son côté, veut se rendre maître une seconde fois d'Athènes ; mais Pausanias, roi de Sparte, jaloux de la grandeur de Lysandre, fait échouer ses projets. Thrasybule consomme son ouvrage, et rend à ses concitoyens leurs lois et leur liberté, en même temps que, par une sage politique, il concilie tous les intérêts, et fait oublier toutes les dissentions. Abus du pouvoir qui entraîne toujours les suites les plus funestes, pour ceux mêmes qui ne savent pas le contenir dans de justes bornes. Exemple des Lacédémoniens, et en particulier de Lysandre. Il est rappelé par les éphores, qui lui envoyent la scytale. Ce que l'on appeloit ainsi. Caractère de Lysandre, impérieux, fourbe, et vindicatif. Il est déjoué par Pharnabaze..... Pages 1-29.

Evénemens qui se passent en Perse depuis l'année qui a précédé la fin de la guerre du Péloponnèse, 405 ans avant J. C. Artaxerxès Mnémon succède à son père, Darius Nothus. Complot de son frère Cyrus, surnommé le jeune. Ce complot est découvert, et Cyrus est renvoyé dans son gouvernement. Son caractère et sa conduite. Il se prépare sourdement à faire la guerre à son frère, donnant pour prétexte aux levées qu'il fait de troupes grecques et asiatiques, et à ses expéditions, le châtiment de quelques gouverneurs rebelles au roi de Perse. Il choisit pour commander les troupes du Péloponnèse, Cléarque, Lacédémonien, banni à juste titre de sa patrie, et lui donne toute sa confiance. Les Lacédémoniens eux-mêmes, par une affreuse violation de toute justice, secondent les vues de Cyrus contre Artaxerxès Mnémon, avec lequel ils étoient en paix, et auquel ils étoient redevables de leur domination sur la Grèce. Le roi est averti enfin par Tissapherne que l'expédition de son frère est uniquement dirigée contre lui, et se prépare à le recevoir. Après une longue marche, Cyrus rencontre l'armée d'Artaxerxès, commandée par le

roi lui-même. Dans la bataille sanglante de Canaxa, après les plus grands efforts de courage, Cyrus le jeune perd la vie. Grandes et rares qualités de ce prince malheureusement ternies par tout ce que lui dicta l'ambition qu'il avoit de régner.

Les Grecs victorieux de leur côté, et revenus de la poursuite des ennemis qu'ils avoient eus en tête, voient fuir à leur approche les troupes que leur oppose Artaxerxès; mais ayant appris la mort de Cyrus, ils ne pensent plus qu'à retourner dans leur patrie. Célèbre et glorieuse retraite des dix mille, à travers les plus grands obstacles, et parmi des dangers toujours renaissans. C'est de cette retraite, effectuée en grande partie par la sagesse des conseils de Xénophon, que ce célèbre historien nous a laissé des détails si intéressans. Réflexions qu'ils font naître..... Pages 29–109.

Heureux effets de la retraite des dix mille, et merveilleuse confiance qu'elle inspire aux Grecs. Sparte met tous ses soins à profiter de cette glorieuse conjoncture pour délivrer de la servitude des Perses les Grecs d'Asie, qui réclamoient son secours. Mort d'Agis, roi de Sparte. Agésilas son frère

lui succède, au préjudice de son fils Léotychide, dont on nie la légitimité. Les qualités du nouveau roi, nées en partie de l'éducation commune aux Spartiates, qu'il avoit reçue. Sparte appelée *la dompteuse d'hommes*, et pourquoi? Lutte trop ordinaire entre les rois de Sparte et les éphores. Agésilas, au contraire, se fait un devoir et un honneur d'user envers les éphores des plus grands ménagemens. Il augmente sa puissance et l'affermit en respectant la leur, et par tous ses procédés, par toute sa conduite, ajoute à sa royauté une grandeur d'autant plus réelle et plus solide, qu'elle est le fruit de la bienveillance générale qu'il sait mériter. Son trop de foiblesse seulement à l'égard de ses amis, dérogeant en leur faveur à une des lois les plus sages de l'amitié bien entendue. Belle maxime de Cicéron à ce sujet. Agésilas passe en Asie, accompagné de Lysandre, pour affranchir les Grecs de cette contrée du joug que leur imposoient les Perses. Sujet de désunion entre Agésilas et Lysandre. Leurs torts réciproques. Projet de Lysandre pour se venger et pour parvenir lui-même à la royauté. Succès d'Agésilas. Tissapherne, accusé à la

cour de Perse de trahison, est décapité. Foiblesse d'Agésilas pour Mégabate. Entrevue du roi de Sparte et de Pharnabaze; la simplicité du premier en contraste avec tout le faste asiatique. Par quelles mesures Tithrauste, qui avoit succédé à Tissapherne dans son gouvernement, parvient à déconcerter les grands et vastes projets d'Agésilas. Plusieurs des villes alliées de Sparte, lasses de sa fierté et de sa hauteur, et gagnées par l'or des Perses, se tournent contre elle. Combat livré par Lysandre aux Thébains, et dans lequel ce général perd la victoire avec la vie. Pausanias, l'autre roi de Sparte, est appelé en jugement, et n'évite la mort à laquelle il est condamné qu'en se retirant à Tégée, où il meurt de maladie. Agésipolis lui succède sous la tutelle d'Aristodème, prince du sang. Agésilas rappelé pour venir au secours de sa patrie. Sa lettre aux éphores en quittant l'Asie. Elle lui attire les plus grands éloges, et prouve ce qu'on avoit coutume de dire : qu'*à Sparte, c'étoient les lois qui commandoient aux hommes, et non les hommes qui commandoient aux lois*. A la lecture de la lettre des éphores, qui contenoit son rappel, il n'avoit pu néan-

moins s'empêcher de s'écrier : *O malheureux Grecs, qui vous faites à vous-mêmes des maux plus que barbares!* Autre mot d'Agésilas, qui dit en partant : que *dix mille archers du roi le chassoient de l'Asie*, à cause des dix mille pièces de monnoie de Perse, portant la figure d'un archer, dont on s'étoit servi pour corrompre les orateurs, et détacher de Sparte les villes alliées. Victoire remportée par les Spartiates contre les autres Grecs, et qui lui fait dire encore : « O malheureuse Grèce, qui viens de tuer de tes propres mains tant de braves gens, qui, étant conservés, auroient suffi pour défaire en bataille tous les Barbares » ! Combat naval, où la flotte persane, commandée par Conon, Athénien, et par Pharnabaze, remporte la victoire sur celle des Spartiates, à laquelle Agésilas avoit eu la foiblesse de donner Pisandre, frère de sa femme, pour général. Combat contre les Argiens et les Thébains, dont tout l'avantage reste à Agésilas. Son retour à Sparte, où il est un objet d'admiration pour tous ses concitoyens. Combien il honoroit Xénophon qu'il avoit avec lui. Sa réponse à Callipidas, célèbre acteur tragique. Ce qu'il

qu'il dit au sujet d'un homme qui contrefaisoit parfaitement le rossignol, et qu'on le pressoit d'aller entendre : *j'ai entendu plus d'une fois le rossignol même.* Mot d'Agésilas au médecin Ménécrate, et que nous verrons par la suite attribué aussi à Philippe, roi de Macédoine. Alternatives de succès et de revers entre les Lacédémoniens et les villes grecques liguées contre eux. Trait de hauteur échappé à Agésilas envers les ambassadeurs de Thèbes, et puni à l'instant. Pharnabaze et Conon, après leur victoire, voguant le long des îles et des villes de la côte d'Asie, en chassent les gouverneurs lacédémoniens. Pharnabaze laisse le commandement de l'armée navale à Conon, et lui fournit tout ce qui étoit nécessaire pour relever les murs d'Athènes; ce qui, avec le secours même des soldats et des matelots de la flotte du roi de Perse, s'exécute en peu de temps. Singulière destinée des Athéniens à cette époque. Les Lacédémoniens, désolés de voir leur rivale reprendre son ancienne splendeur, envoient Antalcide à Téribaze pour faire des propositions de paix au roi de Perse, en lui abandonnant avec autant de lâcheté

que d'injustice le gouvernement des villes grecques, pour la liberté desquelles Agésilas avoit si long-temps combattu. Sort de Conon, député vers Téribaze par les Athéniens.

Paix d'Antalcide, ainsi appelée du nom de celui qui l'avoit préparée. Le traité conclu à ce sujet entre les Perses et les Grecs, fut aussi honorable et aussi utile pour les uns qu'il étoit désavantageux et honteux pour les autres. Dans cette même année, l'an 387 avant J. C., les Gaulois, sous la conduite de Brennus, prennent la ville de Rome..... Pages 109-161.

LETTRE LIV. Suite de l'histoire des Perses et des Grecs sous la dixième époque.

Guerre d'Artaxerxès Mnémon contre Evagore, roi de Cypre. Son expédition contre les Cadusiens. Histoire de Datame. Continuation et fin de celle de Denys-le-Tyran.

Histoire d'Evagore, qui se remet en possession du petit Etat sur lequel régnoient dans l'île de Cypre ses ancêtres, et que Teucer avoit fondé à son retour de Troie. Soins qu'il apporte à rendre heureux ses sujets. Il étend sa puissance sur toute l'île, à l'ex-

ception de trois villes qui envoient demander du secours au roi de Perse. Il le leur accorde dans la vue de se rendre maître de tout le pays qui lui avoit déjà été soumis. Liaisons d'Evagore avec le roi d'Egypte; ses premiers succès, suivis d'une défaite. Assiégé dans sa capitale, il finit par souscrire à des conditions qui le réduisent à un très-petit Etat, qu'il n'en gouverne pas moins en grand prince, fait pour servir de modèle aux plus grands rois. Les principaux traits de son éloge tirés d'Isocrate, qui avoue que, dans les louanges qu'il lui donne après sa mort, loin de rien exagérer, il reste toujours au-dessous de la vérité. Assassiné par un de ses eunuques, Evagore eut pour successeur son fils, nommé Nicoclès, qui hérita aussi de ses vertus. Qualités éminentes de ce jeune prince. Sages et importans avis qu'il reçoit d'Isocrate. Tous ces différens objets ne sauroient être trop étudiés par ceux à qui Dieu a confié, dans le gouvernement des Etats, une portion si essentielle de son autorité. Délation punie. Bel exemple que donne le roi de Perse au sujet de l'accusation intentée faussement contre Téribaze,

Guerre d'Artaxerxès contre les Cadusiens. Il perd dans un combat un de ses plus vaillans et de ses plus fidèles sujets, gouverneur d'une partie de la Cilicie et père de Datame, qui, le remplaçant dans son gouvernement, rendit à son prince les services les plus signalés. Dangers auxquels le roi de Perse se trouve exposé. Il doit son salut et celui de son armée à Téribaze. Conduite admirable du monarque, et beau trait de sensibilité, qualité précieuse qu'il dément lorsqu'il est de retour dans ses Etats, où il se montre ombrageux, soupçonneux, et cruel. Réflexions de Plutarque sur ce sujet. Exploits signalés de Datame. L'envie des courtisans qui conspirent contre lui, leurs intrigues et leurs calomnies, dont il ne peut manquer de devenir la victime, par la trop grande facilité du monarque à y prêter l'oreille, le rendent malheureusement infidèle à son prince. Il s'empare de la Paphlagonie, province voisine de son gouvernement, ramasse des troupes, met les plus fortes places entre les mains de ses amis, et déploie pour se soutenir les plus grands talens. Ne pouvant être vaincu par la force, il l'est enfin par la ruse et la perfidie, et meurt as-

sassiné, après avoir terni par sa rebellion, tout l'éclat du plus rare mérite. Pages 162-190.

Evénemens qui se sont passés en Sicile depuis que Denys s'en est rendu le tyran. L'an 405 avant J. C., la même année que celle où mourut Darius Nothus, Denys étant sorti de Syracuse pour aller en apparence au secours des habitans de Géla, elle lui ferme ses portes. Ayant trouvé le moyen d'y rentrer, il y exerce les plus grandes cruautés, et y affermit sa puissance par le secours d'Imilcar, qui commandoit alors la flotte des Carthaginois, et avec qui il s'étoit lié en secret. Après le départ de cette flotte, les Syracusains qu'il avoit armés contre les Siciliens naturels ou originaires pour étendre sa domination, tournent les armes qu'ils ont en main, contre lui et ses soudoyés, et l'assiégent dans la citadelle où il s'étoit renfermé. Réduit aux plus grandes extrémités, il entre en négociation, et obtient la permission de se retirer avec cinq vaisseaux. Sur ces entrefaites, les Campaniens, auxquels il avoit fait faire sous main les plus grandes promesses, viennent à son secours. Il est maintenu dans sa puissance par les

Lacédémoniens eux-mêmes, qui, au moment où ils venoient d'anéantir la liberté à Athènes, avoient député à Syracuse un nommé Aristus, chargé en apparence de détruire la tyrannie, mais ayant en effet des ordres secrets pour la rendre plus absolue, dans l'espoir de tirer, par la suite, de Denys tous les secours dont ils auroient besoin. Aristus remplit sa commission avec toute la perfidie et la noirceur qu'elle comportoit, et ce trait, parmi tant d'autres semblables, fait juger de ce qu'on doit penser du caractère lacédémonien et de la politique de Sparte.

Rétabli dans toute sa souveraineté, Denys s'empare de plusieurs villes qui étoient à sa bienséance, et se prépare à faire la guerre aux Carthaginois. Pour se rendre favorables les habitans de Rhège et se donner un héritier, il leur demande une de leurs citoyennes en mariage, et ils lui répondent qu'ils n'ont d'autre fille à lui donner que celle du bourreau; mot outrageant, qui leur coûta cher par la suite. Il se pourvoit ailleurs, et épouse deux femmes; ce qui étoit, dit M. Rollin, contre la coutume universelle et immémoriale de tous les

peuples de l'occident. Il change sa manière de gouverner, pour faire oublier par une autorité douce et modérée ses affreuses proscriptions. La guerre contre Carthage étant déclarée, cette république fait passer en Sicile des forces considérables. Imilcon, qu'elle leur avoit donné pour chef, remporte sur mer une victoire considérable, et se présente ensuite devant Syracuse. Il s'empare d'un faubourg de la ville, dans lequel il pille le temple de Cérès et de Proserpine. Mais là se terminent ses succès. Les Syracusains reprennent bientôt le dessus, et remportent divers avantages sur l'ennemi. Après un combat dans lequel ils s'étoient signalés, ils désirent avec une nouvelle ardeur de secouer le joug du tyran. Théodore les y engage par un discours véhément. Mais Pharacide de Lacédémone, commandant de la flotte auxiliaire, s'oppose à leur résolution. Bientôt après, les Carthaginois, vaincus enfin par terre et par mer, sont trop heureux d'accepter les conditions que Denys leur impose, et de se retirer sur quarante galères seulement, en abandonnant le reste de leur armée.

Denys, par l'effet de son ressentiment à l'égard

de la ville de Rhège, fait contre elle un armement considérable. Elle est soutenue par les villes grecques du continent. Le tyran de Syracuse remporte contre tous les Grecs ligués une victoire éclatante, et se couvre de gloire par la clémence dont il use envers eux et envers les captifs qu'il renvoie sans rançon. Il ne se montre pas, à beaucoup près, si humain ni si généreux envers les habitans de Rhège, qui sont contraints de se rendre à discrétion; et moins encore envers leur général, qu'il traite de la manière la plus barbare, sans égard à ce qui auroit dû le lui rendre recommandable sous tous les rapports.

Denys ambitionne de remporter la victoire aux jeux olympiques. Mauvais succès de ses chars et de ses poésies; ses flatteurs raniment ses espérances, en le lui faisant considérer uniquement comme l'effet de l'envie, qu'un mérite supérieur, tel que le sien, avoit excitée. Trait de Philoxène au sujet des vers de Denys, et ce mot si connu : *Qu'on me remène aux carrières.*

Aspirant à toute espèce de célébrité, Denys veut aussi se faire un nom auprès des sages, et invite Platon à se rendre à sa cour. Ac-

cueil qu'il lui fait. Heureux fruits que Dion, beau-frère de Denys, et en même temps son gendre, retire des discours de Platon. Ce jeune homme engage le tyran à avoir des entretiens suivis avec le philosophe. Un de ces entretiens roule sur la vertu et sur la force dans laquelle la vertu consiste essentiellement. Platon y parle ensuite sur la justice, et prouve que la vie de l'homme juste est seule vraiment heureuse. Toutes ces leçons, et la fermeté constante de Platon, déconcertent le tyran, et lui inspirent une telle aversion pour lui, que, selon le récit de Diodore, qui diffère en quelque chose de celui de Plutarque, il le fait conduire au marché des esclaves, et le vend pour vingt mines (1800 liv.). Ses amis le rachètent, et le font passer en Grèce.

Denys fait représenter une de ses tragédies à Athènes, et ce qui prouve qu'il n'étoit pas sans talens, ou que du moins on l'avoit aidé, c'est que le prix lui est adjugé par les Athéniens. Il en fait rendre des actions de grâces aux dieux par des sacrifices solennels, traite magnifiquement ses amis, et se livrant aux excès de la table et du vin, ils le plongent dans une maladie violente

dont il meurt, après trente-huit ans de règne. Son fils, surnommé Denys-le-Jeune, lui succède l'an 368 avant J. C.

Traits rapportés par Cicéron sur l'impiété de Denys-le-Tyran envers les dieux et sur son injustice envers les hommes. Triste sort de Denys, et ses terreurs continuelles au milieu de son bonheur apparent. Essai qu'il fait faire à Damoclès, l'un de ses courtisans, de cette prétendue félicité. Histoire de Damon et de Pythias, qui apprend à Denys quelle est la force et quelles sont les douceurs de l'amitié, qu'un tyran est si peu fait pour connoître... Pages 191-250.

LETTRE LV. Suite de l'histoire des Perses et des Grecs sous la dixième époque.

Conduite des Lacédémoniens depuis la paix d'Antalcide. Guerre des Thébains contre les Spartiates, sous la conduite d'Epaminondas et de Pélopidas.... Affaires des Perses et des Grecs en Egypte. Mort d'Artaxerxès Mnémon. Regnes d'Ochus, Arsès, Darius Codoman.

Les Spartiates font servir le traité d'Antalcide à étendre leur domination par les voies les plus injustes, et au détriment de toute

la Grèce. L'an 332 avant J. C., le Lacédémonien Phébidas s'empare, par une violation étrange du droit des gens, de la citadelle de Thèbes appelée la Cadmée, et Agésilas, qui prend la défense de Phébidas, est soupçonné, non sans fondement, d'être entré dans cet affreux complot. Il veut que tout ce qui est utile à Sparte soit expédient : maxime bien étrange dans la bouche d'un prince qui vantoit sans cesse la justice, et dont nous avons cité cette réponse au sujet du roi de Perse, qu'on appeloit *le grand roi* : « Ce roi que vous appelez grand, comment est-il plus grand que moi, à moins qu'il ne soit plus juste »? Inconséquence des Lacédémoniens au sujet de Phébidas. Générosité des Athéniens. Les deux Thébains, Pélopidas et Epaminondas, indignés de la conduite de Sparte et de l'assujettissement de leur patrie, travaillent à lui rendre, et à la Grèce entière, la liberté qu'une seule ville avoit entrepris de leur ravir. Portrait de ces deux grands hommes, et en particulier d'Epaminondas. Comment Pélopidas, qui s'étoit retiré à Athènes, et uncertain nombre de ses amis les plus déterminés, rentrent sur le soir dans Thèbes, s'y réu-

nissent à Epaminondas et à d'autres Thébains, et parviennent, à l'aide de leurs concitoyens, et des secours que les Athéniens leur envoient, à secouer le joug des Lacédémoniens, malgré l'avis qu'en avoit eu Archias, l'un des gouverneurs du pays, par une lettre dont il avoit remis la lecture au lendemain, pour se livrer en paix, le reste de la nuit, à toute la joie d'un festin, en disant, ce qui passa depuis en proverbe : *A demain les affaires*. De tous les exploits exécutés par surprise et par ruse, et en même temps par le plus grand courage, il en est peu d'aussi éclatans que celui-ci. La guerre qui rabaissa l'orgueil de Sparte, et qui lui ôta l'empire de la terre et de la mer, fut l'ouvrage de cette seule nuit. Armée levée par les Lacédémoniens, et commandée d'abord par Cléombrote, qui avoit succédé à son frère Agésipolis, mort de maladie. Flotte des Athéniens équipée en faveur des Thébains, et ayant pour commandant Timothée, fils de Conon, et digne héritier des vertus de son père. Il a les plus grands succès, ainsi que Chabrias, autre amiral athénien. Défaites des Lacédémoniens dans les campagnes suivantes, à Pla-

tée, à Thespies, à Tanagre, à Tégyre. Ambassade envoyée par Artaxerxès pour concilier les Grecs. La guerre se continue entre Sparte et Thèbes, réduite à ses seules forces, mais ayant pour elle Epaminondas et Pélopidas. Célèbre bataille de Leuctres, l'an 371 avant J. C. Cléombrote, roi de Sparte, y est tué, en faisant des prodiges de valeur. C'est cette victoire remportée par les Thébains qui fit perdre aux Lacédémoniens l'empire de la Grèce. — Jason, tyran de Phères. — Sédition terrible dans Argos, où il périt un grand nombre des plus riches citoyens, et où les factieux deviennent à leur tour les victimes de la frénésie qu'ils ont fait naître dans l'esprit du peuple. — Troubles également funestes, suscités dans l'Arcadie. — Désolation de Sparte, qui voit, pour la première fois, l'ennemi sur ses terres; ce qui donne un démenti à l'espèce de proverbe qui avoit eu lieu jusqu'alors, que *jamais femme de Sparte n'avoit vu la fumée d'un camp ennemi.* Epaminondas et Pélopidas, quoiqu'ils eussent pu aisément prendre la ville qui étoit sans murs, se retirent, ne voulant pas qu'on ait à leur reprocher d'avoir

arraché un des yeux de la Grèce, et contens d'avoir forcé les Spartiates, comme s'en vantoit Epaminondas lui-même, de rabaisser de la fierté de leurs réponses laconiques, et d'alonger leurs syllabes.

Les deux illustres chefs de retour à Thèbes, sont mis en jugement pour avoir gardé le commandement de l'armée au delà du terme fixé par la loi. La défense d'Epaminondas est celle d'un héros, qui se montre, jusque devant ses juges, au-dessus des autres et maître de lui-même. Union des Lacédémoniens et des Athéniens. Ils veulent faire entrer le roi de Perse dans leur ligue. Pélopidas, député à Suse, fait d'Artaxerxès un allié de Thèbes, et prouve toute la grandeur de son désintéressement. La puissance des Thébains prend de nouveaux accroissemens. A la prière des Thessaliens, ils leur envoient Pélopidas avec une armée, contre Alexandre, tyran de Phères, qui vient se jeter à ses pieds, et qu'il entreprend inutilement de changer en un autre homme. Appelé comme arbitre en Macédoine, il y établit la paix entre les contendans à la couronne, et emmène avec lui le jeune Philippe, si célèbre

par la suite. De retour en Thessalie, sans armée, mais comme ambassadeur de Thèbes, et pacificateur entre les Thessaliens et le tyran de Phères, qui excitoit de leur part de nouvelles plaintes, ce dernier ose faire arrêter Pélopidas, qui, se reposant trop sur son caractère sacré d'ambassadeur, et surtout d'une république telle que Thèbes, étoit allé au-devant de lui avec le seul Isménias, son collègue. Epaminondas se montre en Thessalie avec des troupes, et le tyran, effrayé de sa seule réputation, lui rend Pélopidas et Isménias. — Autre tyran qui s'établit à Sicyone, ville célèbre du Péloponnèse. Il périt misérablement, et a le sort ordinaire de ses semblables. — Les villes de Thessalie sollicitent de nouveau le secours des Thébains contre le tyran de Phères. On leur envoie Pélopidas, qui part seulement avec trois cents cavaliers, pour se joindre aux Thessaliens. Il marche contre le tyran; mais dans le combat qu'il lui livre, se laissant trop enflammer dès qu'il l'aperçoit, et voulant pénétrer jusqu'à lui, il est accablé de traits, et expire couvert de blessures. Les Thessaliens n'en remportent pas moins la victoire la plus com-

plète, que Pélopidas leur avoit préparée. Regrets amers occasionnés par sa mort, arrivée l'an 364 avant J. C. Son corps est reporté à Thèbes. Honneurs qu'on lui rend sur toute la route. On accorde aux vives instances des Thessaliens la grâce de faire seuls ses obsèques. Nous pouvons dire avec Plutarque, que tout ce qui suivit le trépas de Pélopidas, est le plus beau triomphe qu'un homme puisse obtenir après sa mort, et le plus bel hommage qu'on puisse rendre à la vertu. Vengeance que les Thébains tirent d'Alexandre de Phères, que le ciel sembla punir d'une manière plus sensible encore, en permettant la terrible catastrophe qui mit fin à ses jours et à tous ses crimes. — Entreprise d'Epaminondas contre la ville de Sparte. Il gagne une victoire éclatante à la fameuse bataille de Mantinée, y reçoit une blessure mortelle, et meurt en héros. L'éloge de toutes ses grandes qualités, auxquelles sa modestie ajoutoit un nouveau lustre. D'un caractère très-aimable, mais fort réservé, il évitoit toute espèce d'ostentation, et Spintharus, cité par Plutarque, disoit à son sujet : Qu'*il n'avoit jamais connu personne, ni qui sût plus*

que lui, ni qui fût plus modeste. Bientôt après la mort d'Epaminondas et de Pélopidas, Thèbes retomba, ou peu s'en faut, dans l'obscurité dont ils l'avoient tirée. Réflexion importante à cet égard. Affoiblissement progressif de la république d'Athènes, et ses causes..... Pages 251–328.

Après la bataille de Mantinée, les Grecs, las de tant de discordes, entrent dans les vues d'Artaxerxès, et font une alliance entre eux. Les seuls Lacédémoniens refusent d'y entrer par leur haine implacable contre les Messéniens, et par les suggestions d'Agésilas, qui se déclare contre Artaxerxès, en se mettant en quelque sorte à la solde de Tachos, qui régnoit alors en Egypte. Origine et détails de cette guerre entreprise par le roi de Perse, et de celle qui l'avoit précédée contre Nectanébus. Le succès de cette guerre précédente où commandoient Pharnabaze pour les Perses, et Iphicrate pour les Athéniens, qui s'étoient liés avec eux, fut plus malheureux qu'il ne l'eût été, si Pharnabaze eût voulu en croire le général grec qu'on lui avoit associé. Tachos ayant succédé à Nectanébus, Artaxerxès entreprit une nouvelle expé-

dition contre l'Egypte, l'an 362 avant J. C. Agésilas, envoyé à Tachos par les Lacédémoniens, avec mille hommes pesamment armés, et pour être aussi le général d'autres Grecs soudoyés, éprouve des désagrémens qui lui font embrasser le parti d'un autre Nectanébus, qu'on croit fils du premier, et qui aspire à la couronne. Un troisième compétiteur se présente encore avec une armée nombreuse. Agésilas, toujours sous le prétexte de choisir le plus expédient pour Sparte, est tenté de se déclarer enfin pour ce dernier. Mais la honte de tels changemens de parti le retient, et ayant conservé le trône au second Nectanébus par ses conseils, il s'en retourne à Sparte. Accueilli d'une violente tempête, il est jeté par les vents dans un lieu désert au-dessus de la Lybie, et y meurt, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Son fils Archidamus lui succède.

Tachos, dénué de toutes ressources, avoit cherché un asile auprès d'Artaxerxès, qui crut pouvoir se servir de lui pour faire rentrer les Egyptiens sous sa domination. Mais loin d'y réussir, ce prince risque lui-même de perdre une partie de ses Etats, par des révoltes qui heureusement s'appaisent après

son retour. La fin de son règne est empoisonnée par des chagrins domestiques. Horreurs qui se passent dans le sein de la famille royale pour la succession au trône, et affreux tableau qu'offre la cour de Perse, ainsi que l'offrent en général toutes les cours voluptueuses où règnent à la fois les plaisirs, la mollesse, la débauche, et tous les crimes, ceux en particulier qui tiennent le plus à l'inhumanité, à la cruauté. Mort d'Artaxerxès Mnémon. Comment Artaxerxès, surnommé Ochus, s'assure la couronne, et se fait reconnoître l'an 360 avant J. C. Révolte d'Artabaze; car rien n'étoit plus commun dans cet empire : ce satrape est forcé enfin de se réfugier chez Philippe, roi de Macédoine.

Ochus, délivré de toute inquiétude, tourne ses pensées vers l'Egypte, qu'il avoit résolu d'aller soumettre en personne. Pages 328-349.

L'an 358 avant Jésus-Christ, la troisième du règne d'Ochus, commence la guerre des alliés contre Athènes. Les îles de Chio, de Cos et de Rhodes s'étoient unies à Byzance pour secouer le joug des Athéniens, qui sans doute abusoient de nouveau de

leur pouvoir. Ceux-ci employèrent contre les confédérés de grandes forces et de grands capitaines, Chabrias, Iphicrate, Timothée. L'ouverture de la guerre se fit par le siége de Chio. Chabrias ayant pénétré dans le port avec la flotte qu'il commandoit, son vaisseau se brisa, les autres navires pourvurent à leur sûreté par la retraite. La mort de Chabrias fut une perte pour Athènes. Aussi rempli de bravoure que de zèle pour sa patrie, il avoit coutume de dire, *qu'une armée de cerfs commandée par un lion, étoit plus terrible qu'une armée de lions commandée par un cerf.* Les Athéniens et les confédérés se préparent à un combat naval. Il s'élève un grand vent, malgré lequel Charès veut que l'on combatte. Iphicrate et Timothée étant d'un avis contraire au sien, il écrit à Athènes contre ses deux collègues. Timothée est condamné, malgré tous ses services, et toutes les preuves qu'il avoit données de son désintéressement, à une amende de cent talens. Hors d'état de les payer, il se retire et meurt à Chalcis. Iphicrate, appelé aussi en jugement, se fait absoudre par ses juges, en laissant briller à leurs yeux les poignards dont

une troupe de jeunes gens s'étoit armée pour sa défense; procédé très-irrégulier qu'on eut raison de lui reprocher. Les Athéniens sont forcés, par la crainte qu'ils ont de voir le roi de Perse s'armer aussi contre eux, de rendre une entière liberté aux alliés. Sages conseils qu'Isocrate n'avoit cessé de leur donner à se sujet. La guerre sociale avoit duré quatre ans, et à peine Cos et Rhodes eurent-elles été déclarées libres, que par un événement commun à toutes les démocraties, elles se divisèrent, chacune, en différens partis. Mausole, roi de Carie, s'y sert des factions opposées pour les asservir l'une par l'autre. Après sa mort, sa femme Artémise lui succède. Preuves qu'elle lui donne de sa tendresse. Comment elle s'assure la possession de l'île de Rhodes. Elle ne survit à Mausole que deux ans. Adriée, son frère, règne après elle. Les Rhodiens brisent leurs fers et les statues que la reine de Carie avoit élevées à leur honte au milieu de leur ville.....

Pages 349-362.

Dans l'intervalle entre la guerre sociale et la guerre sacrée qui eut lieu sous le règne de Philippe, roi de Macédoine, Artaxerxès

Ochus, à la faveur des traîtres, dont l'horrible perfidie seconde ses desseins, fait rentrer sous sa domination les Phéniciens, et exerce les plus cruelles vengeances sur les Sidoniens, qui finissent par mettre le feu à leurs maisons, et s'y brûlent avec leurs femmes et leurs enfans. Leur roi Tennès, qui les avoit trahis, reçoit, malgré toutes les promesses que lui avoit faites Ochus, le juste salaire de sa trahison, dès que ce monarque n'a plus besoin de lui. Les rois de Cypre, qui s'étoient aussi révoltés, se soumettent, mais à des conditions plus avantageuses qu'ils n'auroient dû l'espérer. Ochus ayant reçu des troupes auxiliaires de la Grèce, tourne ses forces contre l'Egypte, qu'il remet enfin sous l'empire des Perses, et qui a toujours été depuis sous une domination étrangère, le second Nectanébus ayant été le dernier roi de race Egyptienne.

L'eunuque Bagoas, Egyptien de nation, étant parvenu à gagner toute la confiance d'Ochus, qui n'agit plus que par ses conseils, met à profit les vices de ce prince et l'aversion qu'ils inspirent à ses sujets, pour se défaire de lui, et mettre sur le trône

Arsès, le plus jeune de ses fils, afin de gouverner seul l'empire sous son nom. Il se défait également de tous les frères du nouveau roi. Arsès ne jouit pas long-temps des honneurs de la royauté. Ne sachant pas dissimuler son horreur pour les crimes de Bagoas, cet eunuque le fait aussi périr lui et ses enfans, et fait passer le sceptre entre les mains de Darius, surnommé Cadoman, l'an 336 avant J. C. Ce prince étoit de la famille royale, et descendoit de Darius Nothus. Bagoas s'aperçoit qu'il s'est donné un maître, et veut l'empoisonner; mais Darius, prévenu de son dessein, lui fait avaler le poison qu'il avoit préparé. L'histoire représente Darius Cadoman, non-seulement comme le plus brave de tous les Perses, mais comme un prince bon, généreux, et pour la majesté de la taille et les agrémens extérieurs, le plus bel homme de son empire. La malheureuse destinée de ce monarque fut d'avoir en tête Alexandre, qui monta la même année que lui sur le trône..... Pages 363-377.

âgé que de vingt-quatre ans, l'an 359 avant J. C.

Jouissant d'une autorité plus ferme, il rend la discipline plus exacte et plus sévère, et perfectionne la phalange, déjà en usage parmi les Grecs. Ce que c'étoit que la phalange. Philippe remporte un avantage considérable sur un certain Argée, et sur les Athéniens qui vouloient l'élever sur le trône; renvoyant les prisonniers sur leur serment, il obtient ensuite, par ses ambassadeurs, que la république d'Athènes fasse un traité d'alliance avec lui. En repos de ce côté-là, il tourne ses armes contre les Barbares, assujettit les Pæoniens, et force les Illyriens de lui demander la paix, en le laissant en possession d'un canton dont il s'étoit emparé, et qui lui servoit de barrière contre eux. Il se rend maître d'Amphipolis qui lui ouvre l'entrée de la Thrace; prend d'autres villes et se fait des alliés. Il s'étend bientôt jusqu'à une contrée voisine du Strymon, et y fait exploiter des mines d'or, qui le mettent en état de suivre de grands projets sans être à charge à la Macédoine, de s'acheter des pensionnaires dans toutes les villes de la Grèce, et

de corrompre à force de présens, bien des ennemis qu'il lui eût été plus difficile de combattre. Aussi se vantoit-il d'avoir emporté plus de places par ses largesses que par le pouvoir de ses armes.

Un incident favorise ses vues, et le désir qu'il a de s'immiscer dans les affaires de la Grèce. Les Thessaliens l'appellent à leur secours contre un tyran, qui, dans la ville de Phères, avoit succédé aux premiers. Il rend la liberté à toute la Thessalie, et se fait, de ses habitans, des alliés, dont l'excellente cavalerie eut depuis tant de part à ses victoires et à celles de son fils. Son mariage avec Olympias. Naissance d'Alexandre l'an 356 avant J. C. Trois courriers porteurs des plus heureuses nouvelles, qu'il reçoit dans le même jour, étant alors hors de son royaume. Sa lettre à Aristote, en le chargeant de l'éducation de son fils. Philippe soumet à la Macédoine les Pæoniens et les Illyriens qui s'étoient réunis contre lui... Pages 378–394.

Diodore fait remonter, vers le temps de la naissance d'Alexandre, *la guerre sacrée* qui dura neuf ans, et qui seconda merveilleusement par la suite les desseins de Phi-

lippe. Origine de cette guerre, qui embrasa presque toute la Grèce. Les Phocéens, malgré le châtiment infligé aux Cirréens dans la première guerre sacrée, avoient osé faire labourer, à leur profit, une partie du territoire de Cirée, qui avoit été consacré au dieu de Delphes, et en punition de ce sacrilège, avoient été condamnés à une forte amende par le conseil des amphictyons. Les Phocéens ne se pressant pas d'y satisfaire, on propose de consacrer les terres mêmes de ces rebelles à Apollon. Un de leurs concitoyens, nommé Philomèle, les soulève par ses discours. Ayant levé des troupes, il se rend maître du temple, bat les Locriens qui s'étoient armés contre lui, et acquiert de nouvelles forces. Les amphictyons se rassemblent, et mettent contre les rebelles toute la Grèce en mouvement. Presque tous les peuples de cette contrée se déclarent contre eux, à l'exception des Lacédémoniens, des Athéniens, et de quelques autres peuples du Péloponnèse qui se rangent de leur côté. Dans un combat où les Phocéens sont pleinement défaits par les Béotiens, Philomèle, dont l'armée étoit composée

des hommes les plus scélérats et les plus impies, qui ne vouloient que guerre, pillage, et massacres, se voyant sur le point de tomber entre les mains des ennemis, se précipite lui-même d'une hauteur où il étoit enfermé, et Onomarque, son lieutenant, lui succède. Des dépouilles du temple que Philomèle avoit pillé, il leva de nouvelles troupes, et à la faveur de l'or qu'il répand dans les villes, parvient à grossir son parti. Les Thessaliens, opprimés comme auparavant par le tyran de Phères, appellent de nouveau à leur secours Philippe, qui venoit de prendre Méthone, et avoit perdu un œil à ce siège, à la suite d'un bon mot qui lui coûta si cher. Le tyran obtient des troupes d'Onomarque, qui, bien supérieur à Philippe, l'oblige de se retirer en Macédoine après avoir été battu deux fois et presque abandonné de ses soldats. Il reparoît au bout de très-peu de temps, et remporte une victoire complète contre le tyran et contre Onomarque. Il fait pendre ce dernier qu'il trouve parmi les prisonniers, au nombre de trois mille, et fait jeter ceux-ci dans la mer comme impies et sacrilèges. Phaylle, frère d'Ono-

marque, le remplace, et fait, avec les trésors du temple, de nouvelles levées, attachant de plus en plus à son parti les Lacédémoniens, les Achéens, les Athéniens; car tout étoit devenu vénal dans la Grèce: ils lui fournissent des troupes, et il prend différentes villes sur les Locriens; mais attaqué enfin d'une maladie de langueur et de consomption, il périt, dit l'historien, d'une manière digne de son impiété. Philistus, fils d'Onomarque, succède à Phaylle, comme général des Phocéens. Le Péloponnèse étoit, de son côté, dans la plus grande agitation. De toutes parts on se renvoyoit alternativement tous les fléaux de la guerre. Celle qu'on appeloit *sacrée*, se prolongeant toujours, les Béotiens, qui en souffroient beaucoup, envoient des ambassadeurs à Philippe pour qu'il vienne se joindre à eux. Il se saisit du passage des Thermopyles, et sa seule approche contraint les Phocéens à se soumettre à toutes les conditions qu'on voudra leur imposer. Ainsi se termine cette guerre fatale, l'an 347 avant J. C.

Une assemblée solennelle des amphictyons règle la punition due aux Phocéens, et

donne place dans le conseil amphictyonique à Philippe et à ses descendans. Il retourne dans la Macédoine, rempli des plus vastes projets, et aspirant dès lors à se faire nommer généralissime de la Grèce pour porter la guerre en Perse. Ses différens exploits; la prise d'Olynthe, qui avoit précédé l'entrée de Philippe dans la Phocide, et la fin de la guerre sacrée avoit porté l'effroi dans la Grèce. Nous y reviendrons après avoir repris les affaires de Syracuse..... Pages 394-416.

Denys le jeune ayant succédé à son père, l'an 368 avant J. C., Dion lui donne les plus sages conseils, et lui fait les offres les plus généreuses; mais les courtisans tirent de ses offres mêmes un sujet de le calomnier, par l'envie qu'ils lui portent, et parce qu'opposés à tous ses principes de conduite et de sagesse, ils n'aspirent, comme ils n'y réussissent que trop, à plonger Denys dans toutes sortes de dissolutions. Dion, tout vertueux qu'il étoit, donnoit prise à la censure par une certaine hauteur et trop de rigidité. Avis utiles qu'il reçoit de Platon sur ce sujet. Dion parvient, malgré les flatteurs, à prendre assez d'empire sur l'es-

prit de Denys pour lui faire désirer ardemment de s'instruire, et d'attirer Platon à Syracuse. Discours remarquable qu'il lui tient pour le convaincre que les vraies lumières, la sagesse, la justice, et la vertu lui assureront un empire bien plus réel et plus durable que la force, la puissance, et tout l'éclat de la grandeur. Platon cède aux instances qu'on lui fait, et quitte Athènes pour se rendre à Syracuse. Espèce de révolution qu'il semble opérer dans tous les esprits par sa présence. Il se forme cependant une ligue secrète contre lui et contre Dion que l'on rend suspect au tyran, qui le force de s'embarquer et de s'éloigner de la Sicile. Denys continue toutefois à entretenir tous les jours Platon, et il devient à la fin si épris de ce philosophe, qu'il veut à toute force qu'il n'aime et n'estime en quelque sorte que lui. Une guerre, dont on ne nous dit pas le sujet, le contraint, malgré sa passion jalouse et tyrannique, de le renvoyer en Grèce. Platon à Olympie, et sa conduite simple et modeste vis-à-vis de deux étrangers qu'il y rencontre. Son retour avec eux à Athènes. Désir plus ardent que jamais de Denys le jeune de re-

voir Platon, qui veut bien céder encore à l'espoir de le réformer. Libéralités que le tyran veut lui faire, sur quoi Aristippe de Cyrène dit ce bon mot : « Denys est libéral en toute sûreté; car, à nous qui demandons beaucoup, il donne peu; et il donne beaucoup à Platon, parce qu'il ne prend rien ». La jalousie de Denys le fait manquer à toutes les promesses qu'il avoit faites au philosophe en faveur de Dion. Il s'aigrit enfin jusqu'à désirer de se défaire de Platon. Il se borne néanmoins à le renvoyer de nouveau, pour ne pas se brouiller avec tous les autres philosophes dont il ambitionne les suffrages; mais n'étant plus retenu par sa présence, il marie sa sœur Arète, femme de Dion, qui étoit par là son beau-frère, à un de ses amis, nommé Timocrate. Dion, outré de ce traitement, et de toutes les injustices de Denys, qui lui retenoit le revenu de ses terres, se déclare hautement son ennemi, et appelé par les Siciliens, il passe dans leur île, n'ayant que deux vaisseaux de charge et guère plus de huit cents hommes, mais tous éprouvés par leur valeur. Avec si peu de forces, il ose affronter un tyran qui

avoit en sa possession quatre cents vaisseaux de guerre, des troupes nombreuses, et une ville des plus considérables, défendue d'ailleurs par des citadelles imprenables. Les forces de Dion se multiplient sur sa route jusqu'à Syracuse, où il entre suivi de cinquante mille hommes, et où il est reçu des Syracusains comme leur libérateur. Ils commencent par se jeter sur la foule des *prosagogides*, c'est-à-dire, rapporteurs ou dénonciateurs, et les assomment à coups de bâtons. Sur ces entrefaites, Denys, qui étoit en Italie, se presse de revenir en Sicile sur une flotte que commandoit pour lui Philistus. Il amuse les Syracusains par des propositions d'accommodement, et tombe sur eux lorsqu'ils s'y attendent le moins. Ils doivent leur salut à la valeur de Dion. Philistus est défait dans un combat naval, et se tue lui-même. Le tyran, par une ruse perfide, vient à bout de rendre Dion suspect aux Syracusains. Il est forcé de se défendre avec ses propres soldats contre ses concitoyens, et se retire à Léontium, tandis que les Syracusains donnent toute leur confiance à Héraclide, qui étoit venu à leur

secours, et qui étoit avide de préséance et d'honneurs. La disette se fait sentir parmi les soudoyés du tyran qui gardent la citadelle. Nypsius leur amène de la part de Denys des vivres et des provisions de guerre, et profitant de la négligence des Syracusains, il fait poser la nuit des échelles contre les murs, et s'introduit dans la ville, qui est livrée au pillage et au plus affreux massacre. On tourne les yeux vers Dion, le seul homme capable de remédier à de si grands maux. Scène attendrissante qu'offrent la députation qui lui est faite, et la manière dont il y répond. Ses soldats consentent à le suivre. Malgré les contretemps qu'il éprouve de la part des orateurs séditieux, qui avoient obtenu qu'on lui fermât les portes de la ville, il arrive de nuit au moment où Nypsius y fait de nouveaux ravages par le fer et par le feu. Les flammes elles-mêmes lui ouvrent les portes de Syracuse. A travers les monceaux de cadavres, et à la lueur de l'incendie au milieu des ombres de la nuit, il atteint les ennemis, dont une partie se sauve dans la citadelle, et l'autre est taillée en pièces. Le reste de la nuit se passe à éteindre le

feu qui dévoroit les maisons. Générosité de Dion envers Héraclide, dont il n'est payé que par de nouvelles dissentions que cet homme ambitieux et méchant fomente. Croisé dans toutes ses démarches, Dion parvient cependant à se rendre maître de la citadelle, que lui remet par capitulation le fils de Denys qui y commandoit, et qui emmène avec lui sa mère, ses sœurs, ses gens, et tous ses effets; spectacle bien agréable pour les Syracusains, à qui ce départ rend la liberté, bien glorieux pour Dion, qui paroît en tout cela d'autant plus grand, qu'après de si heureux succès obtenus avec si peu de moyens et malgré tant d'obstacles, il ne s'en montre que plus simple encore et plus modeste. La foiblesse qu'il eut quelque temps après de céder aux instances de ses amis, en leur permettant de se défaire d'Héraclide, qui ne cessoit de remuer, empoisonna le peu de jours qui lui restoient. Un scélérat, nommé Callipus, qui étoit d'Athènes, et qui avoit fait la guerre avec lui, se flattant de dominer sur les Syracusains par sa mort, le fit assassiner le jour même de la fête de Proserpine, l'an 354 avant J. C., et se sai-

sit en effet de l'autorité qu'il garda treize mois, après lesquels il ne tarda pas à porter la peine de son crime.

Délivrée de Callipus, Syracuse ne fit que changer tous les jours de maître. Denys le jeune, l'an 347 avant J. C., dix ans après son expulsion, devenu plus féroce encore qu'il ne l'étoit auparavant, se remet en possession de la souveraineté. Les Carthaginois étant aussi abordés en Sicile, menaçoient de l'envahir toute entière. Les Siciliens et les Syracusains implorent le secours de Corinthe, dont ces derniers tiroient leur origine. On leur donne des troupes à la tête desquelles on met Timoléon. L'histoire de ce grand homme avant cette époque. Il part, et apprend sur la route qu'Icétas, qui prétendoit aussi à la tyrannie, et qui s'étoit allié avec les Carthaginois, venoit de battre l'armée de Denys, et l'avoit obligé de se retirer dans la citadelle. Ruse dont Timoléon, à l'aide des magistrats de Rhège, se sert pour aborder en Sicile avec ses troupes, malgré ce qu'Icétas et les Carthaginois font pour l'en empêcher. Il est reçu avec ses Corinthiens à Tauroménium, dont il fait sa place

d'armes. Ses premiers succès contre Icétas. Denys lui livre sa citadelle avec deux mille hommes qui la gardoient, et lui-même se remet entre ses mains en état de suppliant. Timoléon l'envoie à Corinthe, dont les habitans contemplent à l'envi, dans le renversement de sa fortune, cette puissance suprême qui se joue des fortunes et des grandeurs humaines. La pauvreté où il se trouve réduit l'oblige à ouvrir une école dans laquelle il apprend à lire aux enfans. Faisant allusion à une si grande leçon donnée aux plus fiers potentats, les Lacédémoniens, après avoir reçu de Philippe, par la suite, une lettre où il prenoit un ton fort haut et fort menaçant, lui mandèrent, pour toute réponse, ces deux mots : *Denys à Corinthe.*

Des événemens heureux se succèdent en faveur de Timoléon. Magon, général des Carthaginois, lève l'ancre et fait voile en Afrique. Timoléon prend Syracuse. Les Corinthiens sont assez généreux pour s'oublier eux-mêmes, et ne penser qu'à repeupler cette ville, qu'ils déclarent libre et indépendante. Timoléon y rétablit l'ordre, et lui donne les lois les plus utiles, vu les circonstances.

Les Carthaginois, après avoir fait crucifier Magon à cause de sa honteuse retraite, retournent en Sicile le printemps suivant avec une flotte et une armée considérables. Au passage d'un fleuve, Timoléon leur fait éprouver la défaite la plus entière et la plus sanglante. Carthage renvoie une autre flotte et une autre armée, qui n'a pas un meilleur sort que la précédente. Icétas est pris avec son fils, et ils sont punis de mort, ainsi qu'Euthyme, général de leur cavalerie, pour une raillerie amère qu'il avoit faite, dit-on, contre les Corinthiens. Timoléon achève de purger la Sicile de tous les tyrans. Les Carthaginois lui demandent la paix, et elle ne leur est accordée qu'à certaines conditions. Cet homme, vraiment grand, s'étant alors démis lui-même de son autorité, pour vivre dans la retraite à Syracuse, où il avoit fait venir sa femme et ses enfans, y mourut plein de mérite et de gloire, après avoir éprouvé dans sa vieillesse la perte de la vue, qu'il supporta avec une patience inaltérable, qui ne fit qu'ajouter encore à toute la considération qu'on lui témoignoit. Sa mort précéda d'un an celle de Philippe. On con-

çoit assez quelles furent la magnificence de ses obsèques, et les marques de douleur et de reconnoissance dont elles furent accompagnées.

Trente ans se passèrent avant qu'Agathocle, du sein de la démocratie, ne fit renaitre la plus cruelle tyrannie..... Pages 416-503.

LETTRE LVII. *Suite des affaires générales de la Grèce, et du règne de Philippe, jusqu'à celui d'Alexandre.*

En parlant de Philippe, nous avons laissé toute la Grèce effrayée de la rapidité de ses progrès. Démosthène excitoit depuis long-temps les Athéniens à défendre contre lui la liberté publique, si dangereusement menacée. Histoire de cet homme célèbre jusqu'à cette époque. Morceau frappant d'une de ses harangues contre le roi de Macédoine, dans une occasion importante. Comment les divisions de la Grèce favorisent l'ambition de Philippe et le disposent à s'emparer d'Olynthe, une des colonies d'Athènes, à laquelle les Olynthiens demandent du secours. C'est à ce sujet que Démosthène prononce les trois harangues appelées *les Olynthiennes*. Cependant Olynthe est prise par la trahison de

deux de ses principaux citoyens. Mot de Philippe à ces deux hommes qui se plaignoient des propos injurieux que ses propres soldats tenoient contre eux : *Ne prenez pas garde à ce que disent des hommes grossiers, qui nomment chaque chose par son nom.* Ce fut peu de temps après la prise d'Olynthe, que Philippe termina la guerre sacrée par la ruine entière de la Phocide; ce qui fut pour Athènes le sujet de nouvelles alarmes. Ce prince porte ses armes dans la Thrace. Diophite, chef de la colonie que les Athéniens avoient envoyée dans la Chersonnèse, se jette sur une partie de ses terres dans la Thrace maritime, pendant qu'il étoit occupé dans la haute Thrace, et est accusé à Athènes par les orateurs vendus au roi de Macédoine. Démosthène prend la défense du Stratège dans sa harangue sur la Chersonnèse, l'un de ses discours les plus animés et les plus intéressans. Morceau de la harangue. Philippe travaille à s'immiscer de plus en plus dans les affaires de la Grèce, et trouve toujours en son chemin Démosthène. Le roi envoie des troupes dans l'Eubée, et y prend des villes. L'orateur engage les Athé-

niens à envoyer aussi des troupes dans cette île, sous les ordres de Phocion. Mérite de ce général, qui réunissoit les plus rares qualités, et à qui l'on donne le plus beau de tous les titres, l'honorable surnom de l'*homme de bien*. Sa belle réponse à Philippe, qui vouloit l'enrichir, non pour lui, disoit ce prince, mais pour ses enfans. Il mettoit tant de sagesse dans ses discours, qu'il remplissoit à la lettre ce qu'a dit Zénon, que *le philosophe*, le vrai sage, *ne doit point proférer de parole, qui ne soit trempée dans le bon sens*. Mot qu'il dit un jour à un de ses amis au sujet des acclamations du peuple, et des applaudissemens qu'on lui donnoit : *Ne m'est-il pas échappé quelque sottise sans que je m'en sois aperçu ?*

Phocion, le seul homme qui pût faire tête à Philippe, prit si bien son temps, qu'il le battit et sauva l'Eubée. Le roi de Macédoine prend le parti d'aller assiéger Périnthe, et quelque temps après Byzance dans la Thrace, s'étant proposé d'affamer les Athéniens qui tiroient de ce pays la plus grande partie de leurs blés. Alexandre, âgé à peine de seize ans, et laissé dans la Macédoine par son père, signale sa prudence

et son courage contre des peuples rebelles qu'il taille en pièces. Philippe l'appelle auprès de lui, pour achever de le former par ses leçons au métier de la guerre. Troisième et quatrième philippiques de Démosthène vers ce même temps. Précis de ces harangues. Charès, général décrié par ses rapines, son luxe et sa mollesse, et appuyé de la cabale des orateurs vendus à Philippe, est nommé par les Athéniens pour aller au secours des villes assiégées, qui refusent de le recevoir dans leurs ports. On en revient à Phocion, qui est reçu partout avec le plus vif empressement, et qui chasse Philippe de l'Hellespont. Autres services rendus par Phocion. Décret par lequel les Byzantins et les Périnthiens expriment leur reconnoissance envers les Athéniens. Autre décret dans le même genre, des peuples de la Chersonnèse. Lettre insidieuse de Philippe, et réponse qu'y fait Démosthène devant le peuple d'Athènes, auquel cette lettre est adressée. Expédition de Philippe contre les Scythes, qui, glorieuse d'abord pour ce prince, tourne ensuite contre lui par l'attaque des Triballiens. Il y reçoit une blessure qui

le rend boiteux pour le reste de ses jours, et y court risque de sa vie. Il doit son salut au courage de son fils. Mot d'Alexandre à son père sur l'incommodité que lui cause la blessure qu'il a reçue. Affreux complot de Philippe contre Athènes, tramé avec Antiphon, et découvert par Démosthène. Eschine prend la défense d'Antiphon qui, appliqué à la torture, avoue tout, et est mis en croix. Nouveaux ressorts que fait jouer la politique du roi de Macédoine. Scène qui se passe à la diète amphictyonique. Beau fragment d'une harangue d'Eschine, qui ne cherchoit, après tout, qu'à seconder les desseins de Philippe auquel il étoit vendu comme tant d'autres. Tout ce qui a lieu dans cette diète amène la troisième guerre sacrée, dirigée contre les Amphisséens, qui s'étoient montrés rebelles aux amphictyons. Le mauvais succès de ceux-ci dans cette guerre les engage à recourir à Philippe, ce qui étoit l'objet de toutes les intrigues et les manœuvres de ses partisans. Le roi de Macédoine au comble de ses vœux, se hâte de passer les Thermopyles, d'entrer dans la Phocide, et après une fausse mar-

che sur les terres des Locriens, de tomber sur Elatée, dont il s'empare comme du poste le plus important pour tenir en bride les Thébains, et même les Athéniens. Alarmes que cette nouvelle répand parmi eux. Discours de Démosthène, qui les détermine à voler au secours des Thébains, menacés plus que tout autre peuple de la Grèce, d'une ruine prochaine. On leur envoie quatre députés, du nombre desquels est Démosthène, à qui nous devons les principaux détails de cette ambassade, qui lui fit tant d'honneur parmi tous les Grecs. Il trouva à Thèbes les députés des Thessaliens, ceux de leurs alliés et de Philippe, à la tête desquels étoit un des plus célèbres orateurs, qui exagère ses services et les avantages de son alliance pour les Thébains. Démosthène parle à son tour, et fait une telle impression sur tous les esprits, que les Thébains se lient à l'instant avec les Athéniens, les reçoivent dans leur ville, leur livrent leur citadelle, et se remettent tout entiers entre leurs mains. L'enthousiasme que son discours avoit fait naître, se répand également dans toutes les parties de la Grèce. Ce triomphe d'un seul

homme, et par les seules armes de la parole, fut si grand, que Philippe s'empressa d'envoyer, mais inutilement, des ambassadeurs à Athènes pour demander la paix. Les Macédoniens sont battus en deux rencontres, et Démosthène, qui règne en quelque sorte sur les deux républiques de Thèbes et d'Athènes, en reçoit toutes les félicitations et tous les honneurs. Le sage Phocion, connoissant mieux que personne toutes les ressources de Philippe, veut qu'on lui accorde la paix qu'il sollicite; mais Démosthène s'y opposant, et entraînant tous les suffrages, cet avis salutaire n'est pas écouté. Les oracles de la pythie ne se trouvant pas favorables, Démosthène répondoit à toutes ses prédictions, ce qui d'ailleurs étoit assez vrai, que, pour cette fois, *la pythie philippisoit.* La cabale qui parvient à faire nommer trois généraux indignes de toute confiance, réussit à écarter Phocion; et c'est ainsi que les Etats courent à leur ruine. Philippe se prépare au combat; les deux armées se rencontrent en Béotie, et l'an 338 avant J. C., le roi de Macédoine gagne la fameuse bataille de Chéronée; ce qui fait dire à Justin que c'est dans

cette journée qu'expirèrent la haute puissance de la Grèce, et la liberté dont elle avoit joui pendant tant de siècles. Démosthène jeta ses armes dans le combat.

Bataille donnée le même jour en Italie, entre les Lucaniens et les Tarentins, dont les Lacédémoniens avoient pris le parti. Leur roi Archidamus est tué dans ce combat; après vingt-trois ans de règne. Son fils Agis lui succède, et en règne treize.....

Pages 504-595.

Philippe, après sa victoire, se livre à des transports de joie indécens. Paroles de l'orateur Démade qui le font rentrer en lui-même. Sa reconnoissance envers Démade. Il rend aux Athéniens leurs prisonniers sans rançon, et leur envoie Alexandre et Antipater pour faire avec eux un traité d'alliance, se refusant ainsi au conseil qu'on lui donnoit de sévir contre la ville d'Athènes. Aux dieux ne plaise, avoit-il répondu, que je détruise le théâtre de la gloire, moi qui ne travaille que pour elle. Les autres villes, excepté Thèbes, dont il punit les principaux habitans, n'eurent qu'à se féliciter de sa modération. On lui conseilloit aussi de s'assurer des plus fortes

places de la Grèce : *J'aime mieux*, dit-il, et ce devroit toujours être le langage des vainqueurs, *une longue réputation de clémence, que l'éclat passager de la domination.*

A la suite de leur défaite, les Athéniens, après un profond accablement, se livrèrent aux plus violens accès de la fureur. Lysiclès, l'un de leurs généraux, est cité devant le peuple, sur l'accusation de l'orateur Lycurgue, de la harangue duquel on rapporte un fragment qui montre la véhémence de son style. Lysiclès est condamné et envoyé au supplice. La seconde victime que les orateurs veulent immoler à leur vengeance est Démosthène. Tout autre dans la tribune que sur le champ de bataille, il parvient, par sa fermeté et son assurance, soutenues du souvenir de ses longs services, à élever les Athéniens au-dessus d'eux-mêmes, et à obtenir de leur part de nouveaux témoignages de confiance. Il s'acquitte de la commission qu'ils lui donnent de relever les murailles de la ville, avec tant de générosité par les sommes qu'il emploie de ses propres deniers, qu'ils lui décernent bientôt après une couronne d'or, à la requête de Ctésiphon. Lorsqu'Eschine

cita par la suite ce dernier en jugement pour avoir été la cause de ce décret, Démosthène déploya, dans sa célèbre harangue pour Ctésiphon, ou intitulée *de la couronne*, toutes les richesses de l'éloquence pour le défendre et pour se justifier lui-même. Passages sublimes de cette harangue, et surtout ces mots adressés aux Athéniens, en exaltant le courage qu'ils avoient eu de s'armer contre Philippe : *Non, vous n'avez point failli ; j'en jure par ces grands hommes, qui ont combattu pour la même cause, sur terre à Marathon et à Platée, sur mer devant Salamine et Artémise*, etc. Unique défaut qui se rencontre dans les deux harangues de Démosthène et d'Eschine, les morceaux d'éloquence les plus parfaits que nous offre l'antiquité profane. Dans quel temps cette grande cause fut plaidée; concours qu'elle attira de toutes les parties de la Grèce. Condamnation d'Eschine; sa retraite. Ecole qu'il ouvrit à Rhodes, et lecture qu'il y fit de sa harangue et de celle de Démosthène. Ce qu'il dit après avoir lu celle-ci, en voyant l'impression qu'elle avoit faite sur les auditeurs: *Eh que seroit-ce donc, si vous l'eussiez entendu*

entendu lui-même! Générosité de Démosthène au départ d'Eschine, et quelques détails sur ce dernier.

Philippe se bornant à tenir en respect toutes les villes de la Grèce par la crainte que sa victoire leur avoit inspirée, et ne paroissant plus avoir d'autre ambition que celle de se faire nommer commandant des Grecs contre les Perses, fait proposer aux différentes villes d'envoyer, pour l'exécution d'un si grand projet, des députés à Corinthe. Les Lacédémoniens refusent seuls de se rendre à la diète convoquée par le roi; il s'en plaint avec hauteur, et reçoit pour toute réponse ces mots : *Si tu te crois plus grand après ta victoire, mesure ton ombre; elle n'a pas augmenté d'une ligne.* Philippe irrité, répliqua : « Si j'entre dans la Laconie, je vous en chasserai tous ». *Si*, lui répondent-ils, dans leur style laconique. Tous les Grecs, excepté les Lacédémoniens, lui confirment, dans la diète, l'an 337 avant J. C., le titre qu'il ambitionnoit.

L'année suivante, il fait partir au printemps, pour l'Asie mineure, Attale et Parménion, avec des troupes qu'ils devoient employer à délivrer les villes grecques.

Situation de Philippe dans l'intérieur de sa famille. Il répudie Olympias pour épouser une nièce d'Attale. Ce qui se passe au festin des noces de la part d'Attale, et entre Philippe et Alexandre, qui emmène Olympias en Illyrie, d'où il revient avec sa mère peu de temps après, à la persuasion de Démarate, qui leur est envoyé par Philippe. Ce prince met en quelque sorte le sceau à sa réconciliation avec Olympias en mariant la fille qu'il avoit eue d'elle, et lui donnant pour époux le propre frère de cette reine, Alexandre, roi d'Epire. Pendant la célébration de ces noces, où éclate la plus grande magnificence, et auxquelles est invité tout ce qu'il y a de plus illustre dans la Grèce, se fait le couronnement de Philippe, en qualité de généralissime des Grecs. Il reçoit des couronnes de la part de plusieurs villes considérables. Athènes surtout se signale dans cette occasion. Tout contribue à enivrer Philippe de sa propre grandeur, lorsqu'une sorte de déni de justice de sa part entraîne, pour ce monarque, la plus terrible catastrophe. Il est assassiné par Pausanias, l'un de ses gardes du corps, et meurt âgé de 47 ans, après en avoir ré-

gné vingt-quatre. Il eut d'une danseuse de Larisse un fils, nommé Aridée, qui régna après Alexandre.

Soupçons contre Olympias et contre Alexandre même. Cruelle vengeance de cette reine, exercée envers la seconde femme de Philippe, pour laquelle ce prince l'avoit répudiée. Transports de joie et délire, en quelque sorte, de Démosthène et des Athéniens à la nouvelle de la mort du roi de Macédoine. Portrait de Philippe. Différens traits de sa vie.

Ce prince, dont on a été également fondé à dire beaucoup de bien et beaucoup de mal, gageoit un homme pour lui dire tous les jours avant qu'il donnât audience : *Philippe, souviens-toi que tu es mortel;* et à en juger par toute son ambition et par toute sa conduite, c'est à quoi il pensoit le moins.

On cite toutefois, de Philippe, plusieurs traits, et plusieurs mots qui lui font honneur. Le trait du captif auquel il fait rendre la liberté, pour prix de la leçon qu'il en reçoit; de la femme qui en appelle *à Philippe à jeun*, ce qui l'engage à réformer un jugement injuste qu'il avoit porté; d'une autre femme, qui, rebutée de ce qu'il

refusoit toujours de l'entendre, sous prétexte qu'il n'en avoit pas le temps, finit par lui dire : *Mais si vous n'avez pas le temps de me rendre justice, cessez donc d'être roi;* ce qui le fit rentrer en lui-même, et lui fit mettre en effet plus d'exactitude et de soin à remplir un des premiers devoirs de la royauté. Comment il change en louanges les justes reproches d'un de ses sujets; ce qui l'éclaire sur cette grande vérité, qu'*il est au pouvoir des rois de se faire aimer ou haïr.*

Sages réflexions d'un auteur anglois sur le règne de Philippe, et sur le haut degré de gloire, devenu l'unique objet de ses désirs.

Pages 596-641.

Fin de la Table des Lettres du huitième Volume.

ERRATA.

Page 1, dans l'énoncé du sujet de la lettre, ligne 2, de celle, *lisez*, de celles.

P. 6, l. 4, car ils vouloient tout cela, *ajoutez*, non pour les Athéniens, mais pour eux.

P. 25, l. 2, ces, *lisez*, les; et l. 3, les, *lisez*, ces.

P. 115, l. 3, et l. 5, Agis, *lisez*, Agésilas.

P. 130, l. 18, Pilandre, *lisez*, Pisandre.

P. 133, l. 17, les troupes, *lisez*, ses troupes.

P. 149, l. 9, il ouvre, *lisez*, il ouvrit.

P. 153, l. 8, en pièce, *lisez*, en pièces.

P. 172, l. 13, a fait, *lisez*, ait fait.

Ibid. l. 23, de mariage, *lisez*, du mariage.

P. 211, l. 5, tentes, *lisez*, temples.

P. 228, l. 5, remirent, *lisez*, remissent.

P. 235, l. 14, le discours, *lisez*, ses discours.

P. 269, l. 2, éclatant, *lisez*, éclatans.

P. 272, l. 6, Chabria, *lisez*, Chabrias.

P. 294, l. 17, Céphire, *lisez*, Céphisse.

P. 306, l. 10, fâché, *lisez*, fâchés.

P. 325, l. 6 et 7, de son temps. Lorsqu'il, *lisez*, de son temps, lorsqu'il.

Ibid. l. 9 et 10, de l'Attique, cette éloquence, *lisez*, de l'Attique. Cette éloquence.

P. 363, l. 24, parurent, *lisez*, paroissoient.

P. 419, dernière ligne, lu, *lisez*, lue.

P. 565, l. 16, différons, *lisez*, dissertons.

P. 593, l. 18, ordonna, *lisez*, ordonne.
Ibid. l. 21, tomba, *lisez*, tombe.
P. 604, l. 11, d'arrogant, *lisez*, d'arrogance.

Livres qui se trouvent chez le même libraire.

Art (l') Epistolaire, ou Dialogues sur la manière de bien écrire les Lettres : ouvrage divisé en deux parties, les préceptes et les modèles ; par A. Jauffret, seconde édition, 3 vol. in-18, 4 fr. 50 c.

Bible (la Sainte), traduite par Sacy ; nouvelle édition, revue avec le plus grand soin, et augmentée de sommaires instructifs distribués dans chaque chapitre, avec une table de concorde des livres historiques de l'Ancien Testament, et des Evangiles; un abrégé de Chronologie et de Géographie sacrée, et une table des matières très-étendue ; par Rondet, 4 vol. in-12, br. 10 fr.

Comte (le) de Valmont, ou les Egaremens de la raison ; par M. l'abbé Gérard, onzième édition, 6 vol. in-12, fig. br. 15 fr.

On vend séparément le tome VI, contenant : la Théorie du bonheur, ou l'Art de se rendre heureux, mis à la portée de tous les hommes, in-12, 2 fr. 50 c.

Cours d'Instruction d'un Sourd-Muet de naissance, et qui peut être utile à l'éducation de ceux qui entendent et qui parlent, avec fig. et tableaux ; par M. l'abbé Sicard, vol. in-8°. de 650 pages, seconde édition, 6 fr.

Consolations (des), ou Recueil choisi de tout ce que la raison et la religion peuvent offrir de consolation aux malheureux ; par M. l'abbé Jauffret, 15 vol. in-18, fig. 18 fr.

Culte (du) public, ou de la Nécessité du Culte public en général, et de l'excellence du Culte catholique en particulier ; par le même, vol. in-8°. fig. 4 fr.

Evangile (l') médité et distribué pour tous les jours de l'année, suivant la concorde des quatre Evangélistes ; par l'abbé Duquesne, sixième édition originale, bien imprimée et sur beau papier, 8 vol. in-12, br. 20 fr.

— L'Année apostolique, ou Méditations pour tous les jours de l'année, tirées des Actes, des Epitres des Apôtres, et de l'Apocalypse de S. Jean, pour servir de suite à l'Evangile médité, 12 vol. br. 24 fr.

— Les Grandeurs de Marie, ou Méditations pour chaque octave des fêtes de la Sainte Vierge ; par l'auteur de l'Evangile médité, 2 vol. in-12, br. 4 fr.

Histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament,

avec de courtes Réflexions à l'usage des enfans et des adolescens, dédiée à N. S. P. le Pape Pie VII; par Mad. de Barentin-Montchal, 2 vol. in-12, br. 3 fr.

Cet ouvrage est approuvé par M. l'archevêque de Bourges et M. l'évêque de Meaux.

Lectures chrétiennes en forme d'Instructions familières sur les Epitres et Evangiles des Dimanches, et sur les principales Fetes de l'année, à l'usage de MM. les curés et des familles chrétiennes, 2 vol. in-12, br. 5 fr.

Législation primitive, considérée dans les derniers temps par les seules lumières de la raison, suivie de plusieurs Traités et Discours politiques; avec cette épigraphe : « Un peuple qui a perdu ses mœurs en voulant se donner des lois écrites, s'est imposé la nécessité de tout » écrire et même les mœurs »; par L. G. A. de Bonald, 3 vol. in-8°. 10 fr. 50 c.

Manuel du simple fidèle, où on lui met sous les yeux, 1°. la certitude et l'excellence de la religion chrétienne; 2°. les titres et prérogatives de l'Eglise catholique; 3°. les voies sûres qui mènent à la véritable justice, vol. in-8°. de 540 pages, 5 fr.

Œuvres choisies de M. de Fénélon, archevêque de Cambrai, 6 vol. in-12, ornés de son portrait et de fig. br. 15 fr.

Œuvres spirituelles du même, 4 vol. in-12, br. 10 fr.

Œuvres complètes de Berquin, mises en ordre par L. F. Jauffret, avec fig. des meilleurs artistes, 22 gros vol. in-18, imprimés sur carré fin de Buges, 30 fr.

Spectacle (le) de la Nature, ou Entretiens sur les particularités de l'Histoire Naturelle qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux, et à leur former l'esprit, par Pluche; édition revue et mise en ordre par L. F. Jauffret; 8 vol. in-18, imprimés sur carré fin, avec 75 fig. dessinées par Desève et gravées sous sa direction, 18 fr.

Le même, fig. coloriées d'après nature, 24 fr.

Le même, pap. vélin, avec figures de premières épreuves en noir et coloriées, 48 fr.

Superstition (de la) et de l'Enthousiasme, ouvrage posthume de M. l'abbé Pluquet, ancien professeur au collége de France, et auteur du *Dictionnaire des Hérésies;* précédé d'une Notice sur la vie et les écrits de l'auteur, par Dominique Ricard, traducteur de Plutarque, in-12, 3 fr.